This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

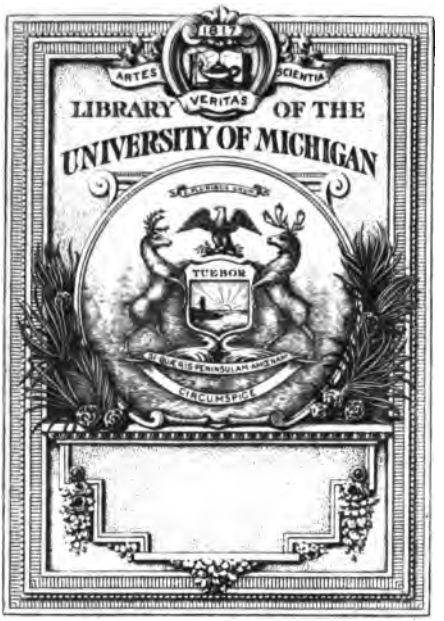
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
V.20

Année 1811.

Janvier.

Le 19. Irons nous à Paris. Merle. Ourry.
30. Favart à Bruxelles. Ferrieres

Fevrier.

Le 9. Le Diner d'Emprunt. J. Pain. L. Dupin
20. La Belle au bois dormant. Bouilly. Dumersan.

Mars.

Le 21. La Nouvelle Télégraphique, Barré Radet. Desf.
30. La Revanche Grecque. Dieulafoi, Gersin.

Avril

Le 10. L'officier de quinze ans. Chazet
18. Les 2. Edmon. Barré, Radet. Desfontaines

Mai.

Le Je M'Emancipe. Chazet

Juin.

Le 17. Les Payes au Serail, Theaulon, Dartois

Juillet

Le 2. La Petite Gouvernante, Mezeau, Gentil.

Août.

Le 11. L'appartement à 2. Maîtres. Desaugiers

7bre

(Le 2. Les Dervis Scribe, Delavigne

(19. La fosse Noire. h. Dupin, Theaulon.

8bre

Le 5. L'exil de Rochester. Mozeau, Dumolard.

9bre

Le 9. La tasse de chocolat. Dieulafoi, Gersin

Xbre

Le 19. Les amethones Barré, Radot, Desf.

Théâtre du vaudeville

IRONS-NOUS A PARIS?

OU

REVUE DE L'AN 1810,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Jean Toussaint

PAR MM. MERLE ET OURRY.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 19 janvier 1811.

PRIX : Vingt-cinq sols.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le théâtre Français, n°. 51.

1811.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. de la SAULAYE, riche propriétaire.	M. *Lenoble.*
Mad. de la SAULAYE, sa femme, économe, occupée des soins de sa maison.	Mme *Duchaume.*
M. Bertrand de la SAULAYE, frère, grand amateur des découvertes nouvelles.	M. *Hippolyte.*
Mlle de la SAULAYE, sa sœur, vieille fille aimant les modes et les spectacles.	Mlle *Bodin.*
M. DURAND, frère de Mad. de la Saulaye, grand amateur des beaux arts.	M. *Fontenay.*
AMÉLIE, fille de M. de la Saulaye.	Mlle *Desmarès.*
M. DURENARD, vieux voisin, tracassier.	M. *Edouard.*
SCHOLASTIQUE, sa fille, tournure gauche.	Mlle *Chapelle.*
FERDINAND, jeune militaire, amant d'Amélie.	M. *Armand.*
Deux Domestiques, *personnages muets.*	

La scène est à Quimper, dans la maison de M. de la Saulaye.

Pl. by
Sauv. Dram. Fd. Rom. Dept.
12-23-33

IRONS-NOUS A PARIS?

OU

REVUE DE L'AN 1810.

Le théâtre représente un salon de petite ville, avec une grande cheminée sur un des côtés, un cabinet à droite et un bureau sur lequel sont des cartons et du papier. Plusieurs portes qui sont censées celles des appartemens de toutes les personnes de la famille.

SCENE PREMIERE.

M. de la SAULAYE, *assis devant un bureau, règle le compte de ses fermiers;* Mad. de la SAULAYE *est occupée à couvrir des pots de confitures;* Mlle de la SAULAYE, *écoute attentivement sa nièce;* AMÉLIE, *qui lui tire les cartes;* M. DURAND, *lit la Vie des Peintres;* M. BERTRAND de la SAULAYE *lit un journal.*

Mad. DE LA SAULAYE.

Je crains que mes confitures ne soient pas aussi bonnes que l'année dernière, et c'est fâcheux pour une maîtresse de maison.

M. BERTRAND.

C'est votre faute, ma chère belle-sœur, vous n'avez pas voulu suivre la recette qui se trouvait dans le procès-verbal de la société dont je suis membre.

Mad. DE LA SAULAYE.

Je m'en serais bien gardée, vous m'avez fait abimer un appartement avec votre peinture au lait, et je me suis ruinée avec votre fourneau économique.

Mlle. DE LA SAULAYE.

Je suis de l'avis de ma sœur, l'eau de Ninon par exemple, dont je me sers tous les jours, est une mauvaise invention.

Air : *Vaud. de la Fille en loterie.*

Envain plus d'un journal marquant
En tous lieux la vante sans cesse,
Envain son inventeur prétend
Qu'elle fixera la jeunesse ;
Qu'aux vieilles cette eau donnera
Une fraîcheur inaltérable.

BERTRAND.

Celui qui vous vend cette eau là
Ne vous vend pas la véritable.

AMÉLIE, *examinant les cartes.*

Ma tante, les cartes commencent à se débrouiller.

Mlle DE LA SAULAYE.

Ah ! ah ! que disent les cartes ?

AMÉLIE.

Je vois ici une demoiselle.

Mlle DE LA SAULAYE.

Je crois que c'est moi.

AMÉLIE.

Air : *Vers le temple de l'hymen.*

Ce valet assurément
Est un amant qui soupire.

Mlle DE LA SAULAYE.

Mais que voulez-vous me dire,
Moi je ne vois pas d'amant.

AMÉLIE.

Il est là malgré l'absence,
En dépit de la distance,
Je réponds de sa constance.
Que de treffles ! quel bonheur!

Mlle DE LA SAULAYE.

Mais c'est là ce qui me pique,
Toujours carreau, treffle ou pique,
Jamais je n'attrape un cœur.

M. DE LA SAULAYE, *cessant d'écrire.*

Croiriez-vous, mes amis, que tout compte fait, je me

trouve avoir gagné, par le produit de mes récoltes et la vente de mes denrées, dix mille francs de plus que l'année dernière.

BERNARD.

Mathieu Lansberg ne nous avait pas trompés, il nous avait promis une belle année pour les pommes de terre et les navets.

DURAND.

Vous avez eu presque le produit des belles récoltes de la Sicile.

Mlle DE LA SAULAYE.

Nous pourrons donner quelques bals de plus ce carnaval, et nous jouerons la bouillotte aux vingt sous cet hiver.

Mad. DE LA SAULAYE.

Et moi, je ferai en conséquence quelques bouteilles de ratafiat de pruneau.

M. DE LA SAULAYE.

Je ferai mieux que tout cela, si toute la famille y consent, je vous emmène à Paris.

AMÉLIE.

Comment, mon père, serait-il possible ? Nous irions à Paris.

M. DE LA SAULAYE.

Air : *Vaud. de M. Musard.*

A partir bientôt je m'engage
Si c'est ici l'avis de tous,
Chacun dans ce joli voyage,
Pourra satisfaire ses goûts ;
Oui, pour vous si l'on m'accompagne,
Mon argent va se dépenser,
Par mes travaux, quand je le gagne,
En plaisirs j'aime à le placer.

AMÉLIE.

Mon père, je vous reconnais bien là.

M. DE LA SAULAYE.

Mais c'est à une condition, c'est que dans deux heures tout le monde sera prêt et qu'il n'y aura pas un seul opposant.

AMÉLIE.

Il ne peut pas y en avoir, mon père.

DURAND.

Ecoutez donc, nous sommes en plein hiver. Si nous étions en Italie, encore passe, toute l'année est un printems.

Mad. DE LA SAULAYE.

D'ailleurs, moi, j'ai à faire sécher mes fleurs de tilleuls et à commencer ma pâte de jujubes.

Mlle DE LA SAULAYE.

Et moi qui suis citée à Quimper, je serais confondue à Paris dans la foule, et comme dit César...

BERTRAND.

Ma foi, moi, j'y vois du pour et du contre.

M. DE LA SAULAYE.

Eh bien! réfléchissez, et quand vous serez décidés, comptez sur ma parole.

Air : *Valse du Pauvre Diable.*

Songez-y bien, en ces lieux dans deux heures
Je viens exprès entendre vos raisons,
Voyez, cherchez quelles sont les meilleures,
Soyez d'accord et bientôt nous partons.

Mlle DE LA SAULAYE.

Moi, j'en conviens, ce voyage me tente.

Mad. DE LA SAULAYE.

C'est un tourment que de se déplacer.

AMÉLIE.

Paris, je crois, vous séduira, ma tante.

BERTRAND.

Il est très-doux de ne rien dépenser.

M. DE LA SAULAYE.

Songez-y bien, etc.

Tous ensemble.

Tous, en ces lieux, revenons dans deux heures,
Nous vous ferons entendre nos raisons,
Et nous saurons, en cherchant les meilleures,
Si nous partons ou bien si nous restons.

(*Tous sortent.*)

SCENE II.

AMÉLIE, M. de la SAULAYE.

AMÉLIE.

Mon père...

M. DE LA SAULAYE.

Que veux-tu, ma fille ?

AMÉLIE.

Mon père, je veux vous dire...

M. DE LA SAULAYE.

Que tu serais enchantée du voyage, que nouvellement vènue de Paris, tu y retournerais volontiers ; que tu espères y retrouver Ferdinand, ce jeune militaire dont j'ai autorisé les sentimens pour toi.

AMÉLIE.

Ah ! mon dieu, mon père, comme vous devinez !

M. DE LA SAULAYE.

Il ne s'agit plus que de mettre tout le monde d'accord.

AMÉLIE.

C'est là le difficile.

M. DE LA SAULAYE.

Difficile ! pas pour toi.

Air : *Le briquet frappe la pierre.*

Pour aider ton entreprise,
Je sais les envoyer tous,
De chacun flatte les goûts ;
Cherche, trouve, invente, épuise
Tous les moyens tour à tour.

AMÉLIE.

Vous permettez ce détour ?

M. DE LA SAULAYE.

Oui, je permets ce détour.
Bientôt ton esprit, ma chère,
Les forcera de céder,
Et saura les décider ;
Il faut séduire, il faut plaire,
Ainsi je reviens dans peu,
Car pour toi ce n'est qu'un jeu. (*ter.*)

(*il sort.*)

SCENE III.

AMÉLIE.

Oh ! le joli projet ! le joli projet ! Je reverrai Ferdinand, et je ferai enrager notre vieux voisin, M. Durenard, qui veut faire épouser à sa niaise de fille celui que j'aime ; il ne s'agit que de décider mes parens.

RONDEAU des Rentes viagères.

En les mettant tous d'accord,
Montrons qu'une jeune fille,
Une fois de sa famille,
Peut devenir le mentor.
Usons d'adresse,
Pour mes projets,
Car la finesse
Fait nos succès ;
Chez la vieillesse,
Est la sagesse,
Et la raison :
Mais prévoit-elle
Ruse nouvelle.
Non.
A son expérience
Opposons ma science.
En les mettant tous d'accord, etc.

SCENE IV.

AMÉLIE, M. DURAND, *allant se placer à côté de la cheminée.*

AMÉLIE.

Je suis sûre, mon oncle, que votre parti est déjà pris.

DURAND.

Oui, ma nièce, je reste.

AMÉLIE, *avec vivacité.*

Comment, comment, vous restez, mais c'est inconcevable.

DURAND.

Eh ! ma chère enfant, quel intérêt pourrait m'attirer à Paris, les spectacles ? ils ne me tentent pas, le grand monde ? je ne l'aime guères.

Air : *Le premier pas.*

Le coin du feu me plaît bien davantage,
Sans le quitter, je parcours plus d'un lieu,
Je vois Paris, je vois Londre et Carthage,
Bref, tous les jours, sans frais, moi je voyage
Au coin du feu.

AMÉLIE.

Mon oncle, est-ce qu'il n'y a plus rien qui vous touche? Et les beaux tableaux, les belles statues, les monumens qui embellissent la capitale; ces arcs de triomphe élevés à la gloire de nos armées, ces quais immenses qui bordent la Seine.

DURAND.

J'ai vu le Tybre, le Vatican et les ouvrages de Raphaël.

AMÉLIE.

Vous parlez toujours de Rome.

DURAND.

C'est que pour un artiste, il n'y a rien après cela.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Par les faveurs de la nature,
J'ai vu ce Tybur embelli...

AMÉLIE.

De l'art la brillante imposture,
A Paris plaça Tivoli.

DURAND.

J'ai vu le tombeau de Virgile
Qu'on reconnaît à son laurier.

AMÉLIE.

Au même signe, chez Delille,
On reconnaît son héritier.

DURAND.

Tu as beau dire, Rome est le pays des souvenirs.

AMÉLIE.

Paris vous en offre d'aussi touchans.

DURAND.

C'est de cette tribune que Cicéron faisait pâlir le crime.

AMÉLIE.

C'est là que d'Aguesseau protégeait l'innocence.

DURAND.

Je retrouvais ici le palais de Mécènes.

AMÉLIE.

Là, vous verrez la demeure de Sully.

DURAND, *avec enthousiasme.*

C'est là que l'on trouve les cendres de Scipion.

AMÉLIE.

Là, Turenne repose au milieu de ses compagnons d'armes.

DURAND.

Les exemples ne te manquent pas.

AMÉLIE.

C'est à vous qu'ils manqueront ; que pourrez vous opposer au Louvre?

DURAND.

Oh ! le Louvre !...

Air : *Le magistrat irréprochable.*

Du tems déjà craignant l'injure,
Le Louvre trop tôt suranné,
Dans son imparfaite structure,
Semble vieux avant d'être né.

AMÉLIE.

Un grand Roi paraît : il ordonne,
Ce palais reprend sa beauté
Et d'un mot le héros lui donne
La vie et l'immortalité.

Juges du plaisir que vous aurez à voir ce beau monument.

DURAND.

Ah ! c'est un motif puissant.

AMÉLIE.

Joignez-y celui de voir au salon les plus beaux tableaux, Andromaque, la révolte du Caire, la bataille d'Austerlitz, et sous les mêmes voutes ce Muséum où vous vous croirez dans votre chère Italie.

Air : *D'abord je chante pour boire.*

Mon oncle, que vous ensemble !
Dites, n'ai-je pas raison?
Là, vous pourrez voir ensemble,
L'Antinoüs, l'Apollon
Cette Vénus qu'on renomme

Flattera vos yeux épris;
Bref, si vous voulez voir Rome,
Il faut aller à Paris.

DURAND, *reprenant.*

Oui, c'en est fait, pour voir Rome,
Je veux aller à Paris.

AMÉLIE.

Ce n'est pas tout.

Air : *Comme faisait maîtresse.* (du Pélerin.)

Un motif plus puissant, je pense,
Pourra vous engager encor,
Bientôt Paris unit à la France
Destiner le plus doux trésor:
Pour la compagne d'un grand homme,
Tous nos désirs s'accomplissant
On verra le trône de Rome
Sortir du berceau d'un enfant.

DURAND.

Il n'y a pas moyen de lui résister.

AMÉLIE.

Eh bien, c'est dit: nous partirons, et avec ma mère, car sûrement elle est aussi décidée.

SCENE V.

Les Précédens, Mad. DE LA SAULAYE.

Mad. DE LA SAULAYE.

Pas du tout, mon enfant, pas encore; il faut bien réfléchir avant d'entreprendre un pareil voyage.

AMÉLIE.

Mais qu'est-ce que vous pouvez donc tant reprocher à ce pauvre Paris?

Mad. DE LA SAULAYE.

Je ne le connais pas personnellement, mais j'en ai vu un tableau qui n'est pas flatteur.

Air : *Si Pauline.*

On dit que tout vous y dérange,
Qu'on y fait un bruit infernal;
Qu'en se déguisant on y change
L'année en un long carnaval:

On dit bien plus : oui, l'on assure,
Que sans nul égard, sans pitié,
Le débiteur fuit en voiture
Ses créanciers qui vont à pié.

DURAND.

Que vous importe, on ne vous doit rien.

Mad. DE LA SAULAYE.

Et puis la vie est si chère !

AMÉLIE.

Si chère ! non, ma mére, c'est comme on veut.

Air : *Le maître d'école.*

Par sa dépense on se signale,
Ou l'on suit de modestes goûts ;
Pour vingt francs on dîne à Cancale,
Ou l'on dîne ailleurs pour vingt sous.
Aux Français on court à la ronde,
Ou l'Odéon fixe nos pas,
Ainsi tantôt l'on voit du monde,
Et tantôt l'on n'en voit pas.

Mad. DE LA SAULAYE.

Cette liberté a bien son mérite.

AMÉLIE.

De plus, vous pourrez faire connaissance avec une femme célèbre, un auteur.

Mad. DE LA SAULAYE.

A quoi cela me servira-t-il ?

AMÉLIE.

Un auteur qui a fait un traité des confitures.

Mad. DE LA SAULAYE.

Comment donc, mais notre sexe se distingue.

AMÉLIE.

Elle vous apprendra de plus à faire les sirops et les pralines.

DURAND.

C'est une bien bonne connaissance pour vous.

Air : *Vaud. de L'avare.*

Pour le dessert la poésie
On cite ses talens divers,

Et l'on voit briller son génie
Dans la compote et dans les vers.
Ses œuvres sont toujours exquises,
Elle fait doublement en fonds,
Des devises pour ses bonbons,
Et des bonbons pour ses devises.

Mad. DE LA SAULAYE.

Que de talens !

AMÉLIE.

Enfin vous verrez le marchand qui fait de la bougie économique avec des marrons.

Mad. DE LA SAULAYE.

De la bougie avec des marrons ! Je pars pour Paris.

Air : *Vaud. de Rien de trop.*

Ce projet est d'un grand maître ;
A mes goûts il a souri ;
Par un seul arbre on peut être
Eclairé, chauffé, nourri.

Oui, j'en mettrai cette année,
Grâce à ses heureux travaux,
Le bois dans ma cheminée,
Et le fruit dans mes flambeaux.

LES DEUX AUTRES.

Le projet est d'un grand maître,
A vos goûts il a souri, etc.

(*Madame de la Saulaye sort avec Durand.*)

SCENE VI.

AMÉLIE.

Je savais bien que je déciderais ma mère, au nom de l'économie on lui fait faire tout ce que l'on veut. Voici mon oncle Bertrand, avec lui c'est autre chose.

SCENE VII.

AMÉLIE, BERTRAND.

AMÉLIE.

Je vous croyais déjà prêt, mon oncle ?

BERTRAND.

Ma foi, ma nièce, je flotte encore entre le désir de voir et la peine de voyager. Cependant je voudrais connaître le pâtissier qui fait des colonnes en biscuit, et le cordonnier qui fait des tragédies.

AMÉLIE.

Il y a des choses qui vous étonneront bien davantage.

BERTRAND.

Et lesquelles donc?

AMÉLIE.

L'homme qui marche sur l'eau.

Air : *Cinquième édition.*

Tout devient pour lui sans danger,
Des flots habile à se défendre ;
Dans l'Océan il sait nager
Par le moyen de son scaphandre.

BERTRAND.

Cet art n'est pas des plus nouveaux,
Chacun connaît ce qu'il propose.

AMÉLIE.

Pourtant il nage entre deux eaux.

BERTRAND.

Bien des gens font la même chose.

AMÉLIE.

Oui, mon oncle, mais vous verrez tant d'autres merveilles, l'éléphant automate, un poisson de soixante pieds.

BERTRAND.

Un poisson de soixante pieds !... Cependant quelque chose me contrarie. On dit que le vaisseau le Majestueux va partir pour Brest par la diligence, et l'on m'a assuré qu'on avait embarqué le canal de Languedoc sur le canal de l'Ourcq.

AMÉLIE.

Enfin, mon oncle, vous ne pourrez vous dispenser de voir les Panoramas, celui de Wagram, et ceux qu'on va établir encore, et que l'auteur perfectionne tous les jours.

Air : *Vaud. des Vélocifères.*

Pour embellir chaque tableau,
Il saura, riche en accessoires,

N'offrir Austerlitz, Maringo,
Que sur la place des Victoires;
Bref, pour que tout ce qu'on verra,
Avec le lieu toujours s'accorde,
Vienne à nos regards paraître
Sur la place de la Concorde.

BERTRAND.

C'est très-bien imaginé.

AMÉLIE.

Vous entendrez aussi parler d'une découverte en médecine.

BERTRAND.

Est-ce quelque maladie nouvelle ?

AMÉLIE.

Au contraire.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Un docteur qui fait du bruit,
Dans plus d'un journal enseigne,
Qu'il ne faut plus que l'on saigne,
Et qu'un tel remède nuit :
Le sang, dit-il, est la vie;
Et pour peu qu'on lui confie
Des gens, dont la maladie
Annonce un trépas prochain,
Il veut que pas un ne meure.

BERTRAND.

Tu m'avais dit tout-à-l'heure
Que c'était un médecin.

AMÉLIE.

Oui, mon oncle, un médecin extraordinaire.

BERTRAND.

Il faut voir cela, je vais faire mon paquet, les choses ingénieuses ont toujours été mon faible.

Air : *Ça n'se peut pas.*

J'aime le neuf, j'aime le rare;
L'extraordinaire me plaît;
Mais j'aime encor plus le bizarre,
Paris m'offre donc maint attrait.
J'aime les choses merveilleuses,
Oui, mon enfant; puisqu'on voit là
Tant de rarétés curieuses,
On m'y verra. *(bis.)*

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

AMÉLIE, Mlle DE LA SAULAYE.

Mlle DE LA SAULAYE.

Eh ! bien, qu'est-ce qu'on me dit donc, ma belle-sœur fait ses paquets ?

AMÉLIE.

Et vous, ma tante, est-ce que vous ne faites pas les vôtres ?

Mlle DE LA SAULAYE.

Non, vraiment, ma nièce, je ne quitte pas si facilement mes amis, mes animaux et mon docteur.

AMÉLIE.

Les docteurs sont rares, mais on trouve des animaux partout ; ils ont même un théâtre à eux seuls.

Air : *Voulant par ses œuvres complettes.*

On y fait par la méchanique
Des bêtes de toute façon ;
Et tous les jours on en fabrique
De bois ainsi que de carton.
Chaque bête à son caractère.

Mlle DE LA SAULAYE.

Moi je crois qu'il ne fallait pas,
Quand on en trouve à chaque pas,
Se donner la peine d'en faire.

AMÉLIE.

Vous y verrez aussi Cendrillon, pièce nouvelle, tirée d'une vieille histoire.

Mlle DE LA SAULAYE.

Oh ! cela me rappellera ma jeunesse.

AMÉLIE.

Air : *Graces à vos soins, à votre intelligence.* (Epoux de trois jours.)

Vous y verrez la Chatte merveilleuse,
Et bien merveilleuse en effet,
De plus d'une recette heureuse
Elle possède le secret.

Mlle. DE LA SAULAYE.

A cette pièce où de rire on éclate,

Il fallait bien qu'on s'attachât ;
Pouvait-on craindre que la Chatte
N'attirât pas un chat ?

AMÉLIE.

Sans doute.

Mlle DE LA SAULAYE.

Pour moi, ce qui me tenterait le plus, ce serait les mélodrames.

AMÉLIE.

C'est le genre le plus à la mode, et, comme il est fort utile, on lui a consacré deux théâtres.

Mlle DE LA SAULAYE.

Deux théâtres !

AMÉLIE.

Et ce n'est pas assez, car il n'y a jamais de place.

Mlle DE LA SAULAYE.

Est-ce qu'on joue la même chose aux deux théâtres ?

AMÉLIE.

La même chose ! mon dieu non.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

A l'un on parle à tout moment
Et de parjure et de vengeance,
De dévouement, de sentiment,
De nature et de bienfaisance ;
A l'autre c'est bien différent,
On ne parle que de parjure,
De sentiment, de dévouement,
De bienfaisance et de nature.

Mlle DE LA SAULAYE.

Nature ! tu l'emportes, c'est décidé, je pars pour Paris, il faut que tout le monde m'accompagne, et toi aussi Amélie.

Air : *Bon voyage, cher Dumollet.*

Suis mes traces,
Viens à Paris,
C'est le pays
Où se plaisent les grâces,
Suis mes traces,
Viens à Paris,
C'est le pays
Et des jeux et des ris.

AMÉLIE.

Pour rajeunir, on y voit maint prestige.

Mlle DE LA SAULAYE.

De ma beauté, c'est vraiment l'élément.

AMÉLIE.

A chaque instant on rencontre un prodige.

Mlle DE LA SAULAYE, *à part.*

Si j'y pouvais rencontrer un amant.

Ensemble.

Suis mes traces, etc.

AMÉLIE.

Sur vos traces

Voyons Paris, etc.

(*Mademoiselle de la Saulaye sort.*)

SCENE IX.

AMÉLIE, puis FERDINAND.

AMÉLIE.

Encore une dont j'ai triomphé! quel bonheur! je vais donc aller à Paris!

FERDINAND, *parlant en dehors à des domestiques.*

Posez tous ces objets dans l'antichambre.

AMÉLIE.

Ciel! Ferdinand!

FERDINAND, *entrant.*

J'arrive à tems puisque vous parlez de moi.

AMÉLIE.

Vous voilà, mon ami. (*à part.*) Quel malheur!

FERDINAND.

Oui, ma chère Amélie, j'ai obtenu du ministre l'ordre de me rendre ici, et la mission dont je suis chargé est si importante, que je ne dois, sous aucun prétexte, m'absenter même pour vingt-quatre heures.

AMÉLIE.

Ah! mon dieu! mon dieu! que je suis à plaindre.

FERDINAND.

Par quelle raison.

AMÉLIE.

Croyant vous retrouver à Paris, j'ai pris bien de la peine pour décider mes parens à partir.

FERDINAND.

Et vous avez réussi?

AMÉLIE.

Malheureusement.

Air : *Um homme pour peindre un tablau.*

On vous force de me quitter,
Aux regrets envain je me livre,
La raison me dit de rester
Quand mon cœur me dit de vous suivre ;
Mon devoir prononce un arrêt
Que jamais un Français ne brave,
De l'amour il est le sujet,
Mais de l'honneur il est l'esclave.

AMÉLIE.

Tout pourrait encore s'arranger si l'on ne vous savait pas ici.

DURENARD, *dans la coulisse.*

Eh bien ! qu'est-ce que c'est que cela ?

AMÉLIE.

J'entends M. Durenard, c'est un tracassier, c'est surtout lui qui ne doit pas se douter de votre arrivée.

FERDINAND.

Mais enfin, faites moi part de vos projets.

AMÉLIE, *lui montrant un cabinet.*

Je n'en ai pas, mais il ne faut pas qu'on vous voye.

FERDINAND.

J'obéis. (*il entre dans le cabinet.*)

SCENE X.

AMÉLIE, M. DURENARD, SCHOLASTIQUE.

AMÉLIE.

Hé ! c'est M. Durenard et sa charmante fille.

DURENARD, *à Amélie.*

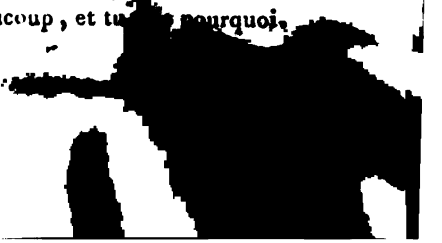
Moi-même, mademoiselle, moi-même. (*à sa fille.*) Saluez donc, enfant. (*elle fait une révérence très basse.*) Eh bien ! on dit que vous partez pour Paris en famille, cela met toute la ville en rumeur.

AMÉLIE.

Comment donc ?

DURENARD, *à part à sa fille.*

D'abord cela me contrarie beaucoup, et tu [illegible] pourquoi.



SCHOLASTIQUE.

Mon papa, je crois que ce sera difficile.

DURENARD.

Difficile ! en vérité, Scholastique, je ne vous conçoi
Y a-t-il quelque chose de difficile pour moi ? Qu'est-c
a rompu le mariage de ce petit avocat de St.-Brieux
ma cousine germaine ? Qui est-ce qui a décidé mon n
d'Ancenis a divorcer avec sa femme ? Qui est-ce qui a
traint à partir d'ici cette jeune veuve de Fécamp qui ava
l'impertinence de vous trouver gauche.

SCHOLASTIQUE.

Gauche ! c'est vous, papa, c'est vrai.

DURENARD.

Eh bien ! rapportez-vous-en donc à moi, quand je
pourrais pas les persuader tous, n'aurai-je pas réussi en j
tant la dissention parmi eux.

Air : *Voilà la manière de vivre cent ans.*

Il faut qu'on m'accorde
Ce point important,
Semer la discorde
Est mon élément ;
Je dis aux maris :
« Votre femme est un peu coquette. »
Aux femmes je dis :
« Votre époux est d'humeur distraite. »
Mon art exagère
Des goûts innocens,
Voilà la manière
De brouiller les gens.

« Votre fils vous mène, »
Dis-je au bon papa ;
Au fils ; « on vous gêne,
» Ne souffrez pas ça. »
Je dis aux mamans :
« Vos filles cherchent trop à plaire. »
Aux filles j'apprends
Que l'on fait la cour à leur mère.
D'un rien je sais faire
Les torts les plus grands ;
Voilà la manière
De brouiller les gens.

SCHOLASTIQUE.

Oh ! papa, je suis bien tranquille.

DURENARD.

Secondez-moi seulement de tout votre esprit ; vous ne direz rien, mais vous approuverez tout ce que je dirai avec un sourire fin.

SCHOLASTIQUE, *riant bêtement.*

Avec un sourire fin ; oui, papa.

DURENARD.

Chut ! voici quelques-uns de nos voyageurs.

SCENE XII.

Les Précédens, BERTRAND, DURAND, Mad. DE LA SAULAYE, *arrivant successivement avec leurs paquets.*

DURAND, *sans voir Durenard.*

Air : *Il faut, il faut quitter Golconde.*

Il faut partir, la chose est claire,
Un tel voyage doit me plaire,
Je suis enfin persuadé,
L'hiver m'avait intimidé
Mais le salon m'a décidé.

DURENARD, *à part.*

Le salon...suffit.

BERTRAND, *en habit de voyage un sac de nuit sous le bras.*

Il faut partir, la chose est claire,
Il faut gratis
Voir ce Paris.
J'avais ici plus d'une affaire,
Depuis trente ans j'ai retardé,
Mais ma nièce a fort bien plaidé,
Et le poisson m'a décidé.

DURENARD, *à part.*

Ah ! le poisson ! (*Voyant entrer madame de la Saulaye.*)
Encore un paquet.

Mad. DE LA SAULAYE.

Il faut partir, la chose est claire,
A ma fille enfin j'ai cédé,
J'avais bien des sirops à faire,

Mais j'aurai plus d'un procédé,
Par un savant recommandé,
Et le savant m'a décidé.

Ensemble.

DURAND.
Et le salon m'a décidé.
BERTRAND.
Et le poisson m'a décidé.
Mad. DE LA SAULAYE.
Et le savant m'a décidé.

DURENARD, *à part.*

A merveille. (*haut s'approchant d'eux.*) Eh quoi ! mes chers voisins, vous êtes donc déterminés à nous quitter.

DURAND.

Vous voyez que c'est un parti pris, M. Durenard.

BERTRAND.

Je me suis décidé à voir les curiosités de Paris. Il y a des occasions où il faut se montrer.

Mad. DE LA SAULAYE.

J'espère, en fait d'économie, y apprendre encore quelque chose.

DURENARD.

C'est bien vu assurément. (*à Durand.*) Je pense, monsieur, que le nouveau salon entre pour beaucoup dans votre empressement.

DURAND.

Sans doute.

DURENARD.

Air : *La parole.*

Combien de tableaux entassés
On voit dans cette salle immense,
Mais tous ne sont pas bien placés,
Et l'on en blâme l'ordonnance.
Au milieu de l'enceinte on mit
Des tableaux de plus d'une sorte,
Mais on aurait du, m'a-t-on dit,
Oui, l'on aurait du, m'a-t-on dit ;
En mettre un peu plus (*bis.*) à la porte.

DURAND.

Comment ? est-ce que le salon de cette année ne l'emporte pas sur tous les autres ?

DURENARD.

Par la quantité, il n'y a pas de doute ; et les portraits, y en a-t-il assez, et des têtes, des têtes !...

Air : *Petit matelot.*

L'un se fait peindre et la nature
N'avait voulu que l'ébaucher ;
Tel autre y montre sa figure
Qui devrait plutôt la cacher :
Oui, d'honneur, certains personnages
Sont si laids, qu'on trouve étonnant
De voir gratis tant de visages,
Qu'on ne devrait voir qu'en payant.

BERTRAND.

Et les journaux ne parlent que du salon.

Mad. DE LA-SAULAYE.

Il est vrai que c'est impatientant ; aujourd'hui encore on n'a pu mettre qu'en abrégé une nouvelle invention pour conserver les pommes.

BERTRAND.

Et cela est cause que l'on n'a point annoncé le jour de l'ouverture du poisson.

DURENARD.

Vous donnez là-dedans, vous, M. Bertrand ?

BERTRAND.

Comment donc, monsieur, si j'y donne... mais vous êtes bon !

DURENARD.

Vous avez bien tort.

Air : *Des Pierrots.*

D'une ressource toujours prête,
On est habile à se servir,
Sitôt qu'on parle d'une bête,
Que de gens on voit accourir ;
Du poisson la grosseur étonne,
Celui qui le montre est subtil,
Mais le plus fort c'est qu'il vous donne
En janvier un poisson d'avril.

BERTRAND

Ah ! s'il y a du charlatanisme, je n'en suis plus.

DURENARD.

Eh ! monsieur, où n'y en a-t-il pas.

DURENARD, *à part.*

Diable ! il est essentiel de la gagner.

Mlle DE LA SAULAYE.

Moi qui me fais un plaisir de voir toutes le nouveautés, les Ruines de Babylonnes et les Cendrillons.

DURENARD.

Attendez qu'on en ait donné encore cinq où six.

Mlle DE LA SAULAYE.

Qui voulais acheter ce qu'il y a de mieux écrit en romans.

DURENARD.

Vous ne vous ruinerez pas.

Mlle. DE LA SAULAYE.

Je tenais beaucoup aussi à connaître les marionnettes qui jouent des vaudevilles.

DURENARD.

Oh ! c'est curieux.

Air : *Contentons-nous d'une seule bouteille.*

Lassé de voir chez eux la pantomime,
Le spectateur peu content des sujets,
Portait ailleurs son argent, son estime,
Et n'aimait pas tous ces acteurs muets ;
Mais désormais désirant qu'ils nous tentent,
Le directeur a pris un bon moyen...
Dans la coulisse il a mis ceux qui chantent,
Pour faire aimer ceux qui ne disent rien.

Mlle. DE LA SAULAYE.

Savez-vous, M. Durenard, que vous êtes décourageant ! moi qui croyais tant m'amuser à Paris, voilà que je crains de m'y ennuyer.

DURENARD, *à part.*

Frappons le dernier coup. (*haut.*) Oh ! je suis bien loin de vous empêcher de partir, mais alors je vous engage à faire une réforme générale dans votre toilette.

Mlle. DE LA SAULAYE.

Comment, est-ce que je n'ai pas un chapeau à la Fernand Cortès ?

DURENARD.

Oui, mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus nouveau, entrez chez vingt marchandes de modes, demandez ce qui est au dernier goût.

Air : *De la belle Fermière.*

L'une vous montre à l'instant
Une calèche de lingère,
L'autre un casque, une autre vend
Des toques à la Bayadère;
Ici la rose est offert,
Tout à côté c'est le verd,
Plus loin du blanc seul on se sert,
Chacune à sa méthode,
Mlle DE LA SAULAYE.
Quelle est donc la mode à la mode !

DURENARD.

C'est ce qu'il est impossible de savoir.

Mlle. DE LA SAULAYE.

En ce cas, je reste.

Air : *Il y a cinquante ans et plus.*

Ici je me trouve au mieux ;
Ce pays est plus commode,
On n'y voit que par mes yeux,
Et l'on chérit (*bis.*) ma méthode.
Mes lois y forment un code ;
Les goûts ne sont pas changeans.
M'adorer est une mode
Qu'on suit depuis quarante ans.

SCENE XIV.

Les Précédens, M. DE LA SAULAYE, Mad. DE LA SAULAYE, BERTRAND, DURAND, AMÉLIE.

M. DE LA SAULAYE.

Fort bien ! vous êtes donc tous d'accord pour ne point partir ; mais quel est l'avis de ma sœur ?

Mlle. DE LA SAULAYE.

De rester, mon frère, de rester.

DURAND, *bas à Bernard.*

Elle est donc une fois raisonnable.

M. DE LA SAULAYE.

Amélie, cela te contrarie, n'est-ce pas, mais une aussi imposante majorité...

DURENARD.

Je suis bien désolé pour vous, mademoiselle, de ce petit contretems.

Air : *Des Dettes.*

A Paris vous n'irez pas voir
Ferdinand malgré votre espoir,
C'est ce qui vous désole.

AMÉLIE.

Ne le voyant pas à Paris,
Je le verrai dans ce pays,
C'est ce qui me console.

(*Elle va ouvrir la porte du cabinet et Ferdinand paraît.*)

SCENE XV ET DERNIERE.

Les Précédens, FERDINAND.

TOUS ENSEMBLE.

Ferdinand ici !

FERDINAND.

Moi-même, mes amis.

DURENARD, *à part.*

Je suis pris dans mes filets.

FERDINAND.

Vous vouliez, m'a-t-on dit, aller tous à Paris ?

AMÉLIE, *vivement.*

Oh ! personne ne le veut plus.

FERDINAND.

Je puis du moins vous en offrir un échantillon., et j'espère que chacun de vous voudra bien accepter ce que je lui apporte.

DURENARD, *bas à sa fille.*

Tu auras au moins un cachemire.

BERTRAND.

Monsieur, vous êtes trop honnête pour qu'on vous refuse. (*bas aux autres.*) Attention délicate.

Mlle. DE LA SAULAYE.

Extrêmement délicate.

(*Deux domestiques apportent tour-à-tour les différens objets.*)

FERDINAND, *à M. de la Saulaye.*

Permettez d'abord, monsieur, que j'offre à un propriétaire, le premier volume du Dictionnaire d'Agriculture, par une société de savans.

Air : *Jettez les yeux sur cette lettre.*

Depuis trois ans, tous ces grands maîtres
Nous instruisant par l'alphabet,
Ont fait les trois premières lettres,
Vous voyez que cela promet.

M. DE LA SAULAYE.

Cette marche me paraît lente,
Et je n'aurais jamais pensé
Que des docteurs que l'on nous vante,
Fussent encor à l'A, B, C.

FERDINAND.

Je vous souhaite de vivre jusques à l'y grec.

BERTRAND.

Monsieur vous est bien attaché.

FERDINAND, *à madame de la Saulaye.*

Quant à vous, madame, souffrez que j'aie l'honneur de vous présenter le résultat de l'industrie de M. Appert. (*il lui remet une bouteille de légumes conservés.*)

BERTRAND.

Comment diable!

FERDINAND.

Air : *Que d'établissemens nouveaux.*

Chez lui l'on trouve en tous les tems
Les pois et la pêche vermeille ;
En hiver ainsi qu'au printems
Il vend la fraise et la groseille.

Et de chacun flattant le goût,
Par les procédés qu'il observe,
Ce grand homme conserve tout

BERTRAND.

Ah ! que le ciel nous le conserve.

Mad. DE LA SAULAYE.

L'aimable jeune homme !... Je le ferai mettre dans ma cave.

FERDINAND, *à Durand.*

Voici, monsieur, des gravures représentant les plus beaux tableaux de notre Musée.

DURAND, *mettant les gravures dans sa poche.*

Jeune homme, je vous remercie au nom des arts. (*il montre son cœur.*) Votre présent est là.

DURENARD, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit donc, il le met dans sa poche.

FERDINAND, *à Bertrand.*

Acceptez, M. Bertrand, cette pierre précieuse.

(*il lui donne une grosse pierre noire.*)

BERTRAND.

Elle est bien grosse.

FERDINAND.

C'est une de celles qui sont tombées dans le département du Loiret.

BERTRAND.

C'est admirable !

Air : *Pour vous je vais en décider.*

Ce hasard des plus singuliers
Me cause une surprise extrême,
Tout en croyant bien volontiers
Que n'ai-je vu le fait moi-même ;
Par un pouvoir surnaturel,
Ces pierres nous sont parvenues,
En les voyant tomber du ciel,
Moi je serais tombé des nues.

(*On apporte une caisse énorme.*)

FERDINAND, *à mademoiselle de la Saulaye.*

Voulez-vous bien accepter, mademoiselle, ce petit présent.

Mlle DE LA SAULAYE.

Ah ! mon dieu ! quelle caisse énorme !

FERDINAND.

C'est un choix du théâtre de Kotzebue...

Mlle DE LA SAULAYE.

Qui m'a tant fait verser de pleurs avec sa misanthropie.

BERTRAND.

Et moi donc, j'y ai pleuré soixante-quinze fois.

FERDINAND, *à Amélie.*

Charmante Amélie, daignez recevoir *l'Almanach des Grâces.*

Air : *Du Ménage de garçon.*

Par le luxe de la gravure,
Chez nous maint recueil est cité,
De l'art brillant de la peinture,
Celui-ci n'a rien emprunté.
Mais du bon goût suivant les traces,
Sans doute, s'il vous connaissait,
L'auteur de *l'Almanach des Grâces*
A son livre eût joint un portrait.

BERTRAND.

Le jeune homme est galant.

FERDINAND.

Quant à vous, M. Durenard...

DURENARD, *bas à sa fille.*

Aux derniers les bons.

FERDINAND.

Voici une excellente pièce que vous pourrez jouer en société ; c'est *l'Ecole de la médisance.*

DURAND.

Moi, de la médisance ! c'est de la calomnie.

FERDINAND, *à Scholastique.*

Pour vous, mademoiselle... (*Scholastique salue.*)

DURENARD, *à sa fille.*

Ma fille, je vous défends de rien prendre.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FAVART, Directeur du Spectacle français à Bruxelles.	M. VERTPRÉ.
Mme. FAVART, sous le nom de Mlle. Chantilly.	Mme. HERVEY.
LE COMTE DE ROSENTHAL, Gouverneur de Bruxelles.	M. ISAMBERT.
WERNER, Capitaine-Aide-de-Camp du Comte.	M. GUENÉE.
LAVALEUR, Brigadier de Dragons Autrichiens.	M. HYPPOLITE.

La Scène est à Bruxelles, en 1749.

COUPLET D'ANNONCE DE FAVART A BRUXELLES.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

[illegible]ment sur un tel sujet
Vous faire un couplet d'annonce ;
Pour aujourd'hui je renonce
Messieurs, à ce vain projet.
Je fais plus : je vous engage
A changer ce vieil usage.
A votre tour d'un message
Daignez me rendre porteur :
Et qu'à la fin de l'ouvrage,
J'aille de votre suffrage
Faire l'annonce à l'auteur. (*bis.*)

FAVART
A BRUXELLES.

Le Théâtre représente un Jardin élégant. Dans le lointain, un Hôtel. Sur le devant, un Bosquet. Sous le Bosquet, une table, des chaises de jardin.

SCENE PREMIERE.

FAVART, MADAME FAVART, LAVALEUR.

(FAVART *porte, sous une redingote bleue, l'uniforme d'officier-général français, en usage de son temps. Madame* FAVART *est mise avec élégance.* LAVALEUR *est gris.*)

LAVALEUR, (*entrant le premier.*)

Venez ! venez ! reposez-vous sous ce berceau, tant que ça vous plaîra. Je vais vous chercher des rafraîchissemens.

FAVART.

Mille pardons de la peine, que nous vous causo

LAVALEUR.

Laissez donc, avec vos mille pardons.

AIR : *Vaudeville du Jaloux*

Je sais fort bien ce que l'usag
A ces mots donne de valeur
Vous en servir est un ou
Que vos doutes font à
Point de façons ; je
Epargnez-les m
Je ne me rep
Du plaisi

Je ne vous d

suite. (*Il so*

...onsentir
...de deviner, que
...e, tout le monde croit

Monseigneur
offres de nature à être

SCENE II.

FAVART, MADAME FAVART.

MADAME FAVART.

Favart, où sommes-nous ?

FAVART.

Je l'ignore ; ce quartier de Bruxelles m'est entièrement inconnu.

MADAME FAVART.

Mais aussi, pourquoi fuir si précipitamment et sans guide ?

FAVART.

Le danger était pressant et le secret nécessaire.

MADAME FAVART.

L'avis que tu as reçu, est donc bien formel ?

FAVART, (*tirant une lettre de sa poche.*)

Ecoute !.... (*Il lit.*) Le nouveau gouverneur de cette ville, M. le comte de Rosenthal, piqué des refus de Mademoiselle Chantilly, a voulu s'en venger sur celui, qu'il soupçonne d'en être la cause. Son Excellence vient d'accorder aux demoiselles Miesses, propriétaires de la salle de spectacle, occupée par votre troupe, l'ordre, qu'elles sollicitaient pour vous faire arrêter ; elles espèrent, par ce moyen, vous forcer à leur payer la somme exorbitante, à laquelle elles prétendent élever le prix des loyers, qu'elles réclament de vous. Profitez de cet avis, Monsieur, et songez, sans délai, à votre sûreté.... (*Après avoir lû.*) Mademoiselle Chantilly ! C'est bien le nom sous lequel tu es, jusqu'à présent, connue au théâtre, et ce billet, du reste, s'explique clairement.

MADAME FAVART, (*souriant.*)

Monseigneur est piqué de mes refus ! Croit-il donc ses offres de nature à être acceptées ?

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

La vie est de plus d'un jour !
Pour charmer ce long voyage,
La nature, toujours sage,
Nous fit présent de l'Amour !
De ce bien, on peut, je pense,
Choisir, avec connaissance,
Un compagnon de dépense ;
Mais malheur
Au voyageur,
Qui, dans sa folle imprudence,
Facilement le dispense
A chaque pauvre quêteur !

Si nous écrivions au maréchal de Saxe ?

FAVART.

La paix vient de rendre les Pays-Bas à l'Autriche ; l'armée française évacue leur territoire ; M. de Saxe est déjà retourné à Paris ; M. de Lowendal passera demain ici, en suivant la même route ; l'autorité de Marie-Thérèse est à présent seule reconnue dans ces provinces, et nous chercherions en vain un appui contre le pouvoir du comte de Rosenthal.

MADAME FAVART.

Sa conduite m'étonne ! A peine huit jours se sont écoulés depuis qu'il est venu prendre possession du gouvernement de cette ville ; à peine nous connaît-il de vue ; nous ne lui avons jamais parlé ; nous ne l'avons aperçu qu'au spectacle, dans sa loge, et de si loin, que nous ne remettrions sûrement pas ses traits, s'il s'offrait à nous, sans les marques de sa dignité.

FAVART.

Tout cela est vrai, très-vrai.

MADAME FAVART, (*d'un ton piqué.*)

Et voilà ce que me vaut la faiblesse qui me fait consentir à cacher notre mariage ! Personne ne s'avise de deviner que je suis votre femme ; mais en revanche, tout le monde croit

FAVART.

Il a une petite dose d'ivresse ; et dans ce cas là, on n'est pas fort sur les réflexions et les raisonnemens. Voilà notre affaire : une fable, un peu d'or, et cet homme est à nous ... Il revient. Seconde-moi bien, dans tout ce que je vais lui dire.

SCENE III.

FAVART, MADAME FAVART, LAVALEUR.

LAVALEUR, (*apportant du vin et de l'eau.*)

Tenez ! tenez ! voici de quoi vous rafraîchir ! Du vin des dieux !.... Oh ! quand je régale, moi, je régale bien.

FAVART, (*lui donnant de l'or.*)

Faites-nous le plaisir d'accepter ce léger dédommagement.

LAVALEUR.

Quoi ! tout cela ?

MADAME FAVART.

C'est une bagatelle.

LAVALEUR, (*à part.*)

A qui donc ai-je affaire ici !

FAVART.

Vous boirez avec moi, mon Brave ?

LAVALEUR.

C'est trop d'honneur !

MADAME FAVART.

Point de façons ; c'est vous qui l'avez dit.

LAVALEUR.

J'accepte donc.

FAVART, (*lui donnant un verre plein.*)

Quel est votre nom ?

LAVALEUR, (*le verre en main.*)

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

J'ai pris, en entrant au service,
Un nom conforme à mon humeur ;

Et c'est, je crois, avec justice,
Que l'on m'appelle Lavaleur. (*Il boit d'un trait.*)

FAVART.

Ce nom vous convient à merveille,
Et je gagerais, qu'en effet,
Pour l'ennemi, pour la bouteille,
Vous tenez tout ce qu'il promet.

LAVALEUR.

Vous êtes trop honnête! Liégeois de naissance, au service d'Autriche depuis 24 ans, et déjà Brigadier, j'espère bien aller plus loin, s'il plaît à Dieu, et à son Altesse le Prince de Lorraine, notre généralissime.

MADAME FAVART, (*riant.*)

Ah! il vous faut ces deux protections-là?

LAVALEUR.

Oui, Madame.

FAVART.

Lavaleur, vous pouvez nous rendre un grand service.

LAVALEUR.

Parlez : en quoi puis-je vous être utile?

FAVART, (*avec ironie.*)

L'accueil, que vous m'avez fait, votre désintéressement et votre sang froid, tout vous a mérité ma confiance, et je n'hésite plus à m'ouvrir à vous.... Apprenez donc, que vous voyez en moi le Comte de Lowendal.

LAVALEUR, (*avec surprise et respect.*)

Le comte de Lowendal!

MADAME FAVART.

Et vous voyez en moi, madame la Comtesse. (*Lavaleur la salue.*)

LAVALEUR.

Madame la Comtesse!.... En effet, mon Général, on annonce depuis plusieurs jours votre arrivée dans cette ville: mais, avec votre permission, comment se fait-il, qu'elle n'ait pas occasionné plus de bruit?

FAVART.

Pressé du désir de revoir la France; instruit que votre Gouverneur me préparait des honneurs, que je suis loin d'avoir mérité; j'ai résolu d'éviter l'embarras et la perte de temps, qu'entraînent toujours des fêtes; je suis entré dans Bruxelles sans me faire connaître, et je veux en sortir sans éveiller le moindre soupçon. Nous marchions, dans ce dessein, madame la Comtesse et moi, et nous allions rejoindre nos gens, qui, après un détour en dehors des murs, nous attendent à peu de distance des portes; mais nous nous sommes égarés dans notre route, et nous étions dans un très-grand embarras, lorsqu'un heureux hasard nous a fait vous rencontrer à la grille de ce jardin, et vous demander des rafraîchissemens.

LAVALEUR.

Trop heureux moi-même, mon Général, de m'être trouvé là!

AIR : *Vaudeville de Sophie*, ou *la malade qui se porte bien*.

Chez les Français, la Renommée
A proclamé deux généraux
Les plus habiles de l'armée;
brûlais de voir ces Héros.
Aujourd'hui, par le ciel propice,
Mes vœux sont à moitié remplis :
Après vous si je vois Maurice,
Tous mes vœux seront accomplis.

MADAME FAVART.

Connaissez-vous M. le Comte de Rosenthal?

LAVALEUR.

Non, madame la Comtesse, je ne l'ai pas encore vu; mon régiment n'est en garnison ici que depuis quatre jours, et il y en a trois, que l'on m'a placé en sauve-garde dans cet hôtel, que ses maîtres, lors de l'invasion des Français, ont abandonné, je ne sais pourquoi; car j'y ai trouvé l'office le

mieux garni, la cave la mieux montée que j'aie vu de ma vie. Je n'en suis pas sorti, depuis que j'y suis entré.

MADAME FAVART.

De la cave ?

LAVALEUR.

Non, madame la Comtesse, de l'hôtel, et j'y resterai probablement, tant que durera le passage de l'armée française.

FAVART.

Lavaleur, conduisez-nous par le plus court chemin, à la porte de France : dix louis pour vous, si nous sortons sans être connus.

LAVALEUR.

Mon Général, c'est payer en Prince ; je ne demande pas mieux.

MADAME FAVART.

Le jour baisse ! Ne perdons pas une minute.

LAVALEUR.

Nous avons le temps, madame la Comtesse ; la porte de France n'est pas loin d'ici.

FAVART.

N'importe, partons.

LAVALEUR.

Partons, mon Général ; partons !

(*Fausse sortie ; on entend battre la retraite.*)

Mais vous entendez la retraite !..... Nous arriverons trop tard : les portes vont être fermées ; et vous savez que, jusqu'au jour, personne ne peut sortir de la ville, sans un ordre exprès du gouverneur.

FAVART.

Pour tout au monde, je ne voudrais pas qu'il me sût ici !

MADAME FAVART.

Quel fâcheux contretemps ! .... Que faire ?

FAVART.

AIR : *Ce boudoir est mon parnasse* (de Fanchon.)

D'un mot, l'ordre nécessaire
Par moi serait obtenu ;
Mais alors plus de mystère !
Malgré moi je suis connu.

MADAME FAVART.

Toute réflexion faite,
Il vaut mieux ne point partir :
L'heure où l'on bat la retraite
N'est pas l'heure de sortir.

LAVALEUR.

Madame la Comtesse a raison, mon Général ; faites-moi l'honneur de passer ici la nuit ; je commande dans la place, et je vous réponds qu'elle est joliment approvisionnée ; toute la garnison consiste en un vieux portier invalide et moi. Pendant le jour, surveillance et sobriété ; dès que la retraite est battue, fermeture des portes, et personne ne peut entrer jusqu'au lendemain matin ; alors seulement je permets au vieux portier de boire à discrétion ; et comme il n'aime pas à boire seul, j'ai la complaisance de lui tenir compagnie. Je vous promets, mon Général, que vous serez parfaitement tranquille ici, et que vous ne courez pas risque d'y être reconnu.

MADAME FAVART, (*à son mari.*)

Mon ami, je pense que nous devons accepter l'offre obligeante de Lavaleur.

FAVART.

Nous y sommes bien contraints ! Il nous est impossible de mieux faire. Nous resterons donc : mais à deux conditions : la première, que Lavaleur seul nous approchera, tant que nous serons ici ; la seconde, que demain, à l'ouverture des portes, il nous conduira à celle de France.

LAVALEUR.

Mon Général, vous serez obéi.

MADAME FAVART.

Nous souperons sous ce berceau ; les nuits sont si belles dans cette saison !

FAVART.

Oui, soupons sous ce berceau. (*Bas à sa femme.*) En cas d'événement, notre fuite en sera plus facile.

LAVALEUR.

Tandis que je vais tout préparer pour le repas, madame la Comtesse, profitez du peu de jour qui reste encore pour parcourir ce jardin ; il en vaut la peine, je vous assure.

FAVART, (*riant.*)

Allons, madame la Comtesse, allons.

AIR : *Allons aux Prés Saint-Gervais.*

Profitons jusqu'à demain
De cet asile
Si tranquille,
Et demain,
Dès le matin,
Nous nous remettrons en chemin.

Quand le hasard nous seconde,
Suivons-le sans nul regret ;
Du bonheur de bien du monde
C'est le secret.

Ensemble. { Profitons / Profitez } jusqu'à demain, etc.

MADAME FAVART.

Et de soins et d'espérance
Formons une double part,
Donnons l'une à la prudence,
L'autre au hasard.

Ensemble. { Profitons / Profitez } jusqu'à demain, etc.

(*Favart et madame Favart s'éloignent dans le jardin.*)

SCENE IV.

LAVALEUR, (*seul.*)

Je suis enchanté que le Général ait accepté mon invitation! Nous boirons à sa santé, à celle de madame la Comtesse : nous recommencerons, et de santé en santé, la nuit se passera, sans que l'on s'en aperçoive. Mais allons tout préparer pour le souper : hâtons-nous : nous n'avons pas trop de temps pour boire, d'ici à l'ouverture des portes.

(*Il sort en chantant. Le Comte et Werner entrent par le côté opposé.*)

SCENE V.

LE COMTE, WERNER.

LE COMTE.

N'est-ce pas ici l'hôtel, que j'ai désigné pour le logement de M. le Comte de Lowendal, pendant son séjour à Bruxelles ?

WERNER.

Oui, Monseigneur; d'après vos ordres, j'y ait fait placer en sauve-garde, l'un des bas-officiers du régiment, arrivé depuis peu.

LE COMTE.

Je veux m'assurer par moi-même, que mes intentions ont été fidèlement suivies : cette promenade achevera de dissiper le petit moment d'humeur, que m'a donné la fuite de mademoiselle Chantilly.

WERNER, (*souriant.*)

Est-il possible qu'une femme ait réussi à troubler la tranquillité de Votre Excellence ?

LE COMTE.

Cette impression n'a pas duré; mais, j'en conviens, elle a été vive. Démarches, grâce, expression de physionomie; cette charmante actrice réunit tout! On dit aussi, qu'elle a beaucoup d'esprit.

WERNER.

Vous avez, M. le Comte, une heureuse disposition de caractère, qui vous sauvera toujours du danger de la constance.

LE COMTE.

Eh! mon cher Werner, que serait l'Amour, sans le changement!

WERNER.

Ah! Monseigneur!

AIR : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Lorsque d'un aiguillon perfide
Un insecte pique une fleur,
A l'instant un poison rapide
Ternit sa brillante couleur;
Ainsi l'Amour est une rose;
Au bonheur il ouvre son sein;
Mais si l'inconstance y repose,
L'Amour flétri périt soudain.

LE COMTE.

Folie, mon ami, folie! L'Amour est toujours l'Amour! Et voici toute son histoire.

AIR : *De Darondeau* (du Roi et le Pèlerin.)

Quand l'Amour arriva sur terre,
Novice encore était ce Dieu.
Constant et ne sachant mieux faire,
Il ne brûlait que d'un seul feu;
Lors les amans près de leur belle
N'avaient jamais aucun souci;
Car toute femme était fidèle!
Mais aussi l'on mourrait d'ennui. (*bis.*)

SCENE VII.

LE COMTE, LAVALEUR.

LE COMTE.

Bonsoir, Camarade !

LAVALEUR.

Camarade! qui diable es-tu, toi, qui me traites si familièrement ?

LE COMTE.

Qui je suis ?.... Le somellier du Comte de Rosenthal.

LAVALEUR (*le soluant.*)

Après mes officiers, tu es un des hommes, que je respecte le plus; mais par où es-tu entré ?

LE COMTE.

Par la grille du jardin, que j'ai trouvée ouverte.

LAVALEUR.

Tu as raison ! (*A part.*) Dans ma joie, j'oubliais de la fermer. (*Il veut sortir.*)

LE COMTE (*l'arrêtant.*)

Reste : je l'ai fermée, de manière que personne n'entrera maintenant.

LAVALEUR.

Eh bien ! Que veux-tu ?

LE COMTE.

Moi! rien.

LAVALEUR.

Pourquoi viens-tu donc ici ?

LE COMTE.

On vante la beauté de ce jardin : je viens l'admirer.

LAVALEUR.

L'admirer : tu prends bien ton temps, à dix heures du soir !

LE COMTE.

Qu'importe l'heure !

AIR : *De la romance de Partie Carrée.*

Pour admirer ce beau séjour,
Chacun de nous a sa manière ;
Toi, tu préfères le grand jour,
Moi, les reflets de la lumière :
Dans l'ombre leurs vives clartés
Guident mes regards, qu'elles frappent :
Je découvre alors des beautés,
Qui par fois au grand jour m'échappent.

LAVALEUR.

C'est possible ! mais comme je ne veux pas rester là tandis que tu admireras à ton aise, tu vas me faire le plaisir de t'en aller.... Oui ! demain, après demain, quand tu voudras, tu peux revenir ! je te ferai voir le jardin et l'hôtel, en commençant par les caves ; un somellier doit savoir boire ?

LE COMTE.

Tu en jugeras toi-même ce soir.

LAVALEUR.

Comment cela ?

LE COMTE.

Ces apprêts annoncent une sorte de fête : je veux y assister.

LAVALEUR.

Toi ! allons donc ! tu n'es pas fait pour cela !.... Retire-toi tranquillement.

LE COMTE.

Non ! je reste...., ou M. le Gouverneur saura tout ce qui se passe ici.

LAVALEUR.

Eh ! que se passe-t-il ici ?

LE COMTE.

J'ai vu les deux personnes, à qui tu parlais tout à l'heure,

et auxquelles tu destines, sans doute, tous ces préparatifs.

LAVALEUR.

Chut! garde-toi bien d'en parler à qui que ce soit.

LE COMTE.

Je reste donc ?

LAVALEUR.

Impossible.

LE COMTE.

Pourquoi?

LAVALEUR.

Si tu connaissais mes hôtes.

LE COMTE.

Quels qu'ils soient, je ne leur ferai pas déshonneur.

LAVALEUR.

Sans doute, un sommelier!..... Apprends, mon ami, que je donne à souper à M. le Comte et à madame la Comtesse de Lowendal!

LE COMTE (*avec un feint étonnement.*)

Vraiment!

LAVALEUR.

Pas davantage, mon ami! Ils ne veulent être ni vus ni connus, pour des raisons.... qui ne te regardent pas, ni moi non plus.

LE COMTE (*à part.*)

C'est un tour de mes deux fugitifs: ils me le payeront.

LAVALEUR.

Eh bien! cela te donne à réfléchir! n'est-ce pas? Tu conçois, maintenant, la nécessité de te taire et de t'en aller! Tu ne prétends sûrement pas faire au Comte et à la Comtesse l'honneur de souper avec eux?

LE COMTE.

Pourquoi pas!

LAVALEUR.

Comment tu oserais ?

LE COMTE.

Puisque M. le Comte et madame la Comtesse cachent leur nom et leur rang, toute distinction cesse, et je reste.

LAVALEUR.

Sérieusement ?

LE COMTE.

Très-sérieusement : je reste, ou M. le Gouverneur est instruit ; choisis !

LAVALEUR.

Il a réponse à tout !.... Allons ! allons ! soit, j'y consens ; tu resteras ; mais du moins conduis-toi décemment : tiens-toi à ta place ; ne t'avise pas surtout de dire, que tu appartiens au gouverneur ! Cela inquiéterait M. le Comte.

AIR : *De la parole.*

Et puisqu'enfin à cet honneur
Aujourd'hui je veux bien t'admettre,
Ne parle pas à Monseigneur,
Plutôt que de nous compromettre.

LE COMTE.

Après tout ce que tu m'as dit,
De moi ne crains pas une école ;
Près des grands, un homme d'esprit,
S'il veut acquérir du crédit,
Doit perdre souvent la parole.

LAVALEUR.

A propos, comment t'appelle-t-on ?

LE COMTE.

Je m'appelle Dubroc.

LAVALEUR.

Beau nom pour un sommelier ! Eh bien ! Mons Dubroc, aide-moi un peu à arranger la table.

LE COMTE.

AIR : *Songez-donc que vous êtes vieux ?*

Je le voudrais de tout mon cœur ;
Mais dans ce genre de service,
Je dois l'avouer, par malheur,
Je suis encor trop novice.

LAVALEUR.

Bon ! soit dit entre nous, ma foi,
Je ne le suis pas moins, mon brave !
Tous les deux nous saurions, je croi,
Bien mieux desservir une cave.

LE COMTE.

On vient ici.

LAVALEUR.

C'est M. le Comte et madame la Comtesse. Ah çà ! pas de maladresses, entends-tu ! Sois prudent et modeste ! et laisse-moi d'abord leur parler.

SCENE VIII.

LE COMTE, FAVART, MADAME FAVART, LAVALEUR.

FAVART (*à Lavaleur, sans voir le Comte.*)

Nous venons de parcourir ce jardin avec un plaisir extrême.

MADAME FAVART (*sans voir le Comte.*)

Vous aviez raison d'en vanter la beauté. (*Bas à Favart.*) Ciel ! quelqu'un ici.

FAVART (*à part à Lavaleur.*)

Vous nous aviez promis.....

LAVALEUR (*bas à Favart.*)

Mon Général, je n'ai pu me dispenser de recevoir cette visite ; mais je ne lui ai pas dit qui vous êtes.

LE COMTE (*à part.*)

Ma présence les embarrasse ; serais-je connu ?

LAVALEUR, (*à Favart.*)

Mon officier, j'ai l'honneur de vous présenter ce brave garçon ! c'est un de mes bons amis. (*Bas au Comte.*) Dis comme moi. (*haut*) Il occupe dans cette ville un très-bel emploi, que je lui envie beaucoup. Il s'en acquitte très-bien, et il est généralement estimé.

FAVART.

Qu'il soit le bien venu ! (*bas à sa femme.*) Je voudrais qu'il fût au diable.

LAVALEUR, (*au Comte.*)

Mon ami, tu vois un officier français, dont le logement est marqué, pour cette nuit, dans cet hôtel : et Madame est son épouse (*bas*). Fais bien semblant de ne pas les connaître.

LE COMTE.

Mon ami ne m'attendait pas ce soir : je suis peut-être importun ?

MADAME FAVART.

On ne l'est jamais, quand on craint réellement de l'être.

LE COMTE, (*à part.*)

Leçon perdue.

LAVALEUR, (*à Favart.*)

Mon officier, vous pouvez maintenant souper avec tranquillité : je n'attends plus personne.

FAVART.

Lavaleur, et vous, Monsieur, vous souperez avec nous.

LAVALEUR (*refusant.*)

Le respect, mon officier.... (*bas au Comte.*) Garde-toi bien d'en rien faire.

LE COMTE.

J'accepte cet honneur avec reconnaissance. (*Il se met à table.*)

LAVALEUR (*à part.*)

Ma foi ! puisque le somellier s'y place, le brigadier peut bien s'y mettre aussi. (*Il se met à table.*) Soupons.

FAVART.

Et que la gaîté soit du repas.

AIR : *Comm' ça vient ! Comm' ça passe !*

Le plaisir, sur ses traces,
Du souper ramène le tour ;
C'est le repas des grâces,
Et surtout celui de l'Amour.

LE COMTE.

Que j'aime, sous ce feuillage,
Ce repas délicieux ;
Quel fastueux étalage
Vaut la Nature et les cieux ?

Ensemble.

Le plaisir, sur ses traces, etc.

LAVALEUR.

Moi, je préfère une treille
Aux lambris de nos Crésus.
Zéphir, en jouant, m'éveille,
Et je bois un coup de plus.

Ensemble.

Le plaisir, sur ses traces, etc.

FAVART, (*au Comte.*)

Vous, Monsieur, qui habitez Bruxelles, vous devez être au courant des nouvelles de cette ville ?

LE COMTE.

Mais, sans me flatter, je suis assez bien instruit de ce qui s'y passe.

FAVART.

Que dit-on de nouveau ?

LE COMTE.

La nouvelle la plus fraîche, car elle est de ce soir, c'est la fuite de Mademoiselle Chantilly avec Favart.

MADAME FAVART.

M. le Gouverneur a de grands torts dans cette affaire.

LE COMTE.

Ah ! vous savez donc cette anecdote ?

FAVART, (*embarrassé.*)

Oui !.... un de nos amis nous l'a racontée.

LE COMTE.

Et qu'en pense Madame ?

MADAME FAVART.

Que les procédés de M. le Comte sont d'une étrange nature.

LE COMTE.

Je sais, qu'on attribue l'ordre, qu'il a signé contre Favart, à un motif de jalousie, dont Mademoiselle Chantilly serait la cause : mais je sais aussi qu'il ne faut pas croire légèrement aux bruits, qui ont le théâtre pour berceau.

FAVART, (*l'interrompant.*)

Son Excellence a le goût un peu vif pour les belles.

LAVALEUR.

J'aime aussi les belles, moi : buvons à celle, qui fait tourner la tête à notre Gouverneur (*trinquant avec le Comte*) ; à toi, mon ami.

MADAME FAVART.

M. le Comte doit être furieux ?

LAVALEUR.

Oui, furieux !

LE COMTE.

Perdre la tête, furieux ; c'est beaucoup dire. Mademoiselle Chantilly est assez bien, il est vrai ; mais pour inspirer une passion.....

MADAME FAVART.

La connaissez-vous ; Monsieur ?

LE COMTE.

Pas personnellement, Madame.

MADAME FAVART.

Pourquoi donc, Monsieur?

WERNER.

C'est qu'il n'y a pas un mot de réel, dans tout ce que vient de dire M. le Comte.

FAVART.

Vous vous oubliez, Monsieur!

LAVALEUR, (*bas à Werner.*)

La discipline, mon Capitaine, la discipline.

WERNER.

J'en suis au désespoir, M. le Comte! mais les ordres, dont je suis porteur, m'enjoignent de vous garder à vue.

FAVART.

Me garder à vue!

WERNER.

Jusqu'à ce que le conseil de guerre ait prononcé sur vous.

MADAME FAVART.

Quel est donc son crime?

WERNER.

D'avoir quitté, sans permission, le poste, qui lui était confié.

FAVART.

Moi!

MADAME FAVART.

Lui!

LAVALEUR.

Mon Général, je suis coupable: c'est moi, qui ai eu la sottise de tout confier à un coquin de Somellier; mais c'est égal: si le conseil vous condamne, je me fais fusiller avec vous.

MADAME FAVART.

Merci d'un pareil zèle!

WERNER, (*à Favart.*)

Souffrez, Monsieur, que je m'assure de votre personne.

QUATUOR.

QUATUOR.

AIR : *Marche de l'Intrigue aux fenêtres.*

FAVART, MADAME FAVART, LAVALEUR. Eh quoi ? vous voulez { M'arrêter ! / L'arrêter ! }

WERNER.

Mon ordre est de vous arrêter.

FAVART.

Un seul instant daignez m'entendre,
Et vous allez bientôt comprendre.....

WERNER.

Non, c'est en vain ! non, je ne puis rien écouter.

LAVALEUR.

Un seul instant, daignez l'entendre.

FAVART, MADAME FAVART.

Cessons, Monsieur, cessons une plaisanterie,
Dont j'aurais dû sentir toute l'étourderie.

LAVALEUR.

Excusez-les, je vous en prie.

CHŒUR, (*dans la coulisse.*)

Honneur, honneur
Au Gouverneur.

FAVART, MADAME FAVART.

Quelle est encore cet harmonie ?
Ce bruit me glace de frayeur.

LAVALEUR.

Silence !
De ce côté quelqu'un s'avance.

WERNER, (*riant.*)

Quelle frayeur ! quelle frayeur !

LAVALEUR, (*à Favart.*)

Mon Général, de la prudence!
Voici, voici le Gouverneur.

FAVART, MADAME FAVART.

Plus d'espérance!

WERNER,

Pardonnez-moi cette rigueur.

CHŒUR, (*dans la coulisse.*)

Honneur, honneur
Au Gouverneur.

SCENE XIIe. et dernière.

LE COMTE, FAVART, MADAME FAVART, WERNER, LAVALEUR, OFFICIERS AUTRICHIENS; SOLDATS, LE COMTE en grand uniforme.

MADAME FAVART, (*aux genoux du Comte.*)

Grâce, Monseigneur, grâce pour mon mari.

LE COMTE.

Relevez-vous, Madame, je vous en prie.

FAVART, (*qui s'était incliné sans regarder le Comte.*)

Quel son de voix!

MADAME FAVART, (*regardant le Comte.*)

Ciel! Monseigneur, était l'ami de Lavaleur.

LAVALEUR.

Mon ami!... (*à part*) J'ai joliment arrangé mon général.

FAVART.

Tout s'explique à présent: Son Excellence a voulu s'amuser à nos dépens.

LE COMTE.

Je l'avoue, M. Favart; mais je n'ai sans doute fait que prendre ma revanche.

LAVALEUR.

M. Favart! Comment, M. le Comte et Madame la Comtesse de Lowendal....

MADAME FAVART, (*riant.*)

Ne sont plus que Favart et sa femme.

FAVART, (*à Werner.*)

M. le Capitaine, vous m'avez furieusement embarrassé.

WERNER.

C'était par ordre.

LAVALEUR, (*à Favart.*)

Et vous, Monsieur, vous ne m'en avez pas mal conté.

FAVART.

C'était par nécessité.

LE COMTE.

Caché derrière ces arbres, j'ai tout vu, tout entendu. Madame, le titre d'époux, que vous donnez à M. Favart, n'est-il pas encore un effet de la nécessité?

MADAME FAVART.

Non, Monseigneur!

LE COMTE, (*à Favart.*)

Pourquoi cacher votre mariage?

FAVART.

Par des motifs de convenances, qui ont rapport à nos familles.

LE COMTE.

Ce mystère m'a fait commettre une faute, dont je me suis

repenti, Madame, dès l'instant, que j'ai pu vous apprécier. (*A Favart.*) Quant à vous, Monsieur, je n'ai pu à refuser des considérations toutes puissantes, l'ordre sollicité par les demoiselles Myesses. Mais afin d'en éluder l'effet, j'ai tout disposé pour que vous puissiez, sans risque d'être arrêté, gagner les terres de France les plus voisines. Vous passerez ici la nuit, et à la pointe jour, vous partirez avec Madame, sous la conduite d'une personne, que j'enverrai pour vous accompagner.

MADAME FAVART.

Ah! Monseigneur, que de bonté!

FAVART.

Et de reconnaissance!

LAVALEUR, (*au Comte.*)

Mon général, daignera-t-il me pardonner de l'avoir traité en camarade?

LE COMTE.

Eh! mon ami! ne sommes-nous pas tous camarades un jour de bataille?

LAVALEUR.

Mille bombes! mon Général, dans la première guerre que nous aurons, je me fais tuer, ou je deviens maréchal.... des logis.

LE COMTE.

Bien cela!.... (*A Favart et à sa femme.*) Oublions ce qui s'est passé avant cette soirée; mais gardons le souvenir de nos méprises, pour rendre notre connaissance plus piquante.

VAUDEVILLE.

AIR NOUVEAU : *De Doche.*

LE COMTE.

Sur ses besoins, sur ses penchans,
L'homme se méprend à la ronde.
On l'a dit bien long-temps ;
L'erreur est la peine du monde.
Le bonheur, comme le plaisir,
Sous mille formes se déguise ;
On le suit, on croit le saisir,
On court de méprise en méprise.

WERNER.

Autrefois, l'Hymen et l'Amour
Marchaient, dit-on, de compagnie ;
Mais des deux frères, un beau jour,
L'intérêt troubla l'harmonie ;
Depuis ce temps, l'Hymen voit fuir
L'Amour, qui rit de sa sottise :
Il le suit, il croit le saisir,
Il court de méprise en méprise.

LAVALEUR.

Jamais des vins les plus exquis
Je ne reconnais la Patrie ;
Je confonds le Beaune et le Nuys,
Le muscat et le Malvoisie ;
Mais de semblables accidens,
Bien loin que je me formalise,
Puissé-je ainsi, jusqu'à cent ans,
Courir de méprise en méprise.

FAVART.

On court après de vrais amis,
Après une fillette sage,
Après l'équité de Thémis,
Après un prochain héritage,
Après un docteur, qui guérit,
Après une place promise,
Après maint ouvrage d'esprit,
On court de méprise en méprise.

MADAME FAVART, (*au Public.*)

L'auteur, loin de se bercer
D'une espérance trop flatteuse,
Ne voit, qu'en tremblant, s'avancer
Du jugement l'heure ~~douloureuse~~ douteuse;
Il n'ose conserver l'espoir;
Mais si, dans cet instant de crise,
La censure se tait ce soir,
Pour lui quelle heureuse méprise!

FIN.

Errata.

page 10. ligne 22. bruïais, lisés, je bruïais.
page 17. ligne 20. biore. lisés, boire.
page 27 ligne 5. qu'un. lisés, d'un.
page 37. ligne 6. on l'a dit bien longtems.
lisés, on l'a dit depuis bien longtems.
idem ligne 7. peine. lisés, Reine.
idem ligne 10. Juit. lisés, suit.
page 38. ligne 5 douloureuse. lisés, douteuse.

LE

DÎNER D'EMPRUNT,

OU

LES LETTRES DE CARNAVAL,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. JOSEPH PAIN et HENRI DUPIN,

Représenté pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 9 février 1811.

Prix 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, libraire, rue du Coq, nos 13 et 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1811.

Personnages.	*Acteurs.*
M. CAPON, notaire,	M. Hippolyte.
JOSÉPHINE, sa nièce et pupille,	Mad. Deville.
LECOQ, petit-maître de l'endroit,	M. Edouard.
GRANVILLE, petit-maître parisien,	M. Sévestre.
MIOLAN, maître de musique de la cathédrale,	M. Fontenay.
SAINT-FIRMIN, jeune medecin des armées,	M. Armand.
AUGUSTE, clerc de M. Capon,	M. Guénée.
Mlle DE MORTEROSE,	Mlle Chapelle.
Madame CAPON,	Mad. Lebrun.
JUSTIN, garçon pâtissier,	M. Justin.

La scène se passe dans une petite place publique de Pithiviers.

COUPLET D'ANNONCE.

Nous allons représenter une bagatelle intitulée, etc.

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

D'être content il est un moyen
Qu'ici je vous propose :
Messieurs, ne vous attendez à rien,
Pour trouver quelque chose.
Et si, par hasard, l'ouvrage est mal,
Qu'aucun sifflet ne vous échappe ;
Il est bien permis, en carnaval,
De donner une attrape.

LE

DÎNER D'EMPRUNT,

OU

LES LETTRES DE CARNAVAL.

VAUDEVILLE.

Le théâtre représente une place publique ; à la droite du spectateur est la maison d'un notaire, il y a un balcon. De l'autre côté, une boutique de pâtissier, sur laquelle est cette inscription : Gâteaux d'amandes, Poste aux lettres ; *des maisons et des rues.*

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, SAINT-FIRMIN.

(*Ils entrent par la gauche du spectateur ; on entend rire et parler tumultueusement dans la coulisse.*)

AUGUSTE, SAINT-FIRMIN, *à la cantonnade.*

AIR : *Contredanse des petits pâtés.*

Il est six heures du matin,
Qu'on se retire
Sans rien dire.
Même en sortant d'un grand festin,
Le sage n'est jamais en train.

AUGUSTE.

Si pourtant, camarades,
Le bruit vous convient mieux;
Donnez des sérénades
A l'objet de vos vœux.

SAINT-FIRMIN.

Et pour chanter matines,
Par vos joyeux refrains,
En faveur des voisines,
Eveillez les voisins.

ENSEMBLE.

Il est six heures, etc.

AUGUSTE.

Voilà de la morale. Ce petit vin était gentil, le souper excellent et long. Voilà ce que c'est que d'arranger un duel.

AIR : *Comme sur deux pauvres époux.* (Rien de trop.)

Vive les combats ! avec soin
Je recherche les intrépides.
Quel bonheur quand je suis témoin
De ces rendez-vous homicides !

SAINT-FIRMIN.

De l'humanité ferme appui,
Je reconnais ton ame bonne :
En aimant les duels d'aujourd'hui,
Tu ne veux la mort de personne.

AUGUSTE, *regardant la maison de M. Capon.*

Joséphine n'est pas encore levée.

SAINT-FIRMIN.

Parbleu ! il est de si bonne heure !

AUGUSTE.

Ah ! mon cher Saint-Firmin, cet amour-là finira mal.

SAINT-FIRMIN.

Dis donc qu'il finira bientôt, puisque tu te marieras.

AUGUSTE.

Oui, un clerc de notaire!

SAINT-FIRMIN.

Peut devenir notaire lui-même; Capon te vend sa charge et te donne sa nièce.

AUGUSTE.

Tu sais qu'il est tuteur de Joséphine. Il faudra rendre des comptes.... et plus le futur sera riche, moins il sera près regardant.... Que n'ai-je comme toi suivi nos braves, et sous les bannières d'Esculape rendu à la vie une foule de guerriers distingués.... Je serais plus riche, je ne serais peut-être pas amoureux, et je n'en serais pas plus bête.

SAINT-FIRMIN.

Je vois bien qu'il faut que je me mêle de ton amour, et je te marie demain.

AUGUSTE.

Toi?

SAINT-FIRMIN.

Moi-même.

AUGUSTE.

AIR : *C'est la petite Thérèse.*

Dis-moi comment, je t'en prie.

SAINT-FIRMIN.

Oui, compte sur mon appui.
Dès demain je te marie.
Tâchons de rire aujourd'hui;
Que notre gaieté s'éveille:
Car on sait qu'en fait d'hymen

Le rire est certain la veille,
Et douteux le lendemain.

ENSEMBLE.

Le rire est certain la veille, etc.

AUGUSTE.

Mais quels sont tes moyens?

SAINT-FIRMIN.

Que t'importe, pourvu que je réussisse.

AUGUSTE.

Tu le promets, me voilà heureux sur parole.

SAINT-FIRMIN *d'un ton tragi-comique.*

Maintenant songeons que l'heure de la vengeance a sonné.

AUGUSTE.

Ah! oui, tes lettres.

SAINT-FIRMIN.

Nous sommes dans le carnaval, il faut nous amuser, et j'ai résolu de mystifier un peu ces originaux qui ont tenu tant de propos sur nous. (*Il tire plusieurs lettres de sa poche.*) A monsieur Capon, ton avare notaire.

AUGUSTE.

N'oublions pas la pruderie de la femme.

SAINT-FIRMIN.

Et rappelons-nous les dîners du mari.

AIR *du Vaudeville de Claudine.*

A Capon lorsqu'il arrive
De traiter avec éclat,
D'abord de chaque convive
Il exige au moins un plat.
Son dîner s'apprête vite,
Il ne fait pas de façons.

Et c'est lui qui nous invite
Aux repas que nous donnons.

A monsieur Lecoq.

AUGUSTE.

A merveille, le petit-maître en chef de Pithiviers.

SAINT-FIRMIN.

A mademoiselle Esther de Morterose.

AUGUSTE.

L'amante de M. Lecoq.... Non, elle a invité Joséphine à son dernier bal.

SAINT-FIRMIN.

Déchirons..... A monsieur Miolan.

AUGUSTE.

Musicien barbare, maître de musique de la cathédrale de Pithiviers, et auteur de la Mort du Minotaure, paroles et musique.

SAINT-FIRMIN.

A présent, rêvons aux moyens de remettre mes lettres, comme si le courrier les avait apportées.

AUGUSTE.

Et le timbre de Paris?

SAINT-FIRMIN.

J'ai tout prévu.

AUGUSTE.

Il faudrait pouvoir les mettre dans le paquet de ce matin.

SAINT-FIRMIN.

Pour cela il faudrait entrer dans la boutique.

AIR : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

On veut du neuf dans la vie,
Et c'est à qui trompera.
Fillette qui se marie,
Compositeur d'opéra,
Jeune auteur qui fait merveille,
Vieux fat qui parle d'amour.....
Combien d'objets de la veille
Passent pour être du jour !

(Il sort.)

SCÈNE III.

SAINT-FIRMIN, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Le drôle n'est pas si bête.

SAINT-FIRMIN *dans la boutique.*

Effectivement, il n'y a pas de lettres aujourd'hui pour Pithiviers.

AUGUSTE *regardant la maison.*

Et tu te charges de la correspondance.

SAINT-FIRMIN *revenant.*

Maintenant je vais avoir recours à l'ingénieux appel de Justin pour distribuer les lettres.

AUGUSTE *toujours regardant.*

Oh ! oui, à la cloche.

SAINT-FIRMIN.

AIR *du Ballet des Pierrots.*

Selon l'attente, on interprète
Différemment le carillon.
Est-ce un billet doux ? la sonnette
Semble avoir le plus joli son.
Est-ce d'un oncle qui sermonne ?
Est-ce d'un créancier mutin ?

La cloche sonne, sonne, sonne,
La cloche sonne le tocsin.

ENSEMBLE.

La cloche sonne, sonne, etc.

AUGUSTE.

J'aperçois Joséphine.

SCÈNE IV.

SAINT-FIRMIN, AUGUSTE, JOSÉPHINE *paraissant sur le balcon.*

JOSÉPHINE.

Ah! vous voilà, monsieur? vous avez passé la nuit dehors.

AUGUSTE.

Avec des amis; mais votre image sans cesse présente à ma pensée.... (*A Saint-Firmin, qui sonne.*) Tais-toi donc. (*Saint-Firmin cesse.*) Oui, belle Joséphine, l'amour le plus parfait et le plus tendre.... (*A Saint-Firmin, qui sonne de nouveau.*) Finis donc.

Même air.

Je parle à l'objet qui m'engage,
Tu l'empêches de m'écouter.
Pourquoi faire un pareil tapage?

SAINT-FIRMIN.

Mon ami, c'est pour t'imiter.
Jeune amoureux qui déraisonne
Près de l'objet qui le séduit,
Cloche qui sonne, sonne, sonne,
Tout cela ne fait que du bruit.

(*On entend appeler Joséphine.*)

JOSÉPHINE.

On m'appelle, je vous gronderai une autre fois.

(*Saint-Firmin sonne.*)

AUGUSTE.

Que le diable t'emporte, avec ta sonnette !

SAINT-FIRMIN.

On vient.

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. et madame CAPON, JOSÉPHINE, M. LECOQ, M. MIOLAN, mademoiselle de MORTEROSE, *arrivant de divers côtés.*

TOUS.

AIR : *C'est c'rimeur de belle humeur.*

C'est la poste de Paris,
Chacun guette
La sonnette.
Sans doute, mes chers amis,
On nous écrit de Paris.

Madame CAPON, *à part.*

Ah ! le cœur me bat déja ;
Si c'était de mon volage !

MIOLAN, *à part.*

Si c'était de l'Opéra !

LECOQ, *à part.*

Si c'était mon héritage !

TOUS.

A l'ouvrage,
Sans tapage.
C'est la poste, etc.

LECOQ *à madame Capon.*

Voisine, vous êtes ce matin d'une fraîcheur.... (*A part.*) du rouge et du blanc.

MIOLAN *à madame Capon.*

Mon aimable écolière, voici une romance qui est bien dans vos superbes moyens. (*A part.*) On n'a pas la voix plus fausse.

AUGUSTE *à mademoiselle de Morterose.*

Mademoiselle de Morterose est mise à ravir. (*A part.*) La ridicule tournure!

CAPON.

Eh! ben, eh! ben, des complimens! faut s'occuper des lettres. Eh voilà. Justin!

SAINT-FIRMIN.

C'est moi qui suis chargé de la distribution.

Madame CAPON.

Vous, jeune docteur!

Mademoiselle DE MORTEROSE *à part.*

L'aimable facteur!

SAINT-FIRMIN.

Monsieur Capon, trente centimes!

CAPON.

Les voilà.

SAINT-FIRMIN.

Monsieur Lecoq!

LECOQ.

Voici mon argent.

SAINT-FIRMIN.

Monsieur Miolan.

MIOLAN.

Je n'ai point de monnaie.

Mademoiselle DE MORTEROSE.

Et moi, les absens m'oublient.

AUGUSTE.

Les absens n'ont pas toujours tort.

CAPON *lisant.*

Madame.... Eh! ben, eh! ben, qu'est-ce que c'est donc? (*Il regarde la signature.*)

LECOQ, *à M. Capon.*

Monsieur Capon, me voilà riche; vous avez à vendre la terre des Etangs, je l'achète.

CAPON.

Quarante mille francs.

LECOQ.

Çà m'est égal; j'épouse votre nièce, et je fais les choses grandement.

CAPON.

Sérieusement, monsieur Lecoq? (*A part.*) De l'argent à gagner, faisons un extraordinaire. (*A Mad. Capon.*) Madame Capon, nous avons du monde à dîner; vîte le pot au feu.

Madame CAPON.

Rien que cela?

CAPON.

Je trouverai le reste. (*A Lecoq.*) Monsieur Lecoq, faites-moi l'amitié de manger ma soupe.... Ah! je vous traiterai sans façons; on ne m'a pas fait cadeau, comme à vous hier, d'une certaine hure de sanglier, qui a dit-on, fort bonne mine.

LECOQ.

Mon cher voisin, si vous voulez, je puis vous l'apporter.

CAPON.

Fi donc, fi donc..... je l'enverrai chercher.

AUGUSTE, *à part.*

Voilà le premier plat de son dîner.

CAPON.

Vous, ma femme, allez faire vos préparatifs.

Madame CAPON.

Monsieur Miolan, vous allez me donner ma leçon de chant.

MIOLAN.

Madame, je pars pour la capitale. *(A part.)* Des leçons à quinze sous, pour un compositeur reçu à l'Opéra!

Mademoiselle DE MORTEROSE, *à M. Lecoq.*

J'espère que vous tiendrez votre promesse envers moi.

LECOQ

Autre temps, autre mœurs.... Je vais faire un bout de toilette.

AIR *du Vaudeville de Pauvre Jacques.*

ENSEMBLE.

AUGUSTE, SAINT-FIRMIN, *à part.*

Que l'homme, dans un moment,
Pour rien a la tête tournée,
Et qu'on le mène aisément
Avec l'amour-propre et l'argent.

MIOLAN, CAPON, LECOQ, madame CAPON.

Je suis d'un contentement!
Pour moi quelle heureuse journée!
Et voilà pourtant
Comment
Le bien nous arrive en dormant.

Mademoiselle DE MORTEROSE, *à part.*

Ah! que je maudis l'argent!
Pour moi, la fatale journée!
Et voilà pourtant
Comment
Le chagrin nous vient en dormant.

LECOQ.

Je suis opulent.

MIOLAN.

J'ai donc du talent.

Mademoiselle DE MORTEROSE.

Fille trop infortunée.

LECOQ.

Je vois l'argent là.

MIOLAN.

D'avance, déjà,
J'entends mon opéra.

ENSEMBLE.

MIOLAN, CAPON, LECOQ, madame CAPON.
Je suis d'un contentement ! etc.

AUGUSTE, SAINT-FIRMIN, *à part.*
Que l'homme, etc.

Mademoiselle DE MORTEROSE, *à part.*
Ah ! que je maudis l'argent ! etc.

(*Mad. Capon, Lecoq, Miolan, mademoiselle de Morterose sortent.*)

SCÈNE VI.

CAPON, AUGUSTE, SAINT-FIRMIN,

CAPON, *à Auguste.*

Allons, monsieur, préparez-vous à l'ouvrage.

AUGUSTE.

Comment, monsieur, un dimanche!

CAPON.

Ne devez-vous pas donner l'exemple? n'êtes-vous pas mon premier clerc?

AUGUSTE.

Je le crois bien, je suis tout seul dans l'étude.

CAPON.

Ecrivez à monsieur Granville que sa terre des Etangs est vendue; du papier timbré pour le contrat de vente, pour la succession de monsieur Lecoq, pour son mariage avec Joséphine.....

AUGUSTE.

Comment, monsieur, votre nièce?...

CAPON.

Beaucoup de papier timbré, monsieur.

SAINT-FIRMIN.

Quoi! vous faites ce mariage?

CAPON.

Et je cours en faire un autre; c'est un jour de bénédiction.

SAINT-FIRMIN.

Un moment.

CAPON.

Je n'ai pas de temps à perdre : on ne se marie plus comme autrefois.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*

De mon état j'étais content,
Mais par des accidens bizarres,
Quoique l'on se marie autant,
Les mariages sont fort rares.
Les parens sont trop indulgens.
Comme on doit, dans mon ministère,
Estimer les honnêtes gens
Qui prennent encbre un notaire!

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

AUGUSTE, SAINT-FIRMIN.

SAINT-FIRMIN, *riant.*

Ah! ah! ah! nos lettres font merveille.

AUGUSTE.

Oui; mais je crains monsieur Lecoq.

SAINT-FIRMIN.

Tais-toi donc, mademoiselle de Morterose ne lâchera pas prise.

AIR *du Vaudeville des Chasseurs et la Laitière.*

Une femme, dans sa jeunesse,
Peut tous les jours changer d'amans;
Nouveaux galans viennent sans cesse
Prendre la place des absens.
Mais l'âge arrive, et lorsque vieille,
Elle en attrape un par bonheur,
Elle y tient comme le buveur
Tient à sa dernière bouteille.

SCÈNE VIII.

SAINT-FIRMIN, AUGUSTE, JOSÉPHINE, *suivie d'une servante qui se tient dans le fond.*

JOSÉPHINE.

Eh bien, messieurs, il y a donc du nouveau? M. Lecoq est riche, M. Miolan est reçu à l'Opéra, et mon oncle donne à dîner.

SAINT-FIRMIN.

Où allez-vous donc ainsi, belle Joséphine?

JOSÉPHINE.

Je vais inviter M. le maire.

AUGUSTE.

J'entends; son fils lui envoie toutes les semaines des pâtés d'Amiens.

JOSÉPHINE.

Ensuite le président du tribunal.

SAINT-FIRMIN.

Ah! oui, il est fort heureux à la chasse.

AUGUSTE.

Combien serons-nous donc?

AUGUSTE.

AIR : *Ennuyé du maudit Sermon.*

Quand parfois à nous engager
Son intérêt l'excite,
Enfin, quand il donne à manger,
Que de monde il invite !
A ses repas
On ne peut pas
Même glisser sa chaise.
Les conviés
Sont coudoyés,
Et les plats à leur aise.

TOUS TROIS.

Les conviés, etc.

JOSÉPHINE.

Ah ! ah ! ah !

AUGUSTE.

Oui, riez, on veut vous donner un époux.

JOSÉPHINE.

Raison de plus.

AUGUSTE.

M. Lecoq !

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce qui dit cela ?

AUGUSTE.

Votre oncle.

JOSÉPHINE.

Oui ; mais je ne l'ai pas dit, moi.

AUGUSTE.

Il faut cependant vous marier.

JOSÉPHINE.

Je suis assez de cet avis là.

AIR : *Le soir, après pénible ouvrage.*

Lorsqu'on veut voguer vers Cythère,
L'Amour, soutiant au projet,

Vous offre sa barque légère
Pour faciliter le trajet.
Mais il faut un guide fidèle
Pour ne pas s'égarer, dit-on ;
Et j'entrerais dans la nacelle,
Si vous en étiez le patron.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

AUGUSTE, SAINT-FIRMIN, *ensuite* GRANVILLE.

AUGUSTE.

Tu vois, Saint-Firmin ; je suis aimé.... J'ai déja désespéré vingt rivaux.

SAINT-FIRMIN.

Marie-toi, pour qu'ils se vengent.... Mais quelle est cette figure ?

GRANVILLE.

Messieurs, je vous prie, êtes-vous de l'endroit ?

SAINT-FIRMIN.

Oui, monsieur, de l'endroit.

GRANVILLE, *à part.*

Ils ne sont pas trop mal pour des provinciaux. (*Haut.*) Connaissez-vous dans votre ville un M. Capon ?

AUGUSTE.

Voilà sa maison.

GRANVILLE.

Comment, un notaire dans cette bicoque ! çà doit être un homme bien médiocre.

SAINT-FIRMIN.

Vous jugez son talent par sa maison ?

GRANVILLE.

Sans doute, mon cher; il faut paraître, il faut des dehors, il faut se montrer, dans ce siècle-ci.

AIR : *Oui, leur folie est vraiment sans seconde.*

On doit juger un banquier très-solide
Et par son luxe et par ses bals brillans.
De la beauté d'une femme on décide
Sur le nombre de ses amans.
A l'intrigant qui fait de la dépense
Chacun prête sans intérêt;
Et mon tailleur est le meilleur de France,
Il a cabriolet.

AUGUSTE.

Voilà un singulier original.

SAINT-FIRMIN.

Attends, attends.

AIR : *L'autre, il était venu de France.*

Votre tailleur est excellent,
Et lorsque je vois son ouvrage,
Je ne m'étonne plus, vraiment,
Qu'il puisse rouler équipage.
Ce grand artiste, à son profit,
Sans doute oubliant la mesure,
Prit la moitié de votre habit
Pour les coussins de sa voiture.

GRANVILLE, *à part.*

Monsieur fait le plaisant. (*Haut.*) M. Capon est-il chez lui?

AUGUSTE.

Non, monsieur; mais il va revenir.

GRANVILLE.

Je l'attendrai.

AUGUSTE.

Je suis son premier clerc, et vous pouvez me confier....

GRANVILLE.

Non, c'est trop important. A propos, on dit qu'il a une nièce assez jolie.

AUGUSTE, *bas à Saint-Firmin.*

Serait-ce un rival ?

SAINT-FIRMIN, *bas à Auguste.*

Quelle apparence !

GRANVILLE.

Elle aura, dit-on, quelque fortune. Se présente-t-il des partis un peu décens ?

AUGUSTE, *bas à Saint-Firmin.*

Tu vois bien, il vient demander à M. Capon la main de Joséphine.

SAINT-FIRMIN, *bas à Auguste.*

Il faut écouter leur conversation. Il me vient une idée. (*A Granville.*) Vous ne voulez pas entrer ?

GRANVILLE.

Non, ces appartemens de petite ville sont d'un maussade!

SAINT-FIRMIN.

Vous ne connaissez pas M. Capon ?

GRANVILLE.

Nous ne nous sommes jamais vus.

SAINT-FIRMIN.

Par conséquent, vous ignorez son infirmité ?

GRAN-VILLE.

Comment donc, son infirmité ?

SAINT-FIRMIN.

AIR : *Les présens de plus d'un fidèle.*

Monsieur Capon entend à peine,

Et, lorsqu'il n'a pas son cornet,
Il faut crier à perdre haleine.

GRANVILLE.

Il est bien à plaindre, en effet.

SAINT-FIRMIN.

Moi, monsieur, je l'en félicite ;
Car de nous le ciel prend pitié,
Lorsqu'il nous sauve la moitié
Des sottises qu'on nous débite.

GRANVILLE.

Et moi, qui ai la poitrine délicate, qui vient de courir la poste.....

AUGUSTE, *bas à Saint-Firmin.*

Quel est ton dessein ?

SAINT-FIRMIN, *bas à Auguste.*

Tu verras.

AUGUSTE.

Voilà le notaire.

SAINT-FIRMIN, *bas à Auguste.*

Je vais lui parler. (*Il va au-devant de M. Capon, et lui parle bas.*)

GRANVILLE, *à Auguste, qui est resté près de lui.*

Allons, il est sourd, il faudra crier, m'anéantir : ces choses là n'arrivent qu'à moi.

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. CAPON.

CAPON, *bas à Saint-Firmin.*

Qu'est-ce que vous me dites donc là, docteur.

SAINT-FIRMIN, *bas à Capon.*

Il n'entendrait pas gronder le tonnerre.

GRANVILLE, *à part.*

Comme je vais m'ennuyer. Mais il faut que j'aie mon argent. (*Haut.*) Volontiers.

CAPON, *à part.*

Un voyageur n'a rien. (*Haut.*) Vous n'auriez pas quelques provisions dans votre voiture? de l'anisette, du rhum ?

GRANVILLE, *à part.*

La drôle de question. (*Haut.*) Oui, j'ai une bouteille de rhum.

CAPON.

Apportez-la, entre amis point de façons; nous réglerons, le verre à la main, mes petits honoraires, et voilà.

GRANVILLE.

A quelle heure dîne-t-on?

CAPON.

A midi, comme chez le sous-préfet; je rentre, je vais préparer votre contrat de vente, à midi, avec votre bouteille.

GRANVILLE.

Serviteur.

CAPON, *en rentrant.*

On est quelquefois six mois sans rien faire, une bonne journée vient, répare tout; et voilà.

SCÈNE XI.

GRANVILLE, AUGUSTE, SAINT-FIRMIN.

GRANVILLE.

Maudit homme! il en veut à ma bourse et à ma poitrine. Ah! messieurs, je suis abymé.

AUGUSTE.

Vous avez donc vendu votre terre des Etangs?

GRANVILLE.

Que voulez-vous? j'ai tant de terres...

SAINT-FIRMIN.

Que monsieur ne les connaît peut-être pas.

GRANVILLE.

Eh! ben, voilà le mot; si je n'y mettais ordre, la France finirait par m'appartenir; mais, qu'est-ce que c'est que çà que je vois venir à nous?

AUGUSTE.

C'est le petit-maître de l'endroit.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LECOQ, *un crêpe à son chapeau.*

LECOQ.

AIR *du curé de Pomponne.*

Mon parent descend au cercueil,
Affreuse conjoncture!
Docteur, trouvez-vous que le deuil
Convienne à ma figure?
Nous nous consolons aisément
D'un malheur nécessaire;
Quand le coffre-fort est pesant,
La douleur est légère.

Je vais faire ma cour à la belle Joséphine. Quel est ce visage?

SAINT-FIRMIN.

C'est un élégant de Paris.

GRANVILLE, *à part.*

AIR *de la Bourbonnaise.*

Quel est cet imbécille ?

LECOQ, *à part.*

Quel goût ! quel mauvais style ! (*bis.*)

GRANVILLE.

Une petite ville
Peut seule offrir cela.

ENSEMBLE.

Ah ! ah ! ah ! ah !

LECOQ.

La plaisante tournure !

GRANVILLE.

Quelle caricature !

ENSEMBLE.

Son pareil, je le jure,
Long-temps se cherchera.
Ah ! ah ! ah ! ah !
La drôle de figure
Que je vois là ?

GRANVILLE, *à part.*

Voyons ce que çà dit.

LECOQ, *à part.*

Adressons-lui la parole.

GRANVILLE.

Dites donc, monsieur, dans quel siècle vivait l'estimable parent qui vous a laissé cette élégante défroque ?

LECOQ.

Monsieur était apparemment bien petit quand on lui a fait cet habit ?

GRANVILLE.

Monsieur, est-ce que les communications entre

votre pays et la France sont interrompues depuis vingt ans ?

LECOQ.

Nous sommes dans le carnaval, et monsieur est sans doute monté en voiture en sortant d'un bal masqué ?

GRANVILLE.

L'insolent.... je vous apprendrai....

LECOQ.

Monsieur, ne parlez pas si haut.

AUGUSTE et SAINT-FIRMIN, *les séparant.*

Eh! là, là, messieurs.

AUGUSTE, *à Lecoq.*

Qu'est-ce que vous faites donc? c'est le propriétaire de la terre des Etangs.

LECOQ.

Bah! un homme comme il faut?

AUGUSTE.

Sans doute.

SAINT-FIRMIN, *bas à Granville.*

Vous ne savez donc pas que c'est lui qui achète votre terre ?

GRANVILLE.

En vérité! Est-il riche ?

SAINT-FIRMIN.

Il est cousu d'or.

(*Granville et Lecoq se saluent.*)

GRANVILLE.

AIR : *Ainsi jadis un ménestrel*

Excusez ma vivacité.

LECOQ.

Pardonnez à mon ignorance.

GRANVILLE, LECOQ.

Je serai vraiment enchanté
De faire votre connaissance.

LECOQ.

Votre mérite est éclatant.

GRANVILLE.

Par-tout vous êtes sûr de plaire.

LECOQ.

Monsieur est un propriétaire ?

GRANVILLE.

Monsieur a de l'argent comptant ?

SAINT-FIRMIN.

Heureux de vous avoir rapprochés.

AUGUSTE.

AIR : *Le garde visait à son cœur.*

Nous avons calmé vos transports,
Notre voix ici vous rassemble.
Vous êtes, sous tous les rapports,
Tous deux faits pour aller ensemble.
Pourquoi se railler ici-bas,
J'ai mon goût, vous avez le vôtre.
D'ailleurs ces messieurs ne sont pas
Plus ridicules l'un que l'autre.

AUGUSTE, SAINT-FIRMIN.

D'ailleurs ces messieurs, etc.

LECOQ, GRANVILLE.

Mille remerciemens.

SAINT-FIRMIN.

Il n'y a pas de quoi.

GRANVILLE, *à Lecoq.*

Pardon; comment vous appelez-vous ?

LECOQ.

Lecoq.... le coq de l'endroit.

GRANVILLE.

Monsieur Lecoq, vous achetez donc ma terre des Etangs?

LECOQ.

Oui; depuis long-temps j'avais des fonds qui me gênaient.

GRANVILLE.

Moi, je vends cette terre-là je ne sais pas pourquoi.... je n'ai pas besoin d'argent... Monsieur paiera-t-il comptant?

LECOQ.

Çà m'est égal. J'ai pourtant quelques comptes à régler avec un parent qui vient de mourir. Quelques milliers de louis à rapporter de Paris.

SAINT-FIRMIN, *à part.*

Qui ne le chargeront pas beaucoup.

GRANVILLE, *montrant la maison de Capon.*

Je dîne là.

LECOQ.

Et moi aussi.

GRANVILLE.

Après le dessert, je remonte dans ma calèche; Si vous voulez me faire l'honneur d'accepter une place.

LECOQ.

Volontiers. (*A part.*) Si je pouvais le déterminer à changer d'habit.

GRANVILLE *à part.*

Si je pouvais l'engager à prendre un costume moins bizarre.

SAINT-FIRMIN.

Monsieur Lecoq, si en attendant le dîner vous montriez à monsieur les antiquités de l'endroit.

GRANVILLE.

Comment donc, est-ce que vous avez aussi des antiquités ?

LECOQ *d'un air important.*

Le camp de César, et la place où ce grand homme fit donner les étrivières à une douzaine de bourgeois les plus recommandables de notre ville.

GRANVILLE.

Voilà un fort beau trait.

SAINT-FIRMIN.

Monsieur Lecoq est très-versé dans l'histoire.

GRANVILLE.

Allons donc voir le camp de César ; mais qu'aperçois-je !

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, JOSÉPHINE, UNE SERVANTE.

GRANVILLE.

Quelle est cette jolie personne.

LECOQ.

Ma future, la nièce de monsieur Capon;

GRANVILLE.

Charmante, délicieuse, ma parole.

AIR : *Hermite, bon hermite.*

En vous voyant si belle,
Sans doute on m'avait fait

D'un si joli modèle
Un bien faible portrait.
Pour séduire notre ame,
Chaque jour en secret,
Notre œil, chez une femme,
Trouve un nouvel attrait.
De loin on se figure
Souvent fort mal ses traits;
C'est une miniature
Que la nature
Nous dit de voir de près.

JOSÉPHINE.

C'est donc pour cela qu'à Paris les hommes nous regardent sous le nez.

GRANVILLE.

Comment, de l'esprit, du trait!

AUGUSTE.

Mademoiselle Joséphine, votre oncle vous demande.

JOSÉPHINE.

Quoi! vous êtes jaloux?

LECOQ.

Monsieur de Granville, le camp de César vous réclame.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, Mademoiselle DE MORTEROSE.

Mademoiselle DE MORTEROSE.

Enfin je vous rejoins, j'ai bien des choses à vous dire.

LECOQ.

Vous voyez bien que je suis en compagnie.

Mademoiselle DE MORTEROSE.

Voici votre promesse de mariage.

LECOQ.

Laissez-moi donc tranquille.

Mademoiselle DE MORTEROSE.

Je saurai la faire valoir, et mademoiselle ne jouira pas long-temps de son triomphe.

JOSÉPHINE.

De quel triomphe parlez-vous, mademoiselle?

Mademoiselle DE MORTEROSE.

Suffit, je m'entends.

GRANVILLE.

Eh! ben, qu'est-ce qu'il y a donc? on se dispute?

LECOQ.

Monsieur Granville, je vais toujours devant.

(*Lecoq sort.*)

Mademoiselle DE MORTEROSE.

Je vous suis. (*A Granville.*) Monsieur, vous êtes Parisien, vous devez être galant; j'espère que vous allez me donner le bras. (*Elle lui prend le bras.*)

GRANVILLE.

Eh! ben, Eh! ben; la sotte chose qu'une petite ville. Allons donc voir les antiquités : je n'en manquerai pas.

SCÈNE XV.

SAINT-FIRMIN, AUGUSTE, JOSÉPHINE.

(*Saint-Firmin et Auguste riant aux éclats.*)

SAINT-FIRMIN.

Voilà pourtant notre ouvrage.

JOSÉPHINE.

Comment?

SAINT-FIRMIN.

Ces lettres qui tournent la tête à tout le monde...

JOSÉPHINE.

Elles viendraient de vous?.... Ah! c'est charmant.

SAINT-FIRMIN.

Gardez-nous le secret.

JOSÉPHINE.

Je vous le promets; mais je vais rendre compte à ma tante des commissions qu'elle m'a données.

SCÈNE XVI.

SAINT-FIRMIN, AUGUSTE, MIOLAN.

MIOLAN.

Docteur, je vous cherche par-tout.

SAINT-FIRMIN.

Auriez-vous quelque chose à me dire, monsieur Miolan?

MIOLAN

Ecoutez. Ariane répond à Thésée, qui l'invite à un banquet.

RÉCITATIF.

Nous ne voyons tous deux le bonheur qu'en profil.
Du labyrinthe, hélas! vous n'avez pas le fil.
Que de chagrins les dieux répandent sur la crête!
Vous parlez d'un festin, d'un banquet, d'une fête,
Et le destin pour nous n'a pas changé le sort,
Le minotaure, enfin, il n'est pas encor mort!

CANTABILE.

Doit-on manger encore
Quand on ronge son frein;

CAPON.

J'avais un teint de lys, de rose,
Ce qu'on nomme communément
La beauté du diable.

SAINT-FIRMIN.

Vraiment,
Il vous en reste quelque chose.

CAPON.

L'héritage de Lecoq est arrivé à temps ; j'aurais peut-être donné Joséphine à votre ami Auguste, bon sujet ; et puis il aura quelque chose de sa famille : hein ?

SAINT-FIRMIN.

Il n'est pas sans fortune.

CAPON, *à part.*

Un panier de vin de Bordeaux. (*Haut.*) A propos, docteur, vous dînez avec nous ?

SAINT-FIRMIN.

Vous avez oublié de m'inviter ?

CAPON.

Ah ! bah ! ce que c'est que les affaires ! oublier le cher docteur ! Vous viendrez, n'est-ce pas ? Il est vrai que vous aimez le bon vin. Je n'ai que celui du canton, vin fort médiocre.

SAINT-FIRMIN, *à part.*

Je le vois venir. (*Haut.*) Ah ! je ne suis pas difficile.

CAPON, *à part.*

Diable ! il ne mord pas à l'hameçon. (*Haut.*) J'avais jadis un client à Bordeaux qui m'en envoyait de temps en temps quelques paniers ; du vin des dieux ! un bouquet ! (*A part.*) Il ne répond rien. (*Haut.*) De quel crû est celui qu'on vous a envoyé ?

SAINT-FIRMIN.

C'est je crois du vin de Saint-Emilion.

CAPON.

Juste, c'est le même ; c'était celui de mon client... (*A part.*) Il est sourd, prenons-le par les sentimens. (*Haut.*) Que ne puis-je vous en faire boire de pareil ! ma cave serait à vous.

SAINT-FIRMIN, *à part.*

Il faut avoir pitié de lui. (*Haut.*) Eh bien, mon cher monsieur Capon, je vous en apporterai deux ou trois bouteilles.

CAPON, *à part.*

L'y voilà. (*Haut.*) Ce que j'en fais n'est pas pour vous en demander.

SAINT-FIRMIN.

Vous n'en voulez pas ?

CAPON.

J'accepte.... Ces paniers-là ne sont-ils pas de douze bouteilles ?

SAINT-FIRMIN.

Oui.

CAPON.

Nous serons beaucoup de monde.

AIR : *Dans cette maison, à quinze ans.*

Dans un petit verre mesquin
On ne saurait boire rasade ;
Et l'on peut, en versant trop plein,
Rogner la part d'un camarade.

SAINT-FIRMIN.

Je pourrais en apporter six.

CAPON.

C'est peut être encor trop modeste.

SAINT-FIRMIN.

Quoique ce soit du vin de prix,
Pour vous j'irai jusques à dix.

CAPON.

Docteur, apportez, le reste.

SAINT-FIRMIN, *sortant.*

Eh bien, va pour le panier.

CAPON, *le reconduisant.*

Le panier, c'est çà; entre amis on ne se gêne pas. Eh voilà. (*En revenant.*) J'ai eu du mal.

SCÈNE XIX.

CAPON, mademoiselle de MORTEROSE.

Mademoiselle DE MORTEROSE.

C'est abominable, il n'y a plus de galanterie; ce nouveau débarqué qui m'a plantée là au milieu du camp de César; M. Lecoq qui me fuit: que faut-il donc pour captiver les hommes?

CAPON.

Ils ont tous aujourd'hui la manie d'aimer la jeunesse; et tenez, il se fait tard chez vous: il y a trente ans que nous nous connaissons, eh voilà....

Mademoiselle DE MORTEROSE.

Voici pourtant une promesse de mariage, et dix louis d'or; je vais remettre le tout à un homme de loi.

CAPON, *prenant la bourse et le papier.*

Je me charge du tout. Cette chère voisine!

Mademoiselle DE MORTEROSE.

Il y a trente ans que vous me connaissez?

CAPON.

On n'a pas toujours dans sa poche l'extrait de baptême des gens.

Mademoiselle DE MORTEROSE.

Mais, M. Lecoq est votre client.

CAPON.

Qu'est-ce que çà fait, je parlerai pour lui, et je répondrai pour vous : eh voilà.

Mademoiselle DE MORTEROSE.

AIR *du Vaudeville de la belle Fermière.*

De vous je puis faire choix,
Je puis consentir à vous prendre;
Mais pourrez-vous bien à-la-fois
Et m'attaquer et me défendre ?

CAPON.

Pourquoi donc vous effrayer
Tout çà se fait volontier,
Et Capon n'est pas le premier
Qui, suivant la rencontre,
Ait plaidé le pour et le contre.

Je vous invite à dîner.

Mademoiselle DE MORTEROSE.

Dans cette toilette ?

CAPON.

Vous êtes à merveille.

Mademoiselle DE MORTEROSE.

Je rentre un moment chez moi, et je reviens avec certain panier de fruit.

CAPON.

J'allais vous le demander. (*A part.*) Voilà mon dessert. (*Haut.*) Je vous attends tous les deux.

Mademoiselle DE MORTEROSE, *en s'en allant.*

Nous ne serons pas long-temps.

SCÈNE XX.

CAPON, *seul.*

Heureux Capon ! bonne journée ; récapitulons : contrats de mariage, contrat de vente, *et cætera.* Voilà pour l'étude ; la hure de M. Lecoq, le rhum du Parisien, le vin de Bordeaux du docteur, le fruit de mademoiselle de Morterose, voilà pour la gloire. C'est un dîner qui me fera honneur. Il faudrait peut-être quelque chose encore au dessert. (*Après avoir regardé la boutique du pâtissier.*) Je gagne de l'argent aujourd'hui, risquons le gâteau d'amande. Mais j'entends mes convives ; voilà mon dîner qui vient.

SCÈNE XXI.

CAPON, M. LECOQ, *un crêpe à son chapeau, portant une hure sur un plat;* SAINT-FIRMIN, *portant un panier de bouteilles ;* Mademoiselle de MORTEROSE, *portant un panier de fruit ;* MIOLAN, *en bottes, un bonnet de coton, son chapeau par-dessus, un gros manuscrit sortant de sa poche ;* JOSÉPHINE, AUGUSTE, JUSTIN.

CHŒUR, *excepté Justin, qui entre dans la boutique.*

AIR : *Quand on va boire à l'écu.*

Honneur à notre Amphitryon,
Chaque convive
Avec son plat arrive.
Honneur à notre Amphitryon,
Cité pour sa profusion.

Mademoiselle DE MORTEROSE.

Voilà tout mon espalier.

SAINT-FIRMIN.

Moi, j'apporte mon panier.

LECOQ.

Ma hure de sanglier.

SAINT-FIRMIN.

Tout est de notre goût,
Car nous apportons tout.

TOUS.

Honneur, etc.

LECOQ.

Me voilà donc riche. Comme je vais jouir de la vie! Mais, je le déclare ici :

AIR *du Vaudeville de Fanchon.*

Malgré mon opulence,
Jamais de l'insolence
Je ne veux prendre avis.
Ceux qui m'ont pu connaître,
De moi n'essuieront nul mépris,
Et je daigne encore être
L'ami de mes amis.

Madame CAPON.

Monsieur Lecoq, vous me rapporterez le Journal des Modes.

TOUS.

Eh! voilà monsieur Miolan!

MIOLAN.

Moi-même, qui viens prendre congé de l'honorable compagnie.

JOSÉPHINE.

Monsieur va faire répéter la Mort du Minotaure?

MIOLAN.

Oui, mademoiselle; et si vous venez à Paris, je vous donnerai des billets. *(Bas à Saint-Firmin.)* Avez-vous préparé la petite somme?

SAINT-FIRMIN.

Dans le moment.

MIOLAN.

Il n'y a pas de temps à perdre, Gardel m'attend.

JUSTIN, *arrivant.*

Eh! je retrouve une lettre! Je savais bien que je m'étais levé cette nuit! Elle est pour M. Miolan.

MIOLAN, *la prenant.*

Ils sont bien pressés de monter mon opéra.... Que vois-je! une lettre de voiture! « A la grace de Dieu, et « sous la garde de Martin, roullier, nous vous adres- « sons un ballot contenant votre partition de la Mort « du Minotaure, refusée à l'unanimité.... Justes dieux!

LECOQ.

Je me doutais bien qu'on ne pouvait recevoir un pareil ouvrage.

SAINT-FIRMIN.

Et vous doutiez-vous aussi que le parent dont vous héritez se porte à merveille.

LECOQ.

Comment! ma lettre....

SAINT-FIRMIN.

Rappelez-vous, messieurs, les aimables plaisanteries que vous fîtes sur nous; et pardonnez-nous une es- piéglerie bien permise en carnaval.

LECOQ.

C'est un tour affreux, voisin; j'espère que cela ne changera rien aux dispositions du contrat.

CAPON.

Point du tout; seulement j'y mettrai le nom d'Auguste; je lui vendrai ma charge, et je lui donnerai ma nièce.

LECOQ.

Comment donc?

CAPON.

Vous épousez mademoiselle de Morterose; vous réparez de vieux torts, eh voilà.

LECOQ.

Je suis ruiné!

SCÈNE XXII et dernière.

LES MÊMES, GRANVILLE.

GRANVILLE, *sa bouteille d'osier à la main; il a entendu l'exclamation de M. Lecoq.*

Comment, ruiné! (*A Capon criant.*) Monsieur Capon, et ma terre?

SAINT-FIRMIN.

Je l'achète.

CAPON *criant.*

Monsieur Saint-Firmin l'achète.

Madame CAPON.

Mais pourquoi criez-vous donc comme cela?

GRANVILLE.

Doit-on parler bas à un sourd?

CAPON.

C'est vous qui êtes sourd.

TOUS *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah!

GRANVILLE.

Ah! c'est un tour de ces messieurs!

CAPON.

Allons, allons, oublions tout : de bons amis, un bon repas, d'excellent vin.... eh voilà.

VAUDEVILLE.

SAINT-FIRMIN, *à Auguste.*

AIR *du Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Sous le joug d'un hymen paisible
Soyez, pour garder vos sermens,
Amans le plus long-temps possible,
Amis jusqu'au dernier moment:
C'est par ce moyen qu'on prolonge
La volage félicité,
L'amour en est le doux mensonge
Et l'amitié la vérité.

GRANVILLE.

Jeune vétéran de Cythère,
Quand parfois un nouvel époux
A sa moitié, pour mieux lui plaire,
Promet des passe-temps bien doux.
Si l'amour pour elle est un songe,
Près du mari qui s'est vanté,
Elle s'irrite du mensonge,
Et cherche ailleurs la vérité.

LECOQ.

Sous le noir vêtement qu'il porte,
Paul, à genoux, quête un emploi;
Le grand le reçoit à la porte,
En lui disant: Comptez sur moi.
Je suis, monseigneur, plus j'y songe,
Indigne de votre bonté,

L'habit doré fait un mensonge,
L'habit noir dit la vérité.

AUGUSTE.

Des cafés orateur habile,
Gobin n'est jamais en défaut,
Avec dix soldats en bat mille,
Et prend trente villes d'assaut.
Il commente, il abrège, alonge,
Mais grace au héros indompté,
Il croit avoir fait un mensonge,
Et n'a dit que la vérité.

MIOLAN.

A faire du bruit on s'applique,
Les compositeurs de nos jours,
Sans pitié font dans leur musique
Entrer cymbales et tambours.
Par cette méthode on replonge
Dans le chaos cet art vanté;
Cendrillon en est le mensonge,
Richard en est la vérité.

CAPON.

Sans vouloir m'en faire un mérite,
Si je vois un homme de bien,
A manger chez moi je l'invite
Quand sur ma table je n'ai rien.
A l'usage mon homme songe,
M'apporte une dinde, un pâté.
Et Capon offre le mensonge
Pour obtenir la vérité.

JOSÉPHINE, *au public.*

Hier quelqu'un m'a dit: « Ma chère,
« Ton dîner d'emprunt n'est pas mal:
« C'est une bluette légère
« Qui peut passer en carnaval;
« Ne crois pas que le public songe
« A s'armer de sévérité. »
Si ce propos est un mensonge,
Faites-en une vérité.

FIN.

PIÈCES NOUVELLES

qui se trouvent chez MARTINET, *Libraire, rue du Coq.*

Confidence pour Confidence, comédie en un acte et en prose, par Maxime de Redon et Boirie. 1 f. 25 c.

Un Lendemain de Fortune, comédie en un acte et en prose, par Picard. 1 fr. 25 c.

Les Six Pantoufles, ou le Rendez-vous des Cendrillons, folie-vaudeville en un acte et en prose, par H. Dupin, A. Dartois, et Favart. 1 fr. 25 c.

Une Visite à S.-Cyr, tableau historique en un acte et en prose, mêlé de vaudevilles, par Moreau et Lafortelle. 1 fr. 25 c.

Les Epoux de Trois Jours, ou J'enlève ma Femme, vaudeville en deux actes, par Moreau et Qurry. 1 fr. 25 c.

Les Trois Fous, ou la Jeune Veuve, vaudeville en un acte, par Armand Dartois. 1 fr. 25 c.

La Partie Carrée, ou Chacun de son Côté, vaudeville en un acte, par Théaulon et Armand Dartois. 1 fr 25 c.

Le Secret de Madame, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par MM. Moreau et Dumolard, 1 fr. 25 cent.

Les Pêcheurs Danois, vaudeville-historique en 1 acte, par MM. Théaulon et Armand Dartois, 1 fr. 25 c.

Le Rival par amitié, vaudeville en 1 acte, par Dumolard et Favard, 1 fr. 20 c.

Le Sultan du Havre, folie-vaudeville en un acte, et en prose, par MM. Armand Dartois et Henri Dupin, 1 fr. 25 c.

Les Avant-Postes du maréchal de Saxe, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par Moreau et Dumolard, 1 fr. 25 cent.

Les Querelles des deux Frères, ou la Famille bretonne, comédie en 3 actes et en vers, ouvrage posthume de Colin-d'Harleville, précédée d'un prologue de M. Andrieux, 1 fr. 50 c.

L'Alcade de Molorido, comédie en 5 actes et en prose, par L. B. Picard, de l'Institut, 1 fr. 50 c.

Les Oisifs, comédie épisodique en un acte et en prose, par le même, 1 fr. 25 c.

L'Ami de tout le monde, comédie en 2 actes et en prose, par le même, 1 fr.

Le Mariage des Grenadiers, ou l'Auberge de Munich, comédie en un acte et en prose, par le même, 1 fr.

Les Ricochets, comédie en un acte et en prose, par le même. 1 fr.

Le Jeune Médecin, ou l'Influence des Perruques, comédie en un acte et en prose, par le même. 1 f.

La Manie de Briller, comédie en trois actes et en prose, par le même. 1 fr. 50 c.

Un Jeu de la Fortune, ou les Marionnettes, comédie en cinq actes et en prose, par le même. 1 fr. 80 c.

Andros et Almona, ou le Français à Bassora, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, par le même et A. Duval. 1 fr. 50 c.

Les Filles à Marier, comédie en trois actes et en prose, par le même. 1 fr. 50 c.

Le Susceptible, comédie en un acte et en prose, par le même, 1 fr. 20 c.

Le Cousin de tout le monde, comédie en un acte et en prose, par le même. 1 fr.

Arlequin Friand, comédie-parade, mêlée de vaudeville, par le même. 1 fr. 50.

M. Musard, ou Comme le Temps passe, comédie en un acte et en prose, par le même. 1 fr.

Bon Naturel et Vanité, ou la Petite Ecole des Femmes, comédie en un acte et en vers, par Dumolard, 1 fr. 20 c.

Le Bavard et l'Entêté, comédie en un acte, en vers, par Barjaud et D***, 1 fr. 25 c.

Monval et Sophie, drame en trois actes et en vers, par Aude, 1 fr. 50 cent.

M. Lamentin, ou la Manie de se plaindre, comédie en un acte et en vers, par Dorvo, 1 fr.

Oscar, fils d'Ossian, tragédie en cinq actes, par Arnault, 1 fr. 25 c.

Le Luxembourg, comédie-tableau en un acte et en prose, par Charles Maurice, 1 fr. 25 c.

Les Comédiens d'Angoulême, comédie en 1 acte et en vers, par le même, 1 fr. 25 c.

Les trois Manières, comédie en 1 acte et en vers, par le même, 1 fr. 20 c.

Le Parleur Eternel, comédie en 1 acte et en vers, par le même, 1 fr.

Les Consolateurs, comédie en 1 acte et en vers, par le même, 1 fr.

Regnard et Dufresny à Grillon, ou la Satyre contre les Maris, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par Febvé, 1 fr. 20 c.

L'Opinion du Parterre, ou Revue des Théâtres de Paris, huitième année, 1811, 1 vol. in-18, 2 francs. Les précédentes années se vendent chacune 2 fr. La première année se vend 4 fr.

Epître burlesque à M. François, cordonnier, auteur du Siége de Palmyre, tragédie inédite, suivie d'une pièce anacréontique par l'auteur des Epîtres aux preneurs de tabac, etc., etc. 40 centimes.

Le Charadiste de Société, ou Recueil de Charades nouvellement composées. 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

Calembourgs et Jeux de mots des hommes illustres anciens et modernes, par M. Couvret. 2 vol. in-12, 3 fr.

On trouve chez le même libraire une collection nombreuse de costumes d'acteurs de tous les Théâtres de Paris, en différens rôles; ces gravures, coloriées, sont de grandeur à être mises à la tête des pièces, et se vendent 30 centimes chacune.

LA BELLE

AU

BOIS DORMANT

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
BLANCHE DE GASSERAS, Belle au Bois dormant.	Mlle. ARSENNE.
LE CHATELAIN DE GASSERAS, Petit-Neveu de Blanche, grand chasseur, homme sans souci.	M. St.-LÉGER.
AMÉLIE, Nièce du Châtelain, élégante et coquette.	Mlle. RIVIÈRE.
GÉRARD DE St.-LÉON, Cousin du Châtelain, jeune Orphelin, Troubadour.	M. HENRY.
LA FÉE ALINE.	Mlle. MINETTE.
LA FÉE NABOTE, petite vieille très-cassée, * revêche et méchante.	Mlle. VIRGINIE.
BERTRAND, Chevrier de 19 à 20 ans, simple, taquin, amoureux sans le savoir.	M. JOLY.
UNE PASTOURELLE.	Mlle. LOUISE.
UN ASTROLOGUE.	M. FONTENAY.
UN MÉDECIN.	M. CARLE.
UNE DAME D'HONNEUR.	Mlle. CHAPELLE.
UN PAGE.	Mlle. JENNY.
UN ÉCUYER.	M. JUSTIN.
UN HOMME D'ARMES.	M. LECOMTE.

Chasseurs.

Villageois et Villageoises.

Six petits Enfans de la suite du Prince de Mataquin, et vêtus en Chinois.

La Scène se passe en Provence, près du Château de Gasseras l'an 1452, sous Charles VII.

COUPLET D'ANNONCE,

Chanté par Mlle. RIVIERRE, à la suite de la *Chaumière Moscovite.*

Messieurs, nous allons vous donner la Belle au bois dormant ..

Air *de Lasthénie.*

Elle doit craindre les méchans;
Femme qui dort est sans défense;
Mais vous êtes Français, galans,
Elle n'est pas sans espérance,
Oui, près de vous, sur ses destins,
Sa confiance est naturelle;
Peut-on placer mieux qu'en vos mains
Le soin de défendre une Belle.

S'adresser, pour la musique de cet Ouvrage, à M. Doche, Chef d'Orestre du Théâtre du Vaudeville.

Ce rôle doit être joué par un enfant de 10 à 12 ans.

LA BELLE
AU
BOIS DORMANT,

Féerie-Vaudeville, en deux Actes.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente un site champêtre; à droite, sur le devant, la cabane de la Fée Aline; près de la porte, un berceau de vigne, et dessous, un banc de gazon et une table de pierre. De l'autre côté, des roches escarpées faisant saillie sur la scène. Elles sont couvertes d'arbustes et de bruyères. Au fond, une épaisse forêt, au milieu de laquelle on aperçoit le haut des tourelles d'un vieux château gothique.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, * *assis sur une roche, au milieu de ses chèvres, et jouant du galoubet.*

(Après quelques mesures de l'ouverture, la toile se lève. On entend, tout-à-fait dans le lointain, un bruit de chasse. Il cesse, et Bertrand joue sur son galoubet l'air, connu dans le village, de la vieille chanson de LA BELLE AU BOIS DORMANT. Le bruit de chasse se fait entendre de nouveau; Bertrand écoute et descend des roches.)

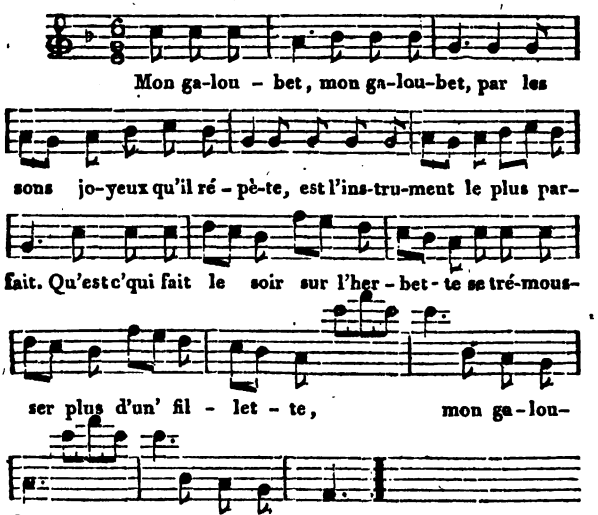
(*Tout ceci compose l'ouverture.*)

Encore la chasse de ce nouviau châtelain de Gasseras, qui est venu depis peu de tems habiter la Provence. (*écoutant.*) Ma fine, all' a l'air de torner par ici... Ah ! tous ces chiens, ces hommes d'armes, ces chevaux, ça va effaroucher mes chèvres, sur-

* Les Personnages sont, en tête de chaque Scène, comme ils doivent être placés au Théâtre.

tout c'te p'tite blanchette de la mère Aline, qu'est sauvage comme tout. Drès qu'all' voit ou qu'all' entend queuqu'chose, all' est toujours prête à se jeter dans ces grands bois ! et si une fois all' y avoit mis le pied... c'est comme y disont eux autres un... larbyrinthe d'où l'on n'a jamais vu ressortir parsonne, Faut que c'vieux château, qu'est là-bas tout au milieu, soit la d'meure de queuqu' sorciers. Ils ont peut-être là-dedans... eune garenne de lutins ! Eh ben ! v'la-t-i pas déjà queuqu'zunes de mes chèvres qui s'éloignent. Heureusement qu'il ne me faut qu'un petit air de ce galoubet pour les ramener sur ces roches. (*Il joue du galoubet.*)

Air de Doche.



Mon galoubet
Apprivoise la plus sauvage ;
Et, comme on en connoît l'effet,
C'est surtout l'jour du mariage
Que l'on s'empresse d'faire usage
D'mon galoubet.

Mon galoubet,
Pour mettre la jeunesse en danse,

A fredonner est toujours prêt ;
Mais, drès qu'une vieille s'avance,
Elle arrête, par sa présence,
Mon galoubet. (*Aline sort de sa cabane.*)

SCÈNE II.

BERTRAND, ALINE, *vêtue en vieille et pauvre Paysanne et appuyée sur sa béquille.*

ALINE.

Eh bien ! mon petit Bertrand, est-ce moi qui t'empêche de chanter ?

BERTRAND.

Oh ! qu'non, mère Aline. C'est que, voyez-vous, quand on a chanté trois couplets de suite, faut ben reprendre haleine.

ALINE.

Ah ! tu as la voix forte, mon garçon, et sur-tout très-expressive. Elle va droit au cœur.

BERTRAND.

Allons, v'là que vous allez encore m'assommer d'vos vieilles amourettes.

ALINE.

Parce qu'on n'est plus de la première jeunesse...

BERTRAND, *riant.*

Ah ! d'la première jeunesse, ah ! ah !... si l'on en croit les dictons du village, v'là p't'être cent ans qu'vous n'en êtes pus, de c'te première jeunesse.

ALINE.

Eh ! mon ami, qu'est-ce que cela fait ?

Air *de la Robe et les Bottes.* (de Doche.)

Les cruels ravages du tems
Ont beau sur nous laisser des traces ;

Ils respectent les vrais amans
Et n'atteignent jamais les Grâces....
L'hiver même, dans ses rigueurs,
Nous offre l'espoir du feuillage;
Sous la neige on trouve des fleurs :
L'Amour est de tout âge.

BERTRAND.

Dites-donc, mère Aline, s'il y en a un du vôtre, il peut ben se vanter d'être le grand-père de tous les Amours.

ALINE.

Mais, tu jouois du galoubet tout-à-l'heure. Pourquoi as-tu cessé à mon approche ? Tu sais que j'ai tant de plaisir à t'entendre !

BERTRAND.

Ah ! mère Aline, depuis queuqu'tems, ça n'va pus comme de couteume, et mon pauvre galoubet reste là à ma boutonnière, sans tant seulement que j'y fasse attention.

ALINE.

Est-ce que tu aurais du chagrin, mon garçon ? Est-ce que tu serois malade ?

BERTRAND.

Ben du contraire... je ne me sommes jamais si ben porté : mais c'est que, voyez-vous, d'pis que j'ai atteint mes dix-neuf ans, je me sentons là de ce côté un... non, c'est... comme en manière de... vous comprenez ben...

ALINE.

Pas trop, mon enfant. Explique-toi donc mieux.

BERTRAND.

J'vas tâcher d'vous dégoiser ça.

Air : *L'autre jour j'étois seulette.*

D'pis que j'vois l'printems paroître,
S'enlacer d'nouviaux ramiaux,

D'tous côtés les fleurs renaître
Et s'becqu'ter les p'tits oisiaux ;
Je soupire sans que j'y pense,
J'sentons je n'sais quelle souffrance,
Et pis mon cœur qui saut' comm' ça :
Dit'-moi, vous qu'avez d'l'expérience,
Quoiqu' c'est donc que l'printems m'fait là ?

ALINE.

Ce que tu sens là, mon ami, c'est de l'amour.

BERTRAND.

Bah ! d'l'amour ! et pour qui, mère Aline ?

ALINE.

Pour moi.

BERTRAND.

Pour vous ! vous vous trompez, j'en suis ben sûr.

ALINE.

Eh bien ! pour qui donc ?

BERTRAND.

Ma foi, je n'saurais trop vous dire... ah ! y a ben c'te p'tit' blonde, qu'a un visage tout rond et l'nez en r'troussis, la p'tite Roberte, la fille d'un des fermiers d'Gasseras.

ALINE.

Eh ! bien, mon garçon !

BERTRAND.

All' avoit égaré un' génisse au fin fond d'ces roches. All' pleuroit, qu'ça faisoit pitié ! v'là que j'pars à tout' jambes et que j'l'y ramène sa génisse qu'all' croyoit perdue. All' accourt au-devant de moi tout' joyeuse, et m'embrasse, quoi... à me faire perdre la respiration.

ALINE.

Et il paroît que c'est cette petite Roberte qui te tient au cœur ?

BERTRAND.

Oh! d'ça, il est sur que.. mais il y a encore Hélène c'te grande rousselette qui dansoit l'autre jour avec moi sous les oliviers ; all'y alloit d'si bon cœur, que l'riban d'son corset vint à se casser ; moi qui suis l'obligeance même, j'détache tout d'suite ma jarr'quière, pour l'y remplacer son riban. J'tremblions tout d'même, parce que j'suis si neuf en fait d'ça ; et en faisant l'nœud, j'sentis un tictac qui me r'poussoit la main. Eh bien! voyez-vous, ça m'fit encore pus d'mal que l'baiser d'la p'tite Roberte : aussi depuis c'moment-là...

ALINE.

Tu ne songes qu'au corset de ta danseuse?

BERTRAND.

Ah! vous m'avouerez que c'est ben fait pour... mais il y a encore c't'espiègle de Juliette, qu'a deux grands yeux bleus qu'ont l'air d'vous dire : *viens ça, mon garçon.*

ALINE, *à part.*

Ah! si je n'y prends garde!.. (*haut*) Je vois bien que tu me délaisses après tout ce que j'ai fait pour toi..

BERTRAND.

Oh! ça, vous me payez joliment la garde de vot'petit'chèvre blanche ; vrai, toute vieille qu'vous êtes, j'ons pour vous un fonds d'amitié.

ALINE, *vivement.*

Bien vrai, mon enfant?

BERTRAND.

Dame, oui; vous avez toujours veillé sur ma jeunesse, et pis vous m'portez bonheur. Ah! si vous aviez seulement une centaine d'années de moins...

ALINE.

Mais, mon petit Bertrand, il arrive quelquefois

des choses que l'on croit impossibles... peut-être qu'un jour ton amour pour moi...

BERTRAND, *écoutant à la cantonnade.*

Chut.!

ALINE.

Comment?

BERTRAND.

Paix donc! je crois que la chasse retorne par ici...

ALINE.

Mais, écoute donc!

BERTRAND.

J'entends le cor de ce côté, et je r'tornons à mes chèvres; à ce soir, mère Aline! je viendrai passer la veillée avec vous; vous m'donnerez d'ces gâteaux que vous faites si bons; ça m'réconfortera, et pis vous m'parlerez d'vos amours, et ça m'endormira.

(Il sort à gauche.)

SCÈNE III.

ALINE.

Ah! Bertrand, Bertrand, tu ne seras bientôt plus cet innocent pastoureau, sur la simplicité duquel j'avois fondé l'espoir de rompre le cruel enchantement qui m'opprime; faut-il que pour avoir sauvé la vie à la jeune et belle Blanche de Gasseras, ma filleule! la jalousie d'une méchante Fée me condamne à rester sous ces rides repoussantes jusqu'à ce que j'aie trouvé quelqu'un qui veuille bien m'épouser?... aussi voilà cent ans que je cherche, et j'ai bien peur de chercher cent ans encore! Bertrand est bien mon fait; j'ai déjà su me l'attacher par la reconnoissance; ce n'est pas assez; je patienterois volontiers, mais tout simple que soit mon jeune pâtre, il a dix-neuf ans.

AIR: *Jeunes filles, jeunes garçons.*

A cet âge, comme au printems,
Nous sentons le désir éclore.
De l'amour, c'est déjà l'aurore

Et ses premiers feux sont brûlans.
Quelque tems l'imposture
Retient, dans ses filets,
Un cœur novice..... mais
On ne trompe jamais
La Nature.

Toutefois ne perdons pas courage ; employons le peu de pouvoir qui me reste, à détourner de mon gentil pastoureau, les occasions qui pourroient l'engager trop loin ; mais, en attendant, allons comme de coutume, faire le petit fagot de bois sec dans la forêt qui entoure le château de la Belle au Bois dormant. Ah! si quelqu'un pouvoit y pénétrer...

(*Elle sort à droite.*)

SCENE IV.

AMÉLIE, LE CHATELAIN DE GASSERAS, Piqueurs, BERTRAND, *se faufilant à travers les groupes avec curiosité.*

LES CHASSEURS, *entrant les premiers.*

AIR : *De la Chasse du Jeune Henri.*

Nous avons parcouru les bois,
Pour mettre le cerf aux abois ;
Nous pouvons, après nos
Travaux,
Goûter le plaisir du repos.

LE CHATELAIN.

Mêlons au bruit du cor
Le bruit plus enivrant du verre ;
Munis d'un rouge-bord,
Formons le plus joyeux accord.
Mes enfans, faisons halte ici ;
Etendons-nous sur la fougère :
En riant, en buvant ainsi,
Donnons la chasse au noir souci.

TOUS.

Nous avons parcouru les bois, etc.

LE CHATELAIN.

Eh bien! Amélie, es-tu fatiguée?

AMÉLIE.

Moi, mon oncle ! rien ne me lasse.

LE CHATELAIN.

Cependant à la ville tu n'es pas habituée à te lever matin, à monter à cheval, et à faire cinq ou six lieues avant de déjeûner.

AMÉLIE.

Eh bien ! on gagne de l'appétit à ce métier-là. Croyez-vous qu'un bal où l'on passe la nuit à danser soit moins fatiguant qu'une partie de chasse ?

LE CHATELAIN.

Pendant que le sire Raoul, ton époux, fait la guerre sous les drapeaux de Charles VII...

AMÉLIE.

Moi, je la fais avec vous aux hôtes de ces forêts.

LE CHATELAIN.

Corbleu ! ma nièce, le vermillon que la vivacité de la course a mis sur tes joues, vaut bien celui dont nos belles de la Cour fardent leur visage, et les boucles flottantes de tes cheveux sont bien plus jolies que l'édifice régulier de leur coiffure.

AMÉLIE.

Ah ! mon Dieu, mon oncle, est-ce que vous auriez fait le projet de devenir galant ?

LE CHATELAIN.

Non, ma foi, tu serois laide que je te le dirois tout de même ; je suis vrai, moi.

AIR : *Le beau génie.* (du Moulin de Sans-Souci.)

Et franc chasseur,
Et franc buveur,
A ces deux titres, songe
Que ni mes lèvres, ni mon cœur
N'ont connu le mensonge.

Tu sais le proverbe commun :
Pour mentir, il faut être à jeun.
Morbleu ! tu peux m'en croire,
J'aime mieux boire.

Pour être amant
Ou courtisan,
Il faut flatter sans cesse
Et caresser les goûts d'un grand,
Ou ceux de sa maîtresse.
Ce sont les ruses du métier ;
Le vin peut les faire oublier.
Morbleu ! tu peux m'en croire,
J'aime mieux boire.

Holà ! Piqueurs, que l'on nous verse.

BERTRAND, *à part.*

V'là un gros grand Seigneur qu'a l'air bon vivant.

AMÉLIE.

Eh ! mais, où est donc Gérard de Saint-Léon, notre aimable Troubadour ? est-ce qu'il se seroit égaré ? On avoit pourtant bien indiqué le rendez-vous.

LE CHATELAIN.

Oh ! ces Troubadours ont toujours la tête et le cœur si occupés !

AMÉLIE.

Sa harpe, ses crayons ne le quittent jamais ; s'il a rencontré un vieux Castel, ou une jeune Bergerette, il se sera arrêté à faire une romance près de l'un, ou à croquer le joli minois de l'autre.

LE CHATELAIN.

En peinture seulement ; car, le pauvre Troubadour est, en fait d'aventures, d'une timidité !

AMÉLIE.

Mon cher oncle, ne vous moquez pas de Gérard : il est fort aimable.

LE CHATELAIN.

Je ne dis pas le contraire : tous les arts lui sont familiers, et quoique sans fortune, il est d'une naissance illustre ; en un mot, il tient à notre famille.

Air *du Czar Yvan.* (Chaumière Moscovite.)

Il sait combattre et chanter la victoire,
Franc Chevalier et galant Troubadour,
Gérard unit aux palmes de la gloire
Le myrte heureux qui couronne l'amour.
Car sa devise écrite sur son cœur :
C'est le Devoir, et l'Amour et l'Honneur.

ENSEMBLE.

Oui, sa devise, etc.

LE CHATELAIN.

Sais-tu bien, ma nièce, que l'on croiroit qu'il ne t'est pas indifférent.

AMÉLIE.

Ah ! mon oncle, il est trop langoureux ; et quand mon cœur ne seroit pas tout à mon époux... cependant j'en suis inquiète ; s'il s'étoit perdu dans cette forêt qu'on dit si dangereuse.

BERTRAND, *avançant.*

Mon bon Signeur, j'connois tous les environs : si vous voulez j'vas courir vous l'charcher ; avec ça qu'c'est moi qui va à la découverte de tous les animaux qui s'égarent dans le pays.

LE CHATELAIN, *éclatant de rire.*

On n'est pas plus obligeant... qui es-tu, mon garçon ?

BERTRAND.

Gardeux d'chèvres et d'boucs, pour vous servir, mon bon Signeur.

AMÉLIE, *avec vivacité.*

Eh bien ! mon ami, ne perdez pas de tems, et vous serez bien récompensé.

BERTRAND.

J'n'ons qu'faire d'récompense, ma jolie Dame. (*à part*) Jarni, queux yeux! (*haut*) c'que j'vous offrons, c'n'est que l'plaisir d'obliger not'gros Signeur, et vous particulièrement. (*à part*) Oh! quall'est avenante.

AMÉLIE.

Il est fort drôle, ce jeune pâtre!

BERTRAND.

C'est c'qu'all' disont tretoutes; j'deviens assez drolet... Mais not'Dame comment qu'il est fait stilà qu'vous avez pardu? est-il brun, est-il grand, est-il blond, est-il petit?

LE CHATELAIN.

Tu le reconnoîtras à son air distrait et préoccupé

AMÉLIE.

Ah! mon oncle, quel portrait!

AIR: *Ma Cécile est douce et jolie.* (des Bretteurs.)

Il porte et l'épée et la lyre;
Il a l'air et brave et galant;
Il est simple en son vêtement.
Sa bouche exprime un doux sourire.
Du guerrier respirant la flamme,
S'il aperçoit un malheureux,
La bonté se peint dans ses yeux,
Et ses yeux peignent bien son âme.

BERTRAND, *à part.*

M'est avis, qu'all' s'roit ben fâchée, s'il n'se r'trouvoit pas avec elle.

AMÉLIE.

Mais le voici lui-même... Il n'est pas seul! Ah bon dieu! où a-t-il rencontré ce siècle-là?

BERTRAND.

Tiens, c'est la mère Aline! je ne sais pas com-

ment all' s'y prend, mais all' ramasse dans le bois tous ceux qui s'y perdont, quand ils sont jeunes et gentils, s'entend.

SCENE V.

Les Mêmes, GÉRARD, *donnant le bras à la vieille Aline qui porte son fagot.*

AIR *du Trio de la Piété filiale.*

GÉRARD.

Appuyez-vous sur mon bras,
Bonne Mère, je vous prie.

ALINE.

Vous daignez aider mes pas,
Chevalier, je vous remercie.

LE CHATELAIN et AMÉLIE.

A qui donne-t-il le bras
Avec tant de courtoisie?

AMELIE.

J'étois en peine de vous....

BERTRAND.

Comme all' lui fait les yeux doux!

GÉRARD.

Obliger est un soin si doux!

TOUS.

Obliger lui semble si doux!

Ensemble.

GÉRARD, *menant Aline à sa cabane.*

Appuyez-vous sur mon bras,
Bonne Mère, je vous prie.

ALINE.

Vous daignez aider mes pas,
Chevalier; je vous remercie.

LE CHATELAIN, *goguenardant.*

Voilà donc, galant troubadour, pourquoi vous arrivez si tard au rendez-vous!

AMELIE.

Il est permis de tout oublier auprès de si gentille Pastourelle.

ALINE.

Vous vous moquez de moi, c'est tout simple; mais pour ce jeune chevalier qui m'a si obligeamment aidée, ménagez-le, je vous en prie.

AMÉLIE, *riant et avec ironie.*

Gérard, elle prend votre défense avec un intérêt...

GÉRARD.

Le moyen de résister à l'aspect de cette bonne femme accablée sous le poids de l'âge.

ALINE.

On ne doit que des éloges à ceux qui respectent la vieillesse.

GÉRARD.

Air *nouveau de M. Doche.*

Le Chevalier, le Troubadour
A l'honneur soumettent leurs âmes,
Et ce n'est pas toujours l'amour
Qui nous fait obliger les Dames.
Jeunes, l'on doit les protéger;
Belles, leur offrir son hommage,
Du moindre outrage les venger
Et les respecter à tout âge.

LE CHATELAIN.

Ah! c'est bien le preux le plus soumis, le plus respectueux avec les femmes.... n'est-ce pas, Amélie?

AMÉLIE.

La discrétion parmi les hommes est si rare aujourd'hui!

ALINE, *à part.*

Réuniroit-il donc toutes les qualités prescrites

par l'oracle, et seroit-ce lui qui doit faire cesser le sommeil de ma chère filleule?

LE CHATELAIN.

Mais je sens que la chasse m'a donné un appétit de tous les diables; et nos provisions n'arrivent pas!

ALINE.

Monseigneur, s'il étoit permis à la vieille Aline de vous offrir le peu qu'elle possède!

BERTRAND *entre Aline et le Châtelain.*

Oh! oui, en fait de noix sèches et de fromage d'chèvre, all'vous régalera jolîment.

ALINE.

Allons, tais-toi, bavard!... Monseigneur, sachant que nous jouirions aujourd'hui du bonheur de votre présence, j'ai préparé de mon mieux sous ce berceau un petit repas champêtre. (*Dans ce moment la table qui est sous le berceau se trouve couverte de fruits, de laitage et de fleurs, sans qu'aucun d'eux s'aperçoive de ce changement, qui se fait au moyen d'une bascule.*)

BERTRAND.

Sous ce berceau, mère Aline! ah! si mon bon Signeur n'a que ça pour se rafraîchir!.. (*Il va au berceau*) eh ben! est-ce que j'ai la berlue?

LE CHATELAIN.

Voilà des fruits superbes!

AMÉLIE.

Du laitage que j'aime à la folie!

GÉRARD.

Et sur-tout des fleurs d'une beauté!..

ALINE.

C'est la récolte de mon petit jardin, que je cultive moi-même.

BERTRAND.

Oh ! ça, c'est vrai ; pârsonne n'y met le pied ; pas même moi. (*Le Châtelain et Amélie se mettent à table et l'on entend au loin la ritournelle du chœur suivant.*)

LE CHATELAIN.

Qu'entends-je ?

ALINE.

Ce sont les pastourelles des environs que j'ai fait avertir, et qui viennent présenter leurs hommages à Monseigneur.

BERTRAND.

Par qui donc que vous les avez fait avertir ?

ALINE.

Que t'importe ?

SCÈNE VI.

Les Mêmes, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

CHOEUR.

AIR : *Des deux Journées.*

Jeunes fillettes,
Et bergerettes
De ces hameaux,
Viennent pour rendre hommage
Au Châtelain de ce village,
Au bienfaiteur (*bis.*) de ses vassaux.

UNE PASTOURELLE.

Monseigneur, parmettez qu'au nom de toutes mes compagnes, j'vous présentions c'bouquet ; chacune de nous y a mis sa fleur.

LE CHATELAIN.

Je ne m'étonne pas qu'il soit aussi joli.

GÉRARD.

Le charmant groupe ! que j'aurois de plaisir à le retracer sous mes crayons !

AMÉLIE.

Eh bien ! Saint-Léon, vous n'acceptez pas avec nous quelques-uns de ces fruits?

LE CHATELAIN.

Oh ! dès qu'il entend des chants villageois, ou qu'il voit paroître de jeunes pastourelles, sa tête romanesque...

GÉRARD.

Je ne m'en défends pas ; ces chants d'une expression si vraie, ces tableaux naturels, font sur mon imagination un effet que j'aurois peine à dépeindre.

Air *Oui si j'admire un moment le parterre* (du Pélerin et le Roi.)

Ce fut toujours de la simple nature
Que l'art brillant emprunta ses attraits ;
J'admire autant un dôme de verdure
Que les lambris du plus riche palais.
L'œil qu'éblouit un fastueux délire
Suit les contours d'un modeste corset ;
Si je tressaille aux accords d'une lyre,
Je suis heureux au son du galoubet.

BERTRAND.

Ah ! vous aimez le galoubet, sire Troubadour ! si vous saviez comme j'en pince !

LE CHATELAIN.

Quoi ! vraiment ?

BERTRAND.

Demandez putôt à ces Jeunesses que v'là ; c'est moi qui tous les dimanches les fait sautiller, frétiller sous le feuillage.

AMÉLIE.

Ah ! tu es le Ménestrel du canton !

BERTRAND.

Oui, j'les divartis pas mal.

LA PASTOURELLE.

Oh ! il est ben jovial, allez, Monsigneur ; faut sur-tout l'entendre chanter de ces vieilles histoires...

BERTRAND.

Oui, qu'ça vous fait un' peur, que ça vous amuse tant !...

GÉRARD.

Sans doute, quelques anciennes traditions du pays ?

ALINE.

Il en est une sur-tout qu'il chante à merveille ; c'est le récit touchant et véritable de l'aventure de la Belle au Bois dormant.

AMÉLIE.

J'en ai beaucoup entendu parler.

LE CHATELAIN, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! c'est un vieux conte que l'on a fait autrefois dans le pays sur une de mes grandes tantes ; on la nommoit, je crois...

ALINE.

Blanche de Gasseras.

LE CHATELAIN.

Vous savez cela, bonne vieille ?

ALINE.

Je l'ai connue cette chère et belle enfant.

AMÉLIE, *riant aux éclats.*

Vous l'avez connue ? ah, ah, ah !

BERTRAND.

Pis qu'a dit qu'all'a joué à la fossette avec le grand-père de mon pere.

GERARD.

N'en riez pas. . . il y a toujours dans ces fabliaux de village quelques vérités à saisir. . . contez-nous, bonne mère, contez-nous cette histoire.

BERTRAND.

Ca n'se conte pas, ça se chante. C'est la mère Aline qui me l'a apprise; all'sait comme ça un tas de vieilles chansons dont elle nous régale à la veillée.

LE CHATELAIN.

Parbleu, je suis curieux de l'entendre

AMÉLIE.

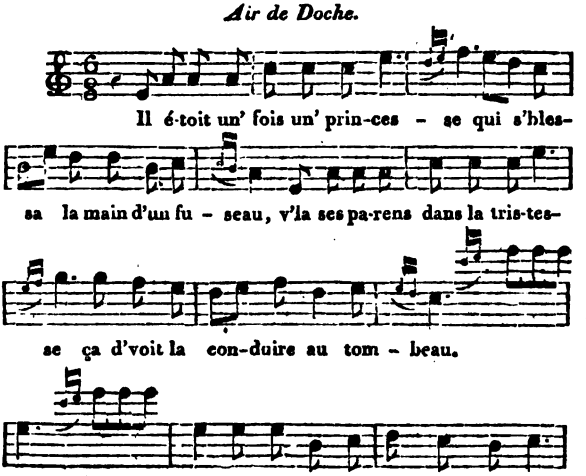
Et moi aussi.

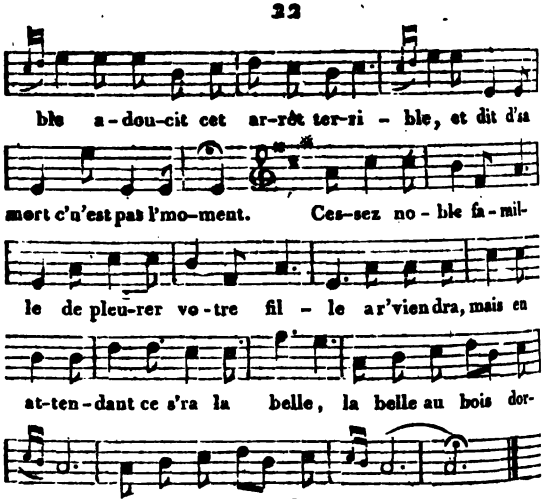
ALINE.

Eh bien! chante, Bertrand; chante, (*à part*) voyons l'effet que cela produira sur ce Troubadour.

BERTRAND.

Air de Doche.





All' la prend douc'ment, la transporte
Dans un castel, au fond d'un bois;
Mais v'là qu'aussitôt, d'vant la porte,
Dragons, lutins vienn't à la fois.
C'étoit un' aut' Fée en colère,
Qui dit : Ne crois pas, téméraire,
Echapper au sort qui t'attend.
D'pavots all' la couronne,
D'savans all' l'environne,
Met sur la table un gros roman;
Et v'là la Belle, la Belle au bois dormant (*bis*).

Il faut, ajouta la Mégère,
Si l'on veut qu'all' s'éveille un jour,
Qu'ce soit par la main tutélaire
D'un Chevalier, d'un Troubadour!
(*Mouvement de Gérard, remarqué par Aline.*)
Mais il perdra toute chevance,
S'il ne joint pas à la vaillance,
Cœur franc, loyal, amour constant.
Où trouver ce miracle?...
Ah! d'après cet oracle,
Longtems encor, assurément,
Ce s'ra la Belle, la Belle au bois dormant (*bis*).

ALINE.

Aussi voilà... oui, voilà cent ans révolus qu'elle dort dans le château dont les tourelles s'élèvent au milieu de cette forêt impénétrable. Cette aventure arriva en 1352, sous le règne du roi Jean.

LE CHATELAIN, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! ce sont bien là des contes de grand'-mère.

AMÉLIE, *riant aussi.*

Que j'aurois de plaisir à voir mon arrière-grand'-tante.

LE CHATELAIN.

A son âge, avec son expérience, elle seroit un excellent Mentor, et pourroit sauver (*frappant sur son ventre*) un petit neveu tel que moi, des égaremens de la jeunesse.

ALINE, *regardant Gérard.*

Elle doit se réveiller avec toute sa fraîcheur et sa beauté... (*à part*) Cela paroît l'occuper vivement.

AMÉLIE, *riant.*

Une beauté de cent ans! que cela doit être respectable!

LE CHATELAIN.

Et, pendant qu'elle a dormi si paisiblement, mes ancêtres et moi avons joui de tous ses biens. Diable! s'il falloit lui en rendre compte!

GÉRARD.

On assure, cependant, que ce château, qui en fait partie, n'a jamais été habité depuis cette époque.

LE CHATELAIN.

C'est vrai; mais que faire d'un vieux castel abandonné... Parbleu, pour faire cesser tous ces contes de village, je veux pousser ma chasse jusqu'au

château. (*tous les villageois font un mouvement de frayeur.*)

BERTRAND.

Ah! mon bon Signeur! ne vous en avisez pas. Tout y seroit avalé par les lutins. Vos chiens, vos chevaux, toute vot' compagnie.

LE CHATELAIN.

Ah! je ne crains pas les lutins, moi.

BERTRAND.

De vous-même, mon gros Signeur, ils n'en feriont qu'une bouchée.

ALINE.

Allons, bavard, et tes chèvres que tu oublies.

BERTRAND.

Ah! c'est vrai, mère Aline! C'est que, voyez-vous, la circonstance... de la présence... parlant par révérence.

ALINE.

Va donc! va donc! (*à part*) Exécutons mon projet.

BERTRAND, *remontant les rochers.*

Je ne les vois morgué pas. Jarni, si all's avoient gagné la lisière du bois! courons après. (*Il disparoît.*)

SCÈNE VII.

Les Mêmes, excepté BERTRAND.

GÉRARD, *à part.*

Je ne sais pourquoi mon imagination frappée de ce récit... les regards expressifs que cette vieille jette sur moi...

LE CHATELAIN.

Eh! bien, te voilà tout rêveur!

ALINE *à part.*

Ma chèvre guidera ses pas.

CHŒUR.

A coup sûr, il n'en r'viendra pas.

LE CHATELAIN.

Nous, mes amis, suivons ses pas.

LES CHASSEURS.

Amis, amis, suivons ses pas;
Allons tous, courons sur ses pas.

LES VILLAGEOIS.

A coup sûr, il n'en r'viendra pas.

(Pendant la ritournelle, les jeunes filles soutiennent la mère Aline, qui feint toujours de pleurer, et entrent avec elle dans sa cabane. Le Châtelain, Amélie et leur suite, se dispersent dans la forêt.)

Fin du premier acte.

[redacted]

[redacted]

[redacted]

ALINE *à part.*

Ma chèvre guidera ses pas.

CHOEUR.

A coup sûr, il n'en r'viendra pas.

LE CHATELAIN.

Nous, mes amis, suivons ses pas.

LES CHASSEURS.

Amis, amis, suivons ses pas;
Allons tous, courons sur ses pas.

LES VILLAGEOIS.

A coup sûr, il n'en r'viendra pas.

(Pendant la ritournelle, les jeunes filles soutiennent la mère Aline, qui feint toujours de pleurer, et entrent avec elle dans sa cabane. Le Châtelain, Amélie et leur suite, se dispersent dans la forêt.)

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

(Le Théâtre représente l'intérieur d'un salon gothique. A la gauche du spectateur est un lit élevé sur une estrade. Il est caché par une riche draperie ; auprès du lit est un guéridon sur lequel est un vase de fleurs et un in-4°. couvert en velours. Ça et là, plusieurs vases remplis de fleurs. Au fond, trois grandes portes à vitraux de couleur. Entre celle du milieu et celle à droite du spectateur, UN HOMME D'ARMES appuyé sur sa lance, est en sentinelle. Au pied du lit, UNE DAME D'HONNEUR tenant un sistre dont elle a l'air de jouer ; près d'elle, UN JEUNE PAGE appuyé sur le dos du fauteuil, et tenant un papier.

Sur le devant du théâtre, à droite, l'ASTROLOGUE et le MÉDECIN, assis sur deux pliants, et dans l'attitude de gens dont la conversation étoit animée. Auprès de l'Astrologue, un piédestal, sur lequel est une sphère.

Au lever de la toile, l'orchestre joue l'air *Tandis que tout sommeille.*)

SCÈNE PREMIERE.

Tous les Personnages ci-dessus, la Fée NABOTE.

(Après l'air *Tandis que tout sommeille*, on entend le bruit d'un petit char qui entre par la droite. Il a la forme d'un gros colimaçon. Il est traîné par quatre chouettes. La Fée Nabote y est assise, appuyée sur sa béquille. Lorsqu'il est avancé sur le milieu du théâtre, elle en descend ; et, à un signe de sa béquille, le char disparoît.)

NABOTE.

Tout est bien comme je l'ai laissé il y a cent ans ; mais je viens d'être instruite par mon petit nain, que la Fée Aline étoit au moment de détruire mon ouvrage. J'ai quitté, sur-le-champ, le royaume de Mataquin, à douze mille lieues d'ici, et en moins d'une heure, mes quatre chouettes m'ont amenée dans cet appartement.. C'est que l'on n'offense jamais impunément la Fée Nabotte ! Ah ! belle Dor-

meuse, on prétend faire cesser votre sommeil! Oh! oh! nous verrons.

AIR : *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

Il faut brûler de chastes flammes;
Il faudroit qu'un preux Chevalier
Au courage sut allier
Le plus grand respect pour les Dames :
Mais, au train de nos jeunes gens,
La Belle dormira long-tems.

Eh! qu'entends-je! quelqu'un porte ici ses pas. (*regardant la porte*) C'est un Troubadour, ç'en est donc fait! les issues de ce château vont être accessibles à tout le monde. (*ici la porte du milieu s'ouvre et laisse voir de vastes jardins*) Alme! l'emporterois-tu sur moi? Observons bien ce qui va se passer. (*Elle se cache derrière le lit.*)

SCÈNE II.

GÉRARD *entrant par la porte du milieu.*

Quel séjour ravissant! les superbes jardins! à chaque pas ma surprise redouble. Je n'ai rencontré par-tout que des gens endormis, et ce n'est qu'à l'instant même que j'ai vu disparoître cette chèvre blanche, qui, en fuyant devant moi, sembloit me guider vers cet appartement. L'immobilité de tous ces personnages, l'antique somptuosité de ce château, tout m'atteste la réalité de ces récits auxquels, malgré mon enthousiasme, je n'osois ajouter foi. En effet, voilà bien tout ce qu'indique la Romance. Un Médecin, un Astrologue, le Roman posé sur la table auprès du lit... Seroit-ce donc là que reposeroit Blanche de Gasseras?

(*Il soulève en tremblant la draperie, qui à l'instant même s'ouvre magiquement, et laisse voir Blanche endormie Sa tête est couronnée de pavots; elle est vêtue d'une robe blanche garnie d'argent, de la forme la plus antique.*)

Dieux ! on ne m'avoit pas trompé !

AIR : *Fille du Ciel, séduisante Espérance !*

Quels doux transports m'inspire sa présence !
Ce n'est pas le Désir, fils de la Volupté.
Ah ! le sommeil de la douce Innocence
Doit désarmer l'Amour auprès de la Beauté.

Comme elle respire doucement ! Si le sort l'a pour ainsi dire privée de l'existence, sans doute quelques heureux songes sont venus la bercer de leurs douces illusions..., l'émotion que j'éprouve ne peut se définir. Cependant elle repose toujours. Pas le moindre mouvement, pas la moindre altération sur ses traits ravissans. Ce n'est donc pas à moi qu'est réservé le bonheur de rompre cet enchantement : ah ! du moins qu'elle sache un jour que c'est moi qui le premier ai su pénétrer dans ce mystérieux asile.

AIR *Souvent la nuit quand je sommeille.* (du Traité nul.)

O Blanche ! quoique tu sommeilles,
Je t'engage à jamais ma foi :
Je veux qu'un jour, si tu t'éveilles,
Tu me juges digne de toi.

(*Il ôte son anneau qu'il met au doigt de Blanche*)

D'un amour pur, reçois ce gage;
Permets qu'un discret Troubadour
Te fiance au nom de l'Amour....
N'osant en risquer davantage.

SCÈNE III.

Les Mêmes, la Fée NABOTE, *au fond du théâtre.*

NABOTE.

Il est bien tems d'éloigner ce Troubadour. Imitons la voix de ma rivale. (*Elle se cache encore, et on entend les mots suivans prononcés par Aline.*)
Sire Gérard ! sire Gérard !

GÉRARD.

C'est ma bonne protectrice. Si j'en crois mes pres-

sentimens, elle seule m'a fait parvenir dans ces lieux.

NABOTE, *avec la voix d'Aline.*

La vieille Aline vous cherche de tous côtés, venez vîte, venez à son secours.

GÉRARD.

Elle seroit en danger! volons à sa rencontre.
(*Il sort par la porte du milieu, la Fée rentre aussitôt en riant aux éclats.*)

NABOTE.

Va, va chercher Aline dans ces jardins; ah! elle t'a fait pénétrer jusqu'ici! Eh! bien, moi je vais y faire arriver son pâtre chéri. Elle compte sur lui pour revenir à sa première jeunesse. Je veux le lui enlever, et les jeter tous dans le plus grand embarras... Voyons, cherchons une cachette. Si je me mettois dans une de ces roses... Oh! non, nous ne sympatisons pas ensemble... Ah! dans cette sphère; de là je pourrai tout voir, tout entendre, et les tromper sans qu'ils s'en doutent. Oui, entrons dans cette sphère... par le piédestal. (*Le piédestal s'ouvre à un mouvement de la béquille de Nabote, et se referme dès qu'elle y est entrée.*)

SCENE IV.

Les Mêmes, BERTRAND, *allongeant le cou à la porte du milieu.*

(*A demi-voix.*)
Camarade!.. dites-donc, camarade!.. (*d'une voix plus élevée*) peut-on entrer? Eh! ben, vous ne répondez pas? qui ne dit mot, consent. (*Il entre et salue chaque personnage.*)

Air: *C'est ben naturel.* (de Nicodème dans la Lune.)

(*à la Dame d'honneur.*) J'vous présentons not' hommage.
(*au Page.*) Annoncez-moi, Monsieur l'Page.

(*à part.*) Jarni ! qu'il a l'air vaurien !
(*à chacun.*) Vous n'me dites rien....
Vous n'répondez rien....
D'sorciers s'croit-ce une famille?
Page qui jamais n'sautille,
Savans qui parlent tout bas,
Vieille qui jamais n'babille,
Ça n'se conçoit pas.

J'ai été hardi tout d'même, d'oser venir jusqu'à ce château d'sorciers. Il est vrai qu'en charchant la chèvre blanche dans c'te forêt, les arbres aviont l'air d'se ranger pour me faire un chemin. Et pis, je m'suis senti comme qui diroit poussé jusqu'au château. Dame, un'fois là... c'te curiosité ! En fait d'ça, j'sis ben l'fils de feu ma mère. (*Il aperçoit Blanche.*) Ah ! qu'est-ce que j'vois là ? jarni ! qu'all' est belle, c'est-il une femme ça, ou ben une lutine? j'crois qu'a dort; eh ! sûrement qu'a dort, et ils dormiont tous; m'y v'là, m'y v'là. (*Répétant à demi-voix la fin du deuxième couplet de la chanson.*)

D'pavots all' la couronne,
D' savans all' l'environne,
Met sur sa table un gros roman....
Oui, c'est la Belle, la Belle au bois dormant. (*bis*)

La v'là donc, c'te princesse Blanche. Faut conv'nir qu'all' est ben nommée; jarni ! si j'étois celui qui doit la réveiller ! c'est que je la réveillerois ben tout comme un autre... Les lutins n'm'ont p't'être fait v'nir ici qu'pour ça. Ma fin' essayons. (*Il approche du lit.*)

AIR *connu.*

Réveillez-vous, belle endormie,
D'ouvrir vos beaux yeux il est tems....
D'jaser l'on doit avoir envie,
Lorsque l'on a dormi cent ans.

Ça n'la réveille pas ! faut donc ben des cérimonies ?

AIR : *Ermite, bon Ermite.*

Si c'étoit un' fillette,
J'l'y pincerois ben l'menton;
Ou ben par sa coll'rette,

J'la tir'rois sans façon;
Mais j'vois ben qu'un' Princesse
Ne s'réveill' pas comm' ça,
Faut un' grand' politesse
Avec ces grand' Dam' là.
D'mon galoubet, peut-être,
N'faudroit qu'un p'tit refrein....

(*Il joue une petite ritournelle et regarde si la Belle se reveille.*)

Qu'est-ce donc qui m'fra connoître
La manièr' d'être
Son réveil-matin.

Ma foi, à tout hazard... (*Il lui prend une main*) La jolie menotte! c'est doux comme miel et blanc comme crême. Pisque l'occasion s'présente, qu'il soit dit qu'un' fois en ma vie j'aurai baisé la main d'une Princesse. (*Il lui baise la main. Mouvement de tous les personnages qui s'éveillent à l'instant. Bertrand se sauve, honteux et effrayé, derrière le piédestal de la sphère. On entend aussitôt la Dame d'honneur, continuant sur son sistre l'air commencé il y a cent ans.*)

LE PAGE, *encore à moitié endormi et d'une voix faible.*

Air *de Malborough.*

La Marraine assuroit....

LA DAME D'HONNEUR.

Eh! bien, Olivier, vous avez l'air tout endormi! Allez donc en mesure.

LE PAGE, *reprend.*

La Marraine assuroit
Qu'un jour il surviendroit....

ENSEMBLE.

Beau Troubadour fidèle,
Qui tout bas chanteroit auprès d'elle,
Beau Troubadour fidèle
Qui la réveilleroit.

BERTRAND, *à part.*

Quiens! c'est moi qui suis le beau Toubadour!

L'HOMME D'ARMES.

Il me semble qu'il y a longtems que je suis là en faction. (*On relève la sentinelle quelques instans après.*

L'ASTROLOGUE.

Les chansons de cette Dame d'honneur m'endorment toujours.

BLANCHE, (*qui s'est réveillée par gradation, porte ses regards autour d'elle, et se soulève avec grâce, en poussant un profond soupir.*)

Me voilà sortie de ce sommeil pénible! il semble que je reprenne un nouvel être.

LE MÉDECIN.

Je vous le disois bien que son Altesse se réveilleroit dans cette journée.

(*La Dame d'honneur et le Page s'approchent du lit de la Princesse, et l'aident à en descendre.*)

BLANCHE.

Mais je ne vois point ce preux Chevalier?..

LA DAME D'HONNEUR.

Quel Chevalier, Madame?

BLANCHE.

Celui dont les traits, dont la voix ....

L'ASTROLOGUE.

Je crois que son Altesse a fait aujourd'hui sa méridienne un peu plus longue qu'à l'ordinaire.

BERTRAND, *à part.*

Quiens! dormir cent ans; ça s'appelle une méridienne!

BLANCHE.

En effet, mes yeux sont encore appesantis... Approchez savant Astrologue, et veuillez m'expliquer un songe, qui a fait sur tous mes sens la plus vive impression.

AIR : *Vaudeville de Florian.*

Je songeois qu'un beau Troubadour,
Accomplissant certains oracles,
Pour me sauver, s'étoit fait jour
A travers mille et mille obstacles....
Je le voyois à mes genoux,
Au fond d'une épaisse feuillée ;
Il alloit être mon époux....
Alors je me suis éveillée.

L'ASTROLOGUE, *d'un ton doctoral.*

Maligne influence détruite par un preux! Mariage très-prochain qui fera le bonheur de votre Altesse.

BERTRAND, *à part.*

Ça me regarde, et j'dis qu'l'Altesse ne s'en plaindra pas.

BLANCHE.

Mais je me souviens que blessée légèrement de la pointe d'un fuseau...

BERTRAND.

D'un fuseau! c'est ben ça.

LA DAME D'HONNEUR.

Oui, Princesse, hier soir en badinant avec cette petite vieille qui filoit...

LE MÉDECIN.

Les prompts secours que j'ai eu l'honneur de donner à son Altessse...

L'ASTROLOGUE.

Il vous a suffi de quelques heures d'un doux repos.

BLANCHE.

Cependant la nuit m'a semblé longue, et mon sommeil a été fort agité. Je vois toujours les traits nobles et gracieux de ce troubadour, qui seul, d'après l'oracle, a dû faire cesser mon enchantement. J'entends sa voix... et puis, un baiser brûlant, déposé sur ma main...

BERTRAND, *à part.*

Quiens! elle l'a senti! c'est vrai que j'ai appuyé arme.

BLANCHE.

AIR : *Un page aimoit la jeune Adèle.*

Je suis rendue à la lumière,
Et c'est par tes soins généreux!
Je puis donc encor sur la terre,
Grâce à toi, faire des heureux.
Quels droits à ma reconnoissance!
Comment jamais les oublier!
Ma main sera ta récompense,
Parois, preux Chevalier.

BERTRAND, *à part.*

Allons, je vais me marier,
J'aurois tort de m'faire prier.
(*Il s'avance vers la Princesse.*)
Le v'là, le v'là c'preux Chevalier!

BLANCHE.

Quoi! ce seroit vous! (*à part*) Ah! ce ne sont pas là les traits que je voyois en songe.

LA DAME D'HONNEUR, *avec dédain.*

Mais, c'est un simple villageois!

BLANCHE.

Ce vêtement!.. ce langage!.. Est-ce bien à vous que je suis redevable...

BERTRAND.

Eh! oui, de ce ba'.er sur la main, qui vous a é veillée?..

LA DAME D'HONNEUR.

Quel est votre nom?

BERTRAND.

Bertrand.

BLANCHE.

Je ne puis me résoudre à croire...

L'ASTROLOGUE.

Attendez, Madame; je vais consulter mon astrolabe, sur lequel je suis toujours sûr de lire la vérité.

NABOTE, *entr'ouvrant le piédestal.*

Faisons-lui lire tout le contraire. (*Elle referme sa cachette.*)

L'ASTROLOGUE, *consultant sa sphère.*

Nous sommes sous le signe du bélier.

BERTRAND.

Juste celui de ma naissance.

L'ASTROLOGUE.

Déguisement fallacieux. Le Chevalier votre libérateur a été contraint, pour éprouver votre reconnoissance, de prendre la forme d'un pâtre.

BERTRAND, *à part.*

Je ne m'en sis pourtant jamais connu d'autre.

BLANCHE.

Non, je ne consentirai jamais...

L'ASTROLOGUE.

Arrêtez, Madame... ce que je lis est encore bien plus important. Si vous n'acceptez pas, dans ce jour même, l'époux que le destin vous présente, vous perdrez pour jamais votre jeunesse, votre beauté; et tout ce qui vous entoure va se rendormir pour cent ans.

TOUS.

Pour cent ans !

LA DAME D'HONNEUR.

Dormir un siècle auprès de son Altesse !

BERTRAND.

Avec les cent ans que vous venez de dormir, ça feroit un fier porte-respect pour une Dame d'honneur.

TOUS.

Que voulez-vous dire !

BERTRAND.

Que vous avez dormi tout autant, pisque je sommes sous le règne du bon Roi Charles VII.

LA DAME D'HONNEUR.

Quoi ! le Roi Jean seroit mort !

BLANCHE.

En effet, je me rappelle entièrement la prédiction de cette méchante petite Fée !..

LE PAGE.

Je serois un page de cent quinze ans ! Et les billets doux que j'avois dans mes poches...

BERTRAND.

Je ne vous conseille pas de les porter à leur adresses.

LE MÉDECIN.

J'aurois dormi tout un siècle ! et mes malades ?

BERTRAND.

Ils ont profité de ça pour vieillir.

BLANCHE.

Tout ce qui habite ce château auroit subi le même sort ! Qu'il me tarde de revoir mes amis, mes vassaux, mes fidèles serviteurs, et de les rassurer par ma présence !

TOUS.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Quelle singulière aventure !
Quoi ! nous aurions dormi cent ans !
Ah ! grand dieu ! comme la nature
A dû changer depuis ce tems !

LA DAME D'HONNEUR.

Cependant je suis encor verte.

L'ASTROLOGUE.

Qu'est devenu mon grand renom ?

LE MÉDECIN.

Moi, je me sens encore alerte.

LE PAGE.

Je n'ai pas de barbe au menton.

Ensemble.

BERTRAND.

Quelle singulière aventure !
Oui, vous avez dormi cent ans,
Excepté vous, dans la nature,
Tout a changé depuis ce tems.

LES QUATRE.

Quelle singulière aventure !
Quoi ! nous aurions dormi cent ans !
Ah ! grand dieu ! comme la nature
A dû changer depuis ce tems ! (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

BERTRAND, NABOTE, *dans le piédestal.*

BERTRAND, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! Que ce petit Page est étonné de se trouver si vieux, et c'te vielle Dame d'être encore si jeune ! suivons-les pour m'amuser de toutes leux surprises.

NABOTE, *appelant.*

Bertrand ! Bertrand !

BERTRAND.

Quiens ! qui est-ce qui m'appelle ?

NABOTE, *sortant du piédestal.*

Reste, j'ai à te parler.

BERTRAND, *regardant de tous côtés.*

Où que vous êtes donc ?.. je ne vois parsonne.

NABOTE, *lui donnant un coup de béquille sur les jambes.*

Mais, regarde moi donc !

BERTRAND.

Ah ! qu'est-ce que c'est qu'ça ?

NABOTE.

Quelqu'un qui vient ici pour te protéger. (*Bertrand recule de peur.*) Tu recules ; est-ce que je t'effraie ?

BERTRAND.

J'n'ai peur qu'à moitié, car je vois ben qu'vous n'êtes que la moitié d'une lutine.

NABOTE.

Je ne suis point une lutine ; mais la Fée Nabote, qui vient ici pour te servir.

BERTRAND.

Grand merci, Madame Nabote ! ah ! vous êtes une Fée.

NABOTE.

Et mon pouvoir est aussi grand...

BERTRAND.

Que vous êtes petite !

NABOTE.

Mais, avant tout, dis-moi; comment trouves-tu la Princesse que tu as réveillée ?

BERTRAND, *soupirant.*

Ah ! Madame la Fée ! j'crains bén qu'pour l'avoir réveillée, je n'en dormions pas de longtems.

NABOTE.

Il faut user de tous tes droits.

BERTRAND.

Comment ça ?

NABOTE.

Tu ne sais pas à qui tu dois le jour.

BERTRAND.

Ça, c'est vrai que je n'ai jamais connu mon père.

NABOTE.

Eh ! bien, apprends donc que tu es le petit-fils du Roi de Mataquin.

BERTRAND.

Quiens ! pas possible... Mata... Mataquin... Et où qu'ça s'trouve, c'royaume-là ?

NABOTE.

A douze mille lieues d'ici.

BERTRAND.

Et pourquoi donc m'avoir mis si loin qu'cà en nourrice.

NABOTE.

On vient ; suis moi, je vais t'instruire de tout.

BERTRAND.

Où que vous me menez donc comme ça ?

NABOTE, *elle l'emmène par la porte de droite, le lit rentre dans la coulisse à gauche.*

Viens, te dis-je. . .

BERTRAND.

Ah ! j'suis un Mataquin ! je m'sens déjà tout autre. (*Les deux grandes portes vitrées du fond s'ouvrent et laissent voir les jardins.*)

SCÈNE VIII.

LE PAGE, LA DAME D'HONNEUR, L'ASTROLOGUE, BLANCHE, LE CHATELAIN, AMÉLIE, ALINE, *entrant tous par les portes du fond.*

LE CHATELAIN.

Comment ! il se pourroit que Madame fut réellement Blanche de Gasseras ?

BLANCHE.

C'est moi-même ; et qui ai-je l'honneur de recevoir dans mon château ?

LE CHATELAIN.

Le petit-fils de Gaspard votre frère.

BLANCHE.

Le petit-fils de mon frère ! en effet, d'après le siècle qui s'est écoulé. . .

AMÉLIE.

Et vous voyez son arrière petite-nièce, qu'on prendroit aisément pour votre sœur, quoique la mode ait un peu changé depuis votre sommeil.

LE CHATELAIN.

Et qu'importe, morbleu !

AIR : *Il n'est pas tems de nous quitter.*

Vous avez su braver les lois
De cette Déesse inconstante ;
Certes, plus d'un jeune minois
Le céderoit à ma grand'tante.
En vous voyant, convenons tous
Que votre secret est commode.
Des centenaires comme vous
Mettroient la vieillesse à la mode.

ALINE.

Et moi, vous ne me reconnoissez pas ?

BLANCHE.

Non, bonne Mère.

ALINE.

Je suis Aline votre marraine !

BLANCHE.

Aline, vous ! sous ces rides, sous ces vêtemens grossiers ?

ALINE.

Et c'est pour vous avoir soustrait à la vengeance de ce mauvais petit Génie, qui heureusement est bien loin d'ici.

BLANCHE.

Ah ! je reconnois et la voix et le cœur de ma chère Aline. (*Elle la presse dans ses bras.*)

ALINE.

Mais où donc est le brave Troubadour que j'ai chargé du soin de venir rompre votre enchantement.

BLANCHE, *embarrassée.*

Ce Troubadour...

ALINE.

J'ai été long-tems à le découvrir ! vous avez dû le trouver bien aimable ; dites, ma belle enfant ?

BLANCHE.

Son aspect d'abord. . .

AMÉLIE.

Inspire le plus touchant intérêt.

LE CHATELAIN.

Il vous a paru sans doute un peu timide ?

BLANCHE.

Timide ?

LA DAME D'HONNEUR.

Mais pas trop.

AMÉLIE.

Enfin rempli de grâces.

BLANCHE, *souriant.*

Un peu naïves.

LE CHATELAIN.

Il n'a pas osé se montrer tel qu'il est.

ALINE.

Ah ! quand vous connoîtrez toutes les qualités qu'il réunit. . .

L'ASTROLOGUE.

Eh bien ! Madame, avois-je deviné juste ?

SCENE IX.

Les Mêmes, UN ÉCUYER, *peu après*, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, GÉRARD, *au milieu d'eux.*

L'ÉCUYER.

Madame, tous vos vassaux ayant appris que vous étiez rendue à leurs vœux, désirent jouir du bonheur de votre présence.

BLANCHE.

Ce ne sont sans doute que les petits-enfans de ceux que j'ai connus autrefois. Qu'on les fasse entrer.

CHŒUR DE VILLAGEOIS.

Air *des Petits Savoyards.*

Pour vos vassaux, au bout d'cent ans,
Quel plaisir ! quelle ivresse !
De voir c'te bell' Princesse,
La bienfaitrice d'nos parens.

(*Pendant ce Chœur, Blanche va à chacun d'eux, leur prodigue tous les signes de l'amitié; et, lorsqu'elle se trouve vis-à-vis de Gérard, elle s'arrête tout-à-coup.*)

BLANCHE, *à part.*

Dieux ! voilà les traits que j'ai vus en songe, et qui sont restés gravés au fond de mon cœur.

GÉRARD, *à part.*

Elle paroît se troubler à ma vue.

BLANCHE *à Gérard.*

Seriez-vous un des habitans de cette contrée ?

ALINE.

Eh ! non, c'est notre aimable Troubadour.

LE CHATELAIN.

Gérard de Saint-Léon notre parent ! (*lui prenant la main*) avancez donc.

ALINE.

C'est lui qui a détruit votre enchantement.

BLANCHE.

Seroit-il vrai ? . . mais non, j'ai malheureusement la certitude du contraire.

GÉRARD.

J'avais osé l'entreprendre, mais un autre a été plus heureux que moi.

BLANCHE.

Vous aviez donc aussi daigné vous intéresser à mon sort ?

GÉRARD.

Oui, Madame, et sans vous connoître : mais quand on vous a vue, combien on regrette de n'être pas votre libérateur !

BLANCHE.

Et comment aviez-vous appris que j'étois retenue dans cette retraite mystérieuse ?

GÉRARD.

Air nouveau de M. Doche.

Loin des rayons brûlans du jour,
Loin du souffle impur des orages,
Au fond des bois, Rose d'amour
Repose sous d'épais ombrages ;
Mais ses doux parfums, dans les airs,
Sont emportés par le Zéphire,
Et vont apprendre à l'univers
L'asile où la Beauté respire.

BLANCHE.

Quoi, ce n'est pas à vous que je devrois...

GÉRARD.

Si j'ai respecté votre sommeil, j'ai du moins voulu vous laisser le gage d'un sentiment qui ne finira qu'avec ma vie, et cet anneau que vous portez au doigt...

BLANCHE.

En effet, cet anneau... je ne l'avais point encore aperçu ; c'est donc vous qui le premier êtes entré dans cet appartement ?

ALINE.

N'en doutez pas ; et quel autre que lui a pu se présenter à vos regards, lorsque vous vous êtes éveillée ?

L'ASTROLOGUE, *d'un ton imposant.*

Le chevalier Bertrand.

ALINE, *avec trouble.*

Le chevalier Bertrand !

GÉRARD.

Qu'il est heureux !

ALINE.

Où donc est-il ?

SCENE X.

Les Mêmes, L'ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

Le Prince que le sort a choisi pour l'époux de son Altesse, vient lui présenter ses hommages. (*Tout le monde se range des deux côtés.*

SCENE XI.

Les Mêmes, BERTRAND.

BERTRAND, *affublé d'un espèce de costume chinois, très-riche, précédé de quatre petits MATAQUINS dansans, et s'appuyant sur deux autres ; il est suivi de Gardes qui se rangent au fond du Théâtre et garnissent les jardins.*

CHOEUR.

AIR *De la Trajan.* (Contredanse.)

Mais quel est donc ce Prince puissant ?
Qu'il est gauche et qu'il a l'air plaisant !
Sous ce vêtement,
Comme il fait l'important !
Se peut-il ? c'est vraiment
Bertrand.

ALINE.

C'est mon pâtre ! ô ciel ! je meurs d'effroi.

BERTRAND.

Oui, mes chers amis ! c'est vrai, qu'c'est moi.

GÉRARD.

Quoi ! c'est mon rival !

BLANCHE.

Ah ! quel destin fatal !

LE CHATELAIN.

Je ne serai pas son neveu,
Corbleu !

BERTRAND, *se pavanant au milieu d'eux.*

Mais queux éclats !
Est-c'que j'nons pas
Et figure
Et tournure ?
Est-c' qu'on prendroit pour un faquin
Le Prince d'Mataquin ?

Ensemble.

ALINE.

Mais quel singulier événement !
Sa métamorphose est sûrement
Un enchantement
D'un esprit malfaisant.
Je perds en ce moment
Bertrand !

BERTRAND.

Je suis d'Mataquin l'Prince puissant.
Qu'est-ce qui m'rend donc l'air si plaisant ?
Sous ce vêtement,
J'ai droit d'faire l'important.
Respectez tous le grand
Bertrand.

CHOEUR.

Il veut faire le Prince puissant !
Qu'il est gauche et qu'il a l'air plaisant !
Sous ce vêtement,
Comme il fait l'important !
Se peut-il ? c'est vraiment
Bertrand.

ALINE.

Mais qui t'a donc affublé de la sorte ?

BERTRAND.

Qu'appellez-vous affublé ?... j'sommes vêtu tout ainsi qu'mon rang l'ordonne. (*à Blanche*) Belle dormeuse qu'j'ons réveillée, êtes-vous à la fin des fins décidée à permettre que... c'te belle main blanche soit enlacée dans les miennes, ni pus ni moins que la vigne vierge et l'ormeau.

LE CHATELAIN.

Comment ce drôle-là prétendroit devenir mon grand-oncle !

BLANCHE.

Plutôt mille fois subir le sort qui m'est prédit.

BERTRAND.

Vous me regardiez tantôt comme un simple Chevrier : c'est que vous ne saviez pas que ma naissance est encore plus relevée que la vôtre... et je ne le savois pas non plus.

ALINE.

Que veux-tu dire ?

BERTRAND.

Que j'suis le petit-fils du Roi de Mataquin, rien que cela.

TOUS, *riant.*

Petit-fils d'un Roi !

BERTRAND.

Oui, à douze mille lieues d'ici.

ALINE.

Mon cher Bertrand, tu extravagues.

BERTRAND.

Laissez donc, mère Aline, vous ne connoissez pas ça ; mais soyez sûre que je ne vous oublierons pas dans ma nouvelle grandeur.

GÉRARD, *retenant sa colère.*

Prétendriez-vous nous rendre dupes d'un artifice aussi grossier, et nous faire croire que vous êtes entré le premier dans ce château ?

BERTRAND.

Un moment, un moment, je ne dis pas ça ; mais je soutiens que c'est moi qu'a réveillé la Princesse ! c'est à la connoissance de tous ceux qui dormiont autour d'elle dans ce moment-là.

GÉRARD.

Ce seroit véritablement ce pâtre...

BLANCHE.

Je suis forcée de convenir que c'est lui qui à mon réveil s'est offert à mes regards.

BERTRAND.

C'est-il clair !

AIR : *Vaudeville de Haine aux Femmes.*

Si vous êtes entré l'premier,
Ça n'vous vaut pas la persévérance.
Faut avoir ben d'l'indifférence,
Pour laisser un' bell' sommeiller.
T'nez, moi, j'm'en rapporte à Madame ;
Qu'entre nous all' prononce ici :
Qui sait l'mieux réveiller un' femme,
C'est c'lui qu'all' doit prend' pour mari.

ALINE.

Son audace n'est pas naturelle.

L'ASTROLOGUE.

Mais, Madame, songez que le moment approche, et que si vous n'épousez pas votre libérateur...

BERTRAND.

Vous vous rendormirez pour cent ans; et cette fois-là je ne vous réveillerois pas, je vous en préviens.

BLANCHE.

Comment sortir de ce cruel embarras?

GÉRARD.

Puisque vous vous dites Prince, le sang dont vous êtes issu doit vous avoir fait connoître les lois de l'honneur; (*mettant la main sur son épée*) vous m'entendez?...

BERTRAND, *se tâtant.*

Quiens! ils ne m'ont pas mis d'épée en m'habillant.

GÉRARD.

Eh bien?

ALINE, *se jetant entre eux deux.*

Malheureux! vois à quel danger tu t'exposerois.

BERTRAND, *à part.*

Elle ne m'avoit pas prévenu de tout ça! (*se tournant vers le fond.*) Eh! Madame la Fée! venez donc me tirer de là.

ALINE.

A qui parles-tu?

BERTRAND.

A une Princesse Mataquine, que vous ne connoissez pas, la Fée Nabote.

ALINE et BLANCHE.

Ciel!

SCENE XI.

Les Mêmes, NABOTE.

NABOTE.

Oui, c'est moi qui viens pour le défendre contre vous tous. On ne m'attendoit pas ici.

ALINE.

Te voilà donc, méchante petite vieille!

BLANCHE.

Que vous ai-je fait pour m'avoir tant persécutée?

NABOTE.

Avez-vous oublié que seule, de toutes les Fées, je ne fus point invitée à la fête brillante qui fut donnée lors de votre naissance.

LE CHATELAIN.

C'est ce petit extrait de femme! mais d'un souffle je...

NABOTE.

Ne t'y frottes pas, gros Châtelain! Je te mettrois à l'eau pendant cent ans!

GÉRARD.

Trêve à ces débats! ne nous occupons que du sort de la Princesse et de celui qui doit être son époux.

NABOTE.

C'est Bertrand.

ALINE.

C'est Gérard.

AIR : *On dit que dans le mariage.*

Le Troubadour s'est fait passage
Parmi des dangers infinis....

NABOTE.

Mais Bertrand, par plus de courage,
S'est rendu seul digne du prix.

ALINE.

Non, c'est le Chevalier.

NABOTE.

Non, c'est le Chevrier.

ALINE.

Mais il a tout fait pour lui plaire.

BERTRAND.

Il n'a pas fait (*bis*) le plus facile à faire.

L'ASTROLOGUE, *à Nabote.*

Ah! vous étiez ici! je ne suis plus étonné si, pour la première fois, je me suis trompé dans mes prédictions. Mais il est un pouvoir au-dessus du vôtre; vous ne pouvez point détruire ce qui a été écrit par votre souveraine... qu'on approche cette table.

(*Deux valets apportent au milieu du Théâtre une table couverte d'un tapis.*)

NABOTE.

Qu'est-ce que c'est!

BLANCHE.

Que veut-il dire?

L'ASTROLOGUE, *prenant dans la coulisse un gros in-folio qu'il pose sur la table.*

Voici le livre des destinées de la maison de Gasseras, où la Reine des Fées a dû tracer de sa main le sort de la Princesse Blanche.

BLANCHE.

Que je suis émue!

ALINE.

Du courage!

BERTRAND.

Quoiqu'il va lire là dedans! c'est le grimoire ou le Grand-Albert.

L'ASTROLOGUE.

Silence! (*il ouvre le livre*) justement, Blanche de Gasseras. (*il lit*)

« Après un long sommeil, belle comme au jeune âge,
» Blanche se trouvera deux amans à-la-fois;
» Mais il faut.... (*hésitant et changeant de ton.*)
» Mais il faut qu'un enfant, avant son mariage,
» Paroisse aux yeux de tous et dirige son choix. »

ALINE.

Un enfant !

BERTRAND.

Avant son mariage !

L'ASTROLOGUE.

AIR : *C'est un enfant.*

Je ne comprends point ce mystère.

ALINE.

Voilà qui passe mon pouvoir.

BERTRAND.

Est c' qu'en dormant l'on devient mère ?

L'ASTROLOGUE.

Ici s'arrête mon savoir. ..
Cette énigme étrange
Ici nous dérange,
Qui peut l'expliquer en ce jour ?

SCENE XII.

Les Mêmes, L'AMOUR, *soulevant la page avec sa tête, et sortant tout-à-coup du livre.* (Voyez la note à la fin de la pièce.)

TOUS.

Eh ! c'est l'Amour !

L'AMOUR.

Oui, c'est l'Amour.

(*Gérard prend l'Amour dans ses bras, et le pose à terre*).

TOUS.

AIR *d'une contredanse de Hullin.*

Oui, c'est le Dieu de Cythère
Qui vient nous voir en ce jour.
Avec lui ; plus de mystère ;
Rien de caché pour l'Amour.

L'AMOUR.

Je te trouve donc ici, petite méchante ! tu ne te

plais qu'à tourmenter les cœurs que je veux unir. Retourne avec les mauvais Génies dont tu es le digne émissaire.

ALINE.

Enfin je triomphe.

NABOTE.

Oh ! je te retrouverai, fut-ce dans 500 ans. (*Elle sort.*)

L'AMOUR, *unissant Gérard et Blanche.*

Gérard, reçois le prix de ton Amour : c'est toi qui as fait cesser le sommeil de Blanche ; apprends que si ton courage t'a fait pénétrer auprès d'elle, c'est ta délicatesse qui seule t'a rendu digne de la posséder.

BERTRAND.

N'y a rien à dire à ça.... mais dites donc, petit joufflu, faudra-t-il que je rende à la Princesse le baiser que j'y ons pris ?

ALINE.

Ah ! Bertrand, si tu voulois, ce jour seroit le plus beau de ma vie.

BERTRAND.

Quoique faut faire pour ça ?

L'AMOUR.

L'épouser.

BERTRAND.

Ça vous est ben facile à dire !

ALINE, *pleurant.*

En ce cas, je n'ai donc plus qu'a mourir.

BERTRAND.

Ça seroit dommage, vous êtes si bonne !

Mais, à l'aide d'une bouteille,
Bravant l'ennui des froids propos,
Je sable et Champagne et Bordeaux ;
Voilà ce qui me réveille. (*bis.*)

AMÉLIE.

Céladon m'ennuie à la mort
Et son fade encens nous endort ;
Mais, lorsqu'une femme sommeille,
Qu'il survienne un gai Troubadour ;
Qu'en riant il parle d'amour,
Voilà ce qui la réveille. (*bis.*)

GÉRARD.

De Renaud, imitant le tort,
Loin des camps un guerrier s'endort ;
Mais qu'on répète à son oreille
Ces mots sur sa bannière écrits :
Défends ta Dame et ton Pays,
Voilà ce qui le réveille. (*bis.*)

BERTRAND.

De s'marier Lubin fait l'effort ;
Près d'sa vieille femme il s'endort.
Le lendemain, fraîche et vermeille
A ses regards s'offre Babet....
Il ouvre d'grands yeux, le benêt,
Et v'là que l'drôl' se réveille. (*bis.*)

BLANCHE, *au Public.*

Victime d'un injuste sort,
Au fond d'un bois, la Belle dort.
Vous pouvez faire une merveille
Et rompre son enchantement....
Qu'un doux bruit l'annonce à l'instant,
Et pour cent ans la réveille. (*bis.*

Pour remplir ma place,
Ah ! faites, de grâce,

Que selon mes vœux,
Ici, la Critique sommeille !
Et que jamais un bruit fâcheux
Ne la réveille. (*bis.*)

CHŒUR.

Pour remplir sa place, etc.

FIN.

NOTE.

La table que fait apporter l'Astrologue, est couverte d'un tapis, qui cache un plancher sur lequel est l'Amour que l'on apporte avec la table. Aussitôt que le livre est posé dessus, l'Enfant ouvre une trappe pratiquée dans la table; une seconde dans la couverture du livre qui est figuré en bois, et creux en dedans; ensuite il soulève la feuille de carton sur laquelle l'oracle est écrit. Il y a un petit marche-pied dans la table, afin qu'il puisse sortir du livre presqu'entièrement.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE St.-SAUVEUR, n°. 41.

Ouvrages nouveaux qui se trouvent chez BARBA, Libraire, *au Palais-Royal.*

OEUVRES COMPLETTES DE PIGAULT-LEBRUN, 48 vol. in-12. 120 fr.

Homme (l') à projet, 4 vol.
M. de Roberville, 4 vol. faisant suite au précédent.
La Famille Luceval, 4 vol.
Le Citateur, 2 vol.
Jérôme, 4 vol.
Théâtres et Poésies, 6 vol.
M. Botte, 4 vol.
Mon oncle Thomas, 4 vol.
La Folie Espagnole, 4 vol.
Les cent vingt jours, 4 vol.
Angélique et Jeanneton, 2 vol.
Le Baron de Felsheim, 4 vol.
L'Enfant du Carnaval, 2 gros vol.
Trois mois de ma vie, ou Histoire de ma Famille, par Dumaniant, 3 vol. in-12. 6 f.
Les Tombeaux du 18e. *siècle*, par A. Mieville, 2 vol. in-8, prix. 12 f.
Le Cuisinier impérial, cinquième édition, 1 vol. in-8. 6 f.
L'Almanach de santé, 1 gros vol. in-18, fig. 3 f.
Esprit du Mercure de France, depuis son origine jusqu'à 1792, ou choix des meilleures pièces de ce journal, tant en prose qu'en vers; contenant des anecdotes curieuses, littéraires et politiques; des réflexions morales et des pensées philosophiques; des chansons, épigrammes, madrigaux et autres pièces de poésies, des contes, nouvelles; des dissertations historiques, et des notes biographiques sur les savans, les gens de lettres, les artistes, etc., 3 gros vol. in-8. 15 f.
Voyage dans l'ancienne France, sous Clovis et Charlemagne, dans les cinquième, sixième et huitième siècles de l'ère chrétienne, par Ant. Miéville, 2 vol. in-12. 6 f.
Les Nouveaux Savans de Société, ou recueil de tous les jeux familiers, physiques et mathématiques, troisième édition, 2 vol. in-12, fig. 6 f.
Le Secrétaire de la Cour Impériale de France, 1 vol. in-12, fig. 3 f.

Pièces nouvelles.

Aveugles (les) de Franconville, opéra en un acte, deuxième édition. 1 f. 25 c.

Amanda, drame en trois actes. 1 f.
Acteur (l') dans sa loge, vaudeville à travestissemens, de Mayeur. 1 f.
Baladines (les), parodie des Bayadères, vaudeville en un acte, de Merle. 1 f. 25 c.
Belle (la) au bois dormant, féerie-vaudeville en 2 actes, par MM. Bouilly et Dumersan. 1 f. 80 c.
Bataille (la) de Poltawa, drame en 3 actes, de Boirie et Frédéric. 1 f.
Belle Mère (la), drame en 3 actes de Caignez 1 f.
Bon Valet (le), en un acte de Pompigny. 1 f.
Clémence d'Entraigues, drame en 3 actes, de Coffin-Rosny. 1 f.
Clara, drame en 3 actes, de Hubert, troisième édition. 1 f.
Comtes (les) de Hombourg, drame en 3 actes. 1 f.
Cadet Roussel beau-père, imitation des deux Gendres, en 1 acte, par Dumersan. 1 f. 25 c.
Cadet Roussel Hector, imitation d'Hector, tragédie en 1 acte, de Merle. 1 f. 25 c.
Deux Lions, (les) vaudeville en 1 acte, par Barré, Picard, Radet, Desfontaines. 1 f. 25 c.
Deux pour un, vaudeville en 1 acte, par J. Pain et H. Dupin. 1 f. 25 c.
Don Quichotte, pantomime comique en 3 actes, avec un prologue en vaudevilles, de Brazier. 1 f.
Expédiens, (les) vaudeville en 1 acte, de Dumolard et C... 1 f 25 c.
Epreuve, (une) ou la double Etourderie, vaudeville en un acte à travestissemens à deux acteurs, par l'auteur de M. de la Hure. 1 f.
Fils (le) par hasard, comédie en 1 acte et en prose, de Chazet et Ourry 1 f. 80 c.
Frédéric, duc de Nevers, drame en 3 actes, de Varez. 1 f.
Frédéric de Minski, en 3 actes, de Hubert. 1 f.
Fille Adoptive, (la) en 4 actes, de Caignez 1 f.
Fêtes Françaises, (les) vaudeville, de Rougemont et Gentil. 1 f. 25 c.
Famille Savoyarde, (la) pantomime en 3 actes, de Cuvelier. 1 f.
Faux Ami, (le) comédie en un acte, en vers, de Cuvelier. 1 f.
Grivois la Malice, vaudeville en 1 acte, de Sewrin. 1 f. 25 c.
Grégoire, (M.) ou Courte et Bonne, vaudeville en 1 acte, de Chazet, Merle et Desessart. 1 f. 25 c.
Grotius, drame en 3 actes. 1 f.
Homme, (l') de la Forêt Noire, drame en 3 actes. 1 f.
Henriette et Adhémar, ou la bataille de Fontenoy, en 3 act. de Caignez. 1 f.

Hyglanders, (les) ou les Montagnards Ecossais, drame en 3 actes, de Bernos. 1 f.

Hilberge l'Amazonne, pantomime en 3 actes, de Cuvelier. 1 f.

Hariadan Barberousse, drame en 3 actes, de Saint-Victor et Corse. 1 f.

Homme (l') du Destin, en 3 actes, à grand spectacle, de M. Augustin Hapdé. 1 f.

Il arrive, ou Dumolet dans sa famille, vaudeville en 1 acte, de Désaugiers. 1 f. 25 c.

Irons-nous à Paris, ou la Revue de 1810, par Chazet, Merle Ourry. 1 f. 25 c.

Isle (l') des Mariages, comédie en 3 actes de Bernos et Frédéric. 1 f.

Irza, ou les Conjurés à Tescuco, drame en 3 act., de Lamey. 1 f.

Jeunesse et Folie, comédie en 3 actes, de Pigault-Lebrun. 1 f. 25 c.

Jean de Calais, drame en 3 actes de Caignez. 1 f.

Jadis et Aujourd'hui, opéra en un acte, de Sewrin. 1 f. 25 c.

Jugement (le) suprême, par Cuvelier et Franconi, pièce en 3 actes, avec un prologue en vaudeville, de Brazier. 1 f.

L'Oncle valet, opéra en un acte, de Duval, deuxième édition. 1 f. 25 c.

La suite du Menteur, comédie en 5 actes, en vers, avec un prologue, par M. Andrieux. 2 f. 50 c.

Lauriers-Roses, (les) vaud. en 1 acte, de Dubois. 1 f.

Le Baron de Felsheim, drame en 3 acte tiré du roman de Pigault-Lebrun, par Alexandre Bernos. 1 f.

Mariages (les) par demandes et par réponses, vaud. en 1 act. de Duval. 1 f. 25 c.

Mariage (le) de Charles Collé, vaud. en 1 acte, d'Armand Gouffé. 1 f. 25 c.

Marin (le) Provençal, vaud. en 1 acte de Martainville. 1 f.

Mystère, (le) drame en 3 actes. 1 f.

M. Mouton, vaud. en 1 acte de Duval et C... 1 f. 25 c.

Marguerite d'Anjou, drame en 3 actes, de Pixérécourt. 1 f.

Mariage de la Valeur, vaud. en 1 acte de Després. 1 f.

M. de la Hure, ou le Troyen à Paris, vaudeville en 1 acte, de Després. 1 f.

Main (la) de Fer, pantomime en 3 actes, de Cuvelier. 1 f.

Martial et Angelique, pantomime en 5 actes, de Cuvelier. 1 f.

Nuit (la) champêtre, vaud. en 2 actes, de Mague Saint-Aubin, troisième édition. 1 f. 25 c.

Père (le) d'occasion, vaudeville en un acte, de Pain et Viellard. 1 f. 25 c.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Père LA JANTE, charron,	M. *St. Légé.*
Mad. WAGNER, fermière,	Mme. *Duchaume.*
DIDIER, fils de la mère Wagner.	M. *Guéné.*
VINCENT, soldat, fils du père La Jante.	M. *Seveste.*
AGATHE, fille du père La Jante, et mariée en secret à Didier.	Mlle. *Riviere.*
GENEVIÈVE, fille de la mère Wagner, mariée en secret à Vincent.	Mlle. *Betzi.*
MICHEL, vieux berger normand.	M. *Joly.*
L'ÉTOURNEAU, beau-frère du père La Jante, agent du télégraphe.	M. *Hipolyte.*
Paysans, Paysannes.	

La scène est au village des Islettes, près Ste.-Menehould, et l'action se passe le jour de la naissance du Roi de Rome.

Air : *Du ballet des Pierrots.*

Dès l'point du jour, avec ivresse,
Nous entendions le gros bourdon :
Mais à cette douce allégresse
Il manquait le bruit du canon.
Vingt coups auraient pu nous suffire,
Ça nous aurait égayés tous ;
Et v'là qu'pour nous mettre en délire
Le canon a fait les cents coups.

Ces cent coups là, dans tout l'empire,
En même tems vont se répéter:
On écoute, à peine on respire ;
On se tait pour les bien compter.
Combien ce bruit-là dans la France
Va faire de plaisir à tous !
Et déjà, je l'prédis d'avance,
L'Anglais va craindre les cent coups.

Je déjeûnions avec ma femme
Quand j'avons entendu c'bruit là :
J'ons dit : qu'est-c'que c'est qu'on proclame ?
Puis en comptant, j'ons dit : c'est ça ;
C'est la naissanc' du roi de Rome,
Allons, fem' réjouissons nous :
T'as raison, qu'all' m'a dit, not'homme,
Faut aujourd'hui fair' les cent coups.

Au bruit de c'te grande nouvelle,
Qui de tout' part va circuler,
A l'allégresse universelle
Comm' nos guerriers vont se mêler !
Comme ils vont trinquer à plein verre,
En célébrant un jour si doux !
Pour le fils, le père et la mère,
Nos braves boiront les cent coups.

(*Au public.*)

Tout en préparant la bluette
Que nous vous donnerons demain,
Cette chansonnette s'est faite
Pendant les cent coups du matin.
L'enfant que le ciel nous envoie
Fait ici le bonheur de tous :
Vous, qui partagez notre joie,
De vos mains faites les cent coups.

LA NOUVELLE TÉLÉGRAPHIQUE.

Le théâtre représente une place de village ; la maison du père La Jante d'un côté, et la maison de la mère Wagner de l'autre ; au lever du rideau il est petit jour ; sur la maison du père La Jante il est écrit : La Jante, charron, *et sur celle de la mère Wagner :* icion boit du lait.

SCÈNE PREMIÈRE.

VINCENT, ensuite DIDIER.

VINCENT, *sortant furtivement de la maison de la mère Wagner.*

Ah ! ah !..... il paraît que je suis le premier levé..... Didier.... Didier..... Il dort encore.... peut-être... Ce que c'est qu'un marié de huit jours.... cependant je ne suis pas plus ancien marié que lui ; nos deux mariages clandestins se sont faits le même jour, à la même heure, et me voilà..... Ah ! mon cher beau frère est un peu monsieur l'endormi.

DIDIER, *entr'ouvant la porte du père La Jante.*

Vincent !.... Vincent.

VINCENT.

C'est lui.

DIDIER.

Es-tu là ?

VINCENT.

Il y a une heure que je t'attends ; rends-moi bien vîte ma veste, reprends la tienne et rentrons chacun chez nous

DIDIER.

C'est juste.

VINCENT, *changeant de vestes avec Didier.*

Air : *Tandis que tout sommeille.*

Tandis que tout sommeille,
Plus d'un amant discret
S'introduit en secret
Chez sa belle qui veille.
Un pareil tour
Est pour
L'amour
Chose très-ordinaire ;
Mais on n'a vu, dans aucun tems,
Des époux, comme des amans,
Pour obtenir d'heureux momens,
Employer le mystère.

DIDIER.

Oui, le mystère.... c'est bien gracieux d'être comme çà obligé de se cacher pour aller voir sa femme la nuit.

VINCENT.

Je te conseille de te plaindre, et de qui ? De ta femme?

DIDIER.

Non, je ne me plains pas de ma femme, je l'aime bien: mais je me plains de toi. C'est toi qui es la cause que nous nous sommes mariés, toi avec ma sœur, moi avec la tienne, sans le consentement de ton père, et sans l'aveu de ma mère.

VINCENT.

N'est-ce donc pas d'après tes conseils, et sous la protection de mon oncle?

DIDIER.

Je le sais bien; mais.....

VINCENT.

Pouvions-nous faire autrement, sans risquer de rester garçon, toi ou moi?

DIDIER.

C'est vrai.

VINCENT.

Tu aimais ma sœur Agathe, j'aimais ta sœur Geneviève; mon père qui est Français, disait en parlant du grand événement que nous attendons tous : si c'est un prince, comme je le desire, je marie mon fils; si c'est

une princesse, je marie ma fille : ta mère qui est Allemande, disait tout le contraire de çà.

DIDIER.

Oui, tout le contraire.

VINCENT.

Par conséquent, quelque chose qui arrivât, il ne pouvait y avoir qu'un mariage dans nos deux familles?

DIDIER.

Non, il ne pouvait y en avoir qu'un.

VINCENT.

Mon oncle l'Etourneau, qui a été militaire, et qui maintenant fait aller le télégraphe là-haut, attendu qu'il n'est pas bête, mon oncle.

DIDIER.

Non, il n'est pas bête, mais il est un peu braque.

VINCENT.

Oh! il en sait long; mais dame, il a fait tant de métiers! soldat, commis, marchand-forain, machiniste, décorateur, charlatan, que sais-je?

DIDIER.

Et tout en roulant, il a fait gaîment sa petite fortune.

VINCENT.

Et il ne demande qu'à rire et à rendre service; aussi, quand il a vu notre embarras: mes enfans, qu'il nous a dit, vos parens ne savent ce qu'ils disent; l'heureux événement qu'on attend, quel qu'il soit, ne saurait faire faire trop de mariages en France.

DIDIER.

Oui, il nous l'a dit.

VINCENT.

Il faut donc que vous soyez mariés tous quatre. Je me charge d'arranger çà, au moyen d'un petit voyage que nous ferons ensemble, et à l'époque en question, je ferai entendre raison au père La Jante et à la mère Wagner.

DIDIER.

C'est vrai que voilà ces propres paroles.

VINCENT.

D'après ces bonnes raisons-là, nous nous sommes ma-

riés. Prenons donc patience en attendant l'événement, et continuons notre petit manége.

DIDIER.

Eh bien, continuons notre petit manége, bah!

VINCENT.

Du courage, mon cher Didier.

DIDIER.

Oh! j'en aurai: quoique çà....

Air: *Vaudeville de l'Opéra comique.*

En changeant d'habits tous les deux,
Nous avons bien fait, et pour cause;
Des parens nous trompons les yeux
Avec cette métamorphose;
Le soir je passe sans frayeur
Par la chambre où couche ton père.

VINCENT.

Je le crois bien.

A-t-on jamais connu la peur,
Sous l'habit militaire.

DIDIER.

C'est vrai que sous cet habit-là.....

VINCENT.

Mais voilà tout à l'heure le grand jour, et je crois que j'entends mon père..... Justement.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LA JANTE, AGATHE, ensuite, la mère WAGNER et GENEVIÈVE.

LA JANTE, *sortant avec Agathe.*

Ah! ah! vous voilà, vous autres: bonjour, Didier.

DIDIER.

Bonjour, papa La Jante.... Votre serviteur, mamselle Agathe.... Ça va-t-il bien ce matin?

AGATHE.

Assez bien, voisin; et vous?

DIDIER.

Pas mal, dieu merci.

LA JANTE.

Et la mère Wagner?

DIDIER.

Elle n'est pas plus malade que moi. Et tenez, la voilà elle-même avec ma sœur Geneviève.

La mère WAGNER, *avec l'accent allemand.*

Pon chour, mes enfans, pon chour tous: eh bien! a-t-on des nouvelles du sorcier?

LA JANTE.

Non; on n'a pas entendu parler du grand Bellastronomico, qui doit prédire à tout le village quel sera le sexe de l'illustre enfant dont nous attendons la naissance?

VINCENT.

Est-ce que vous croyez à cette sorcellerie-là, mon père?

LA JANTE.

Ah! ah!.....

Mad. WAGNER.

Pour moi, chavre vu tant de fois souvent la verité de ces choses-là, que che croyais touchours un petit peu.

DIDIER.

Vous ne croyez pas au sorcier, vous, mademoiselle Agathe?

AGATHE.

Pas du tout.

VINCENT.

Je suis bien sûr que mademoiselle Geneviève y croit.

GENEVIÈVE.

Comme ma mère, et j'en ai peur.

AGATHE.

Moi, je ne les crains pas, et celui-ci peut bien prédire tout ce qu'il voudra.

LA JANTE.

J'espère qu'il nous annoncera un garçon.

Mad. WAGNER.

Parce que vous le desirez : mais moi, chavre dans l'idée que c'est une fille qu'il prédira.

LA JANTE.

Pardi! c'est toute votre envie.

Mad. WAGNER.

Chen conviens.

VINCENT.

Pourquoi donc çà, madame Wagner?

Mad. WAGNER.

Air : *Un homme pour faire un tableau!*

C'est que d'abord premièrement,
Ma souveraine est ma payse,
Et che connais certainement
Les grand' qualités de Louise :
Che vouloir un' fille, voyez vous,
Pour que sa naissance prospère
Eternisérait parmi nous
Toutes les vertus de la mère.

AGATHE.

Madame Wagner a raison.

LA JANTE.

Oui; mais je n'ai pas tort.

Air : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Dans mon souverain, moi, je dis
Qu'on voit tous les genres de gloire,
Et que le ciel, de père en fils,
Doit en consacrer la mémoire.
Or, c'est un garçon qu'on aura,
Et ce garçon que moi j'espère,
Jugez ce qu'un jour il sera,
Pour peu qu'il ressemble à son père.

DIDIER.

Eh bien! voilà ce que tout le monde dit.

LA JANTE.

Ainsi, ma voisine, d'après le résultat de la prédiction, nous marirons chacun l'un ou l'autre de nos enfans.

Mad. WAGNER.

C'estre une chose convenue.

VINCENT.

Pourquoi ne pas faire les deux mariages tout de suite?

DIDIER, AGATHE et GENEVIÈVE.

Oh! oui, les deux mariages.

LA JANTE.

Non pas. Pour faire les deux mariages, il faudrait deux dots, et deux dots à-la-fois, c'est trop.

Mad. WAGNER.

Monsier La Jante il dit bien, et moi che ne puis aussi donner qu'une dot à présent.

LA JANTE.

Or donc, mes amis, il faudra que deux de vous quatre attendent le second enfant, et je gagerais bien que ça ne passera pas l'année.

VINCENT.

Eh bien, mon père, on attendra.

DIDIER, AGATHE, GENEVIÈVE.

On attendra.

LA JANTE.

Allons, je suis bien aise de vous voir résignés.

Mad. WAGNER.

Oui, ché trouve que à présent, depuis peu, ils sont plus raisonnables.

VINCENT.

Ça n'a pas été sans peine.

DIDIER.

Oh! non.

VINCENT,

Air : *C'est un garçon d'une belle venue.*

Vous obéir était bien difficile,
Vous disiez oui, notre amour disait non;
Mais en conseils notre oncle fort habile
Nous a fait entendte raison;
De nous calmer dans notre impatience,
Il a trouvé le bon moyen
Si bien vraiment, qu'ici l'obéissance
Ne nous coûte plus rien.

DIDIER.

Ne nous coûte plus rien.

LA JANTE.

Tant mieux, mes enfans: seulement, je suis surpris que mon beau-frère l'Étourneau vous ait donné un bon conseil.

Mad. WAGNER.

Et moi aussi; car cestre un homme toujours bien étourdi, goguenard pour vouloir rire.

LA JANTE.

Oui: mais c'est un bon diable, et puis il est un peu

riche ; il n'a pas d'enfans, et les nôtres s'en trouveront bien...

Mad. WAGNER.

Pour l'héritage ? ah oui, ché comprendre fort bon.

LA JANTE.

Par conséquent, jeunes gens, songez toujours à mériter son amitié et ses bontés.

AGATHE.

Oh ! nous l'aimons bien tous.

VINCENT, DIDIER, GENEVIÈVE.

Oh ! oui, tous.

LA JANTE.

Fort bien, continuez de vous montrer raisonnables.

VINCENT.

Vous y pouvez compter.

Air : *Un matin que gros René.*

Deux de nous vont être heureux
Par la circonstance ;
Que pour combler tous leurs vœux
La fête commence :
Les deux autres moins chanceux,
N'en auront pas moins tous deux,
Le cœur à la danse.

Mad. WAGNER.

Oh ! ça, c'est fort bien de causer, mais il faut songer à la travail.

LA JANTE.

Vous avez raison.

Mad. WAGNER.

Et les roues de ma cariole : M. La Jante, vous savez que j'en avais besoin.

LA JANTE.

Elles sont bien avancées, et mon fils va les terminer ce matin.

VINCENT.

Oui, mon père. (*Il rentre à la maison.*)

LA JANTE.

Pendant ce temps-là, moi, j'irai choisir à la vente, ici près, du bois dont j'ai besoin.

Mad. WAGNER.

Toi, Didier, va-t-en voir si la petite gelée de la nuit n'a pas fait de mal à nos vignes, et moi, j'irai aussi dans le verger pour voir de même.

DIDIER.

Oui, ma mère. (*Il s'en va.*)

Mad. WAGNER.

Et vous, ma fille, nous avons de l'ouvrage. (*Elle sort.*)

GENEVIÈVE.

Je le sais, ma mère.

AGATHE, *à Geneviève.*

Viens travailler ici, nous causerons.

GENEVIÈVE.

C'est dit.

SCÈNE III.

AGATHE et GENEVIEVE.

AGATHE, *qui a sorti une chaise, s'assied devant sa porte et s'occupe à coudre.*

C'est pourtant bien gracieux d'avoir un mari... oui, mais quand on s'est marié sans permission de père et de mère, c'est embarrassant... (*à Geneviève qui vient avec son tricot.*) Eh! arrivez donc, madame Vincent.

GENEVIÈVE.

Veux-tu bien te taire?

AGATHE.

Bah; mon père est bien loin; ta mère est au fond de son verger...

GENEVIÈVE.

Oui, mais les passans.....

AGATHE.

Eh bien! rapprochons-nous et causons tous bas.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, VINCENT, DIDIER;

VINCENT, *sur le pas de sa porte.*

Ah! Ah! nos femmes sont à jaser.

DIDIER, *arrivant du fond.*

Il n'y a pas de mal dans les vignes d'ici près ; les nôtres n'auront pas été plus malheureuses.

VINCENT *à Didier, bas.*

Chut.... écoutons ce qu'elles peuvent bien se dire.

AGATHE.

Es-tu toujours bien contente d'avoir épousé mon frère Vincent ?

GENEVIÈVE.

Oh ! oui, très-contente, et toi, ma bonne amie ?

AGATHE.

Moi aussi : j'aime ton frère de tout mon cœur, et je crois que nous ferons bien bon ménage tous les quatre.

DIDIER, *bas à Vincent.*

Vois-tu comme nous sommes aimés.

VINCENT, *de même.*

Paix.

AGATHE.

Mais pour que cela dure, nous avons besoin d'employer un peu d'adresse.

DIDIER, *bas.*

Oui !

GENEVIÈVE.

Oh ! je m'en doute.

VINCENT, *bas.*

Instinct feminin.

AGATHE.

Air : *Tu vas changer de costume et d'emploi.*

Faut qu'avec nous nos maris soient heureux,
Par nos soins et par nos caresses,
Permettons leur d'être maîtres chez eux,
Mais autant qu'eux soyons maîtresses.

VINCENT, *à part.*

Oui-dà.

GENEVIÈVE.

Voilà toujours ce que ma mère dit.

AGATHE.

Moi, mon père dit le contraire :
Mais d'un époux, avec un peu d'esprit,
On fait toujours ce qu'on veut faire.

AGATHE et GENEVIÈVE.

Ensemble.

Faut qu'avec nous nos maris soient heureux,
Par nos soins, etc.

VINCENT et DIDIER.

Voilà vraiment un projet fort heureux,
On nous fera bien des caresses,
Mais en croyant être maître tous deux,
Ces dames seront les maîtresses.

GENEVIÈVE.

Mon Vincent est d'un bon caractère;
Mais un peu fin,
Un peu malin.

AGATHE.

Franchement, moi, je trouve ton frère
Doux et benin;
Mais fort taquin.

Ensemble.

DIDIER, *bas.*
Je suis benin,
Je suis taquin.

VINCENT, *bas.*
Ah! je suis fin,
Je suis malin.

AGATHE.

Ça nous regarde,
Prenons y garde;
Car c'est des premiers jours, ma sœur,
Que dépendra notre bonheur.

GENEVIÈVE.

Ça me regarde,
J'y prendrai garde,
Tout doucement, sans me fâcher,
Et sans avoir l'air d'y toucher.

Ensemble.

AGATHE et GENEVIÈVE.
Faut qu'avec nous nos maris soient heureux, etc.

VINCENT, DIDIER.
Voilà vraiment un projet fort heureux, etc.

VINCENT, *se montrant.*

Fort bien, madame Vincent.

DIDIER, *de même.*

A merveille, madame Didier.

AGATHE.

Ah! vous écoutez, messieurs les maris.

faudra toujours de même quand vous serez dans la mariage.

AGATHE.

Ah ! voici, mon oncle l'Étourneau.

VINCENT.

Il a quitté son télégraphe.

DIDIER.

Pour venir comme de coutume prendre ici sa jatte de lait.

SCENE VI.

VINCENT, DIDIER, AGATHE, GENEVIEVE, Mad. WAGNER, L'ÉTOURNEAU

L'ÉTOURNEAU.

Air : *Du curé de Pompone.*

Le télégraphe est en repos,
Pour deux heures de suite,
Je suis gaillard, je suis dispos,
Et ma foi, j'en profite.
Pour le faire aller haut et bas,
Je suis comme à la chaîne;
Mais aussitôt qu'il ne marche pas,
C'est moi qui me promène.

(*à part.*) Ça me donnera le temps de faire ici mon rôle de sorcier.

DIDIER.

Eh bien ! M. l'Étourneau, votre télégraphe a travaillé bien long-temps ce matin, a-t-il annoncé une bonne nouvelle?

L'ÉTOURNEAU.

Ma foi, je l'ignore.

GENEVIÈVE.

Bah !

VINCENT.

Sûrement : vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un télégraphe, vous autres? il n'y en a que deux dans le secret, celui qui commence et celui qui finit : les autres sont, (*il imite les mouvemens du télégraphe*). de-là, de-là, mais ils n'y voyent que du feu; si bien que mon oncle qui se trouve

au village des Islettes, à cinquante lieues de Paris, et autan de Strasbourg, ne comprend rien aux signaux qu'on lui fait répéter.

Mad. WAGNER.

Ainsi vous ne savez pas qu'est-ce que vous dites.

L'ÉTOURNEAU.

Pas plus que mes camarades; (*à part.*) quand je dis cela...

VINCENT.

C'est dommage, vous nous auriez fait part de la grande nouvelle, qui, de télégraphe en télégraphe, doit bientôt passer jusqu'à Strasbourg.

AGATHE et GENEVIÈVE.

Ah! oui.

L'ÉTOURNEAU.

N'avez vous pas le sorcier qui sait tout, et qui doit vous prédire d'avance ce qu'il en sera?

Mad. WAGNER.

Oui, il l'avre promis.

L'ÉTOURNEAU.

Eh mais, c'est aujourd'hui qu'il fait cette grande prédiction.

TOUS.

Aujourd'hui!

L'ÉTOURNEAU.

C'est le bruit de tout le village. (*à part.*) Bruit que j'ai répandu moi-même, et je ne tarderai pas à me montrer sous mon costume magico-diabolico-comique.

Mad. WAGNER.

Ça doit faire un grand habile homme que ce monsieur-là.

L'ÉTOURNEAU.

Il signor Bellastronomico! habile homme tout-à-fait.

DIDIER.

Si habile et si savant qu'il met au désespoir notre vieux berger Michel, qui, comme tous ses confrères, se mêle aussi de sorcellerie.

L'ÉTOURNEAU.

Ce rusé normand! ah! l'autre lui a fermé la bouche. Quel fameux devin que ce nouveau venu!

Air : *Et bon qu'à ça n'tienne* (Honorine.)

Savoir les pécadilles
De toutes les familles,
Pour lui sont des vétilles ;
Il voit en même tems
Les intrigues des amans,
Les amourettes des mamans :
Gâre aux femmes, gâre aux filles.

GENEVIÈVE, *bas à l'Étourneau.*

Dites-donc, mon oncle, s'il alloit deviner notre mariage.

L'ÉTOURNEAU, *bas.*

Ma foi, ça ce pourrait bien

GENEVIÈVE.

Ah ! mon dieu !

L'ÉTOURNEAU.

Vous ne craignez pas ce sorcier-là, mère Wagner, vous n'avez pas peur qu'il fasse connaître vos galans.

Mad. WAGNER.

Allons, allons, vous avez touchours des idées pour le batinage de guoguenard, et ces jeunes gens-là, ils ne doivent pas s'amuser à rire..... Rentrez, enfans, vous reviendrez quand le sorcier il sera ici.

LES QUATRE AMOUREUX.

Oui, oui.

L'ÉTOURNEAU.

C'est ça.., et mon déjeuner, ma nièce future.

GENEVIÈVE.

Tout à l'heure, mon futur oncle.

L'ÉTOURNEAU.

Air : *Comme le vin rajeunit la vieillesse.*

Pour ma santé, je viens sous cet ombrage,
Avec du lait déjeuner le matin :
Pour ma santé, le soir après l'ouvrage,
Au cabaret je vais sabler du vin.

Mad. WAGNER.

Allons, enfans, séparez-vous bien vîte.

VINCENT, AGATHE.

Oui, nous rentrons au gré de vos souhaits.

(*Vincent, Agathe et madame Wagner rentrent chez eux.*)

GENEVIÈVE.

Et moi, je vais vous apporter de suite
Du lait tout chaud et du bon pain bien frais.
Pour ma santé je viens sous, etc.

L'ÉTOURNEAU.

Va, ma petite.

SCÈNE VII.

L'ÉTOURNEAU, *seul.*

Enfin, après bien des peines, bien des calculs, bien des observations sur les signaux du télégraphe, je suis parvenu à deviner le sens des dépêches que je transmets; ainsi je sais que je viens de faire passer de Paris à Strasbourg le résultat du grand événement qui intéresse toute la France; les gens de ce pays-ci, nos bons habitans des flettes placés entre les deux extrémités de la ligne télégraphique, ne peuvent l'apprendre que demain par les couriers, et moi, avec mon baragoin et mon habit de magicien, sous lequel personne ne peut me reconnaître, je vais, aujourd'hui même, leur prédire ce qui en est, et les confirmer de plus en plus dans la haute opinion qu'ils ont de ma science, et en vérité ça ne me donne pas beaucoup de peine.

Air : *Quand un tendron vient en ces lieux.*

Lorsque je vois certains époux,
Je prédis, je répète
Que le mari sera jaloux
Et la femme coquette;
Que le monsieur se fâchera
Et que la dame s'en rira,
La la.
Oh, oh, oh, ah, ah, ah, ah,
N'faut pas êtr' grand' sorcier pour ça
La la.

Quand je vois prude de vingt-ans,
Dire avec indolence,
Qu'elle n'aura jamais d'amans;
Moi, d'un ton d'assurance,
Je prédis qu'elle en a déjà,
Que souvent elle en changera,
La la,
Oh, oh, oh, etc.

Si je vois un jeune luron ;
A la démarche fière,
S'armer gaiment d'un mousqueton,
Dans son humeur guerrière,
Quand au combat il marchera,
Je prédis qu'il triomphera,
La la, etc.

Toutes ces prédictions-là sont bien aisées ; aussi depuis bientôt un mois qu'il m'a pris fantaisie d'en faire, je m'amuse comme un petit roi.... ah ça, mais la faim me talonne et mon déjeuner ne vient pas.... (*voyant Genevive*). Eh ! allons donc, ma petite nièce, mon lait....

SCÈNE VIII

L'ÉTOURNEAU, GENEVIEVE, ensuite AGATHE.

GENEVIÈVE.

Le voici ; c'est que j'ai voulu en traire exprès pour vous.

L'ÉTOURNEAU.

Ah ! c'est charmant... Excellent, ma foi...

AGATHE.

Eh bien, mon oncle, nous voilà bien dans l'embarras.

L'ÉTOURNEAU, *en prenant son lait.*

Vraiment ?

AGATHE.

Le sorcier vient aujourd'hui.

L'ÉTOURNEAU.

Oui.

AGATHE.

Il va annoncer que ce sera fille ou garçon.

L'ÉTOURNEAU.

Oui.

AGATHE.

Mon père voudra marier moi ou mon frère.

L'ÉTOUANEAU.

Oui.

GENEVIÈVE.

Et ma mère, mon frère ou moi.

AGATHE.

Nous serons obligés d'avouer nos mariages.

[illegible]RNEAU.

Oh ! mon dieu

GENEVIÈVE.

Mais comme vous dites ça tranquillement.

L'ÉTOURNEAU.

Air : *La loterie est la chance.*

Rien ne m'échauffe la bile,
Tel est mon tempéramment,
Et toujours d'humeur tranquille
J'attends chaque événement.

GENEVIÈVE.

Mais, ma mère, mais, son père...

L'ÉTOURNEAU.

De leur parler j'ai le droit.

AGATHE.

Ils seront bien en colère.

L'ÉTOURNEAU.

Moi je serai de sang froid ;
Ainsi donc laisse moi faire,
Je veux vous conduire au port,
Astrologue, père et mère,
Je mettrai tout ça d'accord.
bis, avec les jeunes femmes.

GENEVIÈVE et AGATHE.

Eh bien donc laissons-le faire,
Il veut nous conduire au port,
Astrologue, père et mère,
Il mettra tout ça d'accord.

(*On entend la ritournelle de l'air suivant*).

L'ÉTOURNEAU.

Qu'est-ce que j'entends-là ?

GENEVIÈVE.

C'est notre vieux Michel.

AGATHE.

Toujours désolé.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL.

Air : *Ma bouteille et ma brune.*

Je m'sens pâle et blême
You, piou, piou, j'ai bé du chagrin,
Je d'viens à rien, je m'chême,
J'crois que j'touche à ma fin,

J'mourrai p't'être avant d'main.
You, pion, pion, j'ai bé du chagrin...
Si j'chante, c'est queuq' triste refrain,
L'vin que j'boie est comm' du v'nin
You, pion, pion, j'ai bé du chagrin.

(Il répète le dernier vers attentivement avec Agathe et Geneviève, qui se moquent de lui.)

L'ÉTOURNEAU.

Eh bien, triste Michel, tu te lamenteras donc sans cesse.

MICHEL.

Pardi, gna pas de quoi rire pour mé.

Air : *C'est Suzon la camarde.*

J'étais de ce village
L'unique sorcier,
J'trouvais mon avantage,
A c'gentil métier :
V'là qu'un sorcier d'la ville
M'arrête en chemin,
C'est qu'aussi, sans êt' pas habile,
Il est pas malin.

AGATHE.

Plus malin qu'un normand ?

L'ÉTOURNEAU.

Ça ne se peut pas.

MICHEL.

C'est pourtant bé vrai.

GENEVIÈVE.

Pauvre Michel.

MICHEL.

Ce damné d'chrétien là m'ote toutes mes pratiques.

L'ÉTOURNEAU.

En vérité !

MICHEL.

Air : *Dans ce salon.*

Mais r'gardais donc queu chien d'guignon,
[illegible] jeun'a filles m'abandonnent :
[illegible] apprendre queuqu'chos' de bon,
[illegible] sont pu là qui m'environnent :
[illegible] que l'jour [illegible] champs je m'vê
Nou [illegible] issent,
[illegible] d'mé,
Oh ! m[illegible] ansissent.

L'ÉTOURNEAU.

Celles-là te seront toujours fidelles.

MICHEL.

Li avait pourtant quainze jours quel ne s'était montré c'grand escogrif : par mon ame, j'croyois ben que c'était fini : point du tout, v'là qu'on dit qui vient toute à l'heure.

AGATHE.

Et nous l'attendons avec bien de l'impatience.

GENEVIÈVE.

Oh ça, oui.

L'ÉTOURNEAU.

D'après la prédiction qu'il a promis de faire, tout le village voudrait déjà le voir. (*à part.*) Allons bien vîte nous déguiser. (*haut.*) Moi, je retourne à mon télégraphe.

AGATHE, *bas à l'Étourneau.*

Ah çà, mon oncle, quand le sorcier sera ici, vous viendrez.

GENEVIÈVE, *idem.*

Nous avons grand besoin de vous.

L'ÉTOURNEAU, *bas.*

Soyez tranquilles toutes les deux, j'y serai.

MICHEL, *se lamentant.*

Ah! mon dieu, mon dieu, c'que c'est que les nouviaux venus.

L'ÉTOURNEAU.

Allons, allons, console-toi.

Air : *Taisez-vous petite arrogante.*

Du noir chagrin qui te possède,
Le tems, mon chér, te guérira.
L'habile homme qui te succède
Un autre lui succédera ;
C'est ici bas la méthode régnante :
Aux champs, à la ville, à la cour,
Chacun à son tour,
On se supplante,
Chacun à son tour.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

GENEVIÊVE, AGATHE, MICHEL, ensuite DIDIER et VINCENT.

MICHEL.

Il s'amuse de tout, c'tila, ça li est ben aisé à dire.

AGATHE.

Va, va, Michel, je te conseille de prendre ton parti.

GENEVIÈVE.

C'est ce qu'il peut faire de mieux.

MICHEL.

J'crais ben qu'vous avez pris l'vôtre vous, dites donc? N'est-ce pas qu'vous l'avez pris. Oh vous l'avez pris (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

AGATHE.

Qu'est-ce que c'est?

MICHEL.

Et t'nez, v'là des jeunes gens qui en savont queuqu' chose.

GENEVIÈVE ET AGATHE, *se regardant avec étonnement.*

Heim!

VINCENT, *arrivant avec Didier ayant chacun un bouquet à Geneviève.*

Air : *En revenant de Charenton.*

Exprès pour vous dans la prairie,
J'ai cueilli ce petit bouquet.

DIDIER, *à Agathe.*

Ce bouquet dans votre corset
Serait plus frais, plus jolie.

VINCENT et DIDIER.

Placez le donc, (*bis.*) mon aimable amie,
Placez le donc, (*bis.*) dans votre corset.

AGATHE ET GENEVIÈVE, *faisant quelques façons à cause de Michel.*

Mais...

VINCENT.

Vous nous refusez!

DIDIER.

Elles nous refusent.

MICHEL.

Allez, allez, ell's ne d'mandons pas mieux que d'les prendre.

AGATHE, *bas aux jeunes gens.*

Je crois que le vieux renard se doute de quelque chose.

DIDIER.

En vérité ?

VINCENT, *à part.*

Il faut l'amadoner. (*haut.*) Ah ! c'est toi, Michel.

MICHEL.

Ah ! ça n'fait de rien, n'vous gênez point pour mé, et prenez du bon tems pendant que je m'lamante.

VINCENT.

A cause du sorcier ? Bah ! il ne t'ôte pas ta science.

MICHEL.

Non, par mon âme, i' ne me l'ôte point, i' n'me prend que mes pratiques, mon savoir me reste, et j'frais bé des prédictions si j'voulais. J'ai toujours des visions...

GENEVIÈVE ET AGATHE.

Des visions ?

MICHEL.

Dame, vére. La nuit comm'ça, quand j'dors ou que je n'dors point, i m'semble que je vois des allées, des venues, des passans, des repassans, des père et mère qui n'y voyaient point parce qu'ils dormiont, tandis que d'autres y voyaient bé, à cause qu'ils étiont ben éveillés, des jeunes garçons qui jouyont à cache cache et qui se trompions de portes, des jeunes filles qui jouons à la madame, des... Hen.... hen....

DIDIER, AGATHE ET GENEVIÈVE, *à part.*

Oh ! ciel.

VINCENT.

Comment, tu vois...

MICHEL.

Oui, par cette âme.

Air : *Quel est ce petit dieu lutin.* (petit Pêcheur.)

Au bout d'ma houlette
Ma foi... oi...
J'vois tout ça tout comme j'vous voi... oi...
Sans dire c'qu'il en arriv'ra ;

Lon, lon, la, deriratte,
J'vas chantant : qui vivra...
Verra...
Lon, lan, la, derira.

VINCENT.

Va, va, tu n'es qu'un songe creux.

DIDIER, *lui donnant de l'argent.*

Garde tes visions et bois à nos santés.

VINCENT, AGATHE ET GENEVIÈVE, *lui donnant aussi de l'argent.*

Oui, tiens.

MICHEL.

Ben obligé, mes braves gens, ce soir j'boirai une bonne potée en vot' honneur.

VINCENT.

Surtout, bouche cousue.

MICHEL.

Alle est cousue, allez, allez, marchez vot' train, et que la bonne paix du bon dieu vous accompagne.

AGATHE, *à Geneviève.*

Mais j'aperçois mon père avec ta mère.

GENEVIÈVE.

Et tout le village qui les suit.

SCÈNE XI.

Les PRÉCÉDENS, Mad. WAGNER, LA JANTE et tout le village.

LA JANTE.

Allons, mes enfans, voici le moment qui va décider de votre sort.

Mad. WAGNER.

Oui, tout à l'heure le sorcier il sera venu.

CHOEUR *de Villageois.*

Air : *Au carillon.* (Vallée de Barcel.)

Accourons tous,
L'habile homme va paraître,
Accourons tous,
A l'envi rassemblons nous.

LA JANTE.

Notre destin

Il nous le fera connaître :
Notre destin,
Nous l'apprendrons par le devin.

CHŒUR, *d'autres villageois qui arrivent.*

Accourons tous, etc.

LA JANTE.

Eh bien! père Michel, qu'est-ce que tu dis de ça? Voyons, est-tu en état de nous prédire ce qui va nous arriver?

MICHEL.

P'têt' ben qu'oui.

Mad. WAGNER.

Tu savre cela toi ?

MICHEL.

Par ma conscience, ben autant qu'votre biau sorcier.

AGATHE.

Oh! Michel est plus savant que l'on ne croit.

GENEVIÈVE.

Oui.

LA JANTE.

Voyons donc ce que tu sais.

MICHEL.

Air : *Le premier du mois de janvier.*

C'est un garçon que vous attendez,
Un garçon qu'au ciel vous d'mandez,
Et mes vœux sont ben comme les vôtres ;
Mais que ce soit fille où garçon,
J'dis qu'nous verrons l'premier r'jetton
Accompagné de plusieurs autres.

VINCENT.

Michel a raison.

MICHEL.

Mais c'n'est point tout.

TOUS.

Ecoutons.

MICHEL.

Air : *Pour animer nos chansons.*

De cet enfant inconnu
La chance est comme, } *tous bis.*
Ce sera le bien venu
Ou la bien venue. } *tous bis.*

DIDIER.

Même air :

Quoi qu'il en soit, nous aurons
Une heureuse naissance, } *tous bis.*
Et par ainsi nous pouvons
Nous réjouir d'avance. } *tous bis.*

VINCENT.

Oui, quelque soit cet enfant
Déjà tout chacun l'aime. } *tous bis*
Qu'il nous en vienne un par an
Nous l'aimerons de même. } *tous bis*

LA JANTE.

Mes enfans, je vois que votre impatience est égale à la mienne, et que vous partagez l'émotion que j'éprouve.

Mad. WAGNER.

Oui, c'etre un moment intéressant peaucoup pour tous.

LA JANTE.

Air : *Cueillons, cueillons ces cerises.* (Vaud. de Monl.)

Dieu bienfaisant, remplis notre espérance
Sur cet enfant objet de nos souhaits ;
Du haut des cieux protége sa naissance ;
Il est l'espoir et l'amour des Français.

VINCENT.

Si c'est un prince.....

Qu'il ait de son illustre père
Et le génie et la valeur !

AGATHE.

Si c'est une princesse....

Quelle ait de son auguste mère
Et les grâces et la douceur !

LA JANTE.

Qu'il affermisse la couronne!

Mad. WAGNER.

Qu'elle en augmente la splendeur !

LA JANTE.

Qu'un jour il soit l'appui du trône !

GENEVIÈVE.

Qu'elle ajoute à notre bonheur!

CHOEUR.

Dieu bienfaisant, etc.

(*Pendant ce chœur, Michel paraît prier avec ferveur, ensuite*

on entend le son d'une trompette ; tous regardent au loin.)

Voici le sorcier.

VINCENT.

Oui.

Air : *Ou peut-il être caché.* (Honorine.)

C'est Bellastronomico,
L'oracle du hameau.

LA JANTE.

Silence.

TOUS.

Silence.

LA JANTE.

Le grand Bellastronomico,
Du destin même il est l'écho,
Le vrai, le seul écho.

AGATHE.

Voyez-vous comme il s'avance ?

GENEVIÈVE.

Que va-t-il nous révéler !

GENEVIÈVE et AGATHE.

C'est là-haut qu'il a su lire
Tout ce qu'il va nous prédire.

LA JANTE.

Taisons-nous, il va parler.

MICHEL.

Qu'est-ce qui' va ben leu dire, c'grand gobe la lune ?

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉTOURNEAU, *sous le nom de Bellastronomico, affublé d'une grande robe parsemée d'étoiles, de serpens et de caractères hiérogliphiques. Il monte sur une estrade que l'on place au milieu du théâtre ; et il paraît entouré de nuages et des signes du Zodiaque.*

L'ÉTOURNEAU, *parlant avec l'accent italien.*

Una juste impatience
Rassemble ici le canton ;
Vous comptez sur ma science,
Et voi avete raison.
En dirigeant ma lunette,
En promenant mes regards,
J'ai lu dans chaque planchettes
Depuis *Vénus* jusqu'à *Mars*.

VINCENT.

Mes amis, nous pouvons croire
Ce qu'il va dire en ce jour,
Puisqu'il a dans son grimoire
Consulté le dieu de la gloire,
Et la mère de l'Amour.

TOUS, *en chœur.*

Mes amis, nous pouvons croire, etc.

MICHEL.

Diantre, c'monsieur Bellocoquelico, il a d'belles connaissances tout de même.

L'ÉTOURNEAU, *monte sur une estrade.*

Ascoltate, toutti, io vado parlar soubito.

Air : *Ici, de la simple nature.*

Après une pénible étude,
Je puis vous instruire à l'instant,
Voi siete dans l'incertitude
Per il sexo de quest' enfant,
Moi, je le découvre
Dans il ciel qui s'ouvre,
Et ma science vous répond,
C'est un garçon.

TOUS.

C'est un garçon !

AGATHE, *bas à Geneviève.*

Je ne vois pas mon oncle,

GENEVIÈVE.

Ni moi.

LA JANTE.

Ah ça ! vous ne nous trompés pas, monsieur le sorcier.

L'ÉTOURNEAU.

Je vo vi donna ma parole..... Aujourd'hui à neuf heures du matin, S. M. l'Impératrice est heureusement accouchée d'un prince : S. M. l'Impératrice, ainsi que le roi de Rome, se portant bien.

LA JANTE et VINCENT.

Vivat, mes amis.

TOUS.

Vivat !

MICHEL.

Ah! j'aurais prédit ça tout d'même si vous m'en aviez donné le temps.

LA JANTE.

Air : *Vive un tambourin.*

Ce présent qu'hymen vient de nous faire,
En ce jour heureux
Comble nos vœux.

TOUS.

Ce présent, etc.

VINCENT.

Du palais à la chaumière,
Partout le cri du plaisir
Doit retentir.

TOUS.

Du palais, etc.

LA JANTE.

Même air.

Vous savez tous quelle est ma promesse.
L'hymen couronne
Ses couche.

TOUS.

Nous savons tous quelle est sa promesse,
L'hymen, etc.

LA JANTE, *à Mad. Vagner.*

En ce moment d'allégresse
Promet à nos deux enfans
Des jours charmans.

TOUS.

Oui, ce moment, etc.

GENEVIÈVE, *bas à Vincent.*

Et ton oncle qui ne vient pas.

VINCENT, *bas.*

Je n'y conçois rien.

AGATHE, *bas.*

Que faire?

DIDIER, *bas.*

Que dire?

LA JANTE.

Vincent et Geneviève, approchez... nous vous marions selon votre promesse.

L'ÉTOURNEAU.

Un moment, ho veduto dans le zodiaque, au signe de la vierge, que questo matrimonio ne peut plus se faire.

LA JANTE et Mad. WAGNER.

Comment ?

VINCENT, *à part.*

Voici le moment de la crise.

AGATHE et GENEVIÈVE, *bas.*

Je tremble.

Mad. WAGNER.

Qu'est-ce qu'il disait donc, celui-là ?

L'ÉTOURNEAU, *armé de deux longs tuyaux.*

Père et mère, avancez. (*ils avancent.*) Arrêtez..... Mettez tous deux l'oreille à l'un de ces tuyaux, et par chacun de ces tuyaux, l'oracle del destin il va se manifester.

(*Ils se mettent l'un et l'autre aux deux extrémités des tuyaux, dont l'autre bout est à la bouche de l'Étourneau qui leur parle bas alternativement.*)

LA JANTE.

Vincent est marié !

Mad. WAGNER.

Didier est marié !

LA JANTE.

Agathe est mariée !

Mad. WAGNER.

Geneviève est mariée !

TOUS.

Tous quatre !

MICHEL.

C'est comme une bénédiction du bon Dieu.

Mad. WAGNER et LA JANTE.

Nos enfans mariés !

L'ÉTOURNEAU.

Depuis huit jours.

MICHEL.

Et autant de nuits. V'là ma vision.

LA JANTE et Mad. WAGNER.

Sans le consentement des parens.

L'ÉTOURNEAU.

Pardonate mi. Un bon parente, instruit de l'amour de ces jeunes-gens, et sachant que vous ne pouviez donner qu'una dotta, s'est chargé de la seconde, et les a mariés touti quatre.

LA JANTE et Mad. WAGNER.

Sans nous en prévenir!

L'ÉTOURNEAU.

Persuadé que l'heureux moment arrivé, vous confirmeriez avec plaisir l'union de ce joli quatuor.

LA JANTE et Mad. WAGNER.

Mais.....

L'ÉTOURNEAU.

Et ce bon, ce généreux parent, c'est l'Étourneau.

LA JANTE et Mad. WAGNER.

L'Étourneau!

L'ÉTOURNEAU.

Et ce l'Étourneau, qui assure la soua petite fortuna aux nouveaux mariés, c'est il signor Bellastronomico. (*en ôtant sa barbe.*) Votre très-humble serviteur.

TOUS.

L'Étourneau!

LES MARIÉS.

Mon oncle!

LA JANTE.

Ah! çà! dis donc, beau-frère, de quel droit.....

DIDIER et GENEVIÈVE, *d'un ton suppliant.*

Monsieur La Jante.....

AGATHE et VINCENT, *idem.*

Madame Wagner.....

LES MARIÉS.

Air : *Heureux qui dans la vie.*

Lorsque toutes la France
Voit accomplir ses vœux,
Qu'ici votre indulgence
Resserre encor nos nœuds.

AGATHE.

Vous deviez nous unir ensemble.

GENEVIÈVE.

Vous aviez approuvé mon choix.

DIDIER.

Aujourd'hui l'hymen nous rassemble.

VINCENT.

C'est l'avancer de quelques mois. (*bis.*)
(*Les mariés, l'Étourneau et le chœur.*)
Lors que toute la France, etc.

Mad. VAGNER.

Dites-donc, père la Jante, qu'est-ce que vous pensez de cela, vous.

LA JANTE.

Je pense, mère Wagner, que la dot est payée, que les mariages sont faits, qu'il ne nous reste plus qu'à donner notre consentement, et je donne le mien.

Mad. WAGNER.

Comment, vous dites....

LA JANTE.

Que je donne mon consentement.

Mad. WAGNER.

Eh bien! dans ce cas-là.... che donne aussi la consentement.

LES MARIÉS, *avec joie.*

Bien obligé.

MICHEL, *à l'Étourneau.*

C'te prédiction-là était a coup sûr: mais celle qui nous intéresse tous...

L'ÉTOURNEAU.

Mes amis, j'en réponds, je l'ai transmise ce matin par le télégraphe, et demain les couriers de Paris vous la confirmeront.

DIDIER.

Ma foi, mes amis, honneur au télégraphe.

Air: *Quoi douze francs, c'est un extravagant.*

Vit-on jamais invention plus belle?
Rapide comme les éclairs,
Le télégraphe annonce une nouvelle
Sur tous les points de l'univers; (*bis.*)
Et dans ce jour, empressé de répondre

A nos vœux, à notre désir,
En même tems qu'il épouvante Londre,
A Vienne il porte le plaisir.

TOUS.

En même tems, etc.

L'ÉTOURNEAU.

Attention... voici mon dernier trait de magie.

(*Il frappe sa baguette sur son estrade, elle disparaît et laisse voir un berceau suspendu à des lauriers et à des myrthes entourés de roses; le tout au bruit d'une fanfare et des acclamations publiques.*)

LA JANTE.

Chœur de Suzanne. (Dieu protecteur.)

Premier présena d'un hymen heureux,
Espoir le plus cher (*bis.*) de la France,
Sans doute aujourd'hui ta naissance
Est le gage assuré de rejetons nombreux.

TOUS.

Premier présent, etc.

MICHEL.

Eh ben! t'nez, pour preuve que ce homme-là n'vous a pas menti, j'vas vous dire c'que j'ai lu c'matin dans les horoscopes de Nostradamus.

LA JANTE.

Voyons cela.

TOUS.

Ecoutons.

MICHEL.

C'est Nostradamus qui parle.

Air : *Ou s'en vont ces gais bergers.*

L'an dix-huit cent onze, en mars,
D'une illustre alliance,
Pour le trône des Césars
Naîtra grand prince en France;
Alors, à Paris sera grande joie et liesse,
Et dont en Albion adviendra
Grande peine et tristesse.

CHŒUR.

Et dont en Albion, etc.

TOUS.

Bien prédit.

VINCENT.

Ce n'est pas un rêve,
Un beau jour se lève,
Un enfant s'élève
Au trône des Césars,
Ça prouve bien comme
Il fallait en somme
Que le roi de Rome
Fut le fils de Mars.

TOUS, *en walsant.*

Qu'un joyeux, etc.

GENEVIÈVE.

Ah! qu'aux Tuileries
D'âmes attendries,
Pour Louise unies,
Ont formé des vœux!
Jamais, je parie,
Mère plus chérie
Ne fut tant suivie
Du cœur et des yeux.

TOUS, *en walsant.*

Qu'un joyeux, etc.

AGATHE, *au public.*

Par la providence,
Quand toute la France
Voit son espérance
Et ses vœux satisfaits;
D'accord avec elle,
Le devoir fidèle,
Le respect, le zèle
Dictent des couplets.

Pour nos faibles chants
Soyez indulgents,
Qu'en ce jour d'ivresse
La critique cesse:
Les graves censeurs
N'ont plus de rigueurs,
Lorsque l'allégresse
Gagne tous les cœurs.

TOUS, *en walsant.*

Pour nos faibles chants, ect.

(*A la fin de cette reprise*, le *rideau tombe*, *sans que la walse ait cessé.*)

FIN.

LA
REVANCHE GRECQUE.

Mafoy, Joseph Marie Armand Michel

LA REVANCHE GRECQUE,

OU

MAHOMET JUGÉ PAR LES FEMMES,

TRAGI-COMICO;

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

A L'OCCASION DE MAHOMET II.

DE MM. DIEU-LA-FOI ET GERSIN.

Représenté pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, à Paris, le 30 *mars* 1811.

PRIX, 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez Madame MASSON, libraire-éditeur de Pièces de Théâtre, de Musique et de Librairie, rue de l'Echelle, n°. 10.

De l'Imprimerie de MME. VVE. DUMINIL-LESUEUR, rue de la Harpe, n°. 78.

Avril 1811.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
MAHOMET II.	M. Laporte.
SOLIMAN, son visir.	M. Édouard.
ÉRONIME, personnage muet.	
THAMIRE, grecque.	Mme. Hervey.
AXIANE, grecque.	Mlle. Arsène.
VALIDÉ, vieille turque.	Mme. Bodin.
CONSTANTINE, jeune grecque.	Mlle. Rivière.

Plusieurs femmes grecques et turques.

Plusieurs personnages muets.

La Scène se passe dans une partie des Jardins du Sérail de Byzance.

COUPLET D'ANNONCE.

Air *d'Arlequin afficheur.*

A huit représentations,
Lorsqu'un Roi borne sa fortune,
Par respect, nos humbles flon-flons
Ont dû ne s'en promettre qu'une;
Si pourtant à tout pardonner
Ce soir s'amuse le parterre,
Nous sommes gens à vous donner
Trente fois la dernière.

LA REVANCHE GRECQUE,

OU

MAHOMET JUGÉ PAR LES FEMMES.

SCÈNE PREMIERE.

ÉRONIME, MAHOMET, SOLIMAN.

(*Au lever du rideau, Éronime est tombée dans un fauteuil, et Mahomet tient Soliman comme à la fin de la Tragédie.*)

SOLIMAN, (*encore aux pieds d'Eronime*).

« Et je ne puis me joindre à ton dessein funeste,
» Quand je perds tout en toi.

MAHOMET, (*le relevant*).

» Mon amitié te reste.
» Pour ce fatal objet tu m'avais outragé,
» Il n'est plus, et sa mort ne m'a que trop vengé.
» Dans ce jour effroyable, es-tu seul à le plaindre;
» Regarde Mahomet, et sache te contraindre;
» Une longue douleur sied mal à des guerriers;
» La gloire les console au milieu des lauriers.
» Viens, et cédant enfin aux désirs de l'armée,
» Ne vivons désormais que pour la renommée. »

SOLIMAN.

Non, non; plus de combats; le fifre et le tambour
Me rappelleraient trop l'objet de mon amour;
Mais profite du moins de ma phrase dernière;
Nul de nous aujourd'hui n'a fait ce qu'il dut faire.
Nous nous sommes tous deux bornés à roucouler;
Mais lorsque l'on est loup, Sultan, il faut hurler!
Pardonner est fort beau; mais prends garde à la queue.
Tout Prince qui faiblit sent la mort d'une lieue.

De tes oui, de tes non, et de tant d'embarras,
Dieu veuille que bientôt on ne profite pas.

MAHOMET.

Eh! qui donc oserait s'asseoir sur mes ruines?

SOLIMAN.

Les Princes ont près d'eux tant de sourdes machines.
(*On entend un roulement de tambour.*)

MAHOMET.

Qu'entends-je?...

SCÈNE II.

MAHOMET, SOLIMAN, CONSTANTINE.

CONSTANTINE, (*accourant*).

Mahomet, sauve-toi.

MAHOMET.

Qu'est-ce à dire?

CONSTANTINE.

Sauve-toi, te dis-je, ou tu es mort.

MAHOMET.

Moi!

CONSTANTINE.

Une révolution incroyable vient de te déposer.

MAHOMET.

Téméraire! qui donc es-tu pour oser parler de la sorte?

CONSTANTINE.

Ne me demande pas qui je suis, mais sauve-toi.

MAHOMET, (*à part*).

J'ai une idée confuse d'avoir vu cette jeune fille quelque part.

CONSTANTINE.

AIR: *Vaudeville de l'Avare.*

Dans ces lieux tu n'es plus le maître,
Sultan, ton astre est obscurci;
Avant trois minutes peut-être,
Tes ennemis seront ici.

MAHOMET.

Quels sont donc ces tigres infames ?
Est-ce Comnène, Scanderberg ?
Sont-ce les tigres du désert ?

CONSTANTINE.

Ah ! plût au ciel ! ce sont des femmes.

MAHOMET.

Des femmes ?

CONSTANTINE.

Dix mille, vingt mille, cent mille, toutes les Grecques, excepté moi.

MAHOMET.

Cent mille femmes ont pu s'accorder ensemble ? Impossible.

CONSTANTINE.

Mais, mon Dieu ! écoute-donc.

AIR *de l'Enfantine.*

Au bruit de ton dernier crime,
Sachant encor qu'Eronime
Allait être ta victime,
Tout le sérail s'est ému ;
Et ce trouble dans Bysance,
Etant soudain parvenu,
Toutes les femmes en transe
Vers ce palais ont couru.
La garde en vain les arrête,
Aux plus forts elles font tête,
Aux faibles elles font fête,
Tout est désarmé, vaincu.
Au Sultan
Courons à l'instant,
S'écrie une ou deux,
Puisqu'il est peureux,
Qu'il lève le bras
Et ne frappe pas ;
De lui c'en est fait,
Il sera bientôt défait.
Oui ! qu'il frémisse, qu'il tremble !
On se presse, on se rassemble,
Cent mille parlent ensemble.
Juge quel accord parfait.

MAHOMET.

Visir, fais avancer ma garde.

CONSTANTINE.

Elle est sous clef.

MAHOMET.

Mon armée.

CONSTANTINE.

Un faux ordre la renvoie en Egypte.

MAHOMET.

Que tous les bourgeois de Bysance viennent se ranger auprès de moi.

CONSTANTINE.

Toutes les portes du Sérail sont fermées.

MAHOMET, (*au Visir*).

Eh bien ! marchons ensemble.

SOLIMAN.

Hélas ! mon cher Prince, c'est trop tard ; tu m'as coupé bras et jambes.

MOHOMET.

Quoi, lâche, tu crains des femmes ?

SOLIMAN.

Eh ! eh ! avec ces dames, ça va souvent plus loin qu'on ne pense.

MAHOMET.

AIR : *Vaudeville d'Alcibiade.*

Du croissant l'aspect radieux
Suffit pour glacer leur courage.

SOLIMAN.

Hélas ! le croissant à leurs yeux,
N'est plus qu'un bijoux de ménage.

MAHOMET.

Mais, mon nom partout répandu
Des bords de l'Indus jusqu'à Rome.

SOLIMAN.

Cher Prince ! quand on est pendu,
Qu'importe comment on se nomme.

MAHOMET.

Je ne le suis pas encore.

AIR : *Accompagné de plusieurs.*

Contre cet essaim imprudent
Je vais seul... Mais en attendant,

Soyons humains et bons apôtres.

(*En montrant Eronime.*)

Que l'on enterre proprement
Cet objet auguste et charmant.
Je vais vous en envoyer d'autres.

SCENE III.

CONSTANTINE, SOLIMAN.

CONSTANTINE.

Ah! tu cours à ta perte.

SOLIMAN.

Ecoutez-donc, ma petite; puisque vous vouliez sauver le Sultan, ne pourriez-vous pas me rendre le même service?

CONSTANTINE.

A vous? Non.

SOLIMAN.

Et pourquoi?

CONSTANTINE.

Parce que je ne vous aime pas.

SOLIMAN.

Tiens, vous aimez donc Mahomet?

CONSTANTINE.

Il le faut bien; ne suis-je pas de la famille où il prend toutes ses maîtresses?

SOLIMAN.

Quoi! vous êtes aussi du sang de Constantin?

CONSTANTINE.

Je m'en vante, et c'est pour cela que l'on m'appelle Constantine.

SOLIMAN.

Mais, cet homme avait donc une famille immense?

CONSTANTINE.

Pourquoi non? Est-ce qu'un grand homme peut mourir sans postérité?

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

N'est-ce pas la règle ordinaire?
Le bonheur du monde en tout temps,

Veut qu'un grand Prince, qu'on révère,
Se multiplie en ses enfans :
Aussi le ciel, sage économe,
Pour offrir un bienfait pareil,
Donne des enfans au grand homme,
Comme des rayons au soleil.

SOLIMAN.

Ah ! ma pauvre petite ! que je vous plains; vous aimez Mahomet ?

CONSTANTINE.

Ai-je pu faire autrement ?

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Je sais qu'il a de grands défauts ;
Il est féroce, il est sauvage ;
Il assassine à tous propos ;
Mais, quel esprit et quel langage !
Ah ! seigneur, même en vous tuant,
Son style est si noble et si tendre,
Que si l'on gémit en mourant,
C'est de ne pouvoir plus l'entendre.

(*On entend dans la coulisse.*)

Ohé ! ohé ! ohé !

CONSTANTINE.

Ah ! ces cris de joie m'annoncent sa défaite.

SOLIMAN.

Où me sauver ?

CONSTANTINE.

Si vous voulez m'en croire, escaladez bien vite ce mur du Harem, et joignez-y vos camarades.

SOLIMAN.

Quoi ! ils y sont déjà ?

CONSTANTINE.

Tout comme nous y étions, surveillés, épiés, voilés en attendant le mouchoir.

SOLIMAN, (*montant sur un petit mur de clôture qui est d'un côté du théâtre.*)

Ma foi ! le mouchoir vaut mieux que le cordon.

(*Il regarde, placé sur le mur, ce qui se passe dans l'intérieur de l'enceinte.*)

AIR : *Mon père était pot...*

Mais, juste ciel ! que vois-je ici ?
Quelle métamorphose !
Je vois le Shilar Agassi,
Qu'on parfume d'eau rose,
Notre vieux Muphti
Déjà travesti,
De rouge à quatre couches,
Et l'eunuque noir
Devant un miroir,
Met du blanc et des mouches.

CONSTANTINE.

Sauvez-vous donc !

(*Soliman descend de l'autre côté du mur.*)

Et moi, rêvons aux moyens de secourir Mahomet.

SCENE IV.

CONSTANTINE, THAMIRE, AXIANE, VALIDÉ, *et autres Femmes*, MAHOMET.

THAMIRE.

AIR : *Ah ! le bel oiseau,*

Gloire au sexe triomphant,
L'exterminateur des femmes,
Mahomet, ce grand sultan,
Près de nous n'est qu'un enfant.

Livrons-nous innocemment
A nos amoureuses flammes,
Aimons Jacques, Pierre ou Jean,
Nous n'en mourrons plus, Mesdames.

Gloire, etc.

AXIANE.

Enfin, tout comme à Paris
Nous allons voir à Bysance,
Les amans et les maris
Vivre en bonne intelligence.

Gloire au sexe triomphant,
Le fléau de l'innocence,
Mahomet, ..., etc.

THAMIRE, (*aux femmes qui ont conduit Mahomet enchaîné.*)

Bas les armes. — Eh bien, ex-Sultan, toi qui as

fait trembler tant de femmes, tu n'oses maintenant en regarder une seule.

MAHOMET.

Vous me faites pitié.

THAMIRE.

Nous te ferons bientôt autre chose.... Que douze cents femmes soient postées aux différentes avenues de cette enceinte...., que quinze cents autres placées à toutes les fenêtres, regardent, et surtout si nos maris ne bougent pas, ce qui se passe dans la ville; s'il se présente des ambassadeurs, qu'ils soient priés d'attendre, dans la première auberge, les résultats de cette grande journée.

MAHOMET.

Malheureuses ! mes alliés au cabaret ! vous voulez donc augmenter le nombre de mes ennemis ?

THAMIRE.

Des ennemis ! les femmes n'en connaissent pas.

AIR : *Et flon, flon, flon.*

Qu'on publie à la ronde,
Par cent courriers divers,
Que pour la paix du monde,
Tous nos ports sont ouverts.

MAHOMET.

La paix !

LES FEMMES.

Et flon, flon, flon, larira dondaine,
Et flon, flon, flon, larira dondon.

VALIDÉ.

(*Même air.*)

Que le vin de ses caves
Au Harem envoyé,
Y soit bu par les braves
Qui lâchèrent le pied.

MAHOMET.

Ciel ! mon vin !

LES FEMMES.

Et flon, flon, flon, ...

AXIANE.

N'oublions pas, Mesdames, la mesure la plus essentielle à notre sûreté.

(*Même air.*)

Que toutes ses aigrettes,
Et ses croissans de prix
Aillent calmer les têtes
De messieurs nos maris.

MAHOMET.

Oh! je n'y tiens plus.

LES FEMMES.

Et flon, flon, flon, etc.

MAHOMET.

Mais, Mesdames, ceci a l'air d'une comédie.

THAMIRE.

Tant mieux, ça sera plus gai.

AXIANE.

Ne faut-il pas que tout finisse par-là?

MAHOMET.

Mahomet, finir par une pasquinade!

THAMIRE.

Pourquoi non?

AIR : *le petit Vaudeville malin.*

Un tyran par goût et par choix
Aime la tragédie;
Tu nous en donnas, jusqu'à trois,
La chose était hardie.
Mais enfin le plus grand tyran
Donne la comédie
En mourant
Donne la comédie.

MAHOMET, (*à part*).

En mourant, elles me font peur. (*Haut.*) Ah çà, Mesdames, entendons-nous; je suis dans mon jour d'incertitude, de vacillations,

« Mais, ne comptez pas trop sur l'oubli de ma gloire,
« De moi-même je puis retrouver la mémoire. »

Voyons, que vous ai-je fait?

AXIANE.

Tu l'oses demander, après la manière dont tu traites les femmes depuis un an?

AIR : *Voilà le mot ordinaire : (des Pages).*

Ne respectant blondes, ni brunes,
Sous ton fer chacune périt.

MAHOMET.

J'en ai corrigé quelques-unes,
Lorsque mon amour l'a prescrit.

THAMIRE.

Tes corrections sont nouvelles,
Mais retiens un avis certain :
Ce n'est pas le fer à la main
Que l'on apprend à vivre aux belles.

MAHOMET.

Mais après tout, ce ne sont que des affaires de famille ; en quoi cela vous regarde-t-il ?

THAMIRE.

Et l'exemple donc ?

AXIANE.

Et les conséquences ?

VALIDÉ.

Et les imitations ?

AIR : *O ! nenni dà, etc.*

Si l'on te laissait faire,
Nos amis, nos amans
Seraient bientôt, j'espère,
De jolis garnemens.
Oh ! nenni dà,
Ne leur laissons pas cet exemple-là.

THAMIRE.

L'un pour avoir en classe
Passé quelques hivers,
Croira nous faire grâce,
En nous tuant en vers :
Oh ! nenni dà,
Ne leur laissons pas prendre ce ton-là.

AXIANE.

Troublant un doux mystère,
L'autre à minuit viendra
Avec des feux nous faire
Des scènes d'opéra :
Oh ! nenni dà
Ne leur laissons pas prendre ce goût-là.

THAMIRE.

Et puis quand la paix faite
Monsieur nous reviendra,

Une triste courbette
Est-ce qu'on en aura :
Oh ! nenni dà,
Ne leur laissons pas prendre ce pli-là

MAHOMET.

Mais, Mesdames,...

CHOEUR. (*Très-haut.*)

AIR : *Quel désespoir pour un Couvent.*

Non, non, il faut être impassibles,
Inaccessibles,
Incorruptibles;
Paisiblement,
Et doucement,
Procédons vite au jugement,
Au jugement.

MAHOMET, (*se bouchant les oreilles*).

Ah ! Mesdames, si cela continue, vous n'aurez pas le plaisir de me juger vivant.

THAMIRE.

Qu'on ouvre cette prison.

CONSTANTINE, (*allant vers la porte*).

La voilà.

MAHOMET, (*aux femmes*).

Que le ciel vous récompense; je ne vous entendrai plus.

CONSTANTINE, (*à Mahomet, bas*).

Promenez-vous dans une heure sur la terrasse.

MAHOMET, (*étonné*).

Hein ?

CONSTANTINE, (*le poussant*).

Entrez-donc.

MAHOMET, (*en regardant Constantine*).

C'est singulier ! J'aimerais à tuer cette enfant-là.

SCENE V.

VALIDÉ, TAMIRE, AXIANE, FEMMES.

THAMIRE.

Allons, Mesdames, songez que les destinées de cent

millions de femmes sont entre vos mains ; que les plus beaux yeux de l'univers sont fixés sur nous, et attendent la grande leçon que nous allons donner.

AIR : *Voyage, voyage.*

Or, pour agir en conséquence,
Fixons les rangs et les emplois ;
Pour obtenir la présidence,
Que chacune expose ses droits.
Laissons parler sans gêne,
D'abord la plus ancienne,
(*Grand silence.*)
On ne dit rien !
Autre moyen.
Que la plus jeune alors commence.

TOUTES LES FEMMES, (*d'abord tour à tour.*)
(*Puis ensemble.*)

En ce cas mes droits sont puissans.
Je n'ai pas vingt ans ;
Je n'ai pas quinze ans ;
Moi, j'ai des talens ;
Et moi, par-dessus ;
Des mœurs, des vertus ;
Vertus, vertus, vertus.

THAMIRE.

Silence ; silence !
Car on ne s'entend plus. (*Bis.*)

Il ne s'agit, Mesdames, pour mériter ces places, que de connaître celle de nous qui a le plus à se plaindre des hommes.

TOUTES.

Me voilà, me voilà, me voilà.

THAMIRE.

Un moment. Répondez.

AIR : *De la fausse Magie.*

Qui de vous fut mal pourvue ?

LES FEMMES.

Ah ! c'est moi, c'est moi, c'est moi.

THAMIRE.

Sur ce point là, je vous croi.

TOUTES.

Oui, sur ce point croyez-moi.

THAMIRE.

Qui fut le plus mal vêtue ?

TOUTES.

Ah ! c'est moi, c'est moi, c'est moi.

THAMIRE.

Il faut de la bonne foi.

TOUTES.

Nous sommes de bonne foi.

THAMIRE.

Et qui fut la plus battue ?

TOUTES.

Ah ! c'est moi, c'est moi, c'est moi.

THAMIRE.

Ah ! grands Dieux ! pour tant de voix,
Il n'est pas assez d'emplois.

AXIANE.

Eh bien ! voici mes griefs ; et qu'on juge si je ne dois pas détester tous les hommes.

AIR : *Une Fille est un oiseau.*

J'odorais un fabricant,
Mais de tout faisant affaire,
Il me vendit au grand Caire,
Je lui revins d'Astracan.
Il me revend en Nubie,
Je reviens par l'Arabie,
Il me reporte en Libie ;
Mais je m'en fis ramener.
Las enfin de me reprendre,
Et ne pouvant plus me vendre,
Il finit par me donner.

VALIDÉ.

Bah ! bah ! vous avez eu au moins quelques bons momens. Mais, moi.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Causer est mon seul plaisir,
Mais combien mon sort est triste !
Épouse d'un latiniste,
L'ingrat ne peut me souffrir.
Hors Virgile, Horace, Homère,
Rien ne saurait le distraire :
J'ai beau parler pour lui plaire,
Depuis trente ans, vain desir,
Ses rigueurs en sont plus fortes,

N'aimant que les langues mortes ;
Jugez s'il doit me haïr.

THAMIRE.

Bon, bon, Mesdames ; votre perte ne fut conjurée que par un seul homme ; mais la mienne....

AIR : *Vaudeville des Pages.*

De quatre époux j'avais fait choix,
Mais le ciel sait ce qu'il m'en coûte ;
L'un chasseur, me perd dans les bois,
L'autre courrier, me perd en route :
L'autre marin, me perd sur l'eau,
Le joueur au trente et quarante,
Hier, me perdit sur un carreau.

TOUTES LES FEMMES.

Voilà notre Présidente.

THAMIRE.

En ce cas, Mesdames, l'audience est ouverte, et nous allons condamner Mahomet.

CONSTANTINE, (*à part*).

Ciel ! (*Haut.*) Eh ! quoi, Mesdames, condamner Mahomet sans l'entendre ?

VALIDÉ.

Et que peut-il nous dire ?

AXIANE.

Des vers.

VALIDÉ.

Des phrases.

AXIANE.

Des lieux communs.

CONSTANTINE.

Tout ce qu'il lui plaira ; mais c'est une injustice.

AIR : *Dans ce Salon ou du Poussin.*

Quand pour punir la cruauté,
Nous formions un conseil suprême ;
Montrerons-nous moins d'équité
Que n'en eut Mahomet lui-même ?
Ah ! si sans rime, sans raisons,
Oubliant ici qui nous sommes,
Sans l'entendre, nous le jugeons,
Il va nous prendre pour des hommes.

THAMIRE.

THAMIRE.

La petite a raison ; et par le droit de ma charge, je me nomme commissaire interrogateur. Vous, Axiane, je vous constitue accusatrice ; et vous, jeune fille, en faveur de votre bonne observation, vous nous servirez de greffier.

CONSTANTINE, (*à part*).

Bon ! c'est autant de gagné !

VALIDÉ.

Mais, dites-donc, présidente, est-ce que vous pouvez remplir deux fonctions à la fois ?

THAMIRE.

Par le droit de ma charge, je vous impose silence, et je vous défends de le trouver mauvais.

LES FEMMES.

Bravo ! bravo !

CHOEUR.

AIR : *de Madelinette.*

Que d'esprit, que de graces !
Qu'elle suit bien la loi !
Sitôt qu'on est en place,
Il faut penser à soi.

THAMIRE.

Que six femmes, de long en large,
Veillent ici, sans s'amuser ;
Quant à moi, le droit de ma charge
Veut que j'aille me reposer.

Pour vous, Mesdames, allez, venez, veillez, surveillez ; ne vous reposez pas et attendez mes ordres.

CHOEUR.

Que d'esprit, que de graces !
Et quel ordre ! . . etc.

SCENE VI.

CONSTANTINE, VALIDÉ, *et cinq autres Femmes qui s'arment de lances et gardent la prison.*

CONTANTINE, (*à part*).

Oh ! comme il doit souffrir, le pauvre homme !

(*Elle regarde la porte de la prison.*) Ah! si je pouvais lui parler ou lui faire parvenir un seul mot de consolation..... Mais comment écarter ces importuns? Essayons.....

VALIDÉ.

Qui vive?

CONSTANTINE.

Vous le voyez, c'est moi.

VALIDÉ.

Vous ne pouvez pas rester là.

CONSTANTINE.

Mon Dieu! ne vous fâchez pas, je m'en vais.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

VALIDÉ, LES FEMMES.

UNE DES FEMMES.

Eh bien! Mesdames, qu'allons-nous faire?

VALIDÉ.

Comment, Madame, ce que vous allez faire? Ne voilà-t-il pas de la place?

AIR: *Trémoussez-vous.*

Promenez-vous, Mesdemoiselles,
Notre homme est coi, c'est ce qu'il faut.
Quel malheur pour des sentinelles,
S'il venait à prêcher d'en haut,
Quoi qu'on dise, ses vers fort doux,
Promenez-vous.... (*Bis.*)
Promenez-vous, amusez-vous, promenez-vous, belles.
Il vaut mieux courir,
Aller, venir,
Que de dormir. (*Bis*).

SCENE VIII.

Les mêmes, CONSTANTINE.

CONSTANTINE, (*pleurant*).

Encore une injustice.

LES FEMMES.

Alte-là. Qui vive?

CONSTANTINE.

C'est encore moi. (*A part.*) Voyons si ma ruse réussira. (*Haut.*) Je réponds à ces dames qui prétendent que je suis trop jeune pour avoir ma part à la distribution.

LES FEMMES.

De quoi ?

CONSTANTINE.

Pardine ; des prisonniers renfermés dans le Harem.

VALIDÉ.

Comment ? on partage sans nous.

CONSTANTINE.

AIR *de Marianne.*

Ah ! c'est vraiment un coup de traître ;
Si vous voyiez comme on y va ;
Avant deux minutes, peut-être ;
Pas un muet ne restera.
Tous les Saphis
Sont envahis ;
L'Emir ; l'Aga,
Sont adjugés déjà ;
Pour un Iman,
En ce moment
On fait sabat,
On dispute, on se bat.
Les Bostangis, aux barbes bleues,
Ont été les premiers choisis,
Et notre présidente a pris
Les Pachas à trois queues.

LES FEMMES.

Courons. (*A Constantine.*) Ma chère petite, veuillez garder nos armes un moment.

(*Elles déposent leurs armes et se sauvent.*)

SCENE IX.

CONSTANTINE, VALIDÉ.

CONSTANTINE.

Eh quoi ! Madame, vous ne courez pas aussi ?

VALIDÉ.

Bah ! bah !..... je ne bouge pas que celui-ci ne soit

CONSTANTINE.

Paix donc !

MAHOMET.

AIR *de Lantara.*

Depuis ma triste catastrophe,
Egaré, sans discernement,
Je rêve comme un philosophe,
Et je tremble comme un enfant;
Mais je te vois, mon cœur n'a plus d'alarmes.

VALIDÉ.

C'en est fait, ses sens sont perdus.

MAHOMET.

Tout à mes yeux s'embellit de tes charmes.

VALIDÉ.

Hélas! cet homme n'y voit plus. (*Bis.*)

SCENE XI.

Les mêmes, THAMIRE.

THAMIRE, (*en entrant tout-à-coup*).

Fort bien, Mesdames, on vous en donnera à garder.

CONSTANTINE.

C'est la présidente!

VALIDÉ.

La présidente! Qui va là, s'il vous plaît?

MAHOMET, (*en se retirant*).

Allons, toujours des anicroches quand je veux être sensible.

CONSTANTINE, (*à part*).

Quel dommage d'être interrompue! mais pendant qu'on l'interrogera, j'en saurai peut-être davantage.

THAMIRE.

Jeune fille, à votre office. (*A Validé.*) Qu'on fasse venir le prisonnier.

VALIDÉ, (*ouvrant la porte de la prison*).

Holà! beau prince, on vous demande.

VALIDÉ.

Eh bien! après?...

MAHOMET, (*déclamant*).

« Je ne me connais plus; j'en reviens toujours là. »

AIR *des Pierrots.*

CONSTANTINE.

Essayons ensemble une passe,
Soldats, en avant.

VALIDÉ.

M'y voilà.

CONSTANTINE.

Revenez sur moi, tête basse,
L'arme en arrêt, bien; c'est cela;
La lance haut; levez la tête.

MAHOMET, (*apercevant le billet*).

Ciel, un billet!

CONSTANTINE.

Bien, jusqu'au bout.

VALIDÉ.

C'est qu'à mon âge on n'est pas bête;
Qu'on sait faire un peu de tout.

MAHOMET.

Lisons bien vîte... Espère!... Quel prodige!
« La gloire m'attend-elle aux pieds de ces murailles? »

VALIDÉ.

Ah, mon Dieu! il est là; il a parlé! Petite fille, ne me quittes pas.

CONSTANTINE.

Oh! je n'en ai pas envie.

MAHOMET, (*regardant en bas*).

C'est toujours cette enfant!

LA VIEILLE.

Il me reconnaît.

MAHOMET.

Aimable objet! qui donc es-tu, et d'où vient le changement qui s'opère en moi?

VALIDÉ.

Pauvre prince, il ne se doute donc pas du danger qui le menace; il me dit des douceurs comme s'il ne risquait rien.

Qu'un petit bonnet
De police.

CONSTANTINE, (*assise devant une petite table, écrit*).

Ah ! Madame, parlez-lui donc plus doucement.

THAMIRE.

Qu'est-ce à dire ? Est-ce que vous le craignez ?

CONSTANTINE.

Je ne dis pas cela.

MAHOMET.

« Quoi, l'on ne me craint pas ? Abaissement extrême !
» Je ne me connais plus dans ce délire extrême.
» Mettons, mettons un terme à cette honte extrême. »

THAMIRE.

Tu as beau te jeter dans les extrêmes, ça ne te mènera à rien.

MAHOMET.

« Savez-vous qu'un orage,
» Gronde au fond de mon cœur fatigué de carnage ?

THAMIRE.

Oui, nous savons que tu parles avec force, mais que tu n'agis pas de même : ainsi, à l'ordre.

AIR : *J'aime à danser une ronde.*

Selon la forme et l'usage
Décline d'abord ton nom.

MAHOMET.

Encore un nouvel outrage !
Ecris, Mahomet second.

THAMIRE.

Hein ?

MAHOMET.

Mahomet second, traîtresse !

THAMIRE.

Eh ! qui pourrait l'oublier ?
On voit trop à ta faiblesse
Que tu n'es pas le premier.

MAHOMET, (*à part*).

Ah ! si la vue de cette enfant ne me tempérait pas....

THAMIRE.

Combien as-tu fait périr de femmes ?

MAHOMET.

Je ne compte pas avec mes amis.

THAMIRE.

Est-il vrai que tu aies dit ?
« Non, non, je n'aime pas, je n'ai jamais aimé,

MAHOMET.

Le vers est beau.... Il est possible.....

THAMIRE, (*à Constantine*).

Qu'écrivez-vous donc ?

CONSTANTINE.

J'écris sa réponse : qu'il n'a dit cela que par déclamation, comme ne voulant rien dire.

MAHOMET.

C'est vrai ! (*A part.*) O bonté !

THAMIRE.

Mais en effet nulle femme n'a-t-elle jamais trouvé le chemin de ton cœur ?

MAHOMET.

Oh ! pour cela.....

THAMIRE, (*à Constantine*).

Eh quoi ! vous écrivez toujours d'avance !

CONSTANTINE.

Mon Dieu, non : n'a-t-il pas dit que lorsqu'il entra dans Bysance, une jeune Grecque.

MAHOMET.

En effet, une très-jeune fille, appelée Constantine... C'est la première fois que mon cœur a palpité.

CONSTANTIRE, (*à part*).

Ah ! quel plaisir !

THAMIRE.

Et que fis-tu de cette infortunée ?.. Sans doute ta rage....

MAHOMET.

Non, parole d'honneur, je n'en eus pas le temps.

AIR : *Fanfare de Saint-Cloud.*

Quand je saccageai Bysance,
Parmi le sang, les soldats,

Cet objet plein d'innocence
Vint se jeter dans mes bras;
Mais la victoire m'empêche
De la suivre en ce mic mac.
Je la trouvai sur la brèche,
Je la perdis dans le sac.

CONSTANTINE, (*à part*).

Ah! tu la retrouveras.

THAMIRE.

Cependant ton dernier crime est notoire. Eronime n'existe plus : qu'as-tu à répondre à cela?

CONSTANTINE.

Que ce n'est pas sa faute.

THAMIRE.

Encore?

CONSTANTINE.

Ne voyez-vous pas que c'est ce qu'il va dire?

MAHOMET.

Aussi, dis-je....

AIR : *Du Parlement.*

Le poison sur elle a tout fait;
Lorsque j'allais lui faire grace;
Pouvais-je prévoir, en effet,
Qu'elle aurait cet excès d'audace?
Qu'une enfant du sacré bercail
Trahirait la loi de ses pères,
Et que d'ailleurs dans un sérail
Il était des apothicaires.

THAMIRE.

Il suffit : je ferai mon rapport au Grand-Divan, qui se tiendra ici dans une heure : en attendant, si tu trouves un défenseur, notre justice te le permet, pour la forme. — Cette enceinte est formidablement gardée par les douairières de Bysance; c'est un rempart impénétrable à l'insurrection, je t'y laisse pour réclamer l'appui qui te conviendra le mieux.

MAHOMET.

Eh! Madame, personne ne voudra me défendre.

THAMIRE.

Tant pis pour toi.

MAHOMET,

Encore un mot, de grace. Me permettrait-on, mon Visir?

THAMIRE,

Pourquoi pas?

AIR *de la Pipe de Tabac*,

Ce jeune homme est la bonté même.

MAHOMET,

Oui, l'on fait ce qu'on veut de lui;
Tantôt son dévouement extrême
M'a montré quel est cet appui.

THAMIRE,

Crois-moi, n'hésite pas de prendre
Pour avocat ce fier à bras.
Peut-il manquer de te défendre?
Il met si bien les armes bas.

(*A Constantine.*)

Suivez-moi.

CONSTANTINE, (*à Mahomet, en sortant*).

Espère toujours.

SCENE XIV.

MAHOMET, (*seul*).

Quoi! rien que de l'espérance! et que diable veut-on que j'espère quand j'ai presque la corde au cou..... encore si je savais où l'on a fourré ce Soliman.

AIR : *Hanneton, vole, vole.*

Mon Visir,
Vole, vole,
Viens finir
Ici ton rôle,
Que l'amitié me console.

SCENE XV.

MAHOMET, SOLIMAN, (*paraissant au haut du mur, qu'il a franchi; il est coiffé d'un voile de femme, et vêtu ridiculement*).

SOLIMAN.

Je reconnois la parole
De mon cher maître d'école,
Et vers lui soudain je vole.

MAHOMET, SOLIMAN.

Vole, vole, vole.

SOLIMAN.

Me reconnais-tu ?

MAHOMET.

Oh ! pour cette fois, la question n'est pas déplacée ; tu n'es pas reconnaissable..... mais qui diable t'a arrangé de la sorte ?

SOLIMAN.

Tu vois ce que c'est que de manquer de caractère. On m'a remis à ma place.

MAHOMET.

Que veux-tu dire ?

SOLIMAN.

Tu le sais bien.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Aujourd'hui je me suis montré
Comme une femme douce et tendre ;
Comme une femme j'ai pleuré,
Comme une femme on m'a su prendre.
D'une femme, à ce qu'on a dit,
Mon rôle a toute la figure ;
Et comme j'en avais l'esprit,
On m'en a donné la coiffure.

MAHOMET.

« Rougis de ce sommeil où ta valeur s'endort, »
Viens me servir d'avocat.

SOLIMAN.

Où donc ?

MAHOMET.

Au Divan, que des Grecques vont tenir tout à l'heure.

SOLIMAN.

Des Grecques! ô mon ami! je ne sais pas assez de latin pour ça.

AIR : *Ce boudoir est mon parnasse.*

Jamais d'un tel ministère,
Mon esprit ne se mêla;
Retiré de toute affaire,
Je serais déplacé là,
Que faire devant ces dames ?

MAHOMET.

Parler.

SOLIMAN.

Tu railles, je croi;
Dans un tribunal de femmes,
On parlera bien sans moi.

MAHOMET.

Misérable! tu refuses de me sauver. Holà! Morad, Hassan, Alé, soldats de Mahomet....

SOLIMAN.

Bah! ils jouent au volant.

MAHOMET.

Répondez-moi de ce traître.

SOLIMAN.

Ah! pauvre diable! réponds toi-même à tes juges; les voilà qui arrivent.

MAHOMET.

Il dit vrai..... et il se sauve tout seul.

SCENE XVI.

MAHOMET, VALIDÉ, (*Femmes qui apportent des bancs*).

VALIDÉ.

AIR : *Contre-danse de la Rosière.*

Allons, qu'on s'empresse
Active jeunesse!
Le moment nous presse!
Que tout soit rangé.

Notre présidente
Est impatiente,
De combler l'attente
D'un sexe outragé.

MAHOMET.

Eh ! quoi, ma chère,
Rien ne modère
Votre colère ?

VALIDÉ.

C'est ce qu'on verra.

MAHOMET.

Et dans votre ame,
Quel tour infame!
Ma mort se trame.

VALIDÉ.

Je ne dis pas ça.

SOLIMAN.

Brout.

« Quel est ce vil effroi, qui m'était inconnu ? »

Ecoutez-donc, ma bonne; croyez-vous qu'il y ait véritablement du danger pour moi ?

VALIDÉ.

Oh! non; mais comme vous m'avez témoigné quelques bons sentimens.....

MAHOMET.

A vous ?

VALIDÉ.

Oui, oui; je sais ce que parler veut dire; et si à vos derniers momens, je puis vous être de quelqu'utilité...

MAHOMET.

Misérable! il ne manquait plus à mon malheur,
« Que de voir un esclave à l'instant du supplice,
» Me faire de ses soins, l'insolent sacrifice. »

VALIDÉ.

Eh bien! tire-t-en, Jean.

SCENE XVII.

MAHOMET, THAMIRE, AXIAME, VALIDÉ, *et autres Femmes qui forment le Tribunal. Quelques-unes, pendant toute la scène, restent sous les armes. Toutes les Femmes entrent deux à deux et vont prendre leur place. L'orchestre joue l'air de Malboroug*).

MAHOMET.

Ah! monsieur de Malboroug est mort; je ne m'en tirerai pas!

THAMIRE.

Gardes, faites votre charge.

(*Deux femmes amènent Mahomet devant le tribunal.*)

Vous, huissiers, faites la vôtre.

UNE FEMME, (*remplissant le rôle d'huissier, sonne de la trompette trois fois, et dit*):

AIR *de M. de Catina.*

Que du nord au midi,
Chacun soit averti
Qu'en jugement l'on met
Le fameux Mahomet.

UNE AUTRE FEMME, (*faisant la même chose de l'autre côté*).

De l'aurore au couchant, moi, j'annonce bien haut,
Que sans cabale enfin l'on va voir ce qu'il vaut.

THAMIRE, (*à Axiane*).

Accusatrice, tu as la parole.

AXIANE, (*se lève, fait trois saluts, et dit*):

Mesdames!

AIR: *Toujours debout.*

L'an premier de notre justice,
Vu l'arrêt qui me met en lice,
Vu tous les rapports réunis,
Il est prouvé d'après les pièces,
Que Mahomet de ses maîtresses,
Pour mieux peupler son Paradis,
A fait un vrai salmigondis,
Coupant, taillant, tuant sans cesse,
Esclave, bourgeoise ou princesse;

Que notamment dans ce jour-ci,
De plus d'un crime il s'est noirci ;
Qu'une jeune fille bien née
Par son fait s'est empoisonnée ;
Que méchamment pendant la nuit,
Dans sa chambre il s'est introduit,
Pour y troubler un tête à tête,
Essentiellement honnête,
Attendu que les deux amans
Avaient tout pris dans des romans ;
Que sans égard pour la hautesse,
Comme un recors sans politesse,
Il a mis la main au collet
D'une femme qui s'en allait,
Pour la mener à pied lui-même
Subir son jugement suprême ;
Qu'oubliant, comme un ingénu,
Son caractère bien connu,
Il a souffert, sans nul reproches,
Ayant les deux mains dans ses poches,
Que sous son nez et dans sa Cour,
Deux mourans se fissent l'amour,
Complaisance vraiment extrême !
Sur quoi résumant tout mon thême,
Quoiqu'on en peut dire bien plus,
Au fait dont s'agit je conclus,
Avec cette humanité douce,
Qui vers l'indulgence nous pousse,
Je conclus, sans esprit méchant,
Qu'il soit étranglé sur-le-champ.

MAHOMET.

Bien obligé de la bonté.

THAMIRE.

Accusé, as-tu un défenseur ?

MAHOMET.

Non : je n'ai pu intéresser personne ; mes meilleurs amis m'on refusé.

THAMIRE.

En ce cas, huissiers, faites l'appel d'usage.

UNE FEMME, (*sonnant de la trompette*).

THAMIRE.

AIR *des Fraises.*

Est-il pour venger ses droits,
Quelque femme assez bonne,
Qui veuille élever la voix ?
Une fois, deux fois, trois fois.

LES FEMMES, (*se regardant*).

Personne!
Personne!

MAHOMET.

Personne!

THAMIRE.

En ce cas, Mesdames, décidons.

(*Toutes les femmes se lèvent, et vont aux voix.*)

SCENE XVIII.

Les mêmes, CONSTANTINE, (*sous le costume d'un Derviche*).

CONSTANTINE.

Arrêtez, je viens défendre Mahomet.

MAHOMET.

O prodige!

THAMIRE.

Qui, vous, Derviche?

CONSTANTINE.

Oui, moi-même; il a plus d'amis que vous ne pensez.

AIR : *Lorsque Richelieu vous appelle.*

De Mahomet en vain vos lois
Veulent obscurcir la mémoire :
Rappelez-vous tous ses exploits,
Et les compagnons de sa gloire.
Ce noble frère d'Omasis
Brave la foudre qu'on lui lance :
Les lauriers cueillis à Memphis
Sauront l'ombrager à Bysance.

THAMIRE.

Eloquent Derviche! tu n'as que cela à nous dire?... Aux voix, Mesdames.

(*On se lève de nouveau.*)

CONSTANTINE.

Arrêtez, vous dis-je, et écoutez-moi... Se peut-il que de nobles filles de l'Orient aient oublié à ce point

les mœurs, les caractères, les usages, les coutumes, les passe-temps enfin du pays où vous vivez ?

MAHOMET, (*au Derviche*).

Bravo ! bravo ! Derviche. Que faut-il faire ?

CONSTANTINE.

Des gestes... Vous reprochez à Mahomet d'avoir offert à sa maîtresse le divertissement d'une tête tranchée ? N'est-ce pas une galanterie turque, et même de tous les pays ?

AIR : *La Comédie est une grande Salle.*

Si pour distraire un moment Isabelle,
Perrin Dandin offre la question ;
Si Diafoirus, pour amuser sa belle,
Veut lui montrer une dissection.
Notre héros, près d'une femme honnête,
A fort bien pu, comme vous le voyez,
Lui proposer, pour mieux troubler sa tête,
D'en voir tomber quatre ou cinq à ses pieds.

Oui, Mesdames, je le soutiens, Mahomet n'a rien fait, n'a rien dit d'extraordinaire, d'original, de neuf: des scènes de nuits, des assassinats, des pardons. Eh ! Mesdames, les fastes du monde entier sont pleins de ces choses-là.

THAMIRE.

Vaine déclamation !

AXIANE.

Personne ne s'est jamais conduit comme lui.

CONSTANTINE.

Personne ! ah ! par bonheur le sort à réuni dans Bysance d'illustres voyageurs qui vont prouver si je déclame.

SCENE XIX.

Les mêmes, (des personnages muets représentant OROSMANE, VENDOME, GENGISKAN, AMURAT, LA VESTALE).

CONSTANTINE, (*les introduisant*).

Paraissez et justifiez-nous.

LES FEMMES.

AIR :

Oh! oh! oh! ah! ah! ah!
Quels sont donc tous ces Messieurs-là!
Là, là.

THAMIRE.

Silence!

CONSTANTINE.

AIR : *La nature.*

J'ai l'honneur d'offrir à vos yeux
Orosmane et le grand Vendôme,
Le fier Amurat qu'on renomme,
Et Gengiskan non moins fameux;
Tous de race royale.
Et dans nos grands travaux,
Pour pouvoir à propos
Renforcer ces héros,
La vestale.

THAMIRE.

Une Vestale au sérail?

CONSTANTINE.

Pourquoi non? (*A la Vestale*). Parlez, intéressant objet.

AIR : *Souvenez-vous-en.*

A Rome avec grand fracas,
Un soir ne fûtes-vous pas
Surprise avec votre amant?
Souvenez-vous-en. (*Bis*).

LA VESTALE.

Oui, sans doute.

CONSTANTINE.

« Ça fait un effet charmant,
« Mahomet en fait autant. »

MAHOMET.

Est-ce là du neuf?

CONSTANTINE.

Même air.

Vous, Orosmane, Amurat,
N'avez-vous pas sans combat
Tué maint objet charmant!
Souvenez-vous-en. (*Bis*).

OROSMANE.

Je m'en souviens.

SOLIMAN.

« Qu'aurais-tu vu ? toujours la même chose,
» L'intérêt seul à tous faisant la loi;
» Des refaiseurs et de vers et de prose,
» Et des Frondeurs encor plus Turcs que toi. »

Bon voyage....etc.

CONSTANTINE.

« Qu'aurais-tu vu ? des maîtresses volages;
» De froids époux, d'avides avocats;
» De bons amis ne prêtant que sur gages;
» Aux réformés tu ne les verras pas. »

Bon voyage.... etc.

VALIDÉ.

« Qu'aurais-tu vu dans nos cercles profanes ?
» Des esprits lourds et des corps bien fluets,
» De jeunes fats transformés en sultanes,
» Et des savans transformés en muets. »

Bon voyage.... etc.

THAMIRE.

(*Au Public.*)

Ces adieux-là sont pour la tragédie,
La modestie,
Emporte Mahomet;
Mais comme on est moins noble en parodie,
Changez un mot, dites, à son cadet:

Bon courage,
Gai Mahomet,
On te promet
Ici plus d'un voyage.

Bon courage,
Car nous savons
Quelle indulgence on doit à des chansons.

FIN.

Chazet, André René Polydore Alissan de

L'OFFICIER DE QUINZE ANS,

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE,

A L'OCCASION

DE LA NAISSANCE DU ROI DE ROME;

PAR M. ALISSAN DE CHAZET:

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 10 avril 1811.

PARIS,

Chez { LE NORMANT, Imprimeur-Libraire, rue de Seine, n°. 8, près le pont des Arts.
BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1811.

PERSONNAGES.

Le comte de VALMONT.	M. Vertpré.
La comtesse de VALMONT.	Mlle Arsène.
ADOLPHE leur fils, âgé de quinze ans. .	Mlle Minette.
DERMONT, son précepteur.	M. Fontenay.
GERMAIN, domestique de M. de Valmont.	M. Hyppolite.
La mère RICHARD, vieille femme. .	Mme Bodin.
RICHARD, son mari.	M. Lecomte.
Un Marchand de chansons.	M. Saint-Léger.
Villageois.	
Villageoises.	

La scène est à la terre de M. de Valmont, à quatre lieues de Paris.

COUPLET D'ANNONCE.

Fêter le fils d'un Héros,
Vingt jours après sa naissance,
Les malins diront, je pense,
Ce n'est plus un à-propos.
De cet arrêt, moi, j'appelle;
Car le doux tribut du zèle,
L'hommage d'un cœur fidèle,
Des sentimens purs et vrais,
Sont toujours de circonstance:
C'est le seul bouquet en France
Qui ne se fane jamais.

L'OFFICIER DE QUINZE ANS,

DIVERTISSEMENT.

SCENE PREMIERE.

(UN MARCHAND DE CHANSONS, un HOMME JOUANT DU VIOLON, et une FEMME DU TAMBOUR DE BASQUE: tous trois sont montés sur des chaises; ils sont entourés d'un grand nombre de Villageois qui dansent et répètent chaque refrain.)

UN PAYSAN.

ALLONS, marchand de chansons.

LE MARCHAND.

Allons, enfans, en place, et je commence.

AIR : *De la Ronde de la Ferme.*

On dit qu'un roi plein de sagesse,
Un roi, l'orgueil de ses sujets,
Prit pour épouse une Princesse
Riche de vertus et d'attraits. (*bis.*)
La paix précéda l'mariage. (*bis.*)
Bon, bon, bon, bon, bon, disoit-on,
Ce signe est d'un heureux présage;
Bon, bon, bon, l'arbre, disoit-on,
Nous promet un bon rejeton.

CHŒURS, *en dansant.*

Bon, bon, bon, etc. etc.

LE MARCHAND.

Trois mois après, la jeune Reine,
Modèl' de grâce et de bonté,
Nous donna la preuve certaine
D'une heureuse fécondité. (*bis.*)

La joie étoit sur chaq' visage. (*bis.*)
Bon, bon, bon, bon, bon, disoit-on,
Ce signe est d'un heureux présage;
Bon, bon, bon, l'arbre, disoit-on,
Va nous donner un rejeton.

CHŒURS, *en chantant.*

Bon, bon, bon, etc. etc.

LE MARCHAND,

Un' seul' chose occupoit tout l'monde,
C'étoit ce grand événement,
Et l'on s'informoit à la ronde
Du jour, de l'heure, du moment; (*bis.*)
Enfin, l' canon fait grand tapage. (*bis.*)
Bon, bon, bon, bon, bon, disoit-on,
Ce signe est d'un heureux présage;
Bon, bon, bon, voilà, disoit-on,
L'arbre qui donne un rejeton.

CHŒURS.

Bon, bon, bon, etc. etc.

SCENE II.

Les mêmes, LE COMTE et LA COMTESSE sortant de leur parc, ADOLPHE leur fils est à côté de M. Dermont, son Précepteur.

LE COMTE (*aux Villageois.*)

C'est bien, mes amis, c'est bien. Monsieur le Marchand, voilà pour vos chansons; distribuez-les *gratis* à tout le monde.

LE MARCHAND.

Grand merci, Monseigneur.

UN PAYSAN (*au Marchand.*)

N' vous en allez pas pour ça; je r'tenons le violon et le tambour de basque. Faut ben qu' vous nous fassiez danser: il n'y a pas d' bonne fête sans ça.

LE COMTE.

Mes amis, allez au château; je veux que toute la semaine soit consacrée aux plaisirs. Le parc, les jar-

dins seront ouverts pendant tout ce temps, et il y aura chaque soir, dans la grande prairie, du vin pour les garçons, des jeux et de la danse pour les jeunes filles.

CHŒUR.

AIR des Innocens : *J'ons entendu le carillon.*

Oui, Monseigneur,
J' nous en donnerons
Tant que je pourrons,
Je danserons,
Je chanterons :
Vous serez témoins de not' vive allégresse.
Ici j'avons tretous la même ivresse ;
Pour célébrer la fête d' la Tendresse,
Le cœur et l'esprit,
Tout se réunit.

UN PAYSAN.

Mais quoiqu'i s're, ce rejeton
D'une si bel' famille.

UN AUTRE.

J'ons dans l'idée qu' c'est un garçon.

LES FILLES.

Et nous qu' c'est une fille.

TOUS.

N'importe, enfin, de tout' façon
Not' bonheur est extrême,
Garçon ou fille, fille ou garçon,
J' l'aim'rons itou d'même ;
Oui, Monseigneur,
Je f'rons des vœux pour son bonheur.
Je prierons le ciel de bon cœur
De signaler le jour de sa naissance,
De protéger, de sout'nir son enfance,
D' li conserver pour nous son existence,
Et qu'il soit à jamais
L'amour des Français,
Nous l'aimerons,
Nous l' chérirons,
Nous l' défendrons,
Nos cœurs, nos vœux, le béniront,
Partout l' suivront,
L'accompagn'ront.

(*Tous les Paysans se retirent.*)

SCENE III.

LE COMTE, LA COMTESSE, M. DERMONT, ADOLPHE.

LA COMTESSE.

Mon cher Comte, vous n'avez encore rien appris.

LE COMTE.

Non, j'attends avec impatience ; Germain, que j'ai envoyé à Paris, m'a bien promis de m'apporter en deux heures la nouvelle.

LA COMTESSE.

Et nous tenons toujours notre gageure?

LE COMTE.

Toujours.

LA COMTESSE.

Vous, pour un Prince ; moi, pour une Princesse.

DERMONT.

Ah ! que ne pouvez-vous avoir raison tous deux!

AIR :

Vous pensez comme moi, je gage,
Si Louise, au gré de nos vœux,
De son amour doubloit le gage,
On nous verroit deux fois heureux.

LE COMTE.

Un tel fait, quoique peu vulgaire,
Ne surprendroit pas ses sujets,
Car elle aime par caractère
A multiplier ses bienfaits.

LA COMTESSE.

Comme il n'est pas permis de l'espérer, songez toujours à la fête que je dois donner.

DERMONT.

Madame, mon plan est là (*montrant sa tête.*)

ADOLPHE.

Air nouveau de Mademoiselle Minette.

J'en conviens, ce geste m'étonne,
On ne peut réussir ainsi ;
Cette méthode n'est pas bonne
Dans un jour comme celui-ci.
S'il veut être un bon interprète,
Moi je suis d'avis qu'un auteur
Ne doit pas consulter sa tête,
Et doit tout puiser dans son cœur.

LA COMTESSE.

Tu as raison, mon ami, c'est la source la plus pure.

LE COMTE.

Madame veut donner une fête et célébrer la naissance d'une Princesse ; moi, j'ai aussi ma fête à donner : n'oubliez pas ce que vous m'avez promis.

DERMONT (*montrant son cœur.*)

Monsieur le Comte, mon plan est là.

LE COMTE.

C'est fort bien : arrangez tout pour un Prince.

DERMONT.

Oui, monsieur le Comte.

LE COMTE.

AIR :

Dites que, cher à sa patrie,
Sur le trône un Héros placé,
Par les calculs de son génie
Répara les maux du passé ;
Dites que, grâce à sa prudence,
Du présent il nous fait jouir ;
Et qu'il donne un Prince à la France
Pour nous assurer l'avenir.

DERMONT.

Je n'oublierai pas tout cela.

LA COMTESSE.

Dites que la Princesse doit recevoir en naissant tous les dons de la nature.

AIR : *de Marlane.*

Dites que cet objet auguste
Tiendra de Vénus, la beauté,
De Thémis un cœur droit et juste,
Et de Minerve la bonté ;
Que sur son front
Les Dieux mettront
Grâce, finesse,
Enjoûment et noblesse ;
Dites de plus
Que les vertus ;
En tous les temps seront ses attributs ;
Enfin, dites que l'art de plaire
Deviendra son droit assuré.

DERMONT.

Soyez tranquille, je ferai
Le portrait de sa mère.

LA COMTESSE.

Surtout dépêchez-vous, et distribuez-nous nos rôles le plus promptement possible.

LE COMTE.

Nous attendons les nôtres avec impatience.

ADOLPHE.

M. Dermont, j'espère bien que vous n'oublierez pas votre élève.

LE COMTE.

Et que feras-tu dans notre pièce, mon cher Adolphe ?

ADOLPHE.

Moi, mon père, je veux faire un capitaine de hussards.

LE COMTE.

Vocation militaire !

ADOLPHE.

Oh ! je vous en réponds.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Pour un état, on dit, mon père,
Qu'il faut n'écouter que son cœur ;
Je suis né pour faire la guerre
Je le sens bien à mon ardeur ;

Mars, je veux servir dans ton temple ;
Cette carrière est de mon goût :
On sait par plus d'un grand exemple
Que ce métier-là mène à tout.

LE COMTE.

Il a raison. Madame, voulez-vous continuer votre promenade? (*Il lui donne le bras.*) Viens-tu, Adolphe?

ADOLPHE.

Non, mon père, je reste avec mon précepteur.

LE COMTE.

Mais, peut-être desire-t-il être seul pour travailler : il a deux pièces à faire, une pour Madame et une pour moi.

DERMONT.

Ah ! monsieur Adolphe peut rester.

ADOLPHE.

Sûrement, nous travaillerons même ensemble; n'ai-je pas fait des vers pour ta fête?

LE COMTE.

Allons, puisque tu as sens en verve, soit; tu aideras M. Dermont.

ADOLPHE.

Vous verrez, vous verrez. Je me charge des ballets et de la musique; mais, à propos,

AIR :

Il ne faut pas que je dise
Tout ce qui doit vous ravir ;
Car toujours une surprise
Double le prix d'un plaisir.

Vous applaudirez, j'espère,
A mes airs comme à mes pas,
Je ferai chanter mon père,
Toi, maman, tu danseras.

LE COMTE, LA COMTESSE.

Partons, de peur qu'il ne dise
Tout ce qui doit nous ravir,
Car toujours une surprise
Double le prix d'un plaisir.

LA COMTESSE.

Il pourra, dans son ouvrage,
Bien peindre le sentiment,
L'esprit ne connoît pas d'âge,
Et l'amour est un enfant.
Partons; de peur, etc. etc.

(*Ils sortent.*)

SCENE IV.

ADOLPHE, DERMONT.

ADOLPHE.

Eh bien, M. Dermont, nous allons donc travailler ensemble?

DERMONT.

C'est-à-dire, chacun de notre côté.

ADOLPHE.

Je me mets là. (*Il s'assied.*)

DERMONT.

Et moi ici.

ADOLPHE (*se levant.*)

M. Dermont, il me vient une idée.

DERMONT.

C'est ce qu'il faut quand on compose.

ADOLPHE.

Si nous faisions, pour ce grand événement, un beau mélodrame?

DERMONT.

Y pensez-vous?

AIR:

Le mélodrame exige de l'enflure,
Des sentimens outrés et faux;
Ceux dont nous ferons la peinture
Sont bien plus doux et bien plus beaux:
Des vrais Français nous devons peindre l'ame
Et les transports universels;
Ces sentimens sont, pour un mélodrame,
Beaucoup trop naturels.

ADOLPHE.

Eh bien, à la bonne heure ; mais, quelque chose que vous fassiez ou que nous fassions, souvenez-vous que je veux y figurer en capitaine de hussards.

DERMONT.

C'est impossible ; je veux peindre ce beau jour sous le voile de l'allégorie : par exemple, je suppose que Mars.....

ADOLPHE.

Mars !... Précisément, le dieu de la guerre !... Vous conviendrez, M. Dermont, que Mars et un capitaine de hussards peuvent très bien aller ensemble.

DERMONT.

Oui, et quand je peindrai notre auguste Souveraine sous les traits d'une divinité bienfaisante ?

ADOLPHE.

Raison de plus ; il faut qu'un capitaine soit là, à la tête de sa compagnie, pour la servir et la défendre. Tenez, M. Dermont, quand j'y songe seulement, je me sens électrisé !... Je voudrois déjà me voir le grand plumet, le grand sabre et la moustache.

AIR :

D'un guerrier j'aurai la tournure ;
Mais ce n'est pas tout, et je veux
Un cheval de belle encolure,
Qui soit bien ardent, bien fougueux,
Qui bondisse et se précipite ;
Car vous concevez, mon ami,
Que plus mon cheval ira vite,
Plus tôt j'atteindrai l'ennemi.

DERMONT.

J'admire cette noble ardeur ; voilà un goût bien prononcé.

ADOLPHE.

Le petit Prince sera sûrement un jour colonel ; je veux servir dans son régiment.

DERMONT (*riant.*)

Et si c'est une Princesse !

ADOLPHE.

Eh bien, je serai dans ses pages.

DERMONT.

Tout est prévu.

(*On entend un bruit de tambour.*)

ADOLPHE.

Qu'est-ce que c'est que cela?... le tambour.

AIR : *Adieu, je vous fais mes bois charmans.*

Adieu, je reviendrai bientôt.

DERMONT.

Pourquoi donc vous enfuir si vîte?

ADOLPHE.

Je puis vous assurer qu'il faut
Qu'à l'instant même je vous quitte;
Je dois vous parler sans détour,
Ce bruit guerrier double mon zèle,
Et lorsque j'entends le tambour
Je crois toujours que l'on m'appelle.

(*Il sort en courant.*)

SCENE V.

DERMONT (*seul.*)

M. Adolphe! M. Adolphe! Bon ... il est déjà bien loin.... Quelle vivacité : je serois bien trompé, si avec de telles dispositions, il ne se distingue pas un jour dans la carrière des armes.....

AIR : *De magistrat irréprochable.*

Toujours, par quelqu'heureux présage,
Notre penchant vient se trahir,
Et nous fait, en devançant l'âge,
Anticiper notre avenir :
Ainsi, ce guerrier qu'on renomme,
Aux jeux préférant les travaux,
Dans l'enfant nous offrit un homme
Et dans l'homme offrit un héros.

Adolphe ne revient pas! Voyons, pendant que je suis seul un moment, rassemblons nos idées sur le

plan des deux ouvrages qu'on me demande : M. le Comte veut célébrer la naissance d'un Prince, madame celle d'une Princesse ; commençons par un Prince. (*On entend un bruit de tambour.*) Allons, voilà que l'on vient encore me déranger.

SCENE VI.

DERMONT, ADOLPHE, un petit paysan battant du tambour, quatre gardes-chasse du château, armés de fusils, et rangés sur deux lignes. Adolphe, une épée à la main, est à leur tête et les commande ; il fait ainsi (tambour battant) le tour du théâtre.

ADOLPHE.

Droite, gauche, droite, gauche, droite, gauche, halte, front, arme au bras.....

(*Les gardes-chasse obéissent à chaque commandement.*)

DERMONT (*riant.*)

Ah ! ah ! ah !

ADOLPHE.

Comment me trouvez-vous, M. Dermont ?

DERMONT.

A merveille, mon général.

ADOLPHE.

Général, pas encore ; mais cela viendra : en attendant, voilà une compagnie que j'exerce depuis un mois ; ce sont les gardes-chasse de mon père, le tambour à leur tête : il ne me manque plus que de la musique ; mais on m'a promis pour ce soir les ménétriers du lieu.....

DERMONT.

Que dites-vous là.....

AIR :

Ce projet-là n'est pas très sage,
En changer seroit à propos,
Car un orchestre de village
Pourroit bien jouer un peu faux.

[illegible]

E

T

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ADOLPHE (*bas à la mère.*)

Mais je vous dis de vous en aller; vous voyez bien qu'il faut que j'exerce ma troupe pour la fête.

DERMONT.

Non, restez.

LA MÈRE.

Oui, oui, v'la le fait, monsieur le percepteur.

ADOLPHE (*à part.*)

Attends, attends, j'empêcherai bien que M. Dermont te puisse entendre. (*Il va parler à l'oreille du tambour.*)

LA MÈRE.

Vous savez qu'il y a deux ans, j'ons eu le malheur d'être incendiés.

DERMONT.

Je sais cela.

LA MÈRE.

Grâce à M. le Comte et à madame la Comtesse, j'ons rétabli notre chaumière.

ADOLPHE.

M. Dermont sait tout cela.

LA MÈRE.

Un moment, un moment. L'automne dernier, l'ouragan qui a ravagé le canton nous avoit rendus plus pauvres que jamais; et moi, notre homme et nos enfans, j'étions désolés, désolés. M. Adolphe que v'là, lui-même en personne, est venu par hasard cet hiver cheux nous; j'n'ons pas eu besoin de lui peindre not' misère, ça parloit tout seul; point de pain, point de vêtemens.

DERMONT (*écoutant avec intérêt.*)

Eh bien!

LA MÈRE.

Eh bien! apprenez que.....

ADOLPHE (*fait un signe au tambour, qui fait un roulement.*)

LA MÈRE (*devinant l'intention d'Adolphe.*)

C'est lui, c'est votre jeune élève (*roulement*), qui, chaque semaine (*roulement*) est venu nous apporter l'argent (*roulement*) que son père lui donnoit.

DERMONT (*touché.*)

AIR :

A mes yeux cet aimable trait
Fait votre éloge et vous honore,
Vous vouliez garder le secret
Et c'étoit l'embellir encore.

ADOLPHE.

De mon or, mon père tu veux
Que pour mes plaisirs je dispose,
Moi, je le donne aux malheureux,
N'est-ce donc pas la même chose?

LA MÈRE.

Ah! quel enfant! quel enfant!

SCENE VIII.

Les mêmes, CHŒUR DE VILLAGEOIS.

AIR :

A l'instant nous allons tous entendre
Des détails charmans,
Intéressans.

UN PAYSAN.

Bientôt on va tout apprendre.
On voit sur le ch'min
Germain,
Qui va grand train.

ADOLPHE.

Ce pauvre Germain! le plaisir lui donne des ailes.

LE COMTE (*à la Comtesse.*)

AIR : *C'est un sorcier.*

Voilà donc cette heure attendue
Où nous saurons par qui des deux
La gageure sera perdue.

LA COMTESSE.

Perdre est l'objet de tous mes vœux.

UN PAYSAN.

Plus de doute, Germain arrive :
Entendez-vous claquer son fouet ?

LE COMTE.

En effet,
Il paroît
Satisfait.

TOUS.

Nous voilà tous sur le qui-vive.

(*On amène Germain.*)

Parle, Germain, dépêche donc.

SCÈNE IX.

Les mêmes, GERMAIN (*avec ses grosses bottes*), etc.

GERMAIN (*levant son chapeau.*)

C'est un garçon, c'est un garçon.

(*Les hommes s'embrassent, et Adolphe saute de joie.*)

TOUS RÉPÈTENT :

C'est un garçon. (*bis.*)

(*Pendant ce tableau, le tambour fait un roulement.*)

LE COMTE.

Tiens, Germain, voilà pour ta bonne nouvelle.

GERMAIN.

Ah ! mon cher maître, de Paris ici je n'ai pas mis cinq quarts d'heure, et il y a quatre grandes lieues. Je crois que mon cheval devinoit ma pensée.... La pauvre bête ! elle a bien besoin de boire un coup, et moi aussi.

ADOLPHE.

Je vais te chercher du vin.

GERMAIN.

Si vous saviez, partout où j'ai passé.... quelle joie! quels cris!

Air : *Esclave de la mode.*

Vous devinez sans doute
Qu'on se pressoit,
Qu'on bordoit
La route;
Et, chacun dans le doute,
De loin me demandoit:
Qu'est-ce que c'est? (*4 fois.*)

Et moi, tout en allant ventre à terre, je criois : C'est un Prince!

ADOLPHE (*lui apportant un verre.*)

Tiens, tiens..... cela te redonnera des forces.

GERMAIN.

Ma foi, ça se trouve à propos... à la santé du Roi de Rome. Grand merci, notre jeune Monsieur (*il boit*); et puis des fusées par-ci, des pétards par-là, toutes les cloches en mouvement, des rubans aux chapeaux, des danses, du vin, de la musique, des chansons..... faut voir ça, Monseigneur.....; c'est toute la France en goguettes.

LE COMTE.

Allons, puisqu'il y a des fêtes partout, nous aurons aussi la nôtre. Je remets à tous mes fermiers une année de leur bail, et je dote de 600 fr. la fille la plus vertueuse du village.

LA MÈRE.

Ah! Monseigneur, voilà le plus beau jour de notre vie.

ADOLPHE.

Allons, marchand de chansons, remonte sur ta chaise, et une ronde de circonstance.

LE MARCHAND.

Il suffit, monsieur le chevalier, vous serez content.

(*à sa femme.*) Allons notre femme, fais ronfler le tambour de basque.

ADOLPHE (*se mettant à la tête de sa troupe.*)

Allez toujours, je me charge de l'accompagnement.

LE CHANSONNIER.

Vaudeville final.

AIR :

La chanson, vive interprète,
Aux plus doux transports se prête,
Tous les cœurs, pour cette fête,
Sont à l'unisson.
On chante à Strasbourg,
Et l'on chante à Vicence,
On chante à Fribourg,
Hambourg et Pétersbourg,
On chante à Florence,
On chante à Constance,
Dans l'Europe enfin,
On n'entend qu'un refrain.

CHŒUR.

La chanson, etc. etc.

GERMAIN.

AIR :

Sur nous la sagesse qui veille,
Ramène la paix en tous lieux ;
Mais l'ami du jus de la treille,
En temps de guerre vivoit mieux.
De cette bonne intelligence,
Un franc buveur n'est pas flatté ;
Car pour l'Autriche et pour la France,
Il ne faut plus qu'une santé.

CHŒUR.

La chanson, etc. etc.

LE PRÉCEPTEUR.

AIR :

D'une famille glorieuse
Le ciel augmentant la splendeur,
Va la rendre encor plus nombreuse ;
Un frère promet une sœur.

Auguste enfant qui viens de naître ;
C'est toi que je prends à témoin ;
Lorsque l'on voit l'Amour paroître ;
Les Grâces ne sont pas bien loin.

CHŒUR.

La chanson, etc. etc.

ADOLPHE.

AIR :

Pour une Reine auguste et chère,
Fille immortelle des Césars,
L'art de régner, c'est l'art de plaire,
Et ses ordres sont ses regards.
Son bien, c'est l'amour qu'elle inspire,
Nos hommages sont ses tributs,
Sa puissance est dans son sourire,
Sa parure est dans ses vertus.

CHŒUR.

La chanson, etc. etc.

LA MÈRE RICHARD.

AIR :

Chacun desiroit à la ronde
C'qui nous arrive en ce moment :
Ainsi, rien qu'en venant au monde,
Un enfant rend chacun content.
Le bien qu'à nos cœurs il sait faire,
Pour la suite nous en promet :
Que sera donc sa vie entière,
Si sa naissance est un bienfait !

CHŒUR.

La chanson, etc. etc.

LA COMTESSE (*au Public.*)

AIR : *On ne s'avise jamais de tout.*

D'un couple auguste, ornement de notre âge,
Pour fêter la grâce et la valeur,
On auroit pu sans doute en leur honneur
En dire encor bien davantage.
L'auteur fit, malgré lui,
Maint oubli ;
Une chose
En est cause,
Et d'un mot l'absout.
Sur eux quelque bien qu'on dise,
On ne s'avise
Jamais de tout.

Quand leur nom,
Qui se répète
Vous sert à tous d'interprète,
Que vos mains, pour cette fête,
Soient à l'unisson.

CHŒUR.

Quand leur nom, etc. etc.

FIN.

Barré, Pierre Yves

LES

DEUX EDMON,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. BARÉ, RADET ET DESFONTAINES;

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, à Paris, sur LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, le 18 Avril 1811.

Prix : 1 franc 50 cent.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET Cie.,
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N°. 4.

PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

1811.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte DE S. ELME, sous le nom d'Edmon. (Uniforme de Hussard polonais.)	MM. *Henri.*
GERMAIN, fermier du Comte.	*St.-Léger.*
REMI, régisseur de la terre du Comte.	*Fontenay.*
EDMON, neveu de Germain et soldat du régiment du Comte. (Même uniforme.)	*Joly.*
Le Bailli.	*Edouard.*
ELOI, garçon jardinier du château.	*Justin.*
Mad DELMARE, veuve d'un ancien officier.	Mad. *Bodin.*
CLARA, sa fille.	Mlle. *Rivière.*
GERMAINE, femme de Germain.	Mad. *Hervey.*

La scène est au village.

S'adresser pour les accompagnemens et les petits airs, à M. DOCHE, au Théâtre du Vaudeville, à Paris.

LES DEUX EDMON,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une place de village ; à la gauche du spectateur, l'entrée de la ferme de Germain ; ensuite la maison du Bailli ; et du même côté la grille du parc qui conduit au château. A la droite on voit la maison de Mad. Delmare. A peu près au milieu de la scène s'élève un arbre isolé, au pied duquel il y a un lit de gazon. Dans le fond règne un côteau derrière lequel on découvre la campagne.

SCENE PREMIERE.

Troupe de Villageois, *arrivant précédés d'un tambour*, ensuite S. ELME, RÉMI, LE BAILLI.

(*Au roulement de la caisse, S. Elme sort de la ferme, Rémi du parc, un paysan frappe à la porte du Bailli*).

LE PAYSAN, *après avoir frappé.*

Monsieur le Bailli, on vous attend.

LE BAILLI, *sortant de chez lui.*

Vous voilà tous, c'est bien, nous allons faire la proclamation accoutumée, et nous commencerons ici. Roulement de tambour... assez. (*Le tambour s'arrête.*) Mes enfans, vous savez tous que chaque année, à pareil jour qu'aujourd'hui, celui qui gagne le prix de l'arquebusee est élu roi de l'arquebuse.

TOUS.

C'est connu.

LE BAILLI.

En conséquence :

Air nouveau de M. Doche.

De par le Roi de l'an passé,
Tout chevalier de l'arquebuse
Doit se rendre au château pour le prix annoncé :
A moins d'une valable excuse,
Nul n'en peut être dispensé,
De par le Roi de l'an passé.

TOUS.

Nul n'en peut être dispensé,
De par le Roi de l'an passé.

LE BAILLI.

Parmi les filles du village,
Avant la fête on choisira
La plus jolie et la plus sage,
Et le vainqueur en recevra
Le prix et le baiser d'usage.
L'amour, l'honneur, tout vous engage,
Nul n'en peut être dispensé,
De par le Roi de l'an passé.

TOUS.

Nul n'en peut être dispensé,
De par le Roi de l'an passé.

Le Bailli et les villageois sortent en répétant les deux derniers vers. Remi et S. Elme restent.

SCENE II.

S. ELME, REMI.

S. ELME.

Eh bien, Remi, ai-je des lettres ?

REMI.

Non, monsieur le comte.

S. ELME.

Cela m'étonne.

REMI.

Ainsi, voilà Monsieur le comte de S. Elme, colonel, devenu, sous l'habit de soldat, et sous le nom d'Edmon, chevalier de l'arquebuse.

S. ELME.

En continuant ainsi, je ferai mon chemin.

REMI.

Et tout cela, grace à votre déguisement, auquel je regrette quelquefois de m'être prêté.

S. ELME.

Pourquoi ?

REMI.

Je crains ici quelque tendre sentiment.

S. ELME, *à part.*

Aurait-il deviné mon amour pour Clara. (*haut*) Que veux-tu dire ?

REMI.

Récapitulons, monsieur le comte. Une affaire d'honneur dans laquelle vous avez eu tout l'avantage, vous oblige à vous éloigner de votre régiment, et à changer de nom ; une affaire d'intérêt vous appelle en même tems dans cette terre où vous n'êtes pas connu, attendu qu'elle fait partie de la succession de votre oncle, et que vous n'en avez pas encore pris possession. Moi, que vous avez eu la bonté de conserver dans mon emploi de régisseur, craignant qu'on ne vienne vous chercher ici, je vous présente à Germain, votre fermier, comme un ami du nouveau seigneur, qui est forcé de se cacher, et, à ma prière, il se détermine à vous recevoir chez lui, en vous faisant passer pour un neveu qui sert dans votre régiment, et qu'il n'a jamais vu.

S. ELME.

Eh ! bien ?

REMI.

Si j'avais mis le loup dans la bergerie !

S. ELME.

Plait-il ?

REMI.

La fermière est jolie, vive et fort aimable ; elle a tout au plus trente ans, vous en avez à peine vingt-six, vous êtes bien fait, de bonne mine....

S. ELME.

Je sais tout cela ; après ?

REMI.

Air *Du Vaudeville de M. Guillaume.*

L'esprit est prompt et le cœur est fragile ;
Joli minois égare la raison :
L'amour est fin, sournois, agile,
L'occasion fait le larron...

S. ELME.

Eh ! laisse-là tes proverbes.

REMI.

Ah ! s'il est vrai que de plus d'un ménage,
En ville on trouble le bonheur,
Laissons du moins aux maris de village
Le repos et l'honneur.

S. ELME.

Et qui pense à les troubler ?

REMI.

Germaine n'est qu'une paysanne ; mais cela ne me rassure pas.

S. ELME.

Non ?

REMI.

Air : *Dans cette maison à quinze ans.*

Lorsque long-tems on fut épris
De ces coquettes sémillantes,
Dont facilement à Paris
On fait les conquetes brillantes ;
Si l'on vient, en amant discret,
Habiter un champêtre asile,
C'est pour y chercher en secret
Certain piquant, certain attrait,
Qu'on ne trouve point à la ville.

S. ELME.

Méme air.

Eh ! mon ami, c'est à Paris
Qu'on voit de ces femmes charmantes,
Que leurs attraits toujours sans prix
Rendent sans cesse plus piquantes.
Mais quand on aspire au bonheur,
On vient dans un champêtre asile,
Chercher une âme, une douceur,
Une innocence, une candeur
Qu'on ne trouve guère à la ville.

REMI.

Germaine a pour vous une tendresse, une affection....

S. ELME, *à part.*

Il ne se doute de rien.

REMI.

Germain, sans en rien dire, est jaloux et très-jaloux des caresses que Germaine fait à son prétendu neveu.

S. ELME.

Va, va, je n'ai point d'amour pour Germaine, Ger-

maine n'en a point pour moi ; elle m'aime de bonne amitié, et je lui rends cette amitié-là de tout mon cœur, voilà tout ; son mari aurait grand tort d'en concevoir de la jalousie.

REMI.

Dieu le veuille !

S. ELME.

Au reste, tout ceci ne peut durer long-tems : j'espère d'un moment à l'autre recevoir la nouvelle que mon affaire est arrangée, et alors je me ferai connaître.

REMI.

Cela ne saurait arriver trop tôt pour la tranquillité de Germain.... Mais le voici lui-même.

SCÈNE III.

Les Mêmes, GERMAIN.

GERMAIN, *à part.*

Ce biau neveu-là me chifonne l'esprit ; lia là-dessous queuque maquignonage qui n'est pas clair.

REMI.

Bonjour, Germain.

GERMAIN.

Serviteur, monsieur Remi.

S. ELME.

Mon cher oncle, je vous souhaite bien le bonjour.

GERMAIN.

Vot' valet, monsieur mon neveu. (*à part.*) Faut que je profite du moment pour li bailler son congé. (*haut.*) Ah ! çà, écoutez donc ; M. Remi que v'là nous a prié d'être votre oncle, j'y ons consenti pour lui faire plaisir ; mais çà n' devait être que pendant quinze jours, et v'là un mois que dure c'te parenté-là ; faut qu' çà finisse.

REMI, *bas à S.-Elme.*

Vous l'entendez ?

S.-ELME.

Eh ! quoi, M. Germain....

GERMAIN.

Je n'voulons pus de c'te manigance-là,

S.-ELME.

Auriez-vous à vous plaindre de moi ?

GERMAIN.

Non, ben du contraire. J'serions charmé d'avoir un neveu comme vous, et j'voudrions que le mien, que je n'connais pas, vous r'ssemblît ; mais vous faire passer pour lui, c'est mentir en d'vers tout l'monde, et par-dessus tout en d'vers ma femme, et j'n'aimons pas çà.

S.-ELME.

Ah ! M. Germain !....

GERMAIN.

Non, monsieur.

Air : *Une Abeille toujours chérie.*

Vot' secret pèse sur mon âme ;
Tout c' qu'est mystère n' me vaut rien,
Et quand je m' tais avec ma femme
Queuqu' chos' là m' dit qu' çà n'est pas bien.
Jusqu'à la moindre bagatelle,
J' voulons qu' tout li soit confié,
A cell' fin qu' dans tout avec elle
Je soyons toujours de moitié.

S.-ELME.

Mais, songez....

GERMAIN.

Par là-dessus, que Germaine qui n'sait pas not' supposition, vous donne tout' l'amitié qu'all' doit à mon propre neveu, et qu'vous, qui savez ben qu'all' n'est pas vot' tante, vous li rendez c't' amitié là avec une vivacité...

S.-ELME.

Bien naturelle dans ma position.

GERMAIN.

Naturelle, si vous voulez ; mais j'dis moi, qu'çà n'doit pas être, et qu'çà m'contrarie. Tous ces biaux déguisemens-là n'disent rien de bon.

REMI.

Celui de monsieur, je vous le répète, n'est que la suite d'une affaire d'honneur.

S.-ELME.

Eh ! sans doute.

GERMAIN.

Eh ! ben, v'là c'que j'n'entends pas.

Air *Du vaudeville de la Fille en loterie.*

En fait d'honneur, au fond du cœur,
Vous savez tout c' qui faut qu'on sache;
Mais moi j' ignor' comment l'honneur
Veut qu'un honnête homme se cache:
Et t'nez, franch'ment ce qui m'paraît
Un' chose pu simple et pu claire,
C'est qu'souvent on cache c' qu'on est
Pour mieux cacher c' qu'on voudrait faire.

(*A part.*) Atrappe çà.

S.-ELME.

Me soupçonneriez-vous de mauvaises intentions ?

GERMAIN.

Je ne le dis pas.

S.-ELME, *à Germain.*

Vous savez bien pourquoi nous n'avons pas mis Germaine dans notre secret.

REMI.

Le lui confier, c'était le dire à tout le village.

GERMAIN.

C'est vrai qu'all' est un tantet babillarde; mais enfin, v'là qu'est dit. J'ons pris not' parti, prenez l' vôtre.

S.-ELME.

Allons, M. Germain, un peu de patience.

REMI.

Oui, encore quelque tems.

GERMAIN.

Pas possible.

S.-ELME.

Air : *Dans ce salon où du Poussin.*

Accordez-nous, mon cher ami,
Jusqu'à la fin de la semaine.

REMI.

Ah ! c'est bien peu.

GERMAIN.

Non, monsieur R' mi.

S. ELME.

Eh bien deux jours...

GERMAIN.

Eh ! non, morguenne.

REMI.

Quoi ! vous nous refusez cela ?

S. ELME.

Deux jours, vous dis-je, sans remise.

GERMAIN.

Bén vrai?

S.-ELME.

Je vous en donne ma parole.

REMI.

J'en suis caution.

GERMAIN.

A la bonne heure.

J'attendrai donc ces deux jours-là
Mais l'troisième j' vous débatise. (*bis.*)

S.-ELME.

Soit, et jusques-là, je vous promets d'être très-réservé avec Mad. Germaine.

GERMAIN.

J'verrons çà.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, GERMAINE.

GERMAINE.

Eh ! ben, quoiqu' tu fais donc là, not' homme ? Quand veux-tu donc t'habiller pour la fête d' l'arquebuse? Me v'là prête, moi.

GERMAIN.

Tout-à-l'heure, j'ai l' temps.

GERMAINE.

Vot' servante, M. Remi. Bon jour, Edmon ; bon jour, mon garçon.

S.-ELME, *froidement.*

Bon jour, ma tante.

GERMAINE.

Hein !... qu'est-ce que t'as donc?

S.-ELME.

Rien.

GERMAINE.

Comment, rien?..

S.-ELME.

Non, je n'ai rien.

GERMAINE.

Mais si... Parle donc, not' homme, est-ce que tu l'as dit queuqu'chose ? Est-ce que tu l'as grondé ? Est-ce qui m'boude, lui qui m'embrasse tous les matins, et plutôt deux fois qu'une ? J'gage que tu l'auras tarabusté, et pour rien sûrement... V'là comme sont ces oncles.... Mais voyez un peu s'il me regardera !

GERMAIN, *bas à S.-Elme.*

Ah ! çà, écoutez donc, faut être réservé, mais n'faut pas être malhonnête.

GERMAINE.

Eh ! ben, viendra-t-il m'embrasser ?

S.-ELME, *vivement.*

De tout mon cœur, ma bonne tante.

GERMAIN.

Il n'se fait pas prier... Morgué, faut être parent d'ben loin pour s'faire tant d'amitiés.

REMI, *à part.*

Germain n'est pas à son aise.

GERMAINE.

Ah ! çà, Edmon, c'est aujourd'hui qu'on tire l'prix d' l'arquebuse, faut t'signaler, mon garçon.

S.-ELME.

Je ferai de mon mieux.

GERMAINE.

Air : *Du Ballet des Pierrots.*

Ton oncle n'a pu la main sûre,
C'est à toi de le remplacer.
Bon courage, i' faut t' mettre en m'sure ;
V'là l'moment de te surpasser ;
Pour toi j' forme un heureux présage,
Et c' prix-là te r' viendra de droit,
Si l' pu beau garçon du village
En est aussi le plus adroit.

GERMAIN.

Allons, allons, v'là qu'est bon ; i n'faut pas tant faire d'complimens à la jeunesse.

GERMAINE.

Il est si genti ; et avec çà, un garçon rangé, poli avec

tout l'monde, qui n'jure jamais, qui n'met pas les pieds au cabaret...

GERMAIN.

Auras-tu bientôt fini?

GERMAINE.

Et toi qui m'disais sans cesse, en me parlant de lui, que c'était un libertin, un ivrogne....

GERMAIN.

Dame, j'croyais moi c'qui m'avions dit; je ne l'avais jamais vu, ce cher neveu.

QUATUOR de M. Doche.

GERMAINE.

Edmon est doux, honnête et sage;
Il est sensible, il a bon cœur;
Aussi chacun l'aim' dans l' village
A sa famille il fait honneur.

Ensemble

GERMAIN, *à part.*

Morgué c't' amitié-là m' tourmente,
Je n' méritons pas tant d'honneur.

S. ELME.

Mon cher oncle, ma chère tante,
Vos bontés pénètrent mon cœur.

REMI, *à part.*

Elle a raison, la bonne tante,
A la famille il fait honneur.

GERMAINE.

Mon cher neveu, que j' sis contente,
A tes parens tu fais honneur.

GERMAIN, *à Remi, à part.*

Çà, monsieur R'mi, j'ons vot' parole,
Dans deux jours il quitt' ra son rôle,
Not' parentage s'ra fini.

REMI.

Je vous en réponds, mon ami.

GERMAIN.

Dans deux jours monsieur s' ra parti.

REMI.

Dans deux jours tout sera fini.

GERMAINE.

Germain, faut faire un sacrifice,
Pour dégager ce cher enfant.

GERMAIN.

Non pas, faut qu'il reste au service,
Et qui r'tourne à son régiment.

GERMAINE.

Il est fort, il a bon courage,
Il peut t'aider dans ton ouvrage.

GERMAIN.

Tout ainsi qu' lui j'ai du courage,
Et j' veux tout seul fair' mon ouvrage.

GERMAINE.

Faut dégager ce cher enfant.

GERMAIN.

Non, faut qu'i r'tourne au régiment.

GERMAINE.

Edmon est doux, honnête et sage;
Il est sensible, il a bon cœur :
Aussi chacun l'aim' dans l' village,
A sa famille il fait honneur.

GERMAIN.

Deux jours encor, pas davantage,
Faudra fair' contr' fortun' bon cœur :
Mais je n' veux pas qu' dans not' village
C' biau parent-là m' fass' tant d'honneur.

Ensemble

S. ELME, *à Remi.*

Jespère que dans son ménage
Bientôt il n'aura plus d'humeur :
Germain n'eut jamais pris d'ombrage
S'il avait pu lire en mon cœur.

REMI, *à S. Elme.*

Deux jours encor, pas davantage,
Ou Germain prendra de l'humeur :
Il craint qu'un parent aussi sage
Ne lui fasse un peu trop d'honneur.

SCENE V.

GERMAINE, S. ELME.

GERMAINE.

Mon ami, je ne sommes que nous deux, causons un peu de tes petites affaires.

S. ELME.

Ma chère tante, je suis on ne peut pas plus sensible aux marques d'amitié que je reçois de vous tous les jours.

GERMAINE.

Les soldats n'ont pas ordinairement le gousset bien garni : v'là une fête qui va t'occasionner un peu de dépense, t'auras des amis à régaler dans le village ; car vois-tu, Edmon, faut êtr' ménager, mais n'faut pas être avare ; et puis queuqu'fantaisie, un bouquet, un ruban à donner à queuq' jeune fille.... c'nest pas tout d'être joli garçon, faut encor, par-ci, par-là, faire queuqu'petits cadeaux : et pour çà, faut qu'un jeune homme ait de l'argent dans sa poche.

S. ELME.

Oh ! j'en ai.

GERMAINE, *sortant une bourse de sa poche.*

Tiens, j'ons là un petit boursicot en réserve ; çà viendra ben pour les petites dépenses que tu seras dans le cas de faire.

S. ELME.

Bien obligé, j'ai de quoi fournir à tout cela, grace à mes petites économies.... voyez plutôt.

GERMAINE.

Trois louis d'or, deux écus de six francs..... diantre ! mais t'es riche au moins. Allons, allons, t'as raison ; j'vas garder c'que j'te destinais, mais à condition que quand t'en auras besoin, tu t'adresseras à moi.... Songe que çà t'appartient.... tu me l'demanderas, n'est-ce pas ?

S. ELME.

Oui, ma bonne tante.

GERMAINE.

Ce n'est pas la peine d'en parler à ton oncle, i' n'faut pas qu'çà empêche c'qui pourra t'donner d'son côté ; car il est bon homme, Germain ; c'est un cœur excellent, et tous les jours je m'félicite de l'avoir préféré à ben d'autres pu jeunes que lui ; aussi v'là tout-à-l'heure cinq ans qu'il est mon mari ; eh ben, j'nous aimons ni pus ni moins que lorsque j'nous épousimes.

S. ELME.

Ah ! oui, votre union fait plaisir à voir.

GERMAINE.

Air : *Du Vaudeville du Printems.*

D' puis qu' Germain m'a prise pour femme
J' somm' tous deux égal' ment contens ;
La seul' peine qu'il ait dans l'âme
C'est de c' que j' n'avons pas d'enfans.
Ce s' rait son bonheur d'être père ;
C'est ben naturel, quant à moi,
I' m'sembl' qu'i' vient de m'rendre mère
En m' donnant un n' veu tel que toi.

S. ELME.

Bonne Germaine, votre amitié, vos aimables attentions.. croyez qu'un jour...

GERMAINE.

Mais c' n'est pas tout. Dis-moi, mon garçon, l'y a de jolies filles dans l'village, est-ce que tu n'en as pas encore distingué queuqu' s'unes ?

S. ELME.

Mais...

GERMAINE.

Oui, voyons, fais-moi ta confidence.

S. ELME, *à part.*

Si j'osais... pourquoi pas ? Germaine peut m'être utile.

GERMAINE.

Eh ! ben ?

S. ELME.

Ah ! ma tante.

GERMAINE.

Tu soupires... T'es amoureux ; j' m'en doutais ; la fille est-elle gentille ? te convient-elle ? est-elle riche ? est-elle aimable ?

S. ELME.

Air : *Tout le village me l'envie.*

C'est la plus belle du village,
Maintien parfait, joli corsage ;
A la fois modeste et décent,
Son regard est vif et piquant ;
De la candeur elle est l'image :
Oui, tout en elle sait charmer,
Dès qu'on la voit il faut l'aimer.. (*bis.*)
Sa douce voix, son doux langage
De sa bonté sont le présage,
L'amour, timide et circonspect,
Auprès d'elle est dans le respect.
Elle est si sage ! (*bis.*)

C'est la plus belle du village ;
Maintien parfait, joli corsage ;
A la fois modeste et décent,
Son regard est vif et piquant ;
De la candeur elle est l'image,
Tout en elle sait vous charmer,
N'est-ce pas là vous la nommer ? (*bis.*)

GERMAINE.

Pardi sûrement, c'est not' voisine, la fille de madame Delmare, l'aimable Clara.

S. ELME.

N'est-ce pas qu'elle est charmante ?

GERMAINE.

Oh ! oui : mais c'n'est pas là c' qui t' faut : d'abord' c'est une demoiselle, et puis çà n'a rien, c' qui fait qu' la mère s'est r'tirée dans c'te p'tit' maison où elle vit du peu de r'venu qui l'i a laissé feu M. Delmare son mari, qui était un ancien officier.

S. ELME, *vivement.*

Son père était officier ?

GERMAINE.

Et officier supérieur ; mais malheureusement il était l'ami du seigneur de not' village : ces deux amis-là passaient leur vie à jouer ensemble, et à jouer gros jeu ; si bien qu'un jour qu'ils jouaient comme de coutume, v'là qu' monsieur Delmare perd soixante mille francs dont i n'peut s'acquit'er en d'vers son ami, que moyennant une rente de trois mille livres qu'i payait d'son vivant sur les pensions qu'il avait comme ancien militaire : mais à sa mort qu'est arrivée au bout de deux ans ; sa veuve s'est trouvée hors d'état d' continuer l' paiement d'la rente, dont v'là trois années arriérées qu'elle doit à not' nouveau seigneur, qui p' t'êt' ben n'li fra pas pu d'grace que l'autre qui la tourmentait joliment avant d'mourir.

S. ELME.

Oh ! je connais M. de S. Elme, et je suis bien sûr qu'il ne la chagrinera pas.

GERMAINE.

Tant mieux, car çà fait d' ben braves dames : gnia guère qu'un an qu'all's demeurent dans ce village, où c' quall's ont acheté c'te modeste maison, après en avoir vendu une ben pu belle à deux lieues d'ici. La mère dit qu'elle n'a qu'un

regret, c'est de ne plus pouvoir obliger comme autrefois ; et sa fille, c'est la vertu même, compâtissante, serviable, toutes les fois qu' l'occasion s'en présente, adorant sa mère, ne la quittant jamais ; aussi n'y a personne dans l'village qui n' la chérisse et ne la respecte.

S. ELME.

Je le crois sans peine ; tout ce que vous dites là se peint sur sa figure.

GERMAINE.

Mais dis donc, mon neveu, ton colonel pourrait te protéger auprès de madame Delmare ; s'il a d'l'amitié pour toi....

S. ELME.

Oh ! nous sommes très-bien ensemble, et je compte beaucoup sur lui.

GERMAINE.

Bon, et mamselle Clara t'aime-t-elle bien ?

S. ELME.

Je ne sais.

GERMAINE.

Comment ?

S. ELME.

Je n'ai pas encore osé lui parler de mon amour.

GERMAINE.

Mais tant pis ; faut te déclarer, n'faut pas être timide. Un militaire : t'es ben tourné, t'as d'esprit, des manières polies ; avec ça, qu' t'as pu l'air d'un monsieur que d'un paysan, tu plairas, j'en suis sûre.

S. ELME.

Air : *A côté d'un grand Mélize.*

J'avais écrit une lettre.

GERMAINE.

Une lettre, c'est fort bien.

S. ELME, *la lui montrant.*

Mais comment la lui remettre ?

GERMAINE.

Faut en chercher le moyen.

S. ELME.

C'est que je ne vois personne
Qu'ici je puisse en charger.

GERMAINE, *prenant la lett.*

Ton intention est bonne :
J' la rendrai pour t'obliger.

S. ELME.

Vous-même... ah ! ma chère tante
L'espérance est dans mon cœur.

GERMAINE.

Comme j' serais donc contente
Si j'assurais ton bonheur !

S. ELME.

Ah ! de ma reconnaissance
Vous sentirez les effets.

GERMAINE.

C' mariage-là s'rait l'assurance
Que tu n' nous quitt'rais jamais.
V' là qu' ton oncle avance en âge,
Toi, t' es jeune et t' as d' bons bras ;
Tous les jours au labourage
Lestement tu le s' cond' ras.
Pour les p' tits soins du ménage
Ta femme et moi j' s' rons d' moitié ;
Puis j'arons après l'ouvrage
Et l'amour et l'amitié.

ENSEMBLE.

Et l'amour et l'amitié.

GERMAINE.

Sois tranquille, mon garçon, la journée ne se passera pas sans que j' trouve le moment de remettre ta lettre à mamselle Clara.

(*Elle rentre.*)

SCENE VI.

S. ELME, *seul.*

Qu'elle est bonne, cette Germaine! enfin Clara va connaître mes sentimens, et si je parviens à lui plaire sous le nom d'Edmon, je jouirai du plaisir d'être aimé pour moi-même, et de faire le bonheur de celle qui seule peut me rendre heureux.

SCÈNE VII.

S. ELME, REMI.

REMI.

Monsieur, je viens de préparer votre arme et la mienne pour le prix que l'on va tirer.

S. ELME.

Comment! la tienne... est-ce que tu te mets sur les rangs?

REMI.

Oui, Monsieur.

S. ELME.

Ah! tu as des prétentions?

REMI.

Oui, monsieur, et ce n'est pas d'aujourd'hui.

S. ELME.

Non.

REMI.

Air : *J'ai vu partout dans mes Voyages.*

Pour le grand prix de l'arquebuse,
Je concours depuis quatorze ans;
Et toujours le sort me refuse
Le grand prix auquel je prétends.
Certes! d'après ce que j'avise,
Le but doit être mal planté,
Car toujours au milieu je vise,
Et toujours je mets à côté.

S. ELME.

Tu as raison; c'est la faute du but. Ah! çà, comme nous en sommes convenus, tu es censé avoir reçu des ordres de ton nouveau maître, pour que tout le village soit bien traité au château pendant trois jours.

REMI.

Tout est disposé pour cela, et comme le vin pourrait nous manquer, Eloi, le fils de votre jardinier va se rendre au village voisin chez le plus fameux vigneron du canton, pour nous en ramener deux pièces.

S. ELME.

Fort bien.

REMI.

Je dois vous dire aussi que tous nos habitans sont ras-

Ainsi, je sais prendre courage ;
Toujours dispos, toujours gaillard,
Gaiment je charme le voyage,
Et j'arrive tôt ou tard.

A voyager je passerais ma vie, etc.

REMI.

Il paraît que vous ne vous ennuyez pas ?

EDMON.

Moi, m'ennuyer !.... pas si bête. A présent que je suis sûr d'être ici, donnez-moi un peu des nouvelles de mon oncle.

REMI.

Ah ! vous avez un oncle dans le pays ?

EDMON.

Certainement que j'ai un oncle, et une tante qui est bien gentille, à ce qu'on dit, car je n'ai jamais vu ni l'un, ni l'autre.

REMI.

Ah ! mon dieu ! est-ce que ce serait... Comment s'appelle-t-il, votre oncle ?

EDMON.

Parbleu ! il s'appelle Germain.

REMI, *à part.*

C'est lui, c'est le véritable Edmon.

EDMON.

Fermier de la ferme du château.

REMI, *à part.*

O ! ciel ! quel embarras pour mon maître !

EDMON.

Vous le connaissez ?

REMI.

Un peu.

EDMON.

Est-ce un bon vivant ?

REMI.

Oui, oui... (*A part.*) Voilà monsieur le comte forcé de se faire connaître.

EDMON.

Vous allez donc m'enseigner....

SCENE X.

Les Mèmes, ÉLOI.

ÉLOI, *un fouët à la main.*

Air: *De la Galopade.*

Le ch'val, la charrette et moi,
J'somm' prêts à nous mettre en route,
Et j' vous garantis qu'Éloi
Remplira ben son emploi.
Pour la sûr'té du vin, j' croi
Qu' sur moi vous n'avez pas d' doute?
En ch'min j' boirais plutôt d' l'eau
Que de percer le tonneau.

REMI.

Tiens, tu donneras ce billet-là à Bertrand, et tu chargeras deux pièces de vin, de son meilleur.

ÉLOI.

De son meilleur, c'est entendu.

REMI.

Et tu le goûteras.

ÉLOI.

Et je le goûterai.

EDMON, *arrêtant Eloi.*

Un moment. (*à Remi*) Ventrebleu! vous êtes encor un homme d'esprit, vous.

REMI.

Heim?

EDMON.

Comment, vous envoyez ce blanc bec là goûter du vin! Est-ce que çà s'y connaît? est-ce que çà peut s'y connaître? je vous le demande!

ÉLOI.

Ah! dame, pas beaucoup encore; mais quoiqu'çà.....

EDMON.

Vous l'entendez.

REMI, *à part.*

Parbleu! sa réflexion me fait naître une bonne idée..... oui.... excellent moyen de l'éloigner. (*Haut.*) Dites donc,

monsieur le soldat, vous paraissez un bon enfant, et je vous crois obligeant.

EDMON.

Quand je le peux, c'est mon devoir.

REMI.

Si vous n'étiez pas si fatigué, je vous prierais d'aller me goûter ce vin-là.

EDMON.

Moi, fatigué! jamais quand il s'agit de rendre service.

ÉLOI.

C'est qu'il y a un peu loin d'ici. Vous m'direz, monsieur pourra monter sû la cariole.

EDMON.

Non pas en allant; en revenant, nous verrons.

REMI.

C'est qu'il faut partir tout de suite.

EDMON.

A l'instant. J'embrasserai mon oncle et ma tante un peu plus tard. C'est égal, je ne les connais pas... çà n'y fera ni froid, ni chaud.

REMI, *bas à Eloi.*

Arrange-toi pour revenir demain. Voilà pour payer ta dépense, et garde-toi de dire à ce soldat que Germain a son neveu chez lui.

ÉLOI.

Oui, monsieur.

EDMON.

Allons, cadet, en avant, mon fils.

ÉLOI.

J'allons prendre la charrette au bout de la ruelle..

EDMON.

Sans adieu, papa.

REMI.

Ah! çà je m'en rapporte à vous.

EDMON.

Soyez tranquille.

Air: *Un Chanoine de l'Auxerrois.*

En fait de vin, je suis vraiment
Le plus gourmet du régiment;

Eh! morbleu! j'en fais gloire!
C'est qu'il faut qu'un marchand de
Se lève un peu de grand matin,
S'il veut m'en faire accroire.
Le vôtre fut-il un fripon,
Du fripon mon goût vous répond,
Car pour savoir si le vin est bon,
Je vous promets d'en boire.

Ensemble

REMI.

Oui, pour savoir si le vin est bon,
Je vous charge d'en boire.

ELOI, *à part.*

Oui, pour savoir si le vin est bon,
J' crois ben qu'il en va boire.

EDMON.

Car pour savoir si le vin est bon,
Je vous promets d'en boire.

(*Eloi et Edmon sortent.*)

SCENE XI

REMI, *resté seul.*

Nous en voilà débarrassés jusqu'à demain, et ça n'est pas malheureux : demain, monsieur le comte, vous vous en tirerez comme vous pourrez... (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Mais voici tout le village ; sans doute, on a nommé la jeune fille...

SCENE XII.

REMI, GERMAIN, GERMAINE, S.-ELME, LE BAILLI, tout le village.

(*Le Bailli entre chez Mad. Delmare.*)

CHŒUR.

Air : *Du Vaudeville de Bancelin.*

Le bon choix
Qu'on vient de faire,
A chacun ici doit plaire,
C'est Clara que l'on préfère,
Et tout d'une voix.

GERMAINE, *aux garçons.*

Vous v' là tous joyeux,
Jeun' gens, ce nom-là vous inspire.

A S. Elme.

Toi, j' lis dans tes yeux
Qu' tu vas fair' de ton mieux.

S. ELME.

Ce prix qu'on désire,
Auquel chacun aspire,
Heureux qui pourra
L'obtenir de Clara.

CHŒUR.

Le bon choix, etc.

SCENE XIII.

Les Mêmes, Mad. DELMARE, CLARA, *conduite par le Bailli, sur le refrein qu'on vient de reprendre.*

LE BAILLI, *à Mad. Delmare.*

Je l'avais prévu;
C'est une dette qu'on acquite,
Car à la vertu
Cet hommage était dû.

S. ELME, *à Clara.*

Je vous félicite,
Votre seul mérite
A parlé pour vous,
Nous a décidés tous.

CHŒUR.

Le bon choix, etc.

S.-ELME, *bas à Germaine, lui montrant Clara.*

Quel air de candeur et de modestie!

GERMAINE, *bas.*

Elle est charmante.

GERMAIN, *observant S.-Elme et sa femme.*

Toujours à chuchoter.

RÉMI, *bas à S.-Elme.*

Monsieur, j'ai à vous parler essentiellement.

Mad. DELMARE.

Ma fille, nous devons bien de la reconnaissance à ces braves gens.

CLARA.

Oui, sans doute... mes amis..

Air nouveau de M. Doche.

Le choix que fait tout le village,
Assurément a droit de nous flatter,
Et cependant c'est un hommage
Que je me crois bien loin de mériter.
Dans cette aimable préférence,
Qui met le comble à mes vœux les plus doux,
Je ne vois que la récompense
De l'amitié que nous avons pour vous.

GERMAINE.

C' t'amitié-là, mamselle, nous vous la rendons tous.

TOUT LE MONDE.

Oh ! oui, tous.

S.-ELME.

Et le dernier venu, mademoiselle, n'est pas le dernier à la sentir.

CLARA, *à part.*

Je n'ose lever les yeux sur lui.

REMI, *à S.-Elme.*

Il faut absolument que je vous parle.

S.-ELME.

Tais-toi. (*bas à Germaine.*) Songez à ma lettre.

GERMAINE.

Sois tranquille, je la suivrai chez elle.

GERMAIN, *observant S.-Elme et Germaine.*

Encore ! patience, les deux jours finiront.

LE BAILLI.

Ah ! çà, mes amis, dans une heure on se rendra au parc, pour y tirer le prix de l'arquebuse ; ensuite on ramènera le vainqueur sur cette place où il recevra de l'aimable Clara, et cela en présence de tout le village, le prix et le baiser promis.

Mad. DELMARE

Mais, M. le Bailli, un baiser donné par une jeune personne..

LE BAILLI.

N'a rien qui doive vous alarmer, madame.

Air : *Femmes ; voulez-vous éprouver.*

Ici la pureté des cœurs
En éloigne la défiance ;
Ce que l'on défendrait ailleurs,
Est parmi nous sans conséquence.

Un baiser s'accorde au désir,
Et ne blesse pas la décence :
S'il est reçu par le plaisir,
Il est donné par l'innocence.

Après cela, bal et banquet au château, par les ordres de notre nouveau seigneur.

S.-ELME.

C'est bien dit. Allons, camarades.

Air : *Allons tous rendre hommage.*

Le plaisir nous appelle,
Qu'il double notre zèle,
La récompense est belle,
Il faut la mériter.

PREMIER GARÇON.

L'an passé j'ai su l' remporter,
J'ai l' mêm' fusil, j'espère.

DEUXIÈME GARÇON, *au premier.*

Moi, je compt' ben te l' disputer....

TROISIÈME GARÇON *au deuxième.*

Et moi, j' compt' ben t' l'ôter.

S. ELME.

Moi, je ne sais pas me vanter
Sur ce que je puis faire.

Jettant les yeux sur Clara.

Mais je sens qu'un regard flatteur
Me porterait bonheur.

GERMAINE, *regardant S.-Elme.*

Qu'il est genti!

GERMAIN, *bas.*

V'là le regard flatteur... j'enrage!

CHŒUR, *du Bailli et des autres Villageois.*

Le plaisir vous appelle
Qu'il double votre zèle ;
La récompense est belle,
Sachez la mériter.

CHŒUR, *des garçons.*

Le plaisir nous appelle,
Il double notre zèle ;
La récompense est belle,
Il faut la mériter.

(*Tout le monde se sépare, Mad. Delmare et Clara rentrent chez elles, Germaine les suit.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERMAINE, *seule, sortant de chez Mad. Delmare.*

J'ai remis la lettre d'Edmon à mamselle Clara; elle ne voulait pas l'accepter, elle faisait des petites façons, mais j' la lui ai laissée malgré elle, en apparence, car je crois ben qu'au fond du cœur... la voici, sauvons-nous pour qu'elle ne veuille pas m' la faire reprendre.

(*Germaine rentre à la ferme.*)

SCENE II.

CLARA, *seule, sortant de chez elle, une lettre à la main.*

Une lettre du neveu de Germaine, et je l'ai reçue !

Air : *Du Vaudeville de la Parisienne à Madrid.*

Je sens que je viens de commettre
Une faute qui pèse là;
J'avais refusé cette lettre,
Pourtant, je la tiens, la voilà.
Quand de l'honneur la voix sévère
Me défend de la recevoir,
Quel sentiment involontaire
Me fait manquer à mon devoir !

J'étais à peine revenue de ma surprise, que Germaine avait disparu... plus d'une fois, j'ai remarqué que ce jeune homme cherchait à me parler, qu'il me suivait des yeux... Il m'aime, je n'en saurais douter... mais je ne dois pas lire sa lettre, et je ne la lirai pas.. Dès que je verrai Germaine, je la lui rendrai... Que peut-il m'écrire.. Si je pouvais sans rompre le cachet... *Elle regarde autour d'elle, et*

Mad. DELMARE.

Une lettre !

CLARA.

De ce jeune homme..

Mad. DELMARE.

D'Edmon ! et qui vous l'a remise ?

CLARA.

Germaine.

Mad. DELMARE.

Germaine !

CLARA.

En m'assurant que la lettre de son neveu ne contenait rien qui pût m'offenser.

Mad. DELMARE.

Et vous l'avez reçue ?

CLARA.

Je ne l'ai pas décachetée.

Mad. DELMARE.

Vous avez très-bien fait. Ce ne peut être qu'une déclaration d'amour.

CLARA.

Je le crois.

Mad. DELMARE.

Ce jeune homme vous a donc parlé quelquefois?

CLARA.

Jamais ; cependant....

Mad. DELMARE.

Eh ! bien ?

CLARA.

Air : *Fidèle ami de notre enfance.*

L'amour qu'Edmon a su me taire,
Ses yeux ont su me l'exprimer ;
Il m'aime.. quant à moi, ma mère,
Je ne crois pas encor l'aimer :
Mais en y songeant je soupire,
J'éprouve certaine frayeur,
Et pour savoir ce qu'il m'inspire,
Je n'ose interroger mon cœur.

Mad. DELMARE, *à part.*

Je vois trop qu'elle n'est pas insensible à l'amour d'Edmon. Quelle maladresse à moi d'en avoir fait l'éloge !

CLARA.

Ah ! qu'il m'en a coûté de dissimuler un instant avec vous !

Mad. DELMARE.

Clara, j'aurais bien quelques reproches à vous faire, mais je vous pardonne votre imprudence, en faveur de votre franchise : vous devez sentir que la fille d'un officier général ne saurait devenir la femme d'un soldat, et sur-le-champ il faut renvoyer cette lettre.

CLARA.

C'était mon projet.

Mad. DELMARE, *la baisant au front.*

Bien, mon enfant. (*Germaine paraît au fond du théâtre.*) J'apperçois Germaine ; sans doute elle cherche à te parler : je te laisse libre, et ne veux point paraître commander à ma fille ce que lui inspire la pureté de ses sentimens. (*Elle rentre chez elle.*)

CLARA.

Je ferai mon devoir, (*à part*) quelqu'effort qu'il m'en coûte. Pourquoi faut-il qu'Edmon ne puisse être à moi ! Pourquoi faut-il que je l'aie connu, quand tout me dit que je dois l'oublier !

SCENE VI.

CLARA, GERMAINE.

GERMAINE, *à part.*

La mère est rentrée, mamselle Clara est seule, approchons... (*haut*) J'viens savoir, mamselle, si vous m'donnerez une bonne réponse pour mon neveu.

CLARA, *soupirant.*

Voilà sa lettre.

GERMAINE.

Vous me la rendez ?

CLARA.

Je le dois.

GERMAINE.

J'entends, mamselle : vous n'aimez pas mon neveu.

CLARA.

Plût au ciel.

GERMAINE.

Vous l'aimez?

CLARA.

J'avoue qu'il ne m'est pas indifférent, et je le préférerais à tout autre, si mon choix pouvait être approuvé par ma famille ; mais la distance qui nous sépare.. met entre nous un obstacle insurmontable.

GERMAINE.

Insurmontable !... pauvre Emon! quelle peine ça va lui faire!

CLARA.

Je serai plus à plaindre que lui.

GERMAINE.

Quoi! mamselle...

CLARA.

Adieu, Germaine. (*Elle rentre.*)

GERMAINE, *regardant aller Clara.*

Elle s'en va... c'est une affaire finie... J'aurais dû l'prévoir, ces gens-là sont fiers; ils n'ont rien, mais i tiennent à leu rang.

SCENE VII.

GERMAINE, S. ELME.

S. ELME.

Je m'échappe du parc un instant pour savoir si vous avez vu Clara ?

GERMAINE.

Ah,! j'ons d'ben mauvaises nouvelles à t'apprendre.

S. ELME.

Elle ne m'aime pas?

GERMAINE.

V'là ta lettre qu'elle m'a rendue.

S. ELME.

Sans l'avoir décachetée !

GERMAINE.

Oh! mon dieu, oui.

S. ELME.

Eh! que vous a-t-elle dit?

GERMAINE.

I' faut y renoncer.

S. ELME.

Mais enfin...

GERMAINE.

Air : *Combien ma barbe est vénérable.*

Mon enfant, n' faut pas qu'çà t'chagrine,
Pour çà tu n' rest'ras pas garçon.
Veux-tu d' la fille à Mathurine
Qu'est un' des pu rich' du canton.
Veux-tu d' mander la p' tit' Suzon
De qui le père
Est bon propriétaire?
Veux-tu d' la nièce au gros Bertrand:
C'est qu'çà vous a d' la terre et du comptant:
Song' donc que jeune, brave et sage,
Jamais de femmes tu n' manqu'ras
Et t'éponseras
Quand tu l' voudras,
Tout' les fill' du village.

S. ELME.

Ainsi, Clara ne m'aime pas?

GERMAINE.

Si fait, elle t'aime.

S. ELME, *avec joie.*

Elle m'aime!

GERMAINE.

Oui, mais çà n'y fait rien.

S. ELME, *vivement.*

Comment savez-vous?

GERMAINE.

Edmon n'm'est pas indifférent, qu'all' m'a dit, et je l'préfererais à tout autre, si çà convenait à ma famille; mais la distance qui... nous sépare... est un... un ostacle.... insurmontable.

S. ELME, *avec la plus grande joie.*

Ah! ma chère tante...

GERMAINE.

Encore un coup, ne te désole pas...

S. ELME.

Si vous saviez...

GERMAINE.

Calme-toi.

S. ELME.

Ah! que je suis heureux!

GERMAINE.

Heureux!

S. ELME.

Je n'osais m'en flatter.

GERMAINE.

Qu'est-ce qu'il a donc?

S. ELME.

Charmante Clara!

GERMAINE.

I' déraisonne.

S. ELME.

Air : *Quel moment prospère.*

Quoi! j'ai su lui plaire!
J'ai touché son cœur!
Quel aveu prospère!
Quel espoir flatteur!

GERMAINE.

Il a perdu la cervelle;
L' pauvre enfant n' voit' ni n'entend.

SCENE VIII.

Les mêmes, GERMAIN.

GERMAIN, *à St.-Elme.*

Eh! quoi sans cesse avec elle
Tandis qu'au parc on t'attend.

S. ELME.

J'y vais, mon oncle, j'y vais.

GERMAIN.

Vous m' suivrez, j'espère,
Monsieur le causeur.
(à part.)
Toujours du mystère,
Ça m' donn' trop d'humeur.

GERMAINE, *à part.*

Qu'est-c' donc qu'il espère,
Qui soit si flatteur?
Sa raison s'altère
C'est un grand malheur.

S. ELME, *à part.*

Quoi ! j'ai su lui plaire !
J'ai touché son cœur !
Quel aveu prospère !
Quel espoir flatteur !

(Germain sort avec S. Elme.)

SCENE IX.

GERMAINE, *seule.*

Eh ! ben, nous v'là pas mal, et mamselle Clara a fait un beau chef-d'œuvre !

Air *du Petit Matelot.*

Ce pauvre Edmon ! çà m' fait d'la peine,
I' n'a pu d' raison, ni d' bon sens ;
Voyez donc comm' l'amour les mène,
Ces militaires si vaillans.
De sang froid et sans épouvante
I' brav'ront mill' dangers divers :
Qu'un joli minois se présente,
Et les v'là la tête à l'envers.

SCENE X.

GERMAINE, EDMON.

EDMON, *ivre, et retenant Germain malgré elle.*

Ah ! madame, enchanté de vous rencontrer, je ne vous connais pas, mais c'est égal.

GERMAINE.

Un soldat du même régiment qu'Edmon, et dans un bel état ! J'espère ben qu' i n' vient pas chez nous.

EDMON.

Je suis honnête homme, vous êtes jolie femme ; je vous prie de me dire...

GERMAINE.

Quoi ?

EDMON.

C'est un histoire singulière qui vient de m'arriver, et qu'il faut que je vous conte.

GERMAINE.

A moi ?

EDMON.

J'étais allé avec une charette, et un camarade pour gouter du vin.. que j'ai gouté.

GERMAINE.

Ça s' voit de reste.

EDMON.

Quand j'ai eu gouté ce vin, je me suis souvenu que j'avais une lettre importante à remettre dans le pays.... Qu'est-ce que j'ai fait? j'ai dételé le cheval de la charette, j'ai monté sur le cheval, en laissant la charette et le camarade, mais voilà qu'en route le coquin de cheval m'a descendu dans un fossé, et qu'en me retirant du fossé, je n'ai retrouvé ni cheval, ni charette, ni camarade; si bien que je me suis décidé à revenir tout seul, et... me voilà.

GERMAINE.

Après, finissons.

EDMON.

Oui, finissons, et pour commencer de finir, vous allez me donner un petit baiser.

GERMAINE, *le repoussant.*

Doucement, s'il vous plait.

EDMON.

Oh ! vous ne pouvez pas me refuser.

GERMAINE, *le repoussant plus fort.*

Alléz, allez, je n'aim' pas les ivrognes... je suis bien bonne d' l'écouter. (*Elle s'en va.*)

SCENE XI.

EDMON, *seul et regardant du côté opposé à celui par lequel Germaine est sortie.*

Eh bien! restez donc, petite méchante... vous vous en allez... elle s'en va... elle n'aime pas les ivrognes ! cette femme-là ne voit pas juste.

Air *du vaudeville de Calinat.*

Le vin est l'ame de l'amour,
Un buveur le prouve sans cesse :
Vif et sensible tour-à-tour,
Il enflâme la plus tigresse.
Auprès d'un objet plein d'appas,
Toujours prêt à se faire entendre,
Tant qu'un ivrogne ne dort pas,
Des amans il est le plus tendre.

Mais songeons à mon oncle, et qu'il me trouve l'homme à qui je dois rendre cette diable de lettre.

SCENE XII.

EDMON, ELOI.

ELOI, *ayant sur la tête le schakos d'Edmon.*

Eh bien ! vous voilà ; vous êtes gentil.

EDMON.

Tiens, c'est mon compagnon de voyage, (*le fixant*) comment ! mon schakos sur ta tête.. indiscret !...

ELOI.

Pardinn', j'lai trouvé dans un fossé.

EDMON, *reprenant son schakos.*

Téméraire..

ELOI.

C'est bon ; mais v'là-t-i assez long-tems que vous m'faites troter ? comment, vous m'plantez-là, et vous emmenez mon cheval ?

EDMON.

Pas du tout, c'est le cheval qui m'a enmené, et qui m'a quitté.

ELOI.

Pardi, vous m'avez assez inquiété, le cheval et vous.

EDMON.

Où est-il donc ce beau cheval qui abandonne son cavalier ?

ELOI.

Il est à l'écurie.

EDMON.

Eh! bien, il est chez lui, qu'il y reste.

ELOI.

Oui, qu'il y reste! et le vin qui est là bas.

EDMON.

Le vin, le vin! pourquoi n'est-il pas ici?

ELOI.

Comment l'y aurais-je conduit?

EDMON.

Avec la charette, animal!

ELOI.

Et le cheval, monsieur?

EDMOND.

Ah! c'est vrai, une charette ne peut pas aller sans son cheval... ce petite drôle-là n'est pas trop bête.

ELOI.

Mais queu fantaisie donc de vous en aller si vite et sans moi?

EDMON.

Mon ami.

Air : *Du Vaudeville de l'Avare.*

J'avais une lettre pressée,
Plus un oncle, une tante à voir;
Une obligeance déplacée
Me fait manquer à mon devoir. (*bis*).
Mais que la nature est puissante!
Le verre en main, sortant d'erreur,
J'ai retrouvé là dans mon cœur;
Ma lettre, mon oncle et ma tante.

ELOI.

Tout çà?

EDMON.

La lettre, la voici: mais je n'ai ni mon oncle ni ma tante, et vous allez me mener chez eux.

ELOI.

Ah! ben oui! et le vin qu'i faut qu'je r'tourne chercher.

EDMON.

C'est juste: mais c'est l'affaire d'un moment de me conduire chez Germain.

ELOI.

Le fermier du château?

EDMON.

Mon oncle.

ELOI.

Vot' oncle! Mais Germain n'a qu'un neveu.

EDMON.

Bien entendu.

ELOI.

Un militaire.

EDMON.

Vous voyez.

ELOI.

Un joli garçon.

EDMON.

Vous voyez.

ELOI.

Qui s'appelle Edmon ?

EDMON.

Vous voyez.

ELOI, *à part.*

Tiens! le neveu de Germain qui est ici d'puis un mois.

air ci-dessus.

C'est vous qu'vous-êt' s Edmon ?

EDMON.

Sans doute.

ELOI.

Neveu de Germain ?

EDMON.

Vraiment oui.

Pour lui je me suis mis en route.

ELOI.

Et vous arrivez aujourd'hui?

EDMON.

Oui, mon cher, j'arrive aujourd'hui.

ELOI.

Eh! ben, t' nez vous m' faites d' la peine,
Allez dormir quenques instans.
E' vin vous a donné des parens,
Il faut que l' sommeil vous les r' prénne.

(*Eloi s'en va.*)

EDMON.

Eh! ben, il s'en va aussi celui-là.... tout le monde se sauve quand je demande mes parens. (*On entend des instrumens et la ritournelle de l'air suivant.*) Qu'est-ce que

j'entends là ?... des violons, une fête... tant mieux.... c'est mon genre à moi.

SCENE XIII.

EDMON, LE BAILLI, Garçons du Village.

CHŒUR de Villageois qu'on ne voit pas encore.

Air: *J'ai, sans y songer.*

Plus adroit que nous,
Edmon a fait preuve d'adresse.

EDMON.

Edmon !

CHŒUR.

Plus adroit que nous,
Il a gagné le prix sur tous.

EDMON.

Le prix !

LE BAILLI, *entrant avec les garçons.*

Mais vous l'aimez tous
Et tout en lui vous intéresse.

UN VILLAGEOIS.

Oui, nous l'aimons tous,
Et nul de nous
N'en est jaloux.

EDMON.

Qui diable ?...

LE BAILLI.

Proclamez son nom,
Qu'à le feter chacun s'empresse ;
Proclamez son nom,
Et répétez tous : vive Edmon !

EDMON, *saluant tout le monde.*

Messieurs...

LE BAILLI ET LE CHŒUR.

Proclamons son nom,
Qu'à le fêter chacun s'empresse,
Proclamons son nom,
Et répétons tous : vive Edmon !

TOUS.

Vive Edmon !

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE BAILLI, *aux Villageois, montrant l'arbre isolé.*

Sous l'ombrage
De ce feuillage,
Le prix bientôt va se donner,
De guirlandes, de fleurs hâtez-vous de l'orner.

CHŒUR.

Allons, amis, mettons-nous à l'ouvrage.

Les Garçons placent des guirlandes de fleurs et une couronne de roses aux branches de l'arbre.

EDMON, *à part.*

Tiens, c'est moi qui suis vainqueur à l'arquebuse! Le diable m'emporte si je m'en souviens... Ah! c'est que quand j'ai comme çà bu un petit coup... Mais c'est égal, ces gens-là sont dignes de foi, et puisqu'ils disent que j'ai gagné le prix, il faut le recevoir.

LE BAILLI, *voyant le travail des paysans.*

Cela sera fort bien, mes enfans.

EDMON, *regardant l'arbre que l'on décore.*

Diantre! des guirlandes, des fleurs, des rubans... savez-vous que je serai comme un petit chérubin là-dessous.

LE BAILLI.

Vous?

EDMON.

Oui, moi. N'est-ce pas là que vous allez couronner Edmon?

LE BAILLI.

Oui.

EDMON.

N'est-ce pas là que vous allez lui donner le prix?

LE BAILLI.

Assurément.

EDMON, *se plaçant sous l'arbre.*

Et bien m'y voici. Venez, donnez, et couronnez.

LE BAILLI.

Couronner, qui?

EDMON.

Moi. Je dois être couronné; vous l'avez dit.

UN PAYSAN.

Ah! çà, nous laisserez-vous tranquilles?

EDMON.

Je vous dis que je veux être couronné, et que je le serai.

LE PAYSAN.

Si tu ne t'en vas pas...

EDMON.

Je serai couronné.

LE PAYSAN.

Toi?

LE BAILLI, *bas au paysan.*

Ne le brusquez pas; il est ivre, il faut lui parler doucement.

EDMON.

Mille tonnerres de bombes...

(*Les Villageois se reculent, ainsi que le Bailli qui, pendant le morceau suivant, a grand soin de ne pas approcher Edmon dont il a peur.*)

Suite du morceau d'ensemble

LE BAILLI, *à Edmon.*

Allons, laissez-nous, mon garçon.

EDMON.

Non, ventrebleu! je suis Edmon;
Je suis honnête
Et j'ai gagné le prix sur tous.

LE BAILLI.

Encore.....Allez, retirez-vous.

EDMON.

Non, morbleu! craignez mon courroux.

LE BAILLI, *reculant toujours.*

Ah! c'en est trop, que l'on arrête
Cet ivrogne, ce trouble fête.

CHŒUR, *entourant Edmon.*

Allons, soldat, oui, rendez-vous.

EDMON, *tirant son sabre.*

Non, morbleu! craignez mon courroux.

(*Les Paysans entourent Edmon, et font mine de le désarmer.*)

CHŒUR.

Allons, il faut que l'on arrête
Cet ivrogne, ce trouble fête.

EDMON, *se défendant.*

Qui, moi, morbleu! que l'on m'arrête.
Ah! mort, ah! sang, ah! ventre, ah! tête.

(Les villageois parviennent à le prendre, et s'emparent de son sabre.)

LE BAILLI.

Pour qu'on ne puisse plus l'entendre,
Enfermez-le dans ma maison,
Le vin lui trouble la raison,
Mais le sommeil peut la lui rendre.

(Il donne sa clé à un paysan.)

CHŒUR de Paysans, *emmenant Edmon.*

Allons, soldat sans vous défendre,
Entrez dans cette maison :
Le vin trouble votre raison;
Mais le sommeil va vous la rendre.

EDMON, *se faisant entraîner.*

A la force il faut me rendre,
Mais dans cette maison,
Je ferai carillon.
C'est à quoi l'on doit s'attendre,
Oui, je ferai carillon.

(On conduit Edmon chez le Bailli, et on l'enferme.)

LE BAILLI, *s'essuyant le visage.*

Ouf... il a fallu tout mon courage pour en venir à bout... En l'enfermant là haut, nous en serons débarassés.

UN PAYSAN.

Mais, monsieur le Bailli, ne craignez-vous pas qu'il ne bouleverse tout chez vous ?

LE BAILLI.

Oh! dans la chambre où je le fais mettre, je le lui permets, il n'y a rien à briser.. Mes amis, le vin est sans doute une très-bonne chose, mais pris modérément.. vous voyez à quoi l'excès peut conduire : ce jeune homme est probablement un honnête garçon, un brave militaire, et voilà que l'ivresse en fait un pertubateur. J'espère que dans la fête de ce soir, aucun de vous ne me mettra dans la dure nécessité de l'envoyer tenir compagnie à celui-ci. *(Au paysan qui lui rend la clé.)* Eh! bien ?

LE PAYSAN.

Oh! pardine, allez, le v'là ben tranquille. Tout en entrant il a trouvé là un grand fauteuil, il s'y est jetté, et le v'là qui dort, que çà fait plaisir à entendre.

LE BAILLI.

Bon! voilà votre arbre bien arrangé, allons chercher le vainqueur.

TOUS.

C'est bien dit.

CHŒUR : *plus adroit que nous.*

Proclamons son nom,
Qu'à le fêter chacun s'empresse,
Proclamons son nom,
Et répétons tous : vive Edmon.

Mad. DELMARE, *qui est arrivée pendant le chœur.*

Il paraît que c'est Edmon qui a remporté le prix de l'arquebuse!.. Me voilà bien dans l'embarras : quel parti prendre... (*Germain paraît.*) L'oncle d'Edmon !

SCENE XIV.

Mad. DELMARE, GERMAIN.

GERMAIN.

Oh! v'là qu'est fini, j' n'y tiens pu, et j' n'aurai pas la patience d'attendre les deux jours.

Mad. DELMARE.

Il faut que je l'interroge (*à Germain,*). Dites - moi un peu, monsieur Germain, votre neveu est-il encore pour long-tems dans le pays ?

GERMAIN.

J' n'en sais rien, madame, et j' crains ben qu'i n'y soit pu qu' je n' voudrais.

Mad. DELMARE.

Comment?

GERMAIN.

Oh! je m'entends.

Mad. DELMARE.

Seriez-vous mécontent de lui?

GERMAIN

Très-mécontent.

Mad. DELMARE.

Serait-ce un mauvais sujet?

GERMAIN.

J'en ai peur.

Mad. DELMARE.

Vous m'épouvantez.

GERMAIN.

Vous, madame?

Mad. DELMARE.

Monsieur Germain, je vous crois un honnête homme.

GERMAIN.

Je m'en flatte.

Mad. DELMARE.

Vous êtes fait pour m'entendre, écoutez-moi.

GERMAIN.

Oui, madame.

Mad. DELMARE.

Edmon s'avise d'aimer ma fille.

GERMAIN.

Mamselle Clara?

Mad. DELMARE.

Il a osé lui écrire, et vous devez sentir toute l'inconvenance d'une telle démarche.

GERMAIN.

Mais c'est donc un démon que c' garçon-là.

Mad. DELMARE.

Plait-il?

GERMAIN.

Qui, madame, il écrit à mamselle Clara, i' chuchote avec Germaine; vous croyez qu'il est amoureux de vot' fille, et moi, j' crois que ma femme est amoureuse de lui.

Mad. DELMARE.

Sa tante!

GERMAIN.

Elle n'est pas sa tante, je ne suis pas son oncle.

Mad. DELMARE.

Qui est-il donc?

GERMAIN.

Je n'en sais rien; c'est monsieur Remi qui l' fait not' neveu.

Mad. DELMARE.

Et vous vous êtes prêté à ce mensonge?

GERMAIN.

Par faiblesse, sans le dire à Germaine, et je ne suis pas à m'en repentir.

Air : *Voulant de ses Œuvres complettes.*

J'ai tort d'avoir avec mistère,
Mis c' t'étranger dans ma maison :
Je tremble pour not' ménagère,
Pourtant, c' n'est là que du soupçon.
Vot' danger est pu grand que l' nôtre,
Mais j' suis là pour ét' vot' soutien :
On peut queq'fois risquer son bien,
N' faut jamais risquer c' lui d'un autre.

Mad. DELMARE.

Il est clair que c'est un amant déguisé; d'après cela, vous entendez bien que ma fille ne paraîtra pas à la fête de ce soir.

GERMAIN.

Quand tout le monde l'a choisie! elle ne peut pas s'en dispenser.

Mad. DELMARE.

Mais j'ai bien le droit...

GERMAIN.

Non, madame.

Mad. DELMARE.

Je ne puis pas garder ma fille chez moi!

GERMAIN.

Non, vous dis-je, on forcerait votre maison, et malgré vous...

Mad. DELMARE.

Malgré moi!

GERMAIN.

Mais soyez tranquille, ne fait' semblant de rien, et laissez-moi l' soin d' renvoyes c' neveu-là dans sa vraie famille, s'il en a une.

Air : *La Loterie est la chance.*

J' vas l' dénoncer au village,
Faut parler en pareil cas,
Et morgué l' baiser d'usage
Ici ne s' donnera pas.

Mad. DELMARE.

Oui, que rien ne vous arrête,
Démasquez cet imposteur ;
Le devoir d'un homme honnête
Est de confondre un menteur.

Ensemble

GERMAIN.

J' vas l' dénoncer au village, etc.

Mad. DELMARE.

Désabusez le village,
Parlez et ne tardez pas,
Mon ami, tout vous engage
A nous sortir d'embaras.

On entend la ritournelle de l'air suivant, avec roulement de tambour.

GERMAIN.

On vient pour la fête, allez chercher mamselle Clara ; soyez sans inquiétude, et reposez-vous sur moi.

Mad. DELMARE.

J'y compte.

GERMAIN.

Ça vaut fait. (*Mad. Delmare rentre chez elle.*)

SCENE XVI.

GERMAIN, S. ELME, REMI, LE BAILLI, GERMAINE, Villageois et Villageoises.

CHŒUR *nouveau de M. Doche.*

Voici pour le vainqueur
Le moment le plus agréable,
Voici pour le vainqueur
Le moment du bonheur.

S. ELME.

Si le prix est flatteur,
Le baiser est bien préférable.
Si le prix est flatteur,
Le baiser est meilleur.

CHŒUR.

Si le prix est flatteur, etc.

GERMAIN, *à part.*

Oui, compte sur ce baiser-là.

LE BAILLI.

Il ne manque plus ici que Mlle. Clara.

GERMAIN.

Sa mère va l'amener.

REMI, *à Germain.*

J'espère que vous êtes content de votre neveu ?

GERMAIN.

Enchanté.

REMI.

Quant à moi, j'ai encore manqué le prix; (*à S. Elme*) c'est vous qui me l'avez ôté; mais l'année prochaine...

S. ELME.

Oh ! l'année prochaine, Monsieur Remi, je ne vous le disputerai pas.

GERMAINE.

Air : *Monseigneur, vous ne voyez rien.*

Le vainqueur n'a pas tous les ans
Une si douce récompense;
Car mam'sell' Clara.... mais j'l'entends...

(Clara paraît conduite par le Bailli.)

SCENE DERNIERE.

Les Mêmes, Mad. DELMARE, CLARA, ensuite EDMON.

GERMAINE.

Oui, vers nous la v'là qui s'avance.

EDMON, *dégrisé et paraissant à la fenêtre.*

Qui diabl em'a mis où je suis ! (*voyant tout le monde*) ah ! ah !

(*Suite du couplet,*)

GERMAINE.

Voyez donc cet air de douceur :
Que d'agrémens ! que de fraîcheur !

N'ya pas un garçon
Qui n' voulût remplacer Edmon.

TOUS LES JEUNES GENS.

N'ya pas un garçon
Qui n' voulût remplacer Edmon.

EDMON.

Edmon ! on parle encore de moi.

S. ELME.

Mes camarades..

EDMON, *à la fenêtre.*

Mon uniforme ! voyons jusqu'au bout.

S. ELME.

Le prix ne flatte que mon amour-propre; mais les touchantes marques d'amitié que je reçois de vous en ce moment, pénètrent mon cœur et m'attachent plus que jamais à ce village qui déjà m'offrait tant de charmes.

GERMAINE.

Comme il parle bien !

CLARA, *à part.*

Quel dommage qu'il ne soit qu'Edmon !

Mad. DELMARE, *qui a observé sa fille, à Germain.*

Eh ! bien, Germain ?

GERMAIN, *bas.*

Tout-à-l'heure.

LE BAILLI, *à S. Elme, en lui offrant la pièce d'argenterie qu'il a gagnée.*

Voici qui vous appartient.

S. ELME.

Et que j'offre à ma bonne tante.

GERMAIN.

J'li défends de l'accepter.

GERMAINE.

Et moi, je l'prends.

LE BAILLI.

Silence ! (*prenant la main de Clara.*) Venez, aimable Clara. (*le Bailli la conduit vers l'arbre, et la fait asseoir sur le banc de gason.*)

Morceau d'ensemble de M. Doche.

LE BAILLI.

Que sagesse et candeur, en toute confiance,
Comblent du jeune Edmon la douce impatience.

CHŒUR.

Que sagesse.....

(Pendant ce Chœur, le Bailli invite S. Elme à s'approcher de Clara.)

GERMAIN.

Arrêtez, c'est un imposteur.

TOUS.

Un imposteur!

CLARA, REMI, S. ELME.

O ciel!

GERMAIN.

Un imposteur.

TOUS.

Un imposteur!

GERMAIN.

Un séducteur!

TOUS.

Un séducteur.

GERMAIN.

Qui par un bian langage,
Trompant tout le village,
Se trouve en ma maison,
En prenant un faux nom.

TOUS.

Se trouve en sa maison,
En prenant un faux nom!

REMI, *bas à Germain.*

Taisez-vous donc.

GERMAIN.

C' n'est pas mon n' veu, c' n'est pas Edmon.

TOUS.

C' n'est pas son n'veu! c' n'est pas Edmon!

EDMON.

C'est moi, c'est moi qui suis Edmon,
Je suis Edmon.

TOUS, *se retournant.*

Tiens, qu'est-ce que je vois là haut?

REMI, *bas à S. Elme.*

Voilà le soldat de tantôt.

LE BAILLI.

Eh! c'est le soldat de tantôt.

REMI.

Pour me faire connaître,
Sonnons par la fenêtre.

TOUS.

Il va se blesser.

EDMON.

Laissez-moi passer.
Je vais confondre l'impudence.
Un fourbe, un lâche a pris mon nom,
Mais qu'il redoute ma vengeance.
Je sais comme on venge une offense:
Ah! c'est donc toi... Que vois-je! ô ciel!
Mon colonel!

TOUS.

Son colonel!

REMI, *à part.*

Que dit-il! et quelle imprudence!

EDMON.

Pour un certain monsieur Remi,
J'avais la lettre que voici;
Elle annonce que votre affaire
Est arrangée, ainsi
plus de souci,
plus de mystère.

(S. Elme prend la Lettre, et la lit.)

LE BAILLI.

Quelle aventure surprenante,
Et quel est mon étonnement!

EDMON.

Mes amis, comblez mon attente,
Montrez-moi mon oncle et ma tante.

GERMAIN et GERMAINE, *à Edmon.*

Nous voici, mon neveu.

Ensemble

EDMON, GERMAIN.

Embrassons-nous morbleu.

GERMAINE.

Embrassons-nous, mon n'veu.

S. ELME.

Je puis donc me nommer ici,
D'après la lettre que voici;
Elle annonce que mon affaire
Est arrangée, ainsi
Plus de souci,
Plus de mystère.

REMI.

Pour votre bien, votre bonheur,
Voilà, votre nouveau seigneur.

CLARA, Mad. DELMARE, GERMAIN et GERMAINE.

O ciel ! quelle était notre erreur !

Ensemble

Mad. DELMARE et CLARA.
Vive à jamais ce bon seigneur.
GERMAIN, GERMAINE, Villageois et Villageoises.
Vive à jamais not' bon seigneur.

S. ELME.

Mad. Delmare, en reprenant le nom de S. Elme, je n'ai pas renoncé aux droits d'Edmon. Permettez-moi de réclamer le baiser dû au vainqueur.

LE BAILLI.

C'est juste.

TOUT LE VILLAGE.

C'est juste.

Mad. DELMARE.

Je ne peux plus m'y opposer.

GERMAIN.

Ni moi.

CLARA, *à part.*

Que je suis émue !

(*S. Elme met un genou à terre, et Clara lui donne un baiser sur le front.*)

EDMON.

C'est pourtant à moi ce baiser-là ; mais je respecte mon colonel.

S. ELME, *à Mad. Delmare.*

Madame, vous connaissez mes sentimens. Je reçois cette faveur comme le gage d'un hymen pour lequel j'ose espérer votre aveu.

Mad. DELMARE.

Monsieur, dans la position où nous sommes...

S. ELME.

Je la connais, Madame, et c'est à moi de réparer envers vous les torts de la fortune.

Mad. DELMARE.

Monsieur...

S. ELME.

Edmon vous a répondu du désintéressement de M. de S. Elme, et M. de S. Elme ne démentira pas Edmon.

Mad. DELMARE.

Ma fille, c'est à toi de répondre.

CLARA.

Vous le savez, ma mère... Edmon, avant St. Elme, avait su toucher mon cœur.

S. ELME, *avec ivresse.*

Enfin, je suis aimé pour moi-même... bonne Germaine, je n'oublierai jamais votre bonté touchante.

GERMAIN.

Pardon, Monseigneur, de la familiarité....

GERMAINE.

Quant à moi, M. le Comte, j'ai pris l'habitude d'vous aimer d'amitié, faut qu'vous m'permettiez d'vous continuer c't'amitié là; car je n'pourrai jamais me faire à vous voir, sans me rappeler que vous avez été mon neveu.

S. ELME.

Votre amitié me sera toujours chère. (*à Edmon*) Tu ne m'en veux pas d'avoir pris ton nom.

EDMON.

Au contraire, mon colonel, vous l'avez honoré.

S. ELME.

Et tu entends bien que je ne l'oublierai pas.

LE BAILLI.

Pour moi, monseigneur, je n'ai pas eu le tems de préparer ma harangue; mais demain....

S. ELME.

Oh! demain, après demain, dans la semaine, quand vous voudrez.

REMI, *a Germain, lui montrant Edmon.*

Vous ne serez pas jaloux de celui-ci?

GERMAIN.

Oh! je suis tranquille pour ma femme, je ne crains que pour mon vin.

EDMON.

N'ayez pas peur, j'en aurai soin.

EXTRAIT DU CATALOGUE des livres qui se trouvent chez J. N. BARBA, libraire Palais Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51, à Paris.

Aveugles (les) de Francoville, opéra en un acte. 1 fr. 25 c.
Acteur (l') dans sa loge, vaudeville à travertissement, de Mayeur. 1 fr.
Belle (la) au Bois dormant, vaud. en 2 actes, avec les airs notés, par MM. Bouilly et Dumersan. 1 fr. 80 c.
Berceau (le), Divertissement analogue à la naissance du Roi de Rome, par M. Pixerécourt. 1 fr. 25 c.
Deux Gendres (les), comédie en 5 actes, en vers, par M. Etienne. 2 fr.
Deux Lions (les), vaudeville en un 1 acte, par Barré, Picard, Radet, Desfontaines. 1 fr. 25 c.
Epreuve (l'), ou la Double Etourderie, vaudeville à travertissement, à 2 acteurs, par les auteurs de *M. de la Hure*. 1 fr.
Expédiens (les), par MM. Dumolard et C. 1 fr. 25 c.
Grégoire (M.), ou Courte et Bonne, vaudeville en 1 acte, de Chazet, Merle et Desessart. 1 fr. 25 c.
Madame Angot, ou la Poissarde parvenue, vaudeville en 2 actes, par M. Maillot, 7e. édition. 1 fr. 25 c.
Mariage (le) de Charles Collé, vaudeville en 1 acte d'Armand Gouffé, 1 fr. 25 c.
Mariages (les) par demandes et réponses, vaud. en 1 acte, à 3 acteurs, par M. G. Duval. 1 fr. 25 c.
M. de la Hure, ou le Troyen à Paris, vaudeville en 1 acte, de Després et Théodore. 1 fr.
Nuit (la) champêtre, vaudeville en 2 actes, de Mague Saint-Aubin, troisième édition. 1 fr. 25 c.
Petite (la) Cendrillon, ou la Chatte Merveilleuse, vaudeville en 1 acte de Désaugiers et Gentil. 1 fr. 25 c.
Rentes (les) Viagères, vaudeville en 1 acte, de Martainville, deuxième édition. 1 fr. 25 c.
Servante (la) de qualité, drame en 3 actes de Pelletier-Volmerange, rep. sur le théâtre de l'Impératrice. 1 fr. 50 c.
Tapin, ou le Tambourineur de Pantin, vaud. en 1 acte de Martinville, 2e. édition, avec un nouveau dénouement. 1 fr.

Chazet, André René Polydore Alissan de

JE M'ÉMANCIPE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE.

Prix 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez Mme MASSON, Libraire-Editeur des Pièces de Théâtre, de Musique et de Librairie, rue de l'Echelle, nº. 3.

De l'Imprimerie de Madame Veuve DUMINIL-LESUEUR, rue de la Harpe, nº. 78.

1812.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUCASTEL, avare et vieux.	M. ÉDOUARD.
ÉMILIE, sa fille.	Mlle. DERVILLE.
EUGÈNE, son neveu.	Mlle. DESMARRES.
CHARLES, petit domestique d'Eugène.	Mlle. MINETTE.

(La scène se passe à Paris, au Marais.)

Le Théâtre est divisé en deux parties. A gauche, un Jardin peu soigné, et contre le mur un vieil arbre mort. Pour fermer les coulisses, une maison de chétive apparence. A droite, un Jardin charmant, dont le fond est une grille.

JE M'ÉMANCIPE.

SCENE PREMIERE.

ÉMILIE, CHARLES.

(*Emilie est réveuse, le coude appuyé sur une table*).

CHARLES.

Mais, Mademoiselle, pourquoi cet air rêveur ? nous allons être surpris par votre père.

ÉMILIE.

Que m'importe.

CHARLES.

Comment ! que vous importe : M. Ducastel grondera; et quand il gronde, c'est comme quand il compte ses écus, il recommence vingt fois la même chose.

ÉMILIE, (*se levant avec dépit*).

Où est-il cet Eugène ? sorti depuis ce matin.....

CHARLES.

Toujours des inquiétudes d'amour ?

ÉMILIE.

Toujours.

CHARLES.

Toujours de la jalousie ?

ÉMILIE.

Toujours.

CHARLES.

Ce cher petit cousin, vous l'aimez donc ?

ÉMILIE.

Toujours.

CHARLES.

Il est aimable, mon cher maître, mais il a le défaut d'être bien jeune.

ÉMILIE.

C'est singulier, j'avais toujours pris ce défaut pour une qualité.

CHARLES.

Il est bien léger; comment le fixer ?

ÉMILIE.

Je vais te le dire.

AIR.

Lorsque l'amour entreprend un voyage,
De l'amitié, d'abord il prend la main;
Puis prolongeant son doux pélerinage,
Notre étourdi l'abandonne en chemin.
Victime alors de son étourderie,
Je cherche un guide, l'hymen paraît soudain.
Pour mon cousin dans ses jours de folie,
Sois l'amitié, moi je serai l'hymen.

CHARLES.

Je ne prends pas votre rôle de l'amitié, je craindrais qu'on ne me laissât en route. Ah çà! au fait, vous ne lui trouvez aucuns défauts?

ÉMILIE.

Au contraire, il en a dont il faut qu'il se corrige tout de suite.

CHARLES.

Et lesquels?

ÉMILIE.

C'est à toi de me le dire: je veux que tu le surveilles.

CHARLES.

Joli emploi!

ÉMILIE.

AIR: *Alcibiade.*

Oui, je t'impose ce devoir,
Il faut le remplir pour me plaire,
Va, viens, et tâche de savoir
Ce qu'il fait, ou ce qu'il veut faire.

CHARLES.

Je conçois bien votre projet,
Mais votre exigence est extrême!
Comment saurai-je ce qu'il fait
Quand il ne le sait pas lui même?

ÉMILIE.

Mais enfin, qu'est-il devenu cet étourdi? le savez-vous?

CHARLES.

Je sais qu'il est occupé d'un grand projet dont l'exécution, dit-il, assurera son bonheur.

ÉMILIE.

J'y suis.... il va me demander en mariage.

CHARLES.

Non, vous n'y êtes pas.

ÉMILIE.

Comment ?

CHARLES.

Il ne pourrait vous obtenir. . . Sa jeunesse ; une dot qu'il faudrait arracher du coffre-fort de votre père ; un compte de tutelle qu'il aurait à lui rendre : toutes ces raisons me font croire que M. Eugène ne pense pas à vous épouser.

ÉMILIE.

A quoi pense-t-il donc ?

CHARLES.

Je pense.... Mais je l'entends... Il va vous dire ce qu'il pense.

ÉMILIE.

Tâchons de le recevoir bien mal..... Tâchons.....

SCENE II.

Les mêmes, EUGÈNE, (*entrant étourdiment*).

EUGÈNE.

Enfin. . . . me voici....

ÉMILIE, (*avançant un fauteuil*).

Monsieur est sans doute fatigué ; veut-il s'asseoir ?

EUGÈNE.

Volontiers.

CHARLES, (*à part*).

Il ne se gêne pas.

ÉMILIE.

Monsieur a sans doute fait un bon voyage ?..

EUGÈNE.

Très-bon.

ÉMILIE.

Serait-il indiscret d'en demander quelques détails ?

EUGÈNE.

D'un voyage de deux heures ?

CHARLES, (*à part*).

On a le temps de voir bien des choses en deux heures.

ÉMILIE, (*s'asseyant près de lui*).

J'attends, Monsieur, j'attends.....

EUGÈNE, (*se levant*).

Vous savez, mon amie, qu'il m'est impossible de rester plus long-temps sous la domination de mon oncle.

ÉMILIE.

Après, Monsieur?

EUGÈNE.

Il nous fait éprouver les plus grandes privations.... Avez-vous l'air de la fille d'un homme opulent? Me croirait-on ce que je suis?

CHARLES.

Plutôt ce que vous n'êtes pas; et moi j'ai l'air d'un pélerin.

AIR *du Partage de la Richesse.*

Mademoiselle est en dévote,
Vous êtes, vous, en écolier,
Et moi, ma misère dénote,
Moins un jockei qu'un usurier;

EUGÈNE.

Malgré cette métamorphose,
Tu n'en es pas moins un fripon:
Emilie est toujours la rose....

ÉMILIE.

N'êtes-vous pas le papillon? (*Ris.*)

EUGÈNE.

Vous me soupçonnez? Ah! mon Emilie!.. Mais revenons à mon projet. Furieux de ma captivité, honteux de ma détresse, désolé d'un avenir plus pénible peut-être, je cours de tous côtés m'informer de mon âge qu'on me cachait avec soin; je l'apprends; j'ai vingt-un ans, en voici la preuve: je suis majeur et je m'émancipe.

ÉMILIE.

Comment, vous vous émancipez? Que signifie ce grand mot?

CHARLES, (*à part*).

Bien des choses....

EUGÈNE.

Ce grand mot signifie que je me rends libre; que je me fais donner le compte de mes biens; que je prends un hôtel; que je me mets à la mode; que je fais de Charles un joli jockei; que je laisse là les vieux habits, les vieilles

maisons, les vieux principes; enfin tout ce qu'il y a de vieux ici, à commencer par le plus avare des tuteurs.

ÉMILIE.

Eh bien! vous avez là un joli projet!

EUGÈNE.

Vous le désapprouvez?

CHARLES.

Nous ne quittons que ce qui est vieux.

ÉMILIE.

AIR *de la Bagatelle.*

S'émanciper, c'est, je pense,
Chercher dans la liberté
Les charmes de l'inconstance,
Ceux de la légèreté.
Le desir qui toujours veille
Mène au plaisir de tromper.
Monsieur, je vous le conseille,
Il faut vous émanciper.

EUGÈNE.

Même air, (très-vivement).

Si je poursuis la richesse,
C'est pour la mettre à tes pieds;
Je veux que par la tendresse
Tous mes torts soient expiés:
Je banis l'amour volage
L'hymen seul va m'occuper;
Enfin c'est pour rester sage
Que je veux m'émanciper. (*Bis.*)

ÉMILIE.

Emancipez-vous tout de suite.....

CHARLES, (*à part*).

A présent, la voilà plus pressée que nous.

EUGÈNE.

Précisément j'entends mon oncle; la bombe va éclater.

ÉMILIE.

Je crains le feu; je me sauve. (*Elle sort.*)

SCENE III.

DUCASTEL, EUGÈNE, CHARLES.

DUCASTEL.

J'entends bien du bruit dans ce jardin..... Ah! j'aurais parié que vous étiez ici..., au lieu d'être dans votre chambre à calculer.....

EUGÈNE.

Je calculais. . . . .

CHARLES ; (*à Eugène*).

Ferme.

DUCASTEL.

Que calculiez-vous, Monsieur ?

EUGÈNE.

L'argent que vous alliez me compter. . . . et les plaisirs qui m'attendaient loin de cette prison.

DUCASTEL.

Vous êtes fou, Monsieur !

CHARLES.

Quel blasphème !

EUGÈNE.

Non, mon cher oncle, mon cher tuteur. . . . Non, je ne suis pas fou, et je vais vous le prouver.

AIR : *Si Pauline*, ou *mon cœur soupire.*

Je prétends de votre tutelle,
Obtenir le compte en détail ;
Je veux surtout qu'il soit fidèle.
Juges donc pour vous quel travail !
De mon or qui vous fait envie
Je prétends jouir sans façon ;
Ah ! si c'est-là de la folie
Qu'appelez-vous de la raison ?

DUCASTEL.

Mais de quel droit me demandez-vous ?

EUGÈNE.

Du droit de majorité.... Voyez. (*Il lui remet un titre.*)

DUCASTEL, (*à part*).

Ahi ! qui a pu lui dire ?. . .

EUGÈNE, (*reprenant le titre*).

Je sais bien que vous me cachiez mon âge ; que vous vouliez me tenir en prison.... au moins dix ans de plus. . . . mais je suis las de mon esclavage, et je ne veux plus y rester.

CHARLES.

Bien ! Monsieur, bien !

DUCASTEL, (*à part*).

Dissimulons. . . . (*Haut.*) Je ne croyais pas pourtant vous rendre esclave : à votre âge, on confond la rigueur et la sévérité.

EUGÈNE.

La sévérité, est-ce elle qui nous prive des choses les plus nécessaires ? des maîtres les plus utiles ? des plaisirs les moins dangereux ?. . .

DUCASTEL.

AIR : *Traitant l'Amour.*

Hé bien vos plaintes sur moi
Font un effet salutaire,
Et désormais de vous plaire
Je m'imposerai la loi :
Je vous gênais par mégarde,
Désormais j'y prendrai garde,
Par amitié je vous garde.

CHARLES.

Veuillez nous en dispenser,
Ce séjour ne nous plaît guère ;
Daignez nous faire au contraire,
L'amitié de nous chasser.

EUGÈNE.

Un moment, un moment. . . . il me chassera, soit ; mais avant tout qu'il me rende mes comptes.

DUCASTEL.

Doucement, Monsieur; il me faut du temps, de la réflexion. . . . . Il faut que je calcule, il faut que je fasse quelques additions.

CHARLES, (*à part*).

Il se trompe, quelques soustractions.

EUGÈNE.

Tenez, mon oncle, traitons l'affaire à l'amiable : Vous me donnerez cent mille francs de mon compte de tutelle ; cinquante mille francs pour la dot d'Emilie, et vous ferez mon bonheur en arrondissant votre fortune.

CHARLES.

Voilà une proposition raisonnable. . . Vous acceptez ?

DUCASTEL.

Non, cent fois non. . . . Je demande du temps pour terminer votre affaire, et je ne veux pas marier ma fille.

EUGÈNE.

Cela est bien décidé?

DUCASTEL.

Très-décidé.

EUGÈNE.

Viens, Charles ; éloignons-nous.

CHARLES, (*bas à Eugène*).

Où allons-nous, Monsieur ?

EUGÈNE, (*de même*).

J'ai loué la maison voisine. (*Haut*). Adieu, Monsieur.

DUCASTEL.

Adieu.

EUGÈNE.

AIR *des deux Pères : je suis colère et boudeur.*

Me refuser Emilie !

CHARLES.

L'objet d'un si beau desir !

DUCASTEL.

Non, non jamais de ma vie
Je ne voudrais vous unir.

CHARLES.

Homme cruel et barbare !....

EUGÈNE.

Je vais prendre mon essor.

CHARLES.

Nous aurons, vilain avare,
Eula fille et son trésor.

EUGÈNE.

Ici je vous le déclare,
La guerre va commencer.

DUCASTEL.

A l'instant je me prépare,
Mon cher, à vous repousser.

CHARLES.

Ah ! craignez notre vengeance.

DUCASTEL.

De vous deux je ne crains rien,
Cet oncle que l'on offense
N'a voulu que votre bien.

EUGÈNE.

Oui j'en donne l'assurance,
Il n'a voulu que mon bien.

CHARLES.

Oui je le prédis d'avance,
Il veut encor notre bien (*).

(*Ils sortent*).

(*) On a supprimé une reprise de cet air.

SCENE IV.

DUCASTEL, ÉMILIE.

DUCASTEL.

Voilà comme sont tous ces jeunes gens. Pour peu que l'on ne leur donne rien, ils disent qu'on les prive de tout.

ÉMILIE, (*entrant*).

Qu'ai-je entendu, mon père? .. vous vous querelliez?

DUCASTEL.

Un impertinent qui exige son compte de tutelle! . . .

ÉMILIE.

Vous lui avez rendu ?

DUCASTEL.

Qui a la hardiesse de prétendre à votre main!

ÉMILIE.

Qu'est-ce qu'il y a donc là de si hardi ?

DUCASTEL.

Il ne l'aura pas, Mademoiselle.

ÉMILIE.

Mais, mon père, je ne me marierai jamais ?

DUCASTEL.

Eh! Mademoiselle, n'y a-t-il pas d'autres hommes ?

ÉMILIE.

Non, mon père, il n'y a pas d'autres hommes.

DUCASTEL.

Qu'est-ce que vous dites ?

ÉMILIE.

AIR : *Sous la Clef.*

Il n'est qu'un homme sur la terre,
Et cet homme est celui qui plaît;
Sans lui rien ne peut nous distraire;
Lui seul est aimable et parfait.
Mon cousin fait au fond de l'ame,
De l'amour cette douce loi;
Car il n'est pour lui qu'une femme,
Cette femme, il dit que c'est moi.

DUCASTEL.

Bah! bah! mais j'y songe. Cet Eugène est parti furieux... Il serait capable de se porter à tous les excès, d'envoyer des

huissiers, des procureurs. Une saisie pourrait avoir lieu. J'ai là-haut un sac de louis et certain porte-feuille qu'il faut mettre à l'abri. Si l'on m'enlevait ce trésor! Adieu! .... Que... dites-vous, ma fille?

ÉMILIE.

Rien, mon père, vous parlez tout seul.

DUCASTEL.

AIR: *Qui n'a pas l'esprit de son âge.*

L'argent seul fait tout sur la terre,
De l'estimer j'ai donc raison,
A ce dieu que mon cœur révère;
On doit plaisir, bonheur, renom.
A qui, dans sa folie,
Doit-il femme jolie,
Ce lourd et vieux Mondor?
C'est à son or:
A qui la hideuse Julie,
Des amans
Doit-elle l'encens;
C'est à son trésor;
Je le dis encor,
L'argent est l'aimant
Le plus séduisant,
Vraiment. (*4 fois.*)

D'ailleurs, chacun a son goût: l'ambitieux touche avec délices le seuil d'un palais; l'intrigant, la main d'un homme en place; l'amant, le cœur de sa maîtresse; le procureur des papiers de chicane; et moi....

Moi j'aime
Moi j'aime
A toucher de l'argent. (*Bis.*)

Restez là, Mademoiselle. (*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE V.

ÉMILIE (*d'un côté*), EUGÈNE ET CHARLES (*de l'autre*). *Eugène est en jeune homme très-élégant, Charles en Jockei.*)

EUGÈNE.

Nous y voilà....

CHARLES.

Vive l'émancipation!

ÉMILIE.

Je n'aurais pas cru à mon cousin autant de caractère.

EUGÈNE.

Comme ces marchands ont été aimables quand ils m'ont su émancipé! . . . .

ÉMILIE.

Lisons, c'est-là son livre chéri. . . . .

EUGÈNE.

AIR *de Marianne.*

En vérité, Paris m'enchante,
Comme on s'habille à l'impromptu,
Cette mise est-elle élégante?
Dis-moi, comment me trouves-tu?
Dos bien voûté!
Collet monté,
L'air protecteur, la démarche insolente;
Badine en main,
Le jabot fin,
Pantalon long,
Gilet court, chapeau rond.
Du jour ai-je suivi le code?
Dis-moi, suis-je bien habillé?
J'ai tout pris, je n'ai rien payé.

CHARLES.

Vous êtes à la mode. (*Bis.*)

ÉMILIE.

Je croyais la maison voisine inhabitée; il paraît qu'on y est fort gai : sans doute quelques étourdis comme mon Eugène. . . . Où est-il maintenant, peut-être dans la crainte d'être surveillé, il se sera réfugié dans un quartier bien éloigné de celui-ci.

EUGÈNE.

Ce jardin est tout-à-fait joli. . . Il est d'ailleurs si près de la maison d'Emilie. . . . .

CHARLES.

Elle vous croit bien loin d'elle. . . .

ÉMILIE, (*se levant*).

Quel supplice que la jalousie!

EUGÈNE.

J'ai cru l'entendre. (*Il monte sur le mur.*) Si je pouvais la voir.

ÉMILIE.

Je le vois d'ici, le méchant.

AIR *de Lantara.*

Il est amoureux d'une belle,
Il fait mille efforts pour la voir :
En ce moment il est près d'elle,
Dans ses yeux brille son espoir ;
Enfin, l'amour vient combler sa tendresse,
(*Il est sur le mur.*)
Il la voit !.... pour lui quel bonheur,
Oh ! mon Eugène, oublier ta maîtresse,
N'est-ce pas oublier son cœur !

(*Pendant qu'il chante, Emilie s'écrie, c'est lui.*)

EUGÈNE.

Puis-je jamais oublier ma maîtresse, ce serait oublier mon cœur ?

ÉMILIE.

Quoi ! si près de nous ?

EUGÈNE.

Pouvais-je m'en éloigner ?... Cet hôtel inhabité servait doublement mes projets, d'être libre sans vous quitter.

CHARLES.

Prenez garde au voisin... Ne vous amusez pas trop avec la voisine.

ÉMILIE.

Mais, enfin, qu'allez-vous faire ?

DUCASTEL, (*appelle dans la maison*).

Emilie ! Emilie !

EUGÈNE.

On vous appelle . . . .

AIR *de l'Opéra-Comique.*

D'un père craignez le courroux,
Mais quoique l'avenir annonce,
Mon cœur pour la vie est à vous.

ÉMILIE.

Du mien vous savez la réponse.

CHARLES.

En tous temps les amans heureux,
De cette formule chérie,
C'est souvent la dixième fois
Qu'ils aiment pour la vie.

DUCASTEL, (*appelant toujours*).

Emilie ! Emilie !

ÉMILIE, (*en sortant*).

Me voilà, mon père.

SCENE VI.

EUGÈNE, CHARLES.

CHARLES.

Ah çà, Monsieur, nous sommes dans un hôtel superbe! . . . . nous l'avons loué, ce n'était pas le plus difficile; mais y rester sans argent, sans crédit et sans moyens d'en avoir. . . .

EUGÈNE.

Tu penses toujours à l'avenir!

CHARLES.

Monsieur, c'est que l'avenir vient à tout moment, et qu'il est venu pour moi.

EUGÈNE.

Comment?

CHARLES.

Tout occupé de votre tendresse, vous ne pensez pas que nous n'avons pas dîné.

EUGÈNE.

Dîné? fi donc!

CHARLES.

Comment? fi donc!

AIR:

L'existence est un lot dont je fais très-grand cas,
Et pour la prolonger rien ne vaut un repas.
De nos jours tous les deux nous allons voir la fin,
Car vous mourez d'amour, et moi je meurs de faim.

EUGÈNE.

Bah! c'est une idée.

CHARLES.

Une idée! mon estomac me le dit peut-être.

EUGÈNE.

Eh bien! fais-le taire.

CHARLES.

Est-ce que vous le prenez pour une conscience?

EUGÈNE.

Finiras-tu? . . . . Ce n'était rien que de m'émanciper; il faut maintenant obtenir une femme et ma for-

tune. Je vais écrire à mon oncle ; je lui ferai des propositions très-modérées ; s'il refuse, j'enlève Emilie.

CHARLES.

Par-dessus ce mur ?

EUGÈNE.

Je me retire dans une campagne . . . . .

CHARLES.

Et que faites-vous de moi ? . . . . .

EUGÈNE.

Tu conduiras mes troupeaux . . . . .

CHARLES.

C'est cela . . . . j'aurai l'air de l'enfant prodigue, n'est-ce pas ?

AIR :

Je serais un mauvais berger,
Moi qui n'ai vu que des soubrettes,
Et je ne saurais m'arranger
De vos brebis, de vos houlettes.
Peu fait aux rustiques travaux,
Et n'ayant pas le goût champêtre,
Au lieu de mener vos troupeaux
Je les enverrais bientôt paître.

EUGÈNE.

Quel parti prendre ?

CHARLES.

Ecrire à votre oncle, le menacer d'assignations, d'huissiers, de procureurs, de tous les suppôts de la chicane : . . un avare craint qu'on ne fouille chez lui, et cette peur le fera céder à tout.

EUGÈNE.

Tu crois ?

CHARLES.

Oui, Monsieur ; écrivez donc.

EUGÈNE.

Allons. (*Il écrit*).

CHARLES.

AIR : *Savoyard.*

Monsieur, prenez pour votre lettre
Un style rempli de rigueur,
Et croyez, sans la moindre peur,
Au succès que j'ose promettre ;

EUGÈNE

EUGÈNE.

De lui pourrai-je être entendu,
Pourra-t-il devenir sensible ?

CHARLES.

S'il ne l'est pas, je veux être pendu.

EUGÈNE

La chose n'est pas impossible.

Tiens, voilà ma lettre... vois si tu la trouves bien ; si elle a le cachet d'un jeune homme émancipé.

SCENE VII.

Les mêmes, DUCASTEL, (*tenant un porte-feuille et un sac.*)

DUCASTEL, (*regardant autour de lui.*)

On ne m'a pas vu . . . Voilà vingt fois que je place et déplace ce cher trésor. . . . décidément je ne puis le laisser dans la maison. . . . si des huissiers. . . . Qu'est-ce ? . . .

AIR : *Cinquième Édition.*

Grand Dieu ! quel état que le mien !
Je suis toujours sur le qui-vive.

EUGÈNE.

As-tu lu ? la trouves-tu bien ?

CHARLES.

Je trouve la lettre un peu vive,

DUCASTEL.

D'inquiétude je me meurs,
Un rien me cause un trouble extrême ;
Enfin, j'ai si peur des voleurs
Que je me fais peur à moi-même.

CHARLES.

Monsieur, voici le courrier qui part. (*Il grimpe sur le mur*).

EUGÈNE.

De la prudence.

DUCASTEL, (*apercevant une masure*).

Quel bonheur ! il y a précisément dans le mur l'arrachement d'une pierre qui va servir à merveille mon projet. . . .

CHARLES, (*l'apercevant*).

Que vois-je ? (*Il se cache*). Chut !

DUCASTEL.

C'est qu'il y a deux cents mille francs dans ce portefeuille.

EUGÈNE, (*bas*).

Eh bien !

CHARLES.

Chut ! je suis saisi . . . .

EUGÈNE.

De peur ?

CHARLES.

Non, non, de joie, de plaisir, de . . . .

EUGÈNE.

Que vois-tu ?

CHARLES.

Un trésor . . . .

EUGÈNE.

Une Émilie ? . . . .

CHARLES, (*descend*).

Je n'en puis plus.

DUCASTEL.

Je suis tranquille . . . . viennent les huissiers quand ils voudront . . . .

AIR :

Oui, vive mon adresse,
Je garderai mon or,
Oh ! pour lui ma tendresse
Semble s'accroître encor.

EUGÈNE, (*Charles est descendu*).

Quoi, tu rapportes ton message !

CHARLES.

Il est inutile à présent.

DUCASTEL.

Rentrons, j'ai pris un parti sage,

EUGÈNE.

Quel est ce secret important ?

Ensemble.

DUCASTEL.	CHARLES.	EUGÈNE.
Oui, vive mon adresse Je garderai mon or, Et pour lui mon adresse Semble s'accroître encor.	Tu bénis ton adresse, Et crois garder ton or: Ton avare tendresse, Pourrait bien avoir tort.	As-tu vu ma maîtresse? Quel est donc ce trésor, Par la peur, ma tendresse Semble s'accroître encor.

SCENE VIII.

EUGÈNE, CHARLES.

EUGÈNE.

T'expliqueras-tu ? tu m'impatientes, à la fin.

CHARLES.

Bientôt vous me sauterez au cou. . . . Monsieur, rendez-vous chez votre oncle, de suite, et dites-lui : Mon cher tuteur, je reconnais mes torts; je ne demande plus de compte de tutelle, plus d'argent, et j'épouse Emilie sans dot.

EUGÈNE.

Est-ce une plaisanterie ? . . . .

CHARLES.

Non, Monsieur, le succès est infaillible; vous savez que je ne vous ai jamais trompé, et si je ne réussis pas, je vous permets de me chasser. Allons . . . .

EUGÈNE.

AIR : *Frosine.*

Si l'hymen couronne mes vœux,
Je saurai payer ta tendresse;

CHARLES.

On promet tout pour être heureux,
Et puis on tient mal sa promesse.
Je suis bien loin de vous presser;
Mais pour bannir ma méfiance,
Je voudrais vous voir commencer
Par la reconnaissance.

EUGÈNE.

Sois tranquille . . . . Je pars. . . . . (*Il va pour monter sur le mur.*)

CHARLES.

Eh bien ! que faites-vous donc ?

EUGÈNE.

Ah! c'est vrai . . . . L'habitude!. . . . . (*Il sort*).

SCENE IX.

CHARLES, (*seul*).

Ah! me voilà seul. . . . . Oui, je réponds de mon projet. . . et le moyen que j'emploierai ne sera connu que de moi. . . . . Je serai sûr de la discrétion de mes complices. . . En tout il faut du mystère.

AIR: *Du Ménage de Garçon.*

On dit: rien ne mûrit à l'ombre;
L'ombre pourtant mûrit l'esprit.
Maint projet réussit à l'ombre;
A l'ombre on s'amuse, l'on rit:
L'intrigue heureuse vit dans l'ombre,
L'ombre est favorable à l'amour;
Que de gens commencent par l'ombre,
Pour mieux arriver au grand jour.

En bon général, examinons la position.

SCENE X.

ÉMILIE, CHARLES, (*chacun de leur côté*).

ÉMILIE.

Mais, mon Dieu, mon cousin ne revient pas, et c'est un désert que cette maison.

AIR *d'Ambroise.*

Ne pas trouver figure humaine,
Pour lui dire j'ai de la peine;
N'avoir pas même son cousin,
Pour lui confier son chagrin.
Sans doute, il est à quelque fête,
Où ses soins ne sont pas perdus.
En vérité j'en perds la tête,
Je n'y tiens plus.

CHARLES, (*après avoir examiné le mur*).

C'est bien là. (*On entend sonner.*)

ÉMILIE.

On sonne.

CHARLES.

L'ambassadeur fait son entrée. . . . Allons chercher ce qu'il faut pour attaquer la place. (*Il sort.*)

SCENE XI.

ÉMILIE, EUGÈNE.

ÉMILIE.

C'est nous, mon cousin. (*A part.*) Qu'il est donc bien sous cet habit! (*Elle se recule pour l'admirer*).

EUGÈNE, (*très-froidement*).

Vous me fuyez? . . .

ÉMILIE, (*se rapprochant vite*).

Au contraire.

EUGÈNE.

Je voudrais voir votre père; j'ai à lui parler d'une affaire importante.

ÉMILIE.

Mon père repose . . . Je vais répondre pour lui.

EUGÈNE.

C'est impossible.

ÉMILIE.

Quel air froid!

EUGÈNE.

M'avez-vous entendu? il faut que je voie votre père.

ÉMILIE, (*à part*).

Oui? . . . . Ayons l'air piqué.... (*haut.*) Je vais lui dire de venir, Monsieur, ... c'est sans doute pour parler d'argent . . . . d'intérêt (*A part.*) Cet air glacé! Ce ton important. . . . tout me fait voir qu'il ne pense plus à moi . . . . Eh bien! faisons comme lui! (*Haut.*) Monsieur. . . . (*A part.*) Impossible. . . . . Ah! critiquons, déchirons ses nouvelles conquêtes, cela est bien facile.

EUGÈNE, (*à part*).

Je jouis de son inquiétude.

ÉMILIE.

AIR *de Lisbeth.*

Mais il paraît, en vérité,
Que mon cousin dans le grand monde
A déjà beaucoup profité;
Il a plus de légéreté;
En grâce, en esprit il abonde;

A son vif et brillant desir,
Certes nulle beauté n'échappe :
Monsieur est le but du plaisir ;
C'est toujours (*bis.*) Monsieur qu'on attrape.

EUGÈNE, (*toujours froidement*).

Mais votre père, Emilie . . . .

ÉMILIE.

Je vais l'appeler. . . . . Mon père ! . . . . Souvenez-vous, Monsieur, qu'il est affreux de se conduire ainsi.... Mon père ! . . . . Qu'il est horrible qu'après une demi-journée d'absence, vous ayez déjà l'air de ne plus me connaître. . . .

DUCASTEL, (*répond*)

Me voici.

ÉMILIE.

Ces hommes, comme en un moment, de bien bons, ils deviennent méchans ! . . . . .

EUGÈNE.

Mais aussi, de bien méchans, ils peuvent redevenir bien bons.

ÉMILIE, (*avec joie*).

Si c'était vrai !

SCENE XII.

Les mêmes, DUCASTEL.

DUCASTEL.

Qui me demande ?. . . Ah ! ah ! c'est vous, Monsieur; quelle toilette ! . . .

ÉMILIE.

Monsieur est bien changé, mon père.

EUGÈNE.

J'en conviens.

ÉMILIE, (*avec dépit*).

Il en convient.

EUGÈNE.

Mon cher oncle.... je viens vous prier d'excuser un moment d'erreur..... J'ai mis, je le sais, une coupable précipitation dans la demande de mes biens ; je n'y pense

plus, et je vous laisse le maître de tout régler. . . . . Je vous prie même d'en fixer le montant à votre volonté ; je ne demande plus que la main d'Emilie ; et je la veux sans dot.

DUCASTEL.

Sans dot !

ÉMILIE, (*avec tendresse*).

Mon père, il n'est pas changé du tout.

EUGÈNE, (*vivement*).

AIR : *Tout ça passe.*

Que me fait un peu d'argent,
Tout mon bien c'est ma maîtresse.
On voit, presqu'en un moment
Passer plaisir et jeunesse ;
On voit passer la richesse
Et l'éclat de la grandeur ;
Mais le bonheur, la tendresse,
Tout ça reste (*ter.*) dans le cœur.

ÉMILIE.

Et je l'accusais !. . . .

DUCASTEL.

Voyons un peu, mon bon ami, comment vous entendez cela ? . . . .

ÉMILIE.

Mon père se radoucit.

EUGÈNE.

J'entends que vous estimez, je suppose, la valeur de mes biens à cent mille francs.

DUCASTEL.

Bon ! . . . .

EUGÈNE.

Que je vous en donnerai quittance dès-à-présent ; mais que vous ne me restituerez la somme que quand vous pourrez et quand vous l'aurez.

DUCASTEL.

Très-bien !

ÉMILIE.

Après de tels arrangemens, mon père ne me mariera pas sans dot . . . .

DUCASTEL.

Non, certainement ; je donne quarante mille francs, de la même manière.

EUGÈNE.

Cela ne le gêne pas.

DUCASTEL.

Mais vous avez donc, jeune homme, un existence ? . .

EUGÈNE.

J'ai une place qui me met au-dessus de tout besoin.

ÉMILIE, (*bas à Eugène*).

Est-ce vrai ?

EUGÈNE.

Non.

ÉMILIE, (*à part*).

Où veut-il en venir ?

DUCASTEL.

Voici une plume, de l'encre, du papier . . . Stipulons de suite.

SCENE XIII.

Les mêmes, CHARLES, (*de l'autre côté, une pioche à la main.*)

CHARLES.

Voilà le bélier qui va ouvrir la brèche.

EUGÈNE.

Commençons par la promesse de mariage.

DUCASTEL.

C'est juste.

ÉMILIE.

Que mon père est aimable. (*Ils écrivent.*)

CHARLES, (*démolissant doucement la partie du mur où il suppose qu'est le trésor.*)

AIR : *Haïr est une folie.*

...ut métier convient à faire,
me voilà maçon ;
...r pour le bien, j'ai raison,
...de la maison,
...i mise à terre,

Je

Je tire quelque parti....
Cela va bien jusqu'ici.
J'imite ces bons apôtres,
Qui, par un travail heureux,
Vont démolir chez les autres,
Afin de bâtir chez eux.

DUCASTEL.

La promesse est en règle.

EUGÈNE.

Tout va bien.

ÉMILIE.

A merveille.

CHARLES.

J'ai l'argent. Ecoutons. (*Il met l'oreille au trou fait au mur.*)

ÉMILIE.

Mon bonheur est certain.

DUCASTEL.

Appelons les sommes dont vous me donnez quittance : Compte de tutelle, cent mille francs.

CHARLES, (*les prend dans le portefeuille*).

Les voilà . . . . (*Il les met dans sa poche.*)

DUCASTEL.

Dot de ma fille, quarante mille francs.

CHARLES, (*de même*).

Bien compté.

EUGÈNE.

Payable, bien entendu, quand vous les aurez, quand vous le pourrez . . . .

DUCASTEL.

Parole d'honneur.

CHARLES.

Il les a, il le peut.

DUCASTEL.

Signons.

ÉMILIE.

Oui, oui, signons.

CHARLES, (*réfléchissant*).

Prendrai-je mes gages et les intérêts? Non, non, Charles.

DUCASTEL.

Maintenant, lisez la promesse de mariage.

EUGÈNE.

Voici les quittances.

DUCASTEL.

Que je t'embrasse !

CHARLES, (*baisant le porte-feuille*).

Que je t'embrasse. Remettons le porte-feuille.

DUCASTEL.

Allons, tout est fini ; n'en parlons plus.

CHARLES, (*sur le mur*).

Votre mariage est-il fait ?

EUGÈNE.

Oui.

CHARLES.

Voilà cent mille francs et votre dot, Mademoiselle.

ÉMILIE, EUGÈNE.

Comment ?

DUCASTEL.

Ils ont pris juste les cent quarante mille francs ; mais par quel moyen ? . . . .

EUGÈNE.

Par quel moyen ?

CHARLES, (*toujours à cheval sur le mur*).

Je vais vous le dire.

AIR : *Le briquet frappa la pierre.*

N'accusez point votre fille,
Ni mon maître en ce moment,
Chacun d'eux est innocent :
C'est moi qui, toujours bon drille,
Suis coupable en ce moment
De ce tour assez plaisant,
Qui, grâces au ciel nous rend
Une femme et notre argent :
Puis vous le savez, j'espère ;
Toujours un mur mitoyen,
De deux maîtres est le bien :
J'ai pris en propriétaire,
La moitié pour le neveu,
Cher oncle ce n'est qu'un jeu.

DUCASTEL.

Comment, c'est toi, coquin? . . . .

EUGÈNE.

Monsieur, je ne garde que mon bien, et je vous rends la dot d'Emilie.

DUCASTEL.

Ce trait là me désarme.

CHARLES.

Il est appaisé.

ÉMILIE.

Je n'ai plus rien à desirer.

CHARLES.

Heureux qui peut, comme vous, s'émanciper tout à la fois avec l'amour, l'hymen et la fortune.

VAUDEVILLE.

AIR : *Du Vaudeville de la robe et des bottes.*

EUGÈNE.

De nos jours on voit bien peu d'hommes,
Différer d'avec les enfans,
Et même en devenant des hommes,
Ils sont encore des enfans.
On ne doit pas gronder les hommes,
Si chacun deux n'est qu'un enfant,
Puisque le seul maître des hommes,
Est un Dieu qui n'est qu'un enfant.

DUCASTEL.

La prévoyance et la sagesse,
Guidaient jadis nos bons aïeux,
Et je soutiens que la jeunesse,
De mon temps s'élevait bien mieux.
Les maîtres au siècle où nous sommes,
Tourmentent trop nos jeunes gens;
A quinze ans ils sont des hommes,
Puis à trente ils sont des enfans.

CHARLES, (*à cheval sur le mur*).

Au nom du petit vaudeville,
J'ose réclamer votre appui ;
Placé sur un mur trop fragile,
Ici chacun tremble pour lui.
Témoins de la crainte où nous sommes,
Rassurez-nous en ce moment ;
Est-il généreux à des hommes
De faire tomber un enfant ?

FIN.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel
= Guillaume Marguerite

LES PAGES
AU
SÉRAIL,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

DE MESSIEURS

THÉAULON ET DARTOIS;

Représenté sur le théâtre du Vaudeville, le 17 Juin 1811.

Paris est la brillante école
Où l'Europe entière s'instruit.
Scène I.

Prix, 1 *fr.* 50 *centimes.*

PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire, Editeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, n.° 10, au coin de celle S. Honoré.

IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU, RUE DE LA HARPE, n.° 11.

1811.

PERSONNAGES.

Le PACHA de Smirne.	M. *Hippolyte.*
Le Comte de . . . . . Ambassadeur.	M. *Armand.*
LÉON, page du Comte, amant de Zoé.	M.lle *Desmares.*
FÉLIX, page du comte, amant de Julie.	M.lle *Betzi.*
ZOÉ, provençale. } Femmes	M.lle *Rivière.*
JULIE, parisienne. } du Sérail.	M.lle *Deville.*
ZÉRO, viel eunuque.	M. *Edouard.*
Deux autres Pages du Comte.	

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Une Fille est un Oiseau.*

Désirant, par son travail,
Quelques instans vous distraire,
L'auteur un peu téméraire
Vient de monter un Sérail :
Il a déja quelques belles,
Des Eunuques très-fidèles,
Un Turc, pour ses demoiselles,
Aussi galant qu'un Français;
Et par ces humbles suppliques
Il compte sur les critiques
Pour faire ici les muets.

La Musique de cet ouvrage se trouve au Théâtre.

LES PAGES AU SÉRAIL.

La Scène est à Smirne. — Le théâtre représente un bosquet du Sérail; à droite est l'entrée d'un petit bâtiment, à gauche celle d'un pavillon à l'orientale. Dans le fond du théâtre est un vase de jardin assez grand pour qu'un Page puisse se cacher dedans. Sur le devant à droite est une statue de Vénus.

SCÈNE I.

ZOÉ, JULIE. *Elles sont occupées à différens ouvrages.*

ZOÉ.

L'aventure qui vous a conduite dans ce Sérail est malheureuse; mais écoutez la mienne, et voyez si j'ai raison de me plaindre du sort.

JULIE.

J'écoute.

ZOÉ.

Née dans un village de la Provence, j'habitais la ville de Marseille.... Un jeune Page avait su me plaire... Je l'aimais tendrement. Eh! qui ne l'aurait point aimé! Léon était étourdi, mais sensible, aimable et hardi... comme un Page. Par malheur, il n'avait que seize ans; et à cet âge on ne se marie guères... Nous attendions avec impatience l'instant

qui devoit nous rendre heureux... Déja même six mois nous séparaient à peine de cette époque désirée, lorsque par un caprice du sort...

JULIE.

Je devine... Léon devint infidèle.

ZOÉ.

Non, il était assez constant pour un Page.

ROMANCE.

Air *nouveau de M. Doche.*

Mon jeune Page un jour m'invite
A nous promener loin du port.
Je cède sans crainte et de suite,
L'esquif s'éloigne du bord.
Accepter à mon âge
Etait imprudent; mais
Qui pourrait refuser un Page,
Un Page français.

JULIE.

C'est impossible!

ZOÉ.

Mais à peine sur l'onde amère,
Loin du rivage étions-nous,
Que le Page trop téméraire
Hélas! tombe à mes genoux.
On est faible à mon âge,
Je combats pourtant; mais
Peut-on longtemps combattre un Page,
Un Page français.

JULIE.

Je ne voudrais pas avoir un pareil adversaire.

ZOÉ.

Soudain un corsaire barbare,
Qui rodait sans cesse par là,
Nous voit, vole, nous sépare,
Et vient me vendre au Pacha.
Tout console à mon âge,
Tout plaît, enchante; mais
Qui pourrait oublier un Page,
Un Page français.

JULIE.

Voilà en effet une aventure bien fâcheuse.

ZOÉ.

Depuis que je suis dans ce Sérail, mon roman ressemble au vôtre; comme vous j'ai résisté à l'amour du Pacha; comme vous j'ai dédaigné ses brillantes promesses, et comme vous il m'a envoyée dans cette partie du Sérail où il relègue les cruelles.

JULIE.

Nous ne sommes pas nombreuses.

ZOÉ.

Nous devons nous trouver encore fort heureuses d'avoir rencontré un maître si bon, si complaisant.

JULIE.

En effet, pour un Turc, il a des manières extrêmement polies... Il est d'une docilité, d'une attention; quand il nous ennuye, il s'en va.

ZOÉ.

Il est rarement avec nous.

JULIE.

C'est, dit-on, un voyage à Paris qui l'a si bien formé.

ZOÉ.

Il est allé à Paris... cela ne m'étonne plus.

Air : *Du Roi et le Pélerin.*

Paris est la brillante école
Où l'Europe entière s'instruit:
L'art d'être léger et frivole
S'y professe même avec fruit.
Dans des préceptes d'inconstance
L'Amour y montre son savoir,
Et l'Hymen du matin au soir
Y tient un cours de complaisance.

JULIE.

Malgré que le Pacha soit si bien instruit, prouvons-lui qu'il n'en est pas plus à craindre.

ZOÉ.

Air : *Chasse de Méléagre.*

Ce beau Pacha se flatte peut-être
Que nous lassant bientôt de résister,
Et préférant à l'amant le maître,
Entre ses bras nous irons nous jeter.

ZOÉ.

Même air.

Oui, je croyais, ici je le publie,
Que tous les Turcs étaient fâcheux,
Et qu'auprès deux, femme jolie,
Passait des jours bien ennuyeux.
Qu'ils ne disaient jamais un mot aimable,
Que la sottise était leur loi;
Je le croyais, mais je suis excusable,
Je n'entendais que toi.

ZÉRO.

C'est bon, c'est bon.... Je vous ai fait préparer des habits turcs dans ce kiosque.

JULIE.

Nous n'en voulons pas.

ZÉRO.

C'est un nouveau présent du Pacha.

ZOÉ.

Nous n'en sommes pas dignes.... Allons, il me tarde de voir ce Français.

JULIE.

Depuis six mois que nous sommes ici, c'est la première figure humaine que nous aurons vue.

ZÉRO.

Comment, la première figure humaine! et moi donc?

ZOÉ.

Air : *Le bel Oiseau vraiment.*

Ah! quel minois enchanteur,
Quel trouble son aspect cause!
Ah! quel minois enchanteur,
Sa beauté va droit au cœur.

JULIE.

Il est grand, il est bien fait,

ZOÉ.

Il est frais comme une rose.

ZÉRO.

Pour être un homme parfait,
Il r de chose.

'S DEUX.

ortent).

SCÈNE III.

ZÉRO *seul.*

Comme ces Françaises sont flatteuses!.. On les dit coquettes, c'est une calomnie!... Depuis qu'on les a mises sous ma garde, aucune n'a cherché à me plaire.... Quelle bizarre idée a eu le Pacha, de mettre dans ce pavillon écarté toutes les femmes qui résistent à son amour... Son prédécesseur n'était pas si bon... Oh! les femmes avaient beau jeu avec lui.

Air : *De Marianne.*

Quand il achetait une femme,
Malgré ses pleurs, son désespoir,
Dans le même instant à la dame
Ce Pacha jetait le monchoir.
Et si la belle
Etait rébelle
La force alors lui tenait lieu d'amour.
Par cette voie,
Belle avec joie,
Ne résistait que l'espace d'un jour.
Une femme est-elle inhumaine!
Il ne faut pas s'en étonner,
Ce qu'elle ne veut pas donner,
Elle aime qu'on le prenne.

Et si j'étais à la place du Pacha, si j'avais, comme lui, le rang, la puissance;.. Mesdames les Françaises. Chût : voici la visite extraordinaire.

SCÈNE IV.

LE PACHA, LE COMTE, LÉON, FÉLIX, deux autres Pages, ZÉRO.

LE PACHA.

Eh! bien, Comte, que dis-tu des femmes que tu viens de voir?

SCÈNE V.

Les Précédens, Zoé, Julie, Zéro. *Pendant la ritournelle du couplet précédent, les femmes sortent du pavillon. Zoé doit sortir la première.*

Léon *apercevant Zoé.*

Morceau d'ensemble nouveau de M. Doche.

O Ciel! puis-je en croire mes yeux?
Zoé!... ma Zoé!... dans ces lieux!

Zoé *bas à Julie.*

Est-ce un songe, est-ce une merveille?
Voilà mon Page de Marseille.

Julie *bas à Zoé.*

Silence, on a les yeux sur nous.

Le Pacha.

Approchez, et rassurez-vous,
Je ne viens point, de mon pouvoir jaloux,
Vous menacer de ma colère.
Je ne viens point essayer de vous plaire,
Approchez et rassurez-vous.

Zoé, Léon et les Pages *à part.*

O destin! ce sont de tes coups.
Contraignons-nous.

Ensemble.

Le Comte *à part.*

Toutes deux sont jeunes et belles.
L'heureux coquin que ce Pacha!

Le Pacha *à part.*

Quel dommage que des cruelles
Aient autant d'attraits que cela.

Zoé et Julie *à part.*

Léon, des mains des infidèles,
Sans doute, nous délivrera.

Léon *à part.*

Elle est au nombre des cruelles,
Oh! je la tirerai de là.

LE COMTE *aux femmes.*

Vous que le sort exile des rivages
Où votre sexe est l'idole des cœurs,
Jeunes beautés, recevez les hommages
Du plus zélé de vos adorateurs.

Les femmes le saluent.

Ensemble.

Toutes deux sont jeunes et belles,
L'heureux coquin que ce Pacha!

LE PACHA *à part.*

Quel dommage, etc.

LES FEMMES *à part.*

Léon des mains, etc.

LÉON *à part.*

Elle est au nombre, etc.

LE COMTE.

Je peindrais mal le plaisir que j'éprouve. Mesdames, je ne m'attendais pas à rencontrer si loin de ma patrie, ce qui en fait le plus bel ornement.

JULIE.

Votre galanterie nous fait oublier que nous ne sommes plus en France.

ZOÉ.

Que dit-on, que fait-on dans ce charmant pays?

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Des plaisirs et de la gaîté
Est-il encore la patrie!

JULIE.

Y trouve-t on l'humanité
A côté de l'étourderie?

ZOÉ *regardant Léon.*

Y peut-on aimer sans changer?

JULIE.

Y rit-on des maux qu'amour cause?

ZOÉ *de même.*

Le Français est-il moins léger?

LE COMTE.

Oh! c'est toujours la même chose.

LES PARIS

LE PACHA.

Au Le lendemain.

[illegible] on entend dire

[illegible] léger,

[illegible] désire,

[illegible] changer

[illegible] galante

[illegible] aux combats.

[illegible] créante

[illegible] nas

[illegible] COMTE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] provençale.

[illegible] COMTE.

[illegible]

[illegible] part.

[illegible] part.

[illegible] aux femmes.

[illegible] dans ce Serail?

[illegible]

Er [illegible]

[illegible] PACHA.

[illegible]

[illegible] rter-vos [illegible]

JULIE.

C'est selon.

ZOÉ.

Pour moi, je sens que j'aimerais à la folie celui qui essayerait de m'arracher de ces lieux.

LÉON *à part.*

Cela me regarde.

LE COMTE *à part.*

C'est à moi que cela s'adresse.

LE PACHA.

Je doute que quelqu'un soit assez téméraire...

LÉON *à part.*

Je ne suis point Page pour rien.

(*Il cherche un endroit pour se cacher*).

JULIE.

(*A part*). Il va se perdre!...

ZOÉ.

(*Haut*). A propos de témérité, j'ai fait un rêve qui a un singulier rapport avec ce qui se passe ici... (*à part*) Fixons leur attention.

LE COMTE.

Ecoutons, Pacha; les rêves d'une jolie femme ne peuvent qu'être intéressans.

ZOÉ.

J'ai rêvé que j'étais assise sous ces berceaux, lorsque, par une espèce de miracle, un jeune homme que j'aimais en France s'offre à mes yeux.... Sans votre présence, Pacha, j'aurais volé dans ses bras.

LE PACHA.

Ah! j'étais là.

ZOÉ.

Comme vous y êtes... de son côté, il eût bien voulu voler dans les miens; mais je lui fais signe de modérer ses transports, et je lui dis, de manière à n'être comprise que de lui seul... « Cher [illegible] suis toujours digne de toi... Ton im[illegible]i la liberté, c'est à ton courage » Alors ses yeux me disent que

je peux y compter; j'y compte... Je vous parle, Pacha, et tandis que vous m'écoutez, mon téméraire amant cherche à se cacher pour venir à bout de ses desseins... (*Léon essaye de grimper dans l'urne*) Je tremble que vous ne l'aperceviez... Je lui recommande d'être prudent; enfin il se cache. (*Léon se cache dans l'urne*).

LE PACHA.

En ma présence, c'est un peu fort.

ZOÉ.

Oui, Seigneur, dans le vase que voilà.

(*Tous regardent l'urne*).

LE COMTE *riant*.

Il est bien caché.

LE PACHA.

Qu'est devenu l'imprudent?

ZOÉ.

Je l'ignore, mon rêve finit là.

LE COMTE *à part*.

Je crois comprendre le sens de ce rêve, et j'en profiterai. (*haut*) Mon ami, tout cela est d'un triste augure pour toi.

LE PACHA.

Ce n'est qu'un rêve... Zéro, approche... Je crois me rappeler que tu te mêles d'expliquer les songes.

ZÉRO.

Le Grand-Prophète daigne m'éclairer quelquefois.

LE PACHA.

S'il m'en souvient bien.

Air : *De Calpigi.*

C'est toi, dont l'esprit ridicule,
A mon prédécesseur crédule,
Sur un rêve fait; en veillant,
Prédit qu'il deviendrait Sultan.

ZÉRO.

Oui, Seigneur, et ma prophétie
Eût été bientôt accomplie :
Car au trône on l'eût appelé,
Si l'on ne l'avait étranglé.

LE PACHA.

Je n'en veux pas savoir davantage... (*se levant*) Comte, il est une autre partie de mon Sérail que tu ne connais point ; nous reviendrons dans ces lieux. (*Il donne sa pipe à Zéro*).

LE COMTE *à part.*

Elles m'intéressent beaucoup, et je tenterai tout pour les délivrer. (*haut*) Adieu, Mesdames ; il me serait bien cruel de vous quitter, si je n'avais l'espérance de vous revoir.

LE PACHA.

Zéro, suis-nous.

(*Le Pacha et le Comte sortent, Zéro entre dans le kiosque pour y remettre la pipe du Pacha*).

SCÈNE VI.

LÉON *dans le vase*, ZOÉ, JULIE, *puis* ZÉRO.

LÉON *debout dans le vase.*

Ils sont partis, je crois. (*Zéro sort du pavillon.*)

LÉON, ZOÉ et JULIE.

Ciel ! Zéro ! (*Léon se cache. Zéro sort*).

LÉON *dans le vase.*

C'est fort honnête, je craignais qu'ils ne me laissassent prendre racine dans ce vase. (*Léon descend du vase*).

JULIE *à Zoé.*

Ma bonne amie, avec M. le Comte, il y a encore un Page... Il a l'air bien aimable... Informe-toi s'il serait aussi constant que M. Léon.

LES PAGES

Zoé.

Je tremble.

LÉON accourant.

Je ne suis pas très-rassuré.

JULIE.

Ne craignez rien... je vais veiller sur vous.
(*Elle sort*).

SCÈNE VII.

LÉON, ZOÉ.

ZOÉ.

Mon cher Léon!

LÉON.

Ma chère Zoé!

Air : *Enfans de la Provence*, etc., *d'Aline reine de Golconde.*

Momens de jouissance,
Doux miracle d'Amour!

ZOÉ.

Aux champs de la Provence
Je me crois de retour.

LÉON.

Plus de soupirs,
De vains désirs.

ZOÉ.

Plus de soupirs,
De vains désirs.
Je te vois,
C'est tout pour moi.

LÉON.

Eh! non, non, non, (*bis*) pour nous plus de chagrin!

ZOÉ.

Eh! non, non, non, (*bis*) pour nous plus de chagrin!
Le dieu d'Amour,
En ce séjour,
Nous réunit enfin.

TOUS DEUX.

Momens de jouissance, etc.

ZOÉ.

Quelle heureuse étoile t'amène en ces lieux?

LÉON.

L'étoile d'un Page... Tu te rappelles ce jour fatal où ce maudit Corsaire arriva si mal-à-propos.

ZOÉ.

Hélas! oui.

LÉON.

En voyant s'éloigner le navire qui t'enlevait à mon amour, je voulus périr... Par bonheur, l'étoile du Page était là... Je me sentis le courage de vivre, et je retournais tristement à Marseille, où je n'eus pas le temps de te regretter.

ZOÉ.

Comment?

LÉON.

Deux jours après notre séparation, M. le Comte est chargé d'une missive importante pour la Sublime Porte... Nous nous embarquons .. Nous parcourons les principales villes de l'Empire Ottoman... Plein d'amour et d'espérance, bien sûr que tu embellissais quelque Sérail, j'escalade les murs, j'ennivre les eunuques... je pénètre partout... je ne te trouve nulle part... Enfin, lassé, ennuyé, désespéré de m'exposer si souvent, et toujours en vain à tant de dangers. Je renonce à mon entreprise, et perds l'espoir de te retrouver... Sur ces entrefaites, nous venons à Smirne. Le Pacha, qui a appris à vivre à Paris, nous reçoit comme l'avait reçu M. le Comte, et nous comble d'amitié; pour nous donner une dernière preuve de sa considération, il nous montre l'intérieur de son Sérail; et la première personne qui s'offre à mes yeux, c'est toi, c'est ma Zoé, que je retrouve au nombre des cruelles.

ZOÉ.

Ton bonheur passe, peut-être, ton espérance?

LÉON.

Quelqu'entretien diplomatique?

FÉLIX.

Air : *Une Fille est un Oiseau.*

Dans un pavillon secret,
Ils vident de compagnie,
Un flacon de Malvoisie,
En dépit de Mahomet;
Et tandis que peu docile
Aux lois de son évangile,
Là bas le Pacha tranquille
Boit et perd son Paradis,
Ici, mon cher en cachette,
Pour venger le Grand-Prophète,
Je viens trouver les houris.

LÉON.

Eh! bien, mon ami, unissons-nous pour les dé
livrer.

ZOÉ.

Imprudens!... savez-vous tous les dangers q
vous courez ici?

FÉLIX.

Oui... mais rien ne peut nous effrayer, si vo
voulez nous reconnaître pour vos chevaliers, et n
permettre de porter vos couleurs.

JULIE *en attachant un ruban au bras*

Félix.

Air : *Charmante Gabrielle.*

Il y va de ma gloire,
Soyez mon chevalier...
Volez à la victoire
Jeune et brave guerrier!

ZOÉ *donnant un ruban à Léon.*

De ce Sérail terrible,
Cours m'arracher,

LÉON ET FÉLIX *tirant leur épée.*

Je me sens invincible!

Voilà l'ennemi!

JULIE.

Où nous cacher?

LÉON ET FÉLIX *rengainant.*

Air: *Tu vas changer de fortune et d'emploi.*

JULIE ET ZOÉ.

Notre gardien s'avance vers ces lieux,
Fuyez, évitez sa présence;
Dérobez-vous promptement à ses yeux,
Si vous m'aimez, point d'imprudence.

ZOÉ.

Dépêchez-vous, je le vois arriver
Cet Argus au front sinistre et chauve.

LÉON ET FÉLIX.

Objet charmant je prétends te sauver,
Mais en attendant je me sauve.

ZOÉ.

Dans ce pavillon!

CHŒUR.

ZOÉ ET JULIE.
Notre gardien s'avance vers ces lieux, *Etc.*

LÉON ET FÉLIX.
Votre gardien s'avance vers ces lieux,
Fuyons, évitons sa présence;
Dérobons-nous promptement à ses yeux,
Surtout montrons de la prudence.

(*Léon et Félix entrent dans le kiosque*).

SCÈNE IX.

ZOÉ, JULIE, ZÉRO.

ZOÉ.

Eh! c'est notre ami Zéro.

ZÉRO.

Pour vous servir, Mesdames, si j'en étais capable.

JULIE.

Notre bon ami!

ZÉRO.

Ne s'en sert-il pas tous les jours? (*il va pour entrer*).

JULIE *le retenant.*

Sais-tu qu'il a pris là une habitude bien mauvaise.

ZÉRO.

C'est la mode en Turquie. (*même jeu*).

ZOÉ *le retenant.*

Est-ce que tu suis aussi cette mode, toi?

ZÉRO *impatienté.*

Mais que Diable! laissez-moi donc entrer, le Pacha m'attend.

ZOÉ.

Mon cher Zéro.

ZÉRO.

Qu'est-ce?

ZOÉ.

S'il faut te dire la vérité, la pipe du Pacha...

ZÉRO.

Eh! bien, la pipe du Pacha?..

ZOÉ.

Elle est cassée.

ZÉRO.

Cassée!

JULIE.

Brisée.

ZOÉ.

En mille morceaux.

ZÉRO.

Quoi! vous avez cassé la pipe du Pacha? sa pipe favorite!.. Une pipe!..

Air : *Du petit Matelot.*

Ah! quel accident! quel dommage!
Le Pacha sera furieux.

ZOÉ.

Pour une pipe, quel tapage !
Est-ce un bijou si précieux ?

ZÉRO.

De cette pipe-là, Mesdames,
Vous ne connaissez pas le prix.
Elle nous a coûté trois femmes ;
Mais elle en valait plus de six.

JULIE.

Six femmes! pour une pipe.

ZOÉ ET JULIE.

Air : *Vaudeville de l'intrigue impromptu.*

Sot,
Magot,
Nigaud,
Sur un tel point
Point
D'épigrammes.
Il t'appartient bien
De comparer la femme à rien.

Toi
Qui sur ma foi
Est l'effroi
De toutes les dames,
Pourquoi
Décrier
Ce qu'on ne peut apprécier?

ZÉRO.

Oh!
Tout beau!
Zéro,
Des belles connaît le mérite.

ZOÉ.

D'où peux-tu savoir
Tout ce que nous pouvons valoir.

ZÉRO *à part.*

Loin
Dans quelque coin,
Sans témoin,
Cachons-nous bien vîte.
Ou bien au Pacha
Allons raconter tout cela.

TOUTES DEUX.

Sot,
Magot, etc. (*Zéro sort*).

LÉON.

Un Page ne songe à l'obstacle,
Que quand l'obstacle est surmonté.

ENSEMBLE.

Séparons-nous; à l'espérance
Livrons en ce jour notre cœur....
Souvent par une extravagance,
On arrive enfin au bonheur.

(*Les femmes entrent dans le pavillon à gauche; et les Pages sortent à droite*).

FIN DE L'ACTE PREMIER.

ACTE II.

SCÈNE XI.

LE PACHA, ZÉRO.

ZÉRO.

Air : *Je suis colère et boudeuse.*

Il faut punir ces rebelles,
C'est trop me pousser à bout.
Parce qu'elles sont cruelles,
Elles se permettent tout.

C'est toujours nouvelle injure!
Sans cesse on me contredit,
Ces Françaises je le jure
Me feront perdre l'esprit.

Leur vertu fait un tapage
Qui sans cesse m'étourdit.
Vous devez en homme sage
Faire cesser tout ce bruit.

J'ai beau prendre un ton qui touche,
Tous mes discours sont bernés.
Sitôt que j'ouvre la bouche,
Chacune me rit au nez.

Pour mes yeux j'ai tout à craindre,
On me les arrachera.
Combien je serais à plaindre,
Il ne me reste que ça.

En vain pour toucher leurs ames,
J'ai tenté plus d'un moyen...
Jusqu'ici, près de ces dames,
Zéro fut compté pour rien.

LE PACHA.

J'ai pitié du tourment que te causent ces Françaises, et je veux alléger tes peines.

ZÉRO.

Vous allez donc les punir?

LE PACHA.

Va sur le champ me chercher un marchand d'esclaves.

ZÉRO.

Comment, Seigneur, voudriez-vous vous en défaire... (*à part*) Me voilà cassé!

LE PACHA.

Tu dois être content?

ZÉRO.

Non vraiment.

LE PACHA.

Elles se permettent tout.

ZÉRO.

Oh! tout ce qu'elles peuvent.

LE PACHA.

Elles te feront perdre l'esprit.

ZÉRO.

Je ne crains rien.

LE PACHA.

Leur vertu fait un tapage qui t'étourdit.

ZÉRO.

Cela ne durera pas toujours.

LE PACHA.

Elles te rient au nez.

ZÉRO.

Elles me trouvent plaisant.

LE PACHA.

Elles te comptent pour rien.

ZÉRO.

Au fait!... je ne suis pas grand'chose.

LE PACHA.

Tu veux donc que je les garde?

ZÉRO.

Oui, Seigneur.

LE PACHA.

En ce cas... fais venir un marchand d'esclaves... et surtout celui qui aura la mine la plus rébarbative...

ZÉRO.

Mais... mais, Seigneur...

LE PACHA.

Obéis...

ZÉRO.

Oui, Seigneur... (*à part*) O! Mahomet... Avant tout... je me souviens qu'à la pipe du Pacha il y avait certain gros diamant.... je veux voir.... (*il entre dans le pavillon*).

SCÈNE XII.

LE PACHA *seul.*

Tandis que le Comte repose, exécutons mon bizarre projet, et voyons si l'adresse fera plus que [illegible] ces sauvages beautés.

SCÈNE XIII.

LE PACHA, ZÉRO.

ZÉRO *sortant du pavillon.*

Alli! alla! alli!

LE PACHA.

Encore quelque mésaventure!... Qu'as-tu donc, mon pauvre Zéro?

ZÉRO.

Air : *Ah! Maman que je l'échappe belle!*

Ah! Seigneur!
Quel malheur
Effroyable!
Là dedans je viens,
Je le soutiens,
De voir le Diable.
Il est laid, il est épouvantable?
Oui, pour cette fois
Je l'ai vu comme je vous vois.

Et vous l'allez voir vous-même. (*il entre dans le pavillon, et en sort de suite tenant les femmes vêtues en Pages*).

SCÈNE XIV.

Les Précédens, ZOÉ ET JULIE *en Pages.*

LE PACHA.

Les Pages du Comte!

ZÉRO.

O! Mahomet! dis-moi par où ils sont entrés!

ZOÉ *à part.*

S'il nous reconnaît, nous sommes perdues.

LE PACHA.

Téméraires!.. que faites-vous en ces lieux!. Parlez.

ZÉRO.

Oui, parlez!

ZOÉ.

Seigneur, ayant accompagné M. le Comte, poussés par un motif de curiosité, bien naturel chez nous, nous nous sommes glissés dans ce pavillon, mais...

Air : *De Lisbeth.*

Sachant qu'on pourrait nous punir
D'avoir fait de tels badinages;
De crainte de nous découvrir,
De ce lieu nous n'osions sortir.

ZÉRO.

O! Ciel! dans un Sérail deux Pages!

ZOÉ.

Ah! pour vos femmes et pour vous,
Nous devons le dire sans feindre,
Seigneur, des hommes tels que nous,
Ne sauraient (*bis*) être bien à craindre.

LE PACHA.

Ainsi, vous n'avez point vu les femmes qui sont dans ce pavillon!

ZOÉ.

Ah! Seigneur!... puisque vous ne pouvez rien obtenir d'elles, que pourrions-nous en espérer?

LE PACHA *à part.*

En effet,.. ils sont si jeunes... (*haut*) Ignorez-vous que le châtiment le plus terrible?...

ZÉRO *à part.*

Ils vont être pour le moins brûlés vifs.

LE PACHA.

Zéro!

ZÉRO.

Plaît-il, Seigneur?

LE PACHA.

Empare-toi de ces Pages!... conduis-les à leur maître! (*aux Pages*) Je vous pardonne en faveur de votre âge, de votre habit, et de l'amitié qui m'unit au Comte...

ZOÉ.

Ah! Seigneur, qu'il ne soit pas instruit de notre étourderie!... Il est si sévère!

LE PACHA.

Je vous entends... (*à Zéro*) Tu les laisseras à l'entrée du pavillon où est leur maître. (*aux Pages*) C'est à votre adresse à faire le reste.

ZOÉ.

Que de bonté!

LE PACHA.

N'y revenez plus!

ZOÉ *à part.*

Le Ciel nous en préserve!

JULIE *à part.*

Nous sommes sauvées!

LE PACHA *à Zéro.*

Exécute mes ordres!

(*Zéro emmène Julie et Zoé*).

SCÈNE XV.

LE PACHA *seul.*

Je ne me sens plus la force d'être sévère, et en admettant ces espiégles dans ce séjour, j'en ai perdu le droit.

Air *nouveau de M. Hippolyte.*

Pachas, mes chers confrères,
Ecoutez mes avis;
D'être toujours sévères
Vous êtes-vous promis?
Tenez-vous aux usages
En ces lieux établis,
Voulez-vous être sages,
N'allez pas à Paris.

Toujours auprès des belles,
Sans oser murmurer,
Amans soumis, fidèles,
Voulez-vous soupirer.
Vous forgeant des entraves
Dans vos Sérails, surpris,
Voulez-vous être esclaves,
Revenez de Paris.

SCÈNE XVI.

LE PACHA, LÉON, FÉLIX, *toujours en femmes.*

LÉON *à part en entrant.*

Voyons un peu si ces Dames sont bien en Pages... Ciel! le Pacha!... (*ils se voilent*).

LE PACHA *à part.*

Les voilà... (*haut*) Approchez, Mesdames... (*à part*) Que vois-je?.. elles se sont décidées à prendre le costume musulman!.. C'est d'un bon augure!

FÉLIX *à part.*

Je tremble!

LÉON *à part.*

Et moi aussi...

LE PACHA *allant vers eux.*

Je vois avec plaisir que vous avez accepté mes présens!... et ce changement me fait espérer...

LÉON.

Oh! nous n'avons changé que d'habits.... Nous sommes toujours les mêmes.

LE PACHA.

Ingrates!

Air : *Ça n' se peut pas.*

Eh! quoi! c'est en vain que j'espère,
Vous ne m'aimerez donc jamais;
Cependant j'ai pris pour vous plaire
La complaisance d'un Français.
Ah! cédez, je vous en supplie!
Le bonheur va suivre vos pas...
Qu'une de vous soit mon amie.

LÉON.

Ça n' se peut pas.

FÉLIX.

Ça n' se peut pas.

LE PACHA.

Eh! bien! puisque la douceur et la tendresse ne peuvent rien sur vos cœurs, je vous annonce que dès ce soir vous allez quitter ce Sérail...

LÉON *à part.*

Tant mieux!

LE PACHA.

Pour passer dans un autre, où vous vous repentirez de votre ingratitude.

FÉLIX *bas à Léon.*

Dans un autre Sérail!.. tu l'entends.

LÉON *bas à Félix.*

Que trop.

LE PACHA *à part.*

Ceci les effraye un peu. (*haut*) J'ai fait avertir un marchand d'esclaves... Dans un instant, vous appartiendrez à quelque Turc qui n'aura pas mon indulgence. Cependant...

Air : *De la piété filiale.*

Rester dans cet heureux séjour
Est encore en votre puissance.
Je vais ouvrir mon cœur à la clémence,
Si vous ouvrez votre cœur à l'Amour.
A mes vœux, s'il n'est plus d'entraves,
Quels trésors payeront vos appas!
Aimez-moi, je ne vous vends pas.

LÉON.

Appelez le marchand d'esclaves.

LE PACHA.

C'en est trop!... et ma bonté se lasse à la fin!... (*il leur jette le mouchoir*) Mesdames, que l'une de vous se décide à l'accepter.... Le marchand d'esclaves va se rendre en ces lieux.... je vous laisse y réfléchir! (*à part en s'en allant*) J'espère beaucoup de cette épreuve. (*il sort*).

SCÈNE XVII.

LÉON, FÉLIX *stupéfaits.*

FÉLIX.

Air : *Ce mouchoir belle Raymonde.*

Ce mouchoir!... qu'en faut-il faire,
Pourquoi nous le confier!

LÉON.

Est-ce un moyen de nous plaire?

FÉLIX.

Le moyen est singulier!

LÉON *examinant le mouchoir.*

Quelle toile douce et fine!

FÉLIX.

Quelles suaves odeurs!

LÉON.

Mon ami, je le devine,
C'est pour essuyer nos pleurs.

FÉLIX.

Ma foi! mon cher Léon, nous pourrions bien en verser...

LÉON.

Tu trembles toujours... Et l'étoile des Pages!

FÉLIX.

Ah! Léon!.. je m'en souviens!

Air : *Traitant l'Amour sans pitié.*

On m'a dit un certain jour
Qu'un mouchoir dans la Turquie,
Pour une femme jolie
Etait un signal d'Amour.

LÉON.

Chez nous, suivant cet usage,
Si chaque fois qu'on s'engage,
Un mouchoir était le gage
De tout serment fait en vain,
En France toutes nos belles,
Et même les plus cruelles,
En auraient un magasin.

FÉLIX.

Tu ris... mais notre situation commence à devenir embarrassante..

LÉON *allant regarder dans le pavillon.*

Attends, attends... je vais répondre à cela... (*il revient*) Ah! mon ami! mon cher Félix!... notre situation est délicieuse... Zoé est sortie du Sérail.

FÉLIX.

Oui, mais nous, qui nous en sortira?... Le Pacha va venir chercher une réponse.

LÉON *donnant le mouchoir à Félix.*

Je te charge de la lui faire.

FÉLIX *lui donnant le mouchoir.*

Air : *C'est donc demain que j'aurai ma Lucette.*

Comme l'auteur de cette espiéglerie,
Tu dois, Léon, être ici mon soutien.
Tiens.

LÉON *le lui rendant.*

Tiens.

(*Ils le jettent à terre*).

Nous pourrions bien,
Quand on se bat pour l'avoir en Turquie,
Nous battre, hélas!
A qui ne l'aura pas.

ENSEMBLE.

Quand on, etc.

LÉON.

Air : *Eh! ma mèr' est-c' que j'sais ça.*
Ou *vaudeville des Femmes rivaux.*

Vois cette statue antique,
Regarde ses charmes nus,

A sa tournure pudique,
Tu dois voir que c'est Vénus.

FÉLIX.

Eh! bien.

LÉON.

De sa beauté qu'on renomme,
Je sens aussi le pouvoir;

(*Il ramasse le mouchoir*).

Pâris lui donna la pomme,
Je lui donne le mouchoir.

(*Il met le mouchoir dans la main de la statue*).

FÉLIX.

Tu plaisantes encore.... Mais le marchand d'esclaves va venir.

LÉON.

Eh! vraiment, voilà ce qui m'inquiète!... O! ma Zoé! ne t'aurais-je retrouvée que pour te perdre de nouveau!

FÉLIX.

C'est-à-dire pour nous perdre.... Finis tes exclamations, et cherchons un moyen pour sortir d'ici.

LÉON.

Cherchons.

SCÈNE XVIII.

Les Précédens, ZÉRO, LE COMTE *déguisé en marchand d'esclaves.*

LE COMTE *à Zéro dans le fond.*

Cours dire au Pacha que tu as amené le marchand d'esclaves.

LÉON *à Félix.*

Si nous séduisions Zéro!

ZÉRO *au Comte.*

C'est impossible... je ne puis vous laisser avec ces Dames!

FÉLIX *à Léon.*

Il faut bien s'en garder!

LE COMTE *à Zéro.*

Il n'y a rien à craindre!

ZÉRO *au Comte.*

Mais, Seigneur, mon devoir, mon honneur...

FÉLIX *à Léon.*

Il a l'air incorruptible.

LE COMTE *donnant une bourse à Zéro.*

Je me charge de tout...

LÉON *à Félix.*

Tais-toi donc... c'est un coquin!

ZÉRO *mettant la bourse dans sa poche.*

Il n'y a rien à répondre à cela.

(Il sort).

SCÈNE XIX.

LE COMTE *en marchand d'esclaves,* LES PAGES *en femmes.*

LE COMTE *à part.*

Les voilà!... quelles sont intéressantes!

FÉLIX *à part.*

Ciel!.... déja le marchand!.... Quelle vilaine figure!

LÉON *bas à Félix.*

Mon ami... cet homme-là n'est peut-être pas aussi Turc qu'il le paraît; avouons-lui tout; en lui promettant une forte récompense, il peut nous tirer d'embarras!

LE COMTE *à part.*

Ma présence les effraye.... Faisons cesser leur trouble... (*haut*). Ne craignez rien, Mesdames, et reconnaissez-moi.

LÉON ET FÉLIX.

Monsieur le Comte! (*ils se voilent*).

LE COMTE.

Silence... L'avis que vous m'avez voulu donner dans le joli rêve qu'a fait l'une de vous, ne m'a pas échappé; votre esclavage, vos charmes m'ont inspiré un intérêt si tendre, qu'ayant appris de votre gardien que le Pacha avait demandé un marchand d'esclaves, j'ai séduit Zéro...

FÉLIX.

Séduit Zéro!

LE COMTE.

Il m'a procuré ce déguisement, à la faveur duquel j'espère vous rendre la liberté, en vous achetant.

LÉON *à part.*

Oh! le brave homme!

FÉLIX *à part.*

C'est le Ciel qui l'envoye!

SCÈNE XX.

Les Précédens, ZOÉ et JULIE *en Pages.*

Zoé à Julie en entrant.

M. le Comte est je ne sais où : voyons où sont nos étourdis... ah!

LE COMTE.

Mes Pages!

LÉON *à Félix.*

Elles sont encore ici... (*à Zoé*) C'est Monseigneur!

JULIE *bas à Zoé.*

Ne nous déconcertons pas.

LE COMTE.

Air : *Vaudeville de M. Guillaume.*

Eh! quoi! Messieurs... est-ce ici votre place?
Ignorez vous jeunes audacieux,
Qu'une mort affreuse menace
L'imprudent surpris en ces lieux.

ZOÉ.

Quand nous bravons des lois hélas! cruelles,
Ne nous croyez pas si légers;
Car nous venons en serviteurs fidèles,
Partager vos dangers.

LE COMTE *à part.*

Je suis reconnu!... (*haut*) C'est bien, Messieurs, mais, en attendant, vous garderez les arrêts pendant un mois.

LÉON.

Les arrêts!... Ah! Monseigneur! nous vous demandons la grâce de vos Pages.

LE COMTE.

Non, Mesdames!...

LÉON.

Pardonnez-leur... vous nous ferez plaisir.

ZOÉ.

Monseigneur n'a jamais rien refusé aux Dames.

LE COMTE *à part.*

Ils me connaissent bien.

Air : *Pégaze est un cheval qui porte.*

Toujours femme jeune et jolie,
D'un mot sut calmer mon courroux.
Oubliant votre étourderie,
Je vous pardonne, levez-vous.

(*Aux Pages*).

D'une trop imprudente audace,
Je devrais bien les corriger;
Mais quand ici je leur fais grâce,
Ce n'est que pour vous obliger.

LÉON.

J'entends quelqu'un!

FÉLIX.

C'est sans doute le Pacha!

LE COMTE *à Zoé et Julie.*

Il est nécessaire à mon projet qu'il ne vous voye pas... éloignez-vous un instant.

SCÈNE XXI.

LE COMTE *en marchand d'esclaves*, LÉON ET FÉLIX *en femmes*, LE PACHA *arrivant avec* ZÉRO.

ZÉRO *au Pacha.*

Seigneur, voilà le marchand d'esclaves.

LE PACHA.

C'est bon.... Va dire au Comte que je l'attends ici.

ZÉRO *à part.*

Je suis fort embarrassé.

(*Il sort*).

SCÈNE XXII.

LE PACHA, LE COMTE *en marchand d'esclaves*, LÉON ET FÉLIX *en femmes.*

LE COMTE.

Seigneur, votre premier eunuque m'a dit que vous vouliez vous défaire de quelques esclaves!... (*à part*) Elles vont être en mon pouvoir.

LE PACHA *bas au Comte.*

Il t'a dit cela?... eh bien! il s'est trompé.

LE COMTE *à part.*

Ciel!

LE PACHA *bas au Comte.*

Je ne t'ai fait appeler qu'afin de les effrayer.... Tâche, par un ton brusque, et par le tableau de l'esclavage qui les attend, si elles quittent ce Sérail, de les faire céder à mon amour.

LE COMTE *à part.*

Me voilà chargé d'une belle commission.

LE PACHA *bas au Comte.*

Comptes sur ma générosité si tu y parviens.

FÉLIX *bas à Léon.*

Que disent-ils donc tout bas?

LÉON *bas à Félix.*

Je crois qu'ils nous marchandent.

LE COMTE *aux Pages.*

Eh! bien, Mesdames, avez-vous réfléchi?

LÉON.

Oui, Seigneur.

Air : *Va d'une science inutile.*

Malgré toute votre éloquence
Et malgré vos soins généreux,
Nous ne pouvons en conscience
Partager de semblables feux.
Seigneur, que cet excès d'audace
N'allume point votre courroux.
Si vous étiez à notre place
Vous en feriez autant que nous.

LE PACHA *à part.*

Quelle inconcevable opiniâtreté!

Air final nouveau de M. Doche.

(*Au Comte*). Esclave, à l'instant même
Tu peux d'ici les emmener,

LÉON *à part.*

Heureux moment !

FÉLIX *à part.*

Bonheur extrême !

LE COMTE *à part.*

Que va-t-il encore ordonner?

LÉON ET FÉLIX.

Partons, partons de suite.

LE PACHA.

Ce n'est pas ainsi qu'on me quitte.
(*Bas au Comte*).
Songe à ce que j'attends de toi.

LE COMTE *bas au Pacha.*

Seigneur, comptez sur moi.

LE PACHA *au Comte.*

Avant de te les remettre,
Je dois te les faire connaître.

LÉON.

Encore un nouveau retard,
Quel Pacha fâcheux et bavard!

LE PACHA.

Elles sont souvent boudeuses,
Elles sont capricieuses,
Et leur faux airs de douceur
Cachent un esprit trompeur.

LE COMTE.

Elles ont, sans flatterie,
Mille défauts bien comptés;
Mais lorsqu'une femme est jolie,
Elle a toutes les qualités.

LE PACHA.

Leur beauté n'est pas merveilleuse.
(*Bas au Comte*).
Songe à dire comme moi.

LÉON *à part.*

Il approche, je meurs d'effroi.

LE COMTE *à part.*

Sa tendresse n'est pas flatteuse.

LE PACHA *s'approchant des Pages.*

Tu vas les voir.

LE COMTE.

C'est mon espoir.

(*A part*). Ce n'est pas tout-à-fait mon compte.

LE PACHA *levant les voiles des Pages.*

Regarde !... Ciel !

LE COMTE *se trahissant.*

Mes deux Pages!

LE PACHA.

Le Comte!

(*Aux Pages*) Oser pénétrer en ces lieux!
Tremblez, tremblez audacieux!

LÉON ET FÉLIX.

Ensemble. Vous nous voyez à vos genoux,
Seigneur, Pacha, pardonnez-nous.

LE COMTE *à part.*

Je devine tout à présent.
Parbleu! le tour est excellent!

LE PACHA.

Et toi aussi, Comte, tu me trompais?

SCÈNE XXIII et dernière.

Les Précédens, ZÉRO.

ZÉRO.

Seigneur, je viens de voir M. le Comte, il va se rendre près de vous.

LE PACHA.

Misérable!

ZÉRO *à part.*

Il est découvert... Laissons-le calmer sa colère; s'il y a un pardon, j'en serai. (*il se retire du côté où Zoé et Julie sont sorties*).

LE PACHA *à Léon.*

Mais enfin où sont mes esclaves?

LÉON.

Vous les avez renvoyées, Seigneur.

LE PACHA.

Moi!

FÉLIX.

Sous nos habits de Pages.

LE PACHA *à part.*

O! ruse diabolique! (*haut*) Où sont-elles en ce moment?

LÉON.

Hors du Sérail!

LE COMTE *à part.*

Les adroits coquins!

(*Zéro amenant Zoé et Julie*).

ZÉRO.

Non, non, je suis incorruptible.

LE PACHA.

Comment!

ZÉRO.

Seigneur, voilà encore ces maudits Pages; *ils* voulaient me séduire : mais je connais mon devoir.

LE PACHA *à Zoé et Julie.*

Vous voilà donc, Mesdames!

ZÉRO *à part.*

Des femmes!... Je n'y conçois plus rien.

LÉON, FÉLIX, ZOÉ ET JULIE.

Nous sommes perdus!

LE COMTE *bas au Pacha.*

Ne trouves-tu pas mes nouveaux Pages charmans?

LE PACHA.

Tais-toi!

ZOÉ *au Pacha.*

Seigneur, votre ressentiment est juste... mais l'Amour excuse tout; celui qui fut cause de mon esclavage, celui que j'ai toujours aimé, celui pour qui je vous ai dédaigné...

LÉON *s'avançant.*

C'est moi, Seigneur.

ZÉRO *à part.*

Le beau rival pour un Pacha.

LE PACHA.

La rencontre est heureuse... Mais vous, Julie?

JULIE.

Seigneur, votre ressentiment est juste... mais l'Amour excuse tout; celui que je vous préfère, celui que j'aime, depuis... aujourd'hui...

FÉLIX *s'avançant.*

C'est moi, Seigneur.

LE PACHA *à part.*

C'est ma faute, aussi!

LE COMTE *bas au Pacha.*

Ne laisse jamais entrer de Pages dans ton Sérail.

LE PACHA *aux Pages.*

Air : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Ne croyez pas que ma bonté
S'abaisse encore à la clémence,
Contre vous je suis irrité
Et je vous tiens en ma puissance.

Moi qui [illegible] belles sois connoître
Le caprice toujours nouveau,
Je me trouve très-heureux d'être
Zéro.

LÉON au *Public*.

Lorsqu'un Turc a l'ame si bonne,
Nous comptons sur votre douceur;
Comme le Pacha nous pardonne,
Vous pardonnerez à l'auteur.
Pour rendre son ardeur plus grande,
Il ne réclame qu'un brave,
Et pour les sifflets il demande
Zéro.

FIN.

Moreau, Charles François Jean Baptiste

LA PETITE GOUVERNANTE,

COMÉDIE

En deux Actes et en Prose, mêlée de Vaudevilles,

PAR MM. MOREAU ET GENTIL;

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, à Paris, sur LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, le 2 Juillet 1811.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET Cie.,
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N°. 4.

PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

1811.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. D'HORICOURT, ancien officier-général, décoré de la croix d'honneur. Vieillard de 70 ans.	M. *Vertpré.*
CLARA, sa petite-fille, sous le nom de Victorine.	Mme. *Hervey.*
Mme. D'ARTIMONT, fille de M. d'Horicourt et mère de Clara.	Mme. *Bodin.*
M. D'ARTIMONT, époux en secondes noces de Mme. d'Artimont, beau-père de Clara, Capitaine de marine marchande.	M. *Fontenay.*
Le Colonel MELVILLE, amant de Clara et ami de M. d'Artimont.	M. *Armand.*
CONSTANT, valet du Colonel.	M. *Fichet.*
MORIN, vieux Serviteur de M. d'Artimont et jadis au service de M. d'Horicourt.	M. *Hypolite.*
MARGUERITE, vieille paysanne au service de M. d'Horicourt.	Mme. *Duchaume.*
Un Magister.	M. *Carle.*
THÉRÈSE. } jeunes	Mlle. *Louise.*
CÉCILE. } paysannes.	Mlle. *Chapelle.*
URSULE. }	Mlle. *Jenny.*
Villageois et Villageoises.	

La scène se passe à Soisy sous Etioles.

LA PETITE GOUVERNANTE,

COMÉDIE

En deux Actes, en Prose, mêlée de Vaudevilles.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une campagne. A droite du spectateur, la maison de M. d'Horicourt ; en face une table de pierre, des chaises, un banc, et un berceau de feuillages ombrageant le banc ; à côté de la maison de M. d'Horicourt et sur le second plan, une chaumière appartenant à Germain. On apperçoit dans le fond le chateau de Soisy.

SCENE PREMIERE.

M. D'HORICOURT, MARGUERITE.

M. D'HORICOURT, *s'appuyant sur le bras de Marguerite.*

Cette petite promenade m'a fait du bien; la matinée est charmante.

MARGUERITE.

Vous la trouveriez encore plus agréable, si nous avions rencontré Victorine; car c'est au-devant d'elle que nous allions, sous prétexte de nous promener.

M. D'HORICOURT.

Je ne m'en cache pas.

MARGUERITE.

J'avais prédit ce qui arrive, moi. Laisser aller à la noce une jeune fille de dix-neuf ans. Le plaisir est là, la tête tourne, on oublie l'heure, et adieu le devoir. Je ne lui pardonnerais pas d'y manquer un jour comme celui-ci, où vous dotez une fille de ce village, où c'est pour tout le canton la fête de la reconnaissance.

M. D'HORICOURT.

Victorine n'est pas encore en retard, je lui ai donné trois

jours : pouvais-je lui refuser le plaisir d'aller à la noce de sa sœur ?

Air : *Le soir après pénible ouvrage.*

Plantes du jardin de la vie,
Par la gaîté nous renaissons ;
Sa présence nous vivifie,
Mais sans elle nous languissons.
Le charme d'une douce ivresse
Peut seul épanouir nos cœurs ;
Le plaisir est à la jeunesse,
Ce que le soleil est aux fleurs.

MARGUERITE.

Oui, mais il les brûle quelquefois ; et puis, entre nous, n'avez-vous pas accordé bien légèrement vot' confiance et votre amitié à cette petite servante, fort gentille d'ailleurs, mais dont vous ne connaissez pas les parens ; elle n'est ici que depuis deux mois, et n'a d'autre recommandation auprès de vous que celle de M. Morin, qui en aurait peut-être grand besoin pour lui-même, et qui n'habite ce village et la chaumière voisine, que d'puis peu de tems ; qu'on voit sans cesse allant et venant sur la route de Paris.....

M. D'HORICOURT.

Tu te trompes, Marguerite ; Morin est un franc Picard qui était au service du premier mari de ma fille, et qui m'a donné une preuve d'attachement en venant s'établir auprès de moi ; quant à ses courses à Paris, le petit commerce qu'il fait les justifie.

MARGUERITE.

Vous avez réponse à tout.

M. D'HORICOURT.

Eh ! n'est-ce pas à lui que je dois ma Victorine, qui par son caractère enjoué, son esprit au-dessus de son état, et mille petits soins aimables, a trouvé le secret d'adoucir les chagrins que me cause ma famille ?

MARGUERITE.

Vous avez des chagrins, monsieur ? Je m'en suis toujours doutée, mais je n'ai jamais osé...

M. D'HORICOURT.

Les services que tu me rends depuis sept ans, bonne Marguerite, te donnent des droits à ma confiance.

MARGUERITE, *à part.*

Je vais enfin savoir queuqu' chose.

M. D'HORICOURT.

Apprends donc le motif de la vie solitaire à laquelle je me

suis condamné moi-même. Ma fille, madame de Saint-Alme, très-jeune encore, devint veuve avec un enfant en bas âge, dont la gentillesse et le caractère aimable captivèrent tout mon attachement. Nous habitions, à Paris, le même hôtel ; Mad. de St.-Alme contracta bientôt de nouveaux liens ; son époux, capitaine d'un vaisseau marchand, homme d'un caractère impérieux et fier, environna l'enfance de ma chère Clara d'humiliations et de déplaisirs. La naissance d'une fille, fruit de ce second hymen, rendit encore plus affreux le sort de la pauvre Clara, dont les graces et l'esprit ne faisaient que trop appercevoir les défauts de sa sœur. Le capitaine, blessé de cette supériorité, redoubla d'injustices envers sa belle-fille ; la mère n'eut pas la force de s'y opposer. Je voulus suppléer à sa faiblesse ; je fis des représentations à mon gendre, il n'en résulta qu'une dispute fort vive entre nous, dans laquelle M. d'Artimont finit par me déclarer qu'il était maître chez lui : c'était me dire que je n'étais plus chez moi ; je profitai de l'avis, et je me retirai dans ce village sans dire le lieu de ma retraite à d'autres qu'à Morin et à ma chère Clara, qui m'ont, jusqu'à ce jour, gardé le secret le plus profond.

MARGUERITE.

La conduite de vot' fille est impardonnable.

M. D'HORICOURT, *avec force.*

Aussi ne la lui pardonnerai-je jamais. Les lettres que je recevais régulièrement de Clara adoucirent pendant long-tems mes ennuis ; mais depuis deux mois j'ai cessé d'en recevoir, et je n'ai plus d'autre plaisir dans ma retraite, que de chercher des malheureux à soulager.

MARGUERITE.

Sans vouloir encore qu'ils connaissent leur bienfaiteur.

Air : *De la pipe de tabac.*

Lorsque, pour venger notre injure,
L'honneur autrefois vous armait,
L'ennemi, sentant sa blessure,
Voyait le bras qui la donnait. (*bis.*)
Mais quand votre âme toujours bonne
Veut obliger, c'est en secret ;
On ne voit pas la main qui donne,
On n'apperçoit que le bienfait.

Mais vous affectionnez sur-tout les militaires.

M. D'HORICOURT.

J'en conviens ; ils me rappellent le tems où je l'étais moi-même ; mais laissons cela, je rentre pour écrire quelques let-

tres, pendant que tu apprêteras mon déjeûner, que tu rangeras sur cette table (*Morin paraît dans le fond.*)

MARGUERITE.

Oui, monsieur *(Ils rentrent tous deux).*

SCENE II.

MORIN, CLARA, *elle a un costume de bal, simple mais élégant; un voile qu'elle tient à la main.*

MORIN, *d'un air mystérieux, à la cantonnade.*

Mademoiselle ! mademoiselle ! ils sont rentrés.

CLARA.

Je ne m'étais pas trompée, c'est bien M. d'Horicourt et Marguerite que nous avons apperçus au bout de l'avenue.

MORIN.

Le bon papa perdait déjà patience. Mais ou je me trompe fort, on j'ai reconnu quelqu'un qui n'était pas moins impatient que lui de nous voir arriver.

CLARA.

Que veux-tu dire ?

MORIN.

Que nous avons été bien accompagnés depuis Paris jusqu'ici.

CLARA.

Par qui ?

MORIN.

Par un certain colonel qui, toute la nuit dernière, ne s'occupait que de vous au bal brillant qui suivit le mariage de votre sœur.

CLARA, *vivement.*

Le colonel Melville ?

MORIN.

Précisément : il avait peur apparemment que nous ne nous égarassions en chemin ; mais croyez-moi, mademoiselle.....

Air : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Pour flambeau ne prenez pas
Celui du dieu de Cythère :
A sa lueur mensongère
On risque plus d'un faux pas.
Le plus mauvais guide en route
Est l'amant que l'on écoute,
Sur les dangers qu'on redoute
Il cherche à vous rassurer ;

Mais l'ardeur dont il pétille
Est auprès de jeune fille
Le feu follet qui ne brille
Que pour mieux nous égarer.

CLARA.

C'est juger mal le colonel..... qui est le meilleur ami de M. d'Artimont; mais es-tu bien sûr?....

MORIN.

J'ai reconnu son valet; quoiqu'à une assez grande distance de la voiture, il ne la perdait pas de vue, et ces messieurs ont mis pied à terre un moment après que nous fumes descendus nous-mêmes.

CLARA.

Que penser d'une pareille démarche?

MORIN.

Oh! ce n'est pas là ce qui m'embarrasse; mais tenez, mademoiselle, je crains que ma complaisance pour vous, ne nous joue quelque mauvais tour.

CLARA.

Eh quoi! Morin, vas-tu te repentir d'une bonne action?

MORIN, *gaîment.*

Une bonne action! me faire faire mensonges sur mensonges.

Air: *Au soin que je prends de ma gloire.*

Jugez de mon obéissance,
Vous me rendez à tout moment,
Dissimulé par complaisance,
Et menteur par attachement.

CLARA.

Rassure-toi, si l'artifice,
Dès qu'il peut nuire est défendu;
Quand il répare une injustice,
Il devient presque une vertu.

MORIN.

Oui, mais que dirait M. d'Artimont, mon nouveau maître, s'il savait qu'au lieu d'être chez cette vieille parente à Saint-Germain, où l'on vous croit depuis deux mois, etchez laquelle il m'avait donné l'ordre de vous reconduire, vous faites ici les fonctions d'une petite gouvernante.

CLARA.

Tu le sais, Morin, privée presqu'en naissant des carresses d'un père, je dois tout à M. d'Horicourt; sous l'humble déguisement qui me cache à ses yeux, qu'il m'est doux de lui rendre une partie des soins qu'il prit de mon enfance. S'il s'est éloigné de sa famille, n'en suis-je pas la cause involontaire? C'est à moi de le ramener, c'est à moi d'obtenir le pardon de ma mère; et ce motif justifie..... ennoblit même l'emploi que je remplis en ces lieux.

MORICE.

C'est fort bien; mais si votre bon papa venait à découvrir que je suis toujours au service du capitaine d'Artimont, et que mon établissement ici, mon prétendu commerce, mes voyages, ne sont que des fables inventées pour masquer la vérité!

CLARA.

Il te remercierait pour avoir mis sa Clara dans ses bras.

MORIN.

Et le capitaine me chasserait pour avoir trahi sa confiance.

CLARA.

Je te prédis le contraire; mon pauvre Morin, ne te lasse pas de m'obliger.

MORIN.

Moi, me lasser! il faudrait donc que j'eusse oublié que je dois tout à feu monsieur votre père.

Air : *Ah! que de chagrin dans la vie.*

Pourrais-je me faire un mérite
Des services que je vous rends!
Il faut bien qu'un enfant hérite
De ce qu'on doit à ses parens.
Un seul instant suffit pour satisfaire
Aux dettes qu'imposa l'honneur;
Ce n'est pas trop de notre vie entière
Pour acquitter celles du cœur.

Convenez cependant que vous avez joué de bonheur en parvenant à tromper les yeux de M. d'Horicourt.

CLARA.

Je n'avais que douze ans quand il quitta la maison de ma mère; le changement que sept années ont opéré en moi, m'a bien servi, et j'espère que je me suis acquitté de mon rôle avec assez d'adresse; aussi suis-je on ne peut mieux dans les bonnes graces de mademoiselle Marguerite.

MORIN.

En effet, je commence à croire que la petite gouvernante supplantera la gouvernante en chef.

CLARA.

Mais il est tems que j'aille reprendre mes habits, et que je redevienne Victorine.

MORIN.

Vous avez raison.

CLARA

Donne-moi la clef de la porte de communication, afin que si le colonel est réellement ici, je puisse tromper sa surveillance, et rentrer chez M. d'Horicourt sans être aperçue.

MORIN

Comment, vous aurez la cruauté de lui échapper ainsi !

CLARA

Je le dois.

Air nouveau de Doche.

Peut-être qu'à l'entendre
Mon cœur me porterait,
Mais je dois sans attendre
Suivre un plus doux projet. (*ter*)
L'amitié près d'un père
Guide ici mon ardeur;
Ah ! quel plus doux salaire
Pourrait flatter mon cœur,
Si ma famille entière
Me devait le bonheur.

Ensemble.

Mais si tu vois Melville
Près de cette maison,
Eloigne, en homme habile,
Jusqu'au moindre soupçon.

MORIN.

A vos ordres dociles,
Morin vas, j'en réponds,
Chasser en homme habile
Jusqu'au moindre soupçon.

Voici la clef; j'aperçois le valet du colonel, je vais soutenir l'assaut. (*Clara rentre dans la chaumière.*)

SCÈNE III.

MORIN, CONSTANT,

MORIN *à part.*

Il parait vouloir me parler.

CONSTANT *à part.*

On est entré dans une petite chaumière, bon; abordons et attaquons adroitement... Hola! hé! l'ami; comment appelez-vous l'endroit où nous sommes? Eh! mais, si je ne me trompe, c'est M. Morin ?

MORIN *à part.*

Il veut jouer au fin. (*haut.*) M. Constant, vous à Soisy sous Etiolès?

CONSTANT.

Par quel hazard dans ce village?

MORIN.

J'y possède une petite propriété.... vous la voyez d'ici. (*Il lui montre la chaumière.*)

CONSTANT

Ah ! ah ! cette chaumière ! dans laquelle, par parenthèse ? j'ai vu entrer une jeune personne ....

MORIN *à part.*

L'aurait-il aperçue ? (*Haut.*) Une jeune personne ! ...

CONSTANT

Charmante, parbleu ! autant que j'ai pu en juger par sa taille et sa mise élegante ; M. Morin est un heureux mortel, et ce n'est point un mauvais métier que celui de confident ...

MORIN *haut.*

Confident ! et de qui ?

CONSTANT

Que sais-je, moi ! de quelqu'aimable et galant cavalier.

MORIN *à part.*

Il ne sait rien, laissons le prendre le change.

CONSTANT

Un ancien serviteur est un bouclier contre le soupçon .... on monte en voiture dans la cour de l'hôtel avec une jeune et jolie personne ; on dit très-haut, à postillon, route de St.-Germain. » On part, on roule, on arrive à la barrière, un petit ecu dans la main du conducteur fait tourner bride aux chevaux, et au lieu de conduire la jeune personne à St.-Germain, on se trouve à Solsy, on met pied à terre, et la jolie compagne de voyage entre dans une chaumière où l'amour l'attend sans doute, tandis que l'officieux Morin fait exacte sentinelle .... Y suis-je ?

MORIN

C'est étonnant comme vous avez deviné cela. Quelle sagacité ! Ah ! ça, confidence pour confidence ; comment vous trouvez-vous dans ce village dont vous ignoriez le nom ?

CONSTANT *à part.*

Ah ! diable ! je n'ai pas préparé ma reponse ....

MORIN.

Le hazard, je parie.

CONSTANT

Vous l'avez dit.

MORIN

Je m'en serais douté : pendant que l'ancien serviteur, dont vous venez de parler, monte en voiture dans la cour de l'hôtel avec la charmante personne, un jeune officier très-aimable, et son valet très-curieux, epient dans un café voisin le moment du départ : le fouet retentit enfin dans la rue, on quitte son poste, on trouve deux chevaux qui vous attendaient à peu de distance, on saut la voiture, on arrive à

la barrière, et le voyage de St.-Germain se change en celui de Soisy, où l'on se trouve par le plus grand hazard du monde; y suis-je?

CONSTANT *à part.*

Il n'en a pas manqué un mot. (*Haut.*) Tenez, M. Morin; il existe un vieux proverbe qui dit que fin contre fin...

MORIN

Je suis assez de l'avis du proverbe.

CONSTANT

A vous parler franchement, mon maître, le colonel Melville est éperduement amoureux de mademoiselle Clara.

MORIN.

Je le sais.

CONSTANT

Et savez-vous aussi qu'il est capable des plus grands sacrifices pour se faire aimer? en tout bien, tout honneur.

MORIN

Tu dieu! cela va sans dire.

CLARA.

Air: *De l'Opéra Comique.*

Rendez justice à ses projets,
Car mon maître, malgré son âge,
De tous nos colonels français
Est le plus brave et le plus sage.
Vaincre est chez lui si naturel...

MORIN.

Je crois sans peine à sa vaillance,
Mais un brevet de colonel
N'est pas un brevet (bis) de constance.

CONSTANT

Trêve de plaisanteries, M. Morin.

Air: *De Marianne.*

Pour nous montrez-vous moins sévère
Et vous verrez subitement
Se transformer votre chaumière
En un commode logement.
Il ne faut pas,
Dans certains cas,
Suivre les loix d'une morale austère:
Servons l'amour;
Et quelque jour
Plutus pourra nous servir à son tour.

MORIN.

J'entends fort bien votre recette;
Sans scrupule, intrignons, ruzons;
Soyons adroits, un peu fripons;
Notre fortune est faite.

CONSTANT.

Tout cela est à merveille, Monsieur; mais voulez-vous que je vous donne à mon tour un bon avis?

LE COLONEL.

Quel est-il?

CONSTANT.

C'est de remonter à cheval, et d'aller au château voisin où nous attend le capitaine, qui brûle sans doute d'examiner avec vous sa nouvelle propriété.

LE COLONEL.

En retour d'un si bon avis, moi, je conseille à M. Constant, s'il ne veut pas être chassé à l'instant même, de parcourir tout le village, de prendre les renseignemens les plus exacts sur Morin, et surtout sur cette chaumière.

CONSTANT.

Oui, Monsieur.

LE COLONEL.

Quant à moi, j'apperçois une maison bourgeoise, je m'y introduit.....

CONSTANT.

Mais comment, Monsieur?

LE COLONEL.

Je ne sais: l'amour me suggèrera un moyen d'y pénétrer.

CONSTANT.

Ce ne sera pas facile, s'il y a là quelqu'aimable et jolie prisonnière.

Air nouveau.

Tenez, cet habit d'ordonnance,
Par la valeur toujours porté,
Aux gardes de jeune beauté
Inspire peu de confiance.
Et partout vainqueur aujourd'hui,
Ce talisman que l'on révère,
Fait trembler un tuteur, un père,
Comme il fait trembler l'ennemi.

J'entends quelqu'un!

LE COLONEL.

Je me retire un moment à l'écart, et, quoiqu'il arrive, à ton retour tu m'y trouveras établi.

(Constant sort par le fond, à gauche, et le colonel à droite.)

SCENE V.

M. D'HORICOURT, CLARA, *sous le nom et le costume de Victorine.*

(Elle a une jupe et un corset en laine rayée rouge et noire, fichu d'indienne, tablier blanc à bavette, cornette platte, souliers à boucles.)

M. D'HORICOURT.

Hé bien, Victorine? t'es-tu bien amusée au mariage de ta sœur ?

VICTORINE.

Ma fine, not' maît', comme on s'amuse à une noc' de village, mais gnia pas d'plaisir, pas de fête qui tienne, je m'trouvons encore mieux près d'vous qu'partout ailleurs.

M. D'HORICOURT.

Il ne tenait qu'à moi d'assister de même à un mariage qui s'est fait hier dans ma famille; et si des raisons puissantes ne m'en eussent empêché, j'aurais eu le bonheur d'embrasser un enfant chéri dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis bien longtems.

VICTORINE.

A propos d'çà.... Monsieur, que j'sis étourdie! v'là une lettre que M. Morin vient d'apporter pour vous.

M. D'HORICOURT, *la prenant.*

C'est d'elle-même (*Il la lit tout bas, et la baise après l'avoir lue*).

VICTORINE, *à part.*

Son front s'épanouit, il sourit, il baise ma lettre, ah! qu'il me faut de courage pour ne pas me jetter à ses pieds, et sans mon projet.... (*haut*). I paraît, not' maît', que c'te lettre-là vous est ben agriable; j'aurions ben mal fait de l'oublier, pas vrai?

M. D'HORICOURT.

Tu m'aurais privé d'un grand plaisir: elle est de ma chère Clara.

VICTORINE.

Mais, quoi qu'c'est donc que c'te Clara, dont je vous entends parler si souvent?

M. D'HORICOURT.

C'est ma petite fille; elle doit être à présent de ton âge?

VICTORINE.

Pourquoi donc qu'al ne vient pas vous voir?

M. D'HORICOURT.

On l'en empêche, sans doute.

VICTORINE.

Est-ce t'i possible, ç'à? J'en ons aussi un grand-père, moi, mais, ma fine, si on voulait m'empêcher d'aller l'voir, j'saurions si ben faire que je m'approcherions d'lui, tout près, tout près....(*elle s'approche De M. d'Horicourt*), et puis j'li dirais....

M. D'HORICOURT.

Je suis bien sûr que Clara en ferait autant sans la soumission qu'elle a pour sa mère.... car c'est elle....

VICTORINE.

Ah! mais, faut tout dire aussi, c'te mère-là vous a p'têt'un mari qui vous la mène joliment; une pauv' femme est ben embarrassée en pareil cas, et t'nez, j'mettrions not' main au feu qu'la fille de M. d'Horicourt n'a jamais oublié son père; alle obtiendra son pardon, n'est-ce pas?

M. D'HORICOURT.

Jamais.

VICTORINE.

Ah! j'connaissons ben vot cœur.

Air: *Du Vaudeville des Visitandines.*

Quoiqu'je n'soyons qu'un'pauv' sarvante
J' m'appercevons ben d' tems en tems,
Qu' y a queuqu' chos' là qui vous tourmente,
Quand vous pensez à vos enfans.
A vot' plac' j'embrass'rais ma fille;
J'oublierions ben vite tout çà,....
T'nez j' crois qu'en voyant c' tableau là,
Je m'croirions presque d' la famille. (*bis*)

M. D'HORICOURT.

Bonne Victorine! tu ne connais pas les ingrats que tu défends; si tu savais ce qu'ils ont fait souffrir à ma pauvre Clara....

VICTORINE.

Bah! monsieur, puisque vous l'aimez, c'est qu' c'est une bonne fille, et j' gagerions qu'alle a oublié tout çà.

M. D'HORICOURT.

Je ne dois pas l'oublier, moi.

VICTORINE.

T'nez, not' maitre, faut faire comme nous:

Air: *Du partage de la richesse.*

Sans nous croire des plus habiles,
Je pourrions conseiller, par fois,
Aux riches habitans des villes
D'imiter les bons villageois.

Aux qu'rell' comm' vous, j' sommes en butte,
Mais n' faut qu'un rien pour nous ram'ner ;
Si la tét' commence un' dispute,
L'cœur est là pour la terminer.

Mais v'là l'heure d'vot' déjeûner; Marguerite m'a dit qu'vous l' prendriais sur c'te table, j'allons l' chercher.

M. D'HORICOURT.

Victorine?

VICTORINE.

Not' maître!

M. D'HORICOURT.

C'est ici ta première condition?

VICTORINE.

Ah! mon dieu oui.

M. D'HORICOURT.

Ce sera ta dernière.

VICTORINE.

J' l'espérons ben; après vous, je n' servirons parsonne.

M. D'HORICOURT.

Continue de te conduire comme tu le fais depuis deux mois, et je ne t'oublierai pas.

VICTORINE.

Vous êtes ben bon; mais n' faut pas oublier non pus qu'un brave homme comm' vous n' peut pas être abandonné par ses enfans.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. D'HORICOURT, *seul.*

Cette jeune villageoise me plaît; le soin qu'elle prend de pallier à mes yeux les torts d'une fille ingrate, est la preuve d'un bon cœur, et cela ajoute encore à l'amitié que j'avais pour elle.... que vois-je! un étranger!

SCENE VII.

M. D'HORICOURT, LE COLONEL, MARGUERITE, *un peu après.*

LE COLONEL.

Pardon, Monsieur, si je viens troubler votre solitude.

M. D'HORICOURT.

Serais-je assez heureux pour vous être de quelqu'utilité?

LE COLONEL, *embarrassé.*

Oui, Monsieur. (*à part*) Comment m'y prendre?

M. D'HORICOURT.

J'accueille avec plaisir tous les étrangers, mais surtout les militaires.

LE COLONEL.

Je m'en apperçois, Monsieur.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

A bien juger de votre cœur,
Ce noble ruban m'autorise,
Le gage heureux de la valeur
Doit l'être aussi de la franchise ;
Et l'on est sûr, quand on a vu
L'ardeur qui sur votre front brille,
Que chez vous un brave est reçu
Comme un enfant dans sa famille.

MARGUERITE, *offrant un siège.*

Monsieur a peut-être besoin de se reposer?

LE COLONEL.

Il est vrai, car j'ai suivi ce matin une chasse très-fatigante.

M. D'HORICOURT.

Dont vous avez peut-être perdu la trace?

LE COLONEL.

Précisément.

M. D'HORICOURT.

Vous arrivez au bon moment : un chasseur doit avoir de l'appétit!

MARGUERITE, *vivement.*

J' vais mettre un couvert pour Monsieur?

(*M. d'Horicourt fait signe que oui.*)

LE COLONEL.

Je ne sais, Monsieur, si je dois accepter....

M. D'HORICOURT.

C'est le déjeûner frugal d'un vieillard.

LE COLONEL.

La frugalité est une vertu militaire.

M. D'HORICOURT.

Vous acceptez?

LE COLONEL.

Volontiers.

MARGUERITE.

Tout est prêt.

M. D'HORICOURT, *à Marguerite.*

Que Victorine vienne nous servir.

MARGUERITE.

Je vais vous l'envoyer (*Elle appelle*) Victorine! Victorine! (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

M. D'HORICOURT, LE COLONEL, VICTORINE, *un peu après.*

M. D'HORICOURT, *s'asseyant.*

Allons, Monsieur le colonel, sans façon.

LE COLONEL, *s'asseyant aussi à table.*

Je n'en fais pas, comme vous voyez.

VICTORINE, *une petite corbeille de fruits à la main.*

(*à part.*) Le colonel! quel embarras!

LE COLONEL, *à part, reconnaissant Victorine.*

Que vois-je! est-ce un songe?

VICTORINE, *à part.*

Il me reconnaît (*Elle fait un mouvement pour sortir, après avoir posé la corbeille sur la table*). Si Monsieur n'a plus besoin de moi?....

M. D'HORICOURT.

Au contraire. (*au colonel.*) Commençons par boire un coup. Allons, Victorine, versez-nous.

VICTORINE.

Oui, not' maît'.... (*Elle verse à boire à M. d'Horicourt. et ensuite au Colonel qui la regarde avec des yeux étonnés.*)

LE COLONEL, *à part, tendant son verre machinalement,*

Je ne puis revenir de ma surprise!

VICTORINE, *à part.*

Soutenons notre rôle. (*au colonel*) Mais, Monsieur, si vous ne t'nais pas mieux vout' varre qu'çà, je n' pourrons jamais....

LE COLONEL, *à part.*

Quel langage!

M. D'HORICOURT, *au colonel.*

Vous regardez Victorine?

LE COLONEL.

Ah! mademoiselle s'appelle Victorine?

VICTORINE, *avec une révérence.*

Oui, Monsieur, Victorine tout bonnement.... Ah! mon dieu, Monsieur, n' me regardez donc pas comme çà.

LE COLONEL.

Pardon, c'est que vos traits me rappellent....

M. D'HORICOURT.

De tendres souvenirs, peut-être? nous connaissons cela.

LE COLONEL, *vivement.*

Oui, de bien tendres! (*à part.*) Suivons notre plan. (*haut.*) Puis-je sans indiscrétion, mon cher hôte, vous demander s'il y a long-tems que cette jeune villageoise est à votre service?

M. D'HORICOURT.

Deux mois, et je voudrais l'avoir connue plutôt.

VICTORINE, *à part.*

M. le colonel est curieux et questionneur, rompons l'entretien. (*Haut*) Not' maît', vous oubliez que j'ons tous les jours l'habitude d'vous chanter, pendant vos repas, queuqu'chose pour vous égayer; si vous vouliez....

M. D'HORICOURT.

Tu as raison; permettez-vous, colonel?

LE COLONEL, à *part.*

La conversation lui déplaît, c'est clair....

M. D'HORICOURT.

Elle sait des chansons de village qui sont quelquefois assez gaies.

VICTORINE.

V'là q'm'y v'là.

Air nouveau de Doche.

Puisque dans cette vie,
A c'que dit un docteur,
L'illusion chérie
Est presque le bonheur;
Ah! c'est une folie
Qu'vouloir sortir d'erreur,
Quand l'apparence
Flatte d'avance, (*bis*)
Notre espoir,
Déjà c'est un' richesse;
Pour la garder sans cesse
N' faut pas vouloir
En trop savoir.

LE COLONEL, à *part.*

On me donne une leçon.

VICTORINE.

Deuxième Couplet.

A l'amant qui soupire
Et consulte nos yeux,
Par fois nous laissons lire
Le plus doux des aveux ;
Cà doit ben lui suffire
Pour qu'il se trouve heureux.
Dans le silence,
Jugeant d'avance
Sans méfiance
C' qu'il peut voir ;
S'il croit à queuqu' mystère,
Qu'il sach' que pour nous plaire,
N' faut pas vouloir
En trop en savoir.

M. D'HORICOURT, *buvant à la santé du colonel.*

A vous, colonel.

LE COLONEL.

Vous me faites honneur.

M. D'HORICOURT, *au colonel.*

Convenez qu'elle met de la grace et de la gentillesse dans ce qu'elle chante.

LE COLONEL, *la regardant fixement.*

Et même beaucoup d'intention.

VICTORINE.

Ah! ma fine, j'n'en avons pas d'autre.... qu' d'être agriable à not' maître.

M. D'HORICOURT.

C'est fort bien, Victorine. (*Au colonel*) Monsieur le colonel a-t-il l'habitude de chasser dans la forêt prochaine? (*Ils se lèvent de table.*)

LE COLONEL.

J'y viens aujourd'hui pour la première fois.

M. D'HORICOURT.

Je ne suis plus surpris si vous êtes en défaut.

LE COLONEL, *regardant Victorine.*

Oh! j'avoue que je suis tout-à-fait dérouté.

VICTORINE, *à part.*

On le serait à moins.

M. D'HORICOURT.

Ce n'est là qu'un accident assez commun aux chasseurs, et je m'en félicite, puisqu'il me procure le plaisir de vous recevoir.

LE COLONEL.

Ah! Monsieur, vous n'imaginez pas combien je rends grace moi-même à cet heureux hasard.

M. D'HORICOURT, *vivement.*

Il ne tiendra qu'à vous d'en faire une habitude.

Air ; *J'aime ce mot de gentillesse.*

Aux environs de ce village
Si la chasse guide vos pas,
Faites halte à mon hermitage,

LE COLONEL.

Ah ! mon cœur ne l'oubliera pas.
Ce site orné par la nature
Me présente un attrait bien doux ;
(*Regardant Victorine.*)
Mon bonheur serait, je vous jure,
D'y voir un lieu de rendez-vous.

M. D'HORICOURT.

Eh bien! regardez donc désormais ma maison comme votre rendez-vous de chasse.

LE COLONEL.

Ah! Monsieur, je suis confus....

VICTORINE, *à part.*

Comment parvenir à l'éloigner ?

LE COLONEL, *à part.*

Elle paraît troublée.

M. D'HORICOURT.

Mais je lis dans vos yeux l'impatience d'un chasseur ; je ne vous retiens pas plus long-temps : un des privilèges de la campagne, c'est la liberté.

LE COLONEL.

Croyez, Monsieur....

M. D'HORICOURT.

Air : *Du Vaudeville de Gille en deuil.*

Adieu, colonel, je vous laisse,
Jamais d'étiquette entre nous ;
N'oubliez pas votre promesse.

LE COLONEL.

Combien un tel accueil est doux !
Cette rencontre est le présage
De l'avenir le plus flatteur ;
Pour moi ce paisible hermitage
Devient le temple du bonheur.

M. D'HORICOURT.

Adieu, colonel, je vous laisse,
Jamais d'étiquette entre nous ;
N'oubliez pas votre promesse,
Soyez exact au rendez-vous.

LE COLONEL, *à part.*

Ensemble

Oui, ce moment à ma tendresse
Promet l'avenir le plus doux,
Sachons pourtant avec adresse
Eclaircir mes soupçons jaloux.

VICTORINE, *à part.*

Ah ! je sens trop qu'il m'intéresse,
De ses regards éloignons-nous ;
Sachons du moins avec adresse
Lui taire un sentiment si doux.

(M. d'Horicourt rentre ; Victorine le suit.)

SCENE IX.

VICTORINE, LE COLONEL.

LE COLONEL, *à Victorine, qui veut sortir.*

Ah ! mademoiselle, un mot, de grace.

VICTORINE.

Dam, monsieur le Colonel, c'est qu'il faut qu'j'aille à mon devoir.

LE COLONEL, *l'arrêtant.*

Cessons, je vous en supplie, toute plaisanterie, et apprenez-moi pourquoi ce déguisement, ce langage, que je ne puis concevoir ?

VICTORINE, *avec dignité.*

Ne voyez-vous là qu'une plaisanterie, monsieur ?

LE COLONEL

Je crois encore rêver.

VICTORINE

Non, monsieur, ce n'est point un songe, je suis réellement la gouvernante du vieillard respectable dont vous venez de recevoir l'accueil le plus obligeant.

LE COLONEL

Ah ! mademoiselle, ne vous jouez pas d'un cœur que deux jours passés près de vous ont rendu si heureux ; ce changement d'habits, l'état que vous faites ici.... dites-moi, tout cela ne porte-t-il pas à croire ?...

VICTORINE

Je veux bien excuser des soupçons dont je pourrais être

blessée. Les liens de l'amitié vous unissent depuis long-temps à ma famille, et je vous estime assez, monsieur, pour vous confier un secret, dont j'espère que vous n'abuserez pas... un sentiment profond...

LE COLONEL, *vivement.*

Un sentiment!..

VICTORINE

Oui, monsieur, un sentiment auquel est attaché le bonheur de ma vie...

LE COLONEL, *à part.*

Je n'en puis donc plus douter!

VICTORINE

Et c'est vous que je veux en faire le confident. Sachez donc que M. d'Horicourt...

LE COLONEL

M. d'Horicourt, dites-vous?

VICTORINE

Est le vieillard aimable qui vient de vous quitter.

LE COLONEL

Le père de madame d'Artimont?

VICTORINE

Lui-même, monsieur.

LE COLONEL

Ah! mademoiselle, de quelle faute je me suis rendu coupable!... que puis-je faire pour la réparer?

VICTORINE

Je vous dois la confidence toute entière. Vous n'ignorez pas sans doute les motifs qui ont éloigné M. d'Horicourt de la maison de sa fille?

LE COLONEL

Je les connais.

VICTORINE

Le chagrin d'être séparée depuis sept ans, de mon grand-père, l'espoir de fléchir son courroux, et de le ramener au sein de sa famille, m'a fait concevoir l'idée d'un projet dont vous voyez l'exécution.

Air: *Que d'établissemens nouveaux.*

Grace à cet habit villageois,
D'une amitié qui m'est bien chère
En secret je jouis deux fois,
Près d'un bon maître et d'un bon père;
Et depuis deux mois il montra
Tant d'intérêt à l'orpheline,
Que par fois l'heureuse Clara
Est jalouse de Victorine.

LE COLONEL

J'avais bien besoin de cet éclaircissement ; mais apprenez, mademoiselle, que si l'amour ne m'eût conduit sur vos traces, le hasard m'y aurait infailliblement amené, car je devais, aujourd'hui même, venir à Soisy, rejoindre M. d'Artimont au château que vous apercevez d'ici, et dont il est devenu propriétaire depuis peu de jours.

VICTORINE

Qu'entends-je ! ah ! monsieur le colonel, je n'ai pas besoin de vous recommander un secret...

LE COLONEL

Sur lequel vous pouvez compter... (*à part*) Quel trait de lumière !... ah ! mademoiselle, un projet... je cours me jetter aux pieds du capitaine.

DUO.

Musique de M. Doche.

Un doux espoir luit à mes yeux,
Si par un doute injurieux,
Melville a mérité votre juste colère,
Ah ! puissent avant peu
Son zèle à vous servir, et ses soins pour vous plaire,
Vous prouver un amour sincère.

CLARA, *avec dignité.*

Dont je ne recevrai l'aveu
Qu'en présence de ma mère.

(*Elle va pour sortir.*)

LE COLONEL.

Vous me quittez ?

CLARA, *reprenant le ton paysan.*

Dam, voyez-vous,
Le d' voir me rappelle chez nous,
Et faut qu' j' allions faire not' ouvrage.

LE COLONEL.

De cet aimable badinage
Ah ! je sens toute la valeur,
Il charme, il captive mon cœur.

CLARA, *de même.*

En vérité, c'est trop d'honneur
Pour un' pauvre fille d' village.

LE COLONEL, *à part.*

Amour ! achève ton ouvrage,
Et je te devrai le bonheur.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

VICTORINE, *seule, entre en rêvant.*

Le colonel Melville a parlé d'un projet... s'il pouvait être d'accord avec le mien,.. mais que dis-je ? s'il allait abuser de ma confiance!... Comment ai-je pu lui révéler un mystère?... je n'ose interroger mon cœur... ma mère, M. d'Horicourt, n'y règneriez-vous plus sans partage !

Air : *Ah ! pour l'amant le plus discret.*

De garder deux secrets, l'honneur
Me faisait une loi sévère,
L'un était celui de ma mère,
L'autre était celui de mon cœur.
Mais quelle faiblesse est la nôtre !
Je n'en ai su garder aucun,
Et ma bouche, hélas ! disait l'un,
Lorsque mes yeux trahissaient l'autre.

(*Elle s'assied et tombe dans la rêverie.*)

SCENE II.

VICTORINE, MARGUERITE.

MARGUERITE

Comment ! comment ! Victorine assise, au lieu de travailler ! v'là du nouveau.

VICTORINE, *revenant à elle.*

C'est vrai, mam'selle Marguerite, un peu de fatigue...

MARGUERITE

V'là c'que c'est qu' d'aller à la nôce ! c'n'est pourtant pas l'cas d'se reposer.

VICTORINE

Voyons, qu'faut-il faire ?

MARGUERITE

N'est-ce pas aujourd'hui l'anniversaire du jour où not' bon maître est v'nu habiter ce village ?

VICTORINE, *à part.*

Ah ! monsieur le colonel, que je vous en veux de me l'avoir fait oublier !

MARGUERITE

M. d'Horicourt, pour célébrer c't'époque-là, dote tous les ans une jeune Rosière.

VICTORINE

Dam' je n'savions pas çà, voyez-vous.

MARGUERITE

Si Victorine était depuis plus long-tems dans l'pays, elle aurait pu s'mettre sur les rangs.

VICTORINE

Oh ! je n'sommes pas pressée.

MARGUERITE

Mais vois-tu, mon enfant, pour mériter c't'honneur-là, il faut être sage, ne pas prêter l'oreille à la fleurette.

VICTORINE, *à part.*

La leçon vient à propos.

MARGUERITE

Telle que tu m'vois...

Air : *Du Vaudeville de l'Avare.*

Dans l'âge heureux où l'on sait plaire,
Je sus résister aux amans,
Et j'eus l'honneur d'être rosière ;
Je te parle ici de long-tems. (*bis.*)
Oui, dans mes brillantes années,
Sur ma personne l'on a vu
Fleur de beauté, fleur de vertu,
Et le tems seul les a fannées.

SCÈNE III.

Les Précédens, MORIN, *accourant.*

MORIN *dépose une corbeille de fleurs sur la table.*

Mlle. Marguerite ! Mlle. Marguerite !

MARGUERITE

Eh bien, qu'est-ce ? on dirait que l'feu est à la maison.

MORIN

Je viens vous avertir que les habitans du village sont prêts à se mettre en marche.

MARGUERITE

Ah ! mon Dieu ! et ce berceau qui n'est pas encore arrangé

VICTORINE

J'allons vous aider.

MORIN

Les fleurs sont là dans une corbeille.

(*Marguerite va en prendre et les attache au berceau.*)

A propos, je viens d'apercevoir une dame et deux messieurs, qui dirigeaient leur promenade de ce côté. (*bas à Victorine*) J'ai reconnu votre mère avec son époux ; le colonel les accompagne.

VICTORINE, *effrayée.*

Qu'entends-je ?

MARGUERITE

Comment ! déjà des importuns !

Air : *Du Vaudeville de Rien de trop.*

Fiez-vous à ma prudence,
Je saurai, je le promets,
Empêcher que leur présence
Ne trouble ici nos projets.

Ensemble

VICTORINE, *à part.*

Grands dieux ! à ma confiance
Melville ainsi répondrait !
Déjà de mon imprudence
Je vois le funeste effet.

MORIN, *à Marguerite.*

Agissons avec prudence,
De ces lieux éloignons-les,
Et qu'aujourd'hui leur présence
Ne trouble pas nos projets.

VICTORINE, *à Marguerite*

A not' maîtr' prouvez vot' zèle,
Moi, je vais, et pour raison,
L'empêcher, gardien fidèle
De sortir de la maison.

Ensemble

MARGUERITE.

Fiez-vous à ma prudence,
Je saurai, je le promets
Empêcher que leur présence
Ne trouble ici nos projets.

VICTORINE, *à Morin.*

Au colonel, je le pense,
Il faut dire nos projets,
Et par cette confidence
En assurer le succès.

MORIN.

Agissons avec prudence,
De ces lieux éloignons-les,
Et qu'aujourd'hui leur présence
Ne trouble pas nos projets.

(*Victorine rentre chez M. d'Horicourt, et Morin dans la chaumière.*)

SCENE IV.

MARGUERITE, M. ET MAD. D'ARTIMONT, LE COLONEL.

MARGUERITE, *à part.*

Cela m'a l'air de personnes comme il faut; le jeune homme de ce matin est avec elle.

M. D'ARTIMONT

Corbleu ! Colonel, vous nous faites faire une promenade...

LE COLONEL.

Dont vous ne vous repentirez pas, j'en suis sûr.

MAD. D'ARTIMONT

Voilà, sans doute, l'habitation du vieillard aimable dont vous nous avez parlé ?

LE COLONEL.

Précisément. Mlle. Marguerite, peut-on voir votre maître ?

MARGUERITE, *à part.*

Si je ne m'y prends pas adroitement, v'là notre fête dérangée! (*haut*) Je suis bien fâchée d'vous r'fuser, monsieur le colonel, mais cela ne s'peut pas; il a trop d'occupation dans ce moment-ci.

LE COLONEL.

Vous m'étonnez, d'après l'accueil que j'ai reçu de lui, ce matin, et l'invitation qu'il m'a faite de revenir....

MARGUERITE

C'est vrai; mais c'est aujourd'hui que tout le village s'assemble pour célébrer l'anniversaire de l'arrivée de not' bon maître: c'est dans deux heures qu'il dote et marie une jeune fille du pays, et vous sentez que tout cà lui donne ben du tracas.

MAD. D'ARTIMONT

Je vois, Colonel, que vous avez fait un portrait ressemblant de votre nouvel ami.

M. D'ARTIMONT, *au Colonel.*

Ce que vient de dire cette vieille femme ajoute encore au désir que vous m'avez donné de le connaître.

MARGUERITE, *à part.*

Comment! cette vieille ?

M. D'ARTIMONT, à *Marguerite.*

Nous voulions l'engager à visiter ses voisins, les nouveaux propriétaires du château.

MARGUERITE.

Monsieur ne voisine jamais.

Mad. D'ARTIMONT.

Le zèle de ces bons villageois mérite des éloges.

MARGUERITE

Not' maître est si bon, qu'c'est à qui s'empress'ra de l'dissiper; car, voyez-vous, il a queuqu'fois d'la tristesse.

LE COLONEL

Je ne m'en suis pas aperçu ce matin.

MARGUERITE, à *Mad. d'Artimont.*

Çà tient à des chagrins d'famille.

LE COLONEL, *l'interrompant.*

Nous ne vous demandons pas cela, Mlle. Marguerite.

Mad. D'ARTIMONT.

Laissez-la parler.

M. D'ARTIMONT.

Corbleu ! je crois qu'il ne faudra pas la presser pour cela.

MARGUERITE, à *part.*

Cela m'a l'air d'une digne femme. (*haut*) Oui, madame, des chagrins de famille. Croiriez-vous qu'un si brave homme est abandonné par ses enfans.

LE COLONEL, *inquiet.*

Marguerite, ce sont là des secrets...

M. D'ARTIMONT

Qui ne nous regardent pas; le colonel a raison.

Mad. D'ARTIMONT

Mais comment votre maître fait-il pour vivre, à son âge, au milieu d'étrangers ?

MARGUERITE

D'étrangers !

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Quand on possède ses vertus,
Vivre heureux partout est facile;
Tous regrets seraient superflus,
Car pour deux cœurs qu'il a perdus,
Chez nous il en trouve mille.
C'est par ses soins compatissans
Que dans ces lieux la gaîté brille;
Les malheureux sont ses enfans,
Vous voyez (*bis*) qu'i n'man qu' pas d'famille.

Mad. D'ARTIMONT

Si les fêtes que nous préparons au château, pouvaient contribuer à le distraire ?...

MARGUERITE

Oh ! je n'en crois rien.

Air : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Mon maître, j'vous l' dis franchement,
Qui de simplicité se pique,
Préfèr' son petit logement
Au château le plus magnifique ;
Il dit que d'loin rien n'est si beau,
Mais aussi souvent il répète
Que la guerre est dans le château,
Et la paix dans la maisonnette.

M. D'ARTIMONT

Cette habitation, d'ailleurs, est dans une position charmante ; elle semble être une dépendance de mon château.

LE COLONEL, *vivement.*

C'est la réflexion que je faisais ce matin.

Même air.

J'ai vu plus d'un site riant
Que votre domaine rassemble,
La vue en est belle, et pourtant
Quelque chose manque à l'ensemble.
Mais grace à certain plan nouveau,
Que pour vous l'amitié projette,
Nous pourrons peut-être au château
Unir encor la maisonnette.

MARGUERITE

En v'là ben d'une autre à présent ! Comment ! vous voudriez faire quitter à mon maître le seul asile qui lui reste ? C'est indigne, M. le Colonel, vous qu'il a reçu c'matin si amicalement !

M. D'ARTIMONT, *au Colonel.*

Quoi ! vous croyez que ce bon vieillard consentirait....

LE COLONEL

J'espère que nous le déterminerons à changer de demeure.

MARGUERITE

C'est affreux ! c'est horrible.

LE COLONEL

Là, là, bonne Marguerite.

MARGUERITE

Je ne suis point bonne, quand j'entends pareille chose... vouloir acheter not' maison... (*à part*) ah ! si j'avais su cela, je ne leur aurais pas fait tant de politesses... (*haut*) J' vous demande ben pardon de vous quitter.

MAD. D'ARTIMONT

Nous reviendrons dans un autre moment.

MARGUERITE

A propos, qui nommerai-je à mon maître ?

M. D'ARTIMONT

Le capitaine...

LE COLONEL, *l'interrompant*

Il n'est pas nécessaire, parlez-lui seulement de l'officier qu'il a reçu ce matin.

MARGUERITE

Tout comme il vous plaira, monsieur le Colonel. Je suis ben votre servante. (*elle sort*) Acheter not' maison ! acheter not' maison ! (*elle rentre.*)

SCENE V.

LE COLONEL, M. et Mad. D'ARTIMONT.

MAD. D'ARTIMONT.

Cette femme paraît attachée à son maître... mon ami, sa conversation m'a rappelé des torts...

M. D'ARTIMONT

Allez-vous encore me parler de votre père, de cet homme inflexible, qui ne sut jamais juger mon cœur ?

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

De ce vieillard l'humeur sombre et sauvage
Me fatiguait par d'éternels avis ;
Il comptait trop sur les droits de son âge,
Et son orgueil se croyait tout permis.

MAD. D'ARTIMONT.

Dans tous les tems la vieillesse et l'enfance,
Par un grand cœur se virent protéger :
Sur l'un où l'autre exercer sa vaillance,
C'est s'avilir au lieu de se venger.

N'avait-il pas droit de vous reprocher une brusquerie ?....

M. D'ARTIMONT

Qui tient à ma franchise.

MAD. D'ARTIMONT

La moindre démarche de votre part aurait prévenu une rupture...

M. D'ARTIMONT

Qui ne m'a pas moins affligé que vous; mais de ma vie je ne ferai les premiers pas.

LE COLONEL, *à part.*

Il ne faut jurer de rien.

Mad. D'ARTIMONT

Vous avez plus de sensibilité que vous n'en faites paraître; mais elle se cache sous une enveloppe...

M. D'ARTIMONT

Quelquefois sauvage, je le sais, et sans elle les honneurs et les récompenses auraient payé quelques traits de ma vie qui le méritaient peut-être.

Air : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Vingt fois sur la mer orageuse,
Je me rendis maître des vents;
Mais la mer est moins dangereuse
Que le séjour des courtisans..
Aux approches de cette plage,
Le vent change vingt fois par jour;
Aussi, corbleu ! c'est à la cour
Que j'ai fait mon premier naufrage.

LE COLONEL

Allons, mes amis, occupons-nous de choses plus agréables; la fête dont nous a parlé Marguerite me suggère une idée que je crois bonne.

M. D'ARTIMONT.

Est-ce encore une nouvelle promenade? Je vous avertis que je suis très-fatigué.

LE COLONEL.

Le but de notre petit voyage était de connaître votre voisin, l'aimable habitant de la maisonnette....

M. D'ARTIMONT.

Sans doute.

Mad. D'ARTIMONT.

Eh bien! quelle est votre idée, colonel?

LE COLONEL.

Il faut que nous prenions une part active à la fête.

M. D'ARTIMONT.

Quelle folie!

TRIO.

Air : *La Signora malade.*

Mad. D'ARTIMONT.

Pour faire connaissance,
Le moyen est heureux.

M. D'ARTIMONT.

Il faut avec prudence
Eviter tous les yeux.

LE COLONEL.

Retirons-nous dans ce bosquet,
Pour rêver à notre projet.
(*à part.*) Ah ! si je ne m'abuse,
Cette innocente ruse
Finira leurs débats.
(*haut.*) On porte ici ses pas !
Je l'entends ; le voici !
Cachons-nous par ici.

TOUS LES TROIS.

Je l'entends, le voici ;
Cachons nous par ici.

(*Ils s'éloignent.*)

SCENE VI.

VICTORINE, *entrant la première, et regardant d'un air inquiet s'ils sont éloignés.* M. D'HORICOURT, *un livre à la main.*

M. D'HORICOURT.

Ce conte est charmant ! c'est un tableau de famille qui m'a vivement ému.

VICTORINE.

Mais vous êtes trop bon d'vouloir comm'çà lire tout haut, çà vous fatigue.

M. D'HORICOURT.

Que je te plains, Victorine, de ne savoir pas lire ! tu es privée d'un grand plaisir.

VICTORINE.

Ah ! si je ne lisons pas dans les livres, j'avons une autre magnère qu'jons apprise toute seule, et qui ne m'trompe jamais.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver ?*

J'avons déjà ben profité,
Tant l' désir d'apprendre m'enflamme :
Sur ce front où s' peint la bonté,
Tout couramment j' lisons votre ame ;
Dans ces yeux remplis de douceur,
J' voyons écrit l' mot bienfaisance ;
Et quand j'examine mon cœur,
J'y lis le mot reconnaissance.

M. D'HORICOURT.

L'aimable enfant ! (*On entend de la musique*) Qu'est-ce que j'entends donc là ? vois un peu Victorine

VICTORINE, *regardant.*

Ma fine, c'est les habitans du village avec d'la musique.

M. D'HORICOURT.

Quelle fête est-ce donc aujourd'hui ?

[redacted]

[redacted]

[redacted]

à qui bon lui semblera. Mes amis, retournez à vos travaux, et à demain les deux noces.

LE MAGISTER, *aux villageois.*

Retirons-nous, mais ce ne sera pas pour long-tems.

TOUS LES PAYSANS.

(*Reprise du premier Chœur.*)

Air : *Chantons tous la bonne Lise.*

Du cœur suivant le langage,
Tous vos enfans chantent leur
Bienfaiteur ;
Vot' arrivée au village
Fut l'époque d' leur bonheur.

(*Ils sortent.*)

SCENE IX.

M. D'HORICOURT, VICTORINE.

VICTORINE.

N'faut pas d'mander si ces gens là vous aimont ben.

M. D'HORICOURT.

Etre aimé est le seul bonheur d'un vieillard.

VICTORINE, *à part.*

Morin ne revient pas. (*haut*) Vous êtes p'têt' fatigué not' maître ?

M. D'HORICOURT.

Au contraire, la gaîté franche de ces bons villageois m'a fait du bien.

VICTORINE.

C'est qu'çà est venu tout juste dans l'moment de c'que vous appelez vout' méridienne.

M. D'HORICOURT.

N'importe, c'est du tems bien employé, et je vais maintenant achever de lire ce chapitre (*il s'assied sur le banc.*).

VICTORINE.

Et moi, j'men vais travailler auprès d'vous comme de coutume (*elle apporte son rouet, s'assied de l'autre côté, et paraît réfléchir*).

M. D'HORICOURT, *interrompant sa lecture.*

Eh bien ! Victorine, qu'as-tu donc fait de ta gaîté ?

VICTORINE, *revenant à elle.*

Je n'suis pas triste, Monsieur, mais j'pensions à ces braves

gens qui étiont-là tout à l'heure, il m'semblait vous voir entouré d'vos enfans.

M. D'HORICOURT.

De mes enfans !

VICTORINE.

Mais j'vous empêchons de lire? v'là que j'travaille. (*à part*) Cachons-lui mon inquiétude.

(*Elle file au rouet en chantant*):

Air : *Dico d'Jeannette.*

Les jours de fêtes,
Drès qu'arrivait l'soir,
Larirette,
Au bois d' noisettes
V'nait un fantôme noir.
La seul' Fanchette,
Qu'était cependant,
Larirette,
La plus jeunette,
S' moquait du r'venant.

(*A part*) Le colonel aura-t-il réussi dans son projet? Que je désire et que je crains cette entrevue!

(*Elle regarde de tems en tems pour voir si M. d'Horicourt n'est point endormi.*)

Tout l' mond' s'inquiète;
Un soir cependant,
Larirette,
Queuqu' z'un qui l' guette,
Voit qu' c'est un amant;
V'là qu' çà s' répète,
Et depuis ce tems,
Larirette,
Pas un' fillette
N'a peur des r'venans.

(*Elle regarde et voit M. d'Horicourt endormi.*)

Il est assoupi, cessons un moment d'être Victorine. (*elle s'approche pour l'embrasser*) S'il allait s'éveiller... si l'on m'apercevait... (*elle regarde au fond du théâtre*) n'importe, je ne puis résister au plaisir de l'embrasser; il y a si long-tems que je suis privée de ce bonheur.

(Elle le baise au front. Morin paraît dans le fond; Victorine lui fait signe.)

MORIN, à *Victorine.*

Tout est prêt.

(Le baiser a éveillé M. d'Horicourt. Victorine se remet vîte à son rouet, en répétant le refrein de sa chanson. Morin fait signe à la cantonnade. Le Colonel, M. et Mad. d'Artimont, mêlés aux Villageois, entrent doucement et attendent dans le fond le moment de s'approcher.)

à qui bon lui semblera. Mes amis, retournez à vos
et à demain les deux noces.

LE MAGISTER, *aux villageois*

Retirons-nous, mais ce ne sera pas pour lon

TOUS LES PAYSANS.

(*Reprise du premier Chœur.*

Air : *Chantons tous la bonne*

Du cœur suivant le langage
Tous vos enfans chantent le
Bienfaiteur ;
Vot' arrivée au village
Fut l'époque d' leur bonh

(I

SCENE J

M. D'HORICOURT

JRT.

VICTOR

N'faut pas d'mander si ces ge NE

M. D'HOI

Etre aimé est le seul bonhe ICOURT

VICTOR d'un songe !

Morin ne revient pas. (h *de la case* (de Paul et Virginie.)
maître ?

M. D'

Au contraire, la gaîté
fait du bien.

C'est qu'çà est venu
appelez vout' méridi

N'importe, c'est
nant achever de li

Et moi, j'men
tume (*elle app*
raît réfléchir)

M. D'

Eh bien !

Je n'suis

fille chérie,
devant mes yeux ;
jours de ma vie
les plus heureux ;
avec ivresse,
de me retrouver,
de m'aimer sans cesse.

VICTORINE.

ce n'est pas là rêver. (*bis*)

vous m'avez dit d'elle.

M. D'HORICOURT

Même Air.

D'une erreur trop condamnable,
Ma fille se repentait ;
J'ai vu son époux coupable,
Que l'amitié ramenait.
Je croyais, dans la douce ivresse
Qu'un tel songe fait éprouver,
Les presser comme je te presse.

...ORINE.

...er.

...ES VILLAGEOIS.

...on gendre.)

...ONT

...COURT.

...malgré mes ordres ?

...RTIMONT

...ne plus voir un père ?

...URT, à *M. d'Artimont.*

...pitaine ?

... D'ARTIMONT

... ma franchise, Monsieur. Votre place a ... ne tient qu'à vous de la reprendre.

Mad. D'ARTIMONT

D'HORICOURT, *cherchant des yeux.*

...oi n'avez-vous pas amené le seul être qui pouvait ... votre cause auprès de moi ? Où est ma chère Clara? ...urs ne peuvent s'entendre, puisqu'elle n'est point ici.

VICTORINE

...h ! monsieur, refuserez-vous à Victorine la seule grace ... elle vous demandera de sa vie ?

Mad. D'ARTIMONT, *reconnaissant Clara.*

Que vois-je, ma fille !

LE COLONEL

Elle-même.

M. D'HORICOURT, *sans regarder Victorine.*

Où est-elle ?

VICTORINE, *aux pieds de M. d'Horicourt.*

A vos pieds, où elle implore la grâce de sa mère.

M. D'HORICOURT, à *Mad. d'Artimont.*

Ainsi donc, tandis que vous m'abandonniez, elle me pro-

SCENE X ET DERNIÈRE.

M. D'HORICOURT, VICTORINE, LE COLONEL, M. D'ARTIMONT, Mad. D'ARTIMONT, MORIN, MARGUERITE, le Magister, Villageois et Villageoises.

M. D'HORICOURT, *s'éveillant.*

C'est singulier, il y a long-tems que je n'ai éprouvé une pareille sensation ; Victorine ?

VICTORINE.

Not' maître ?

M. D'HORICOURT.

Tu n'as vu personne ?

VICTORINE

Personne, not' maître.

M. D'HORICOURT.

J'ai cru...

VICTORINE

Quoi donc ?

M. D'HORICOURT

Ce que c'est que l'illusion d'un songe !

Air : *Quand toi sortir de la case* (de Paul et Virginie.)

Clara, ma fille chérie,
Etait là devant mes yeux ;
Les derniers jours de ma vie
En étaient les plus heureux ;
Clara faisait avec ivresse,
Surprise de me retrouver,
Le serment de m'aimer sans cesse.

VICTORINE.

Mais ce n'est pas là rêver. *(bis)*

D'après ce que vous m'avez dit d'elle.

M. D'HORICOURT

Ecoute, écoute.

Même Air.

D'une erreur trop condamnable,
Ma fille se repentait ;
J'ai vu son époux coupable,
Que l'amitié ramenait.
Je croyais, dans la douce ivresse
Qu'un tel songe fait éprouver,
Les presser comme je te presse.

Ensemble

VICTORINE.
Mais ce n'est pas là rêver.
M. D'HORICOURT.
Pourquoi n'est-ce que rêver!
M. et Mad. D'ARTIMONT, LE COLONEL, LES VILLAGEOIS.
Non, ce n'est pas là rêver.

M. D'HORICOURT
(*Se retournant, aperçoit sa fille et son gendre.*)
Ciel ! qu'ai-je vu ?

Mad. D'ARTIMONT
Votre songe réalisé.

M. D'HORICOURT.
Venir troubler ma solitude, malgré mes ordres ?

Mad. D'ARTIMONT
Peut-on obéir à celui de ne plus voir un père ?

M. D'HORICOURT, à *M. d'Artimont.*
Vous aussi, M. le capitaine ?

M. D'ARTIMONT
Vous connaissez ma franchise, Monsieur. Votre place a toujours été là, il ne tient qu'à vous de la reprendre.

Mad. D'ARTIMONT
Mon père !

M. D'HORICOURT, *cherchant des yeux.*
Pourquoi n'avez-vous pas amené le seul être qui pouvait plaider votre cause auprès de moi ? Où est ma chère Clara? Nos cœurs ne peuvent s'entendre, puisqu'elle n'est point ici.

VICTORINE
Ah ! monsieur, refuserez-vous à Victorine la seule grace qu'elle vous demandera de sa vie ?

Mad. D'ARTIMONT, *reconnaissant Clara.*
Que vois-je, ma fille !

LE COLONEL
Elle-même.

M. D'HORICOURT, *sans regarder Victorine.*
Où est-elle ?

VICTORINE, *aux pieds de M. d'Horicourt.*
A vos pieds, où elle implore la grâce de sa mère.

M. D'HORICOURT, à *Mad. d'Artimont.*
Ainsi donc, tandis que vous m'abandonniez, elle me pro-

diguait sa tendresse, et sous les habits de l'indigence, elle mettait son bonheur à me distraire de mes chagrins, à vous excuser auprès de moi.

VICTORINE.

Air : L'un est le Fils du sentiment.

Ah ! souffrirez-vous que Clara
Pour une mère en vain vous prie ?

M. D'HORICOURT.

La fille qui m'abandonne,
Mérite-t-elle ma tendresse ?

VICTORINE.

Votre cœur fait un vain effort,
Pardonnez à votre famille ;
Et si ma mère eut quelque tort,
Ne l'apprenez pas à sa fille.

M. D'HORICOURT.

Tu es un ange, on ne peut te résister.

(*Il presse ses enfans dans ses bras, après quoi il aperçoit le colonel.*)

VICTORINE, à *sa mère.*

J'ai moi-même un pardon à obtenir.

(*Mad. d'Artimont l'embrasse.*)

M. D'HORICOURT.

Ah ! M. le colonel, excusez-moi ; dans un pareil moment, on peut oublier...

LE COLONEL

Vous m'avez invité à vous visiter monsieur, j'ai usé de la permission, et je suis venu bien accompagné, comme vous voyez.

MARGUERITE, à *Morin.*

Je ne reviens pas de tout ce que je vois !

M. D'HORICOURT.

Quoi ! monsieur, c'est à vous que je dois... comment pourrai-je jamais m'acquitter ?...

LE COLONEL

Dites un mot, monsieur, et c'est moi qui vous devrai de la reconnaissance.

M. D'ARTIMONT

Approuvez la promesse que nous avons faite à M. le colonel de la main de Clara.

M. D'HORICOURT, à *Clara.*

Qu'en dis-tu ?

CLARA.

Jamais l'obéissance ne m'aura paru plus facile.

MORIN, à *M. d'Horicourt.*

Vous voyez encore un coupable, monsieur...

M. D'HORICOURT

A qui, pour punition, je donne les six arpens de prés qui environnent sa chaumière.

M. D'ARTIMONT, à *d'Horicourt.*

Vous apercevez d'ici notre nouvelle habitation, nous espérons qu'elle deviendra la vôtre ?

M. D'HORICOURT

J'y consens, mais je viendrai souvent à la maisonnette, dont Marguerite fera désormais les honneurs.

VAUDEVILLE.

Air : *Du Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Les nœuds d'une heureuse alliance
Peuvent-ils être mieux tissus,
L'un est cité pour sa vaillance,
L'autre est riche de ses vertus.
Oui, dans cette union prospère
De la valeur et des attraits,
Je crois voir le dieu de la guerre
Sourire à l'ange de la paix.

MARGUERITE, *à M. d'Horicourt.*

Vous partez et la solitude
M'inspira toujours de l'effroi.

MORIN, *à Marguerite.*

Unis déjà par l'habitude,
Suivons une plus douce loi ;
Devenez notre ménagère,
Entre époux jeunes et bien faits.
Si l'amour allume la guerre,
Nous sommes sûrs de vivre en paix.

LE COLONEL, *à Clara.*

Combien la chaine qui nous lie
A mon âme offre de douceur !
Oui, je vais partager ma vie
Entre la gloire et le bonheur,
On dit que l'hymen et son frère
Ont ensemble plus d'un procès ;
Depuis long-tems ils sont en guerre,
Nous leur ferons signer la paix.

Mad. D'ARTIMONT.

Une aimable médiatrice
Que la nature unit à nous,
Par une ruse protectrice
Aujourd'hui nous rapproche tous.

(*à M. d'Horicourt.*)

O ! vous que du doux nom de père
Je puis appeller désormais,
J'ai trop gémi de notre guerre,
Mon cœur vous répond de la paix.

M. D'ARTIMONT.

Dans ce monde chacun se presse ;
S'agite, intrigue, se débat,
Et pendant toute la jeunesse,
Notre vie est presqu'un combat.
Heureux au bout de sa carrière,
Qui sans remord et sans regrets,
Après avoir bien fait la guerre,
Jouit du calme de la paix.

CLARA, *au Public.*

Ce modeste habit de village
Pour Victorine est d'un grand prix ;
Elle jouit de son ouvrage
En voyant ses parens unis.
Comme elle, redoutant la guerre,
Jalouse du même succès,
Entre l'auteur et le parterre
Clara vous demande la paix.

FIN.

Désaugiers, Marc Antoine Madeleine

L'APPARTEMENT

A DEUX MAITRES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par M. DESAUGIERS,

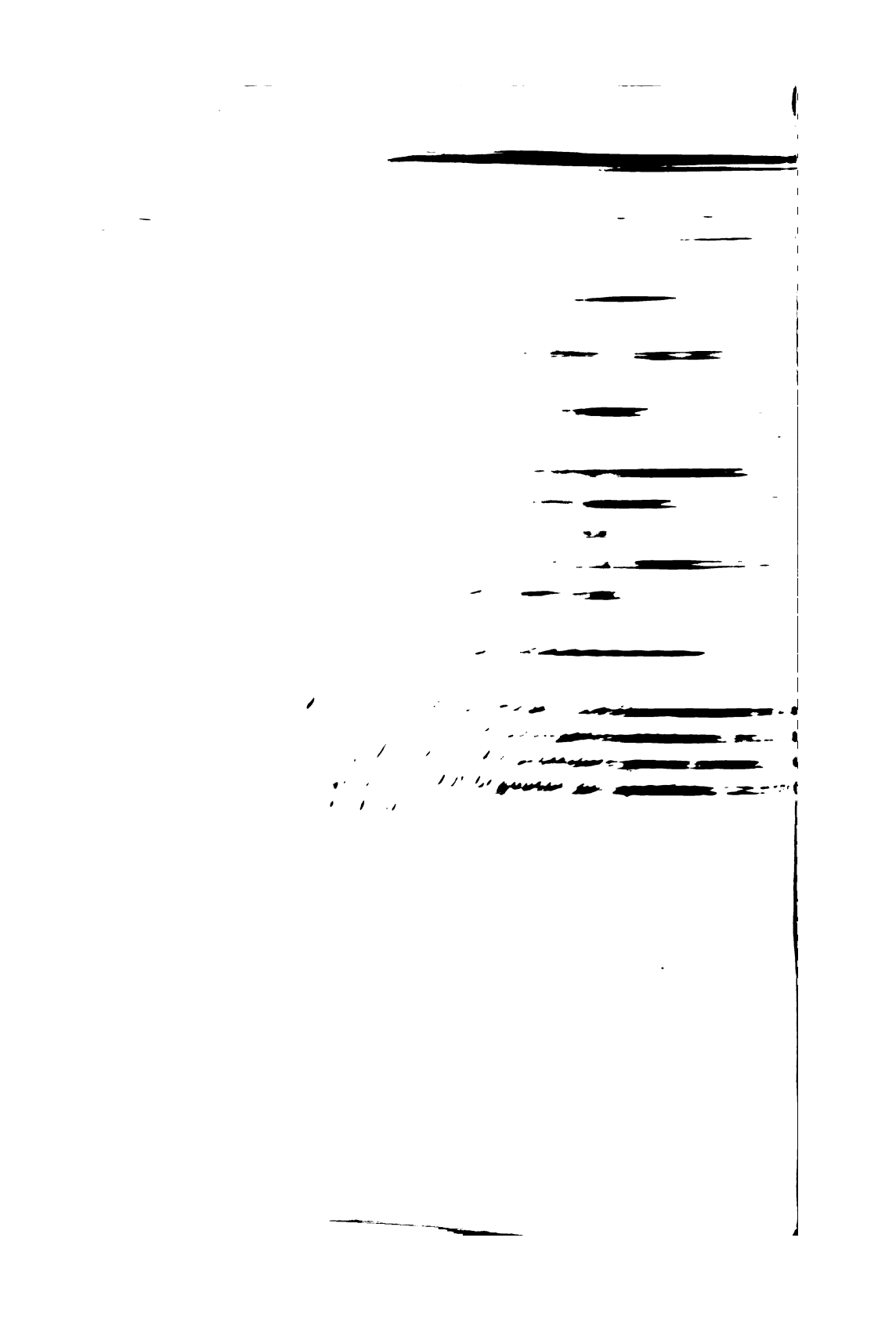
Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 11 août 1811.

PRIX : 1 fr. 25 cent.

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, N.° 10, au coin de celle St.-Honoré.

1811.



L'APPARTEMENT
A DEUX MAITRES,
COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCENE PREMIERE.

Mad. **BERTRAD**, *seule à la fenêtre.*

Ah ! ah ! ce sont les meubles ? montez, mes amis... prenez le au réverbère qui est au coin de l'escalier. Là.... un peu oite.. C'est cela.... (*revenant.*) Voilà donc mon second upé !... je le fais un peu payer, c'est vrai, mais le quar- est si beau, la vue si variée !.... deux fenêtres sur la rue utti, quatre sur le boulevard Italien, trois sur un jar- magnifique.... et puis le plaisir d'un voisinage choisi que déparera pas ma nouvelle locataire.... La petite bre- e est jeune et jolie... et la tournure de ses gens me firme dans l'opinion que j'avais d'elle. C'est une femme me il faut, très-comme il faut, et c'est à quoi doit tenir propriétaire qui veut achalander sa maison.

Air : *de contredanse.*

De peur de danger
Ne pas loger
Un étranger
Sans exiger
De sa naissance,
Connaissance,
Et ne vouloir
En recevoir
Que d'un grand nom
Ou d'un grand ton,
C'est la manière
De bien faire
Une maison.
Voit-on
Bogkey, calèche ou phaëton
La nuit, le jour
Sortir tour à tour
Et rentrer dans la cour ?
Soudain,
Le lendemain,

De grand matin
Passant, voisin
S'informent du bel
Hôtel.
Voilà
Votre maison qui va
Qui va,
Et c'est déjà
A qui la verra,
La louera,
L'habitera;
Bientôt,
Du bas en haut,
Vos logemens,
Petits et grands,
Quelque soit leur prix,
Sont pris.
De peur de danger, etc.

SCENE II.

MAD. BERTRAND, GERMAIN, FINETTE, des porteurs.

GERMAIN.

Nous y voici. Le secrétaire de ce côté.

FINETTE.

Par ici la toilette.

GERMAIN.

Bien, mes enfans; maintenant allez chercher le piano, et à votre retour, je vous donnerai de quoi boire à ma santé! allez. (*Les porteurs sortent.*)

MAD. BERTRAND.

Un piano! madame est donc musicienne?

FINETTE.

Ah! c'est vous, madame Bertrand... Oui, sans doute elle est musicienne, et elle n'aura pas été un mois à Paris, que tous les concerts la réclameront. Vous l'entendrez.

MAD. BERTRAND.

Je m'en fais d'avance un plaisir, car telle que vous me voyez, je raffolle de musique, je me rappelle même encore certains airs d'opéra-comiques, qu'autrefois je chantais d'une manière peu commune, j'ose le dire; mais où j'excellais, c'est dans l'air : *barbare amour!...* mon mari m'accompagnait de la flûte, et quand nous arrivions à ce point d'orgue... vous savez.... nous étions couvert d'un brouhaha d'applaudissemens qui empêchait d'entendre le reste. Mais, dites-moi, madame joue donc aussi du violon?

GERMAIN.

Du violon?

MAD. BERTRAND.

Oui, j'en ai vu apporter un hier.

GERMAIN, *faisant des signes à Finette.*

C'est son mari.

MAD. BERTRAND.

Son mari! je croyais qu'elle était veuve.

GERMAIN.

Nous aussi, mais monsieur est ressuscité.

MAD. BERTRAND.

Bah!

GERMAIN.

Oui, vraiment, je l'ai rencontré samedi dernier, revenant de l'armée, où il avait été laissé pour mort sur le champ de bataille.

MAD. BERTRAND.

Le pauvre cher homme!

FINETTE.

Et dans la crainte que la nouvelle d'un événement aussi heureux, annoncée trop brusquement ne produisît sur madame une révolution.... car vous sentez qu'une femme qui s'est vue dix-huit mois veuve, et qui retrouve tout-à-coup son mari...

MAD. BERTRAND.

Oh! c'est fait pour saisir, c'est fait pour saisir.

FINETTE.

Nous sommes donc convenus de ne lui en rien dire, jusqu'à ce que nous l'ayons préparée par degré à cette apparition inattendue.

GERMAIN.

Et nous ne doutons pas que votre discrétion à cet égard n'égale la nôtre.

MAD. BERTRAND.

Vous me rendez justice.... Cependant, dites-moi, la reconnaissance tardera-t-elle beaucoup?

GERMAIN.

Vingt-quatre heures tout au plus, puisque son mari emménage ici comme elle, et qu'il est difficile d'habiter longtems le même appartement sans se voir.

MAD. BERTRAND.

J'aurais pourtant eu bien du plaisir à lui porter moi-même cette heureuse nouvelle.... le veuvage est une chose si triste si triste! Mais voyez donc l'heureuse résurrection!

AIR : *Com' ça vient, com' ça passe.*

Cela tient du prestige....
Quel bonheur, si feu mon mari
Par le même prodige
Pouvait ressusciter aussi.

GERMAIN.

Vous vous plaignez du veuvage
Mais un jour il peut finir....

MAD BERTRAND.

Ah! mes enfans, à mon âge
Tenir vaut mieux que courir.

ENSEMBLE.

Cela tient du prestige, etc.

FINETTE.

Vous nous entendez bien,
Ne dites rien.

MAD BERTRAND.

Eh! non, vous dis-je
Je sais quand il le faut
Ne pas dire un seul mot....
De trop!
Mais pouvoir revoir encor
Un mari qu'on croyait mort,
Quel effet
Cela vous fait!
Ah! c'est (*bis*)
Ah! c'est pour en mourir
De plaisir.

ENSEMBLE.

Cela tient du prestige,
Quel bonheur si feu $\frac{\text{son}}{\text{mon}}$ mari, etc.

SCENE III.

FINETTE, GERMAIN.

FINETTE.

Eh! bien, Germain, que penses-tu de cette résurrection?

FINETTE.

Eh! bien, Finette, qu'en penses-tu toi-même?

GERMAIN.

Ce que nous faisons est d'une hardiesse!...

GERMAIN.

J'en conviens.... mais sans ce petit coup de tête, plus de Germain pour Finette, plus de Finette pour Germain.

FINETTE.

Pour accélérer l'union de nos maîtres, et par conséquent la nôtre, les marier de notre autorité privée, et les loger à leur dans le même appartement.

GERMAIN.

Le grand mal !.... Monsieur Valsain à peine arrivé à Paris, où sa maîtresse ne l'avait précédé que d'une semaine, au plus, ne m'a-t-il pas ordonné de retenir un logement dans la maison qu'elle habiterait, pour être plus à portée de la voir à chaque instant du jour...

FINETTE.

Je le sais, il n'y en avait plus de vacant.

GERMAIN.

Je n'avais donc rien de mieux à faire pour remplir ses vues que de le supposer mari de madame de Solange, et confondre les meubles qu'il m'avait chargé d'acheter pour lui avec ceux que tu achetais pour elle; trait de génie sublime qui ne manquera pas, d'après le faible reconnu de ta maîtresse pour mon maître, d'entraîner leur mariage....

FINETTE.

Ou notre congé.

GERMAIN.

Oui, je conçois qu'une âme étroite, en pareille circonstance, hésiterait, craindrait, calculerait.... mais celle de Germain...

FINETTE.

Sort de la sphère commune.

GERMAIN.

Tu l'as dit. De quoi diable aussi ta maîtresse, femme charmante, sans doute, et par conséquent capricieuse, s'avisait-elle, au moment d'épouser mon maître, de changer tout-à-coup d'avis et de le planter là, la veille du mariage?

FINETTE.

Le lendemain passe, n'est-ce pas?

GERMAIN.

Sans doute, cela se voit tous les jours.

FINETTE.

C'est la maudite légèreté de ton maître qui a causé tout le mal; je lui avais prédit vingt fois ce qui vient de lui arriver, mais il n'a jamais voulu me croire, et si tu t'en souviens encore, la dernière infidélité qu'il nous a faite était d'une inconséquence....

GERMAIN.

Elle a été le signal de notre séparation.

FINETTE.

Que de larmes j'ai versées, en t'annonçant ce funeste départ!

GERMAIN.

Je t'ai payée de la même monnaie.

FINETTE.

Je l'ai crue fausse un instant.

GERMAIN.

Fausse? ah Finette! si j'avais le tems de te peindre l'état de mon cœur à ce terrible moment.... Mais voyons d'abord l'état des meubles.

(*Il tire un papier de sa poche.*)

FINETTE.

Bah! ils sont payés....

GERMAIN.

Oui, les tiens.... mais les nôtres....

FINETTE.

Ils sont encore dus!

GERMAIN.

Hélas! oui, et monsieur Dutrecht est un créancier impitoyable.

FINETTE.

Qu'importe! le plus pressé est de si bien répandre dans la maison, et même dans le quartier, le bruit du mariage de nos maîtres, qu'ils ne puissent plus se séparer sans un éclat, un scandale, dont l'idée seule épouvantera madame de Solange, et la décidera à ne rien défaire de tout ce que nous aurons fait.

GERMAIN.

Bien raisonné, notre mensonge devient réalité.

FINETTE.

Nos maîtres se marient.

GERMAIN

Nous suivons leur exemple.

FINETTE.

Arrive le jour des noces....

GERMAIN.

Que termine un superbe festin.

FINETTE.

J'en fais les honneurs.

GERMAIN.

Le sein paré du bouquet nuptial.

FINETTE.

Et toi la tête décorée.

GERMAIN.

Ah! quelle aimable perspective!

FINETTE.

Mais avant tout faisons nos conditions.

AIR : *le Premier Pas.*

Abjures tu ta soif inextinguible,
Buveur insigne et pour tel reconnu?

GERMAIN.

Je jure au vin une haine invincible;

FINETTE.

Ah! c'est trop fort, mon cher, à l'impossible
Nul n'est tenu. (*bis*)

GERMAIN

Me promets-tu d'être toujours sensible,
Toujours fidèle au traité convenu.

FINETTE

Oui, je te jure un amour..... infaillible.

GERMAIN

Ah! c'est trop fort, ma chère, à l'impossible
Nul n'est tenu. (*bis*)

Mais j'oublie avec toi cette lettre de mon maître pour son oncle.

FINETTE.

Celui dont il doit un jour avoir la fortune?

GERMAIN.

Qu'en attendant il mange en détail.

FINETTE.

Sais-tu ce qu'il lui marque?

GERMAIN.

Il l'invite à venir le voir.

FINETTE.

A venir le voir!.... Cet oncle va tout gâter, attends à demain.

GERMAIN.

Impossible, il nous apportera de l'argent.

FINETTE.

Mais s'il voit ma maîtresse?

GERMAIN.

Tâche de l'éloigner.

FINETTE.

Par quel moyen?

GERMAIN.

Ma foi....

FINETTE.

Ah! mon dieu! je l'entends, c'est elle!

GERMAIN.

Je me sauve par le petit escalier.

FINETTE.

Où l'enverrai-je?

GERMAIN.

Au bal, au spectacle....

FINETTE.

Et si elle s'y refuse?

MAD. SOLANGE.

Je n'en connais pas un à comparer pour l'esprit, la galanterie, la tournure, à ceux de cette ville enchanteresse.

FINETTE.

Pas un, c'est beaucoup dire, et si j'osais vous citer....

MAD. SOLANGE.

Oh! la jolie toilette! (*Elle arrange ses cheveux devant le miroir.*)

FINETTE.

Mais vous m'avez interdit son nom. Pauvre jeune homme!

MAD. SOLANGE.

Aurais-je mon chapeau ce soir?

FINETTE.

Oui, madame.... modeste, sensible, généreux.
(*Elle regarde la bague qu'elle a au doigt.*)

MAD. SOLANGE.

Et mon piano?....

FINETTE.

Vous l'aurez ce matin, madame. Avec quelle grace il portait l'uniforme, et comme ce panache flottant annonçait bien un favori de Mars! s'être brouillée avec lui si subitement!....

MAD. DE SOLANGE.

Ce pauvre Valsain t'intéresse donc bien fort?

FINETTE.

Ah! madame, quel prodige! c'est la première fois, depuis notre arrivée, que j'entends son nom s'échapper de votre bouche.

MAD. DE SOLANGE.

Point d'observation, mademoiselle..... Comme il a dû être surpris d'un aussi brusque départ.

FINETTE.

Surpris?..... Dites accablé, foudroyé; et je ne serais pas étonnée que nous le vissions au premier jour.

MAD. DE SOLANGE.

Depuis que je suis à Paris, n'a t-il pas eu vingt fois le tems d'arriver, de tomber à mes genoux, d'y implorer un pardon que j'aurais peut-être eu la faiblesse de lui accorder; car je l'aimais au moins; et sans l'exemple de ma cousine, qui se repentit au bout de quatre mois d'avoir épousé le colonel Dorsey, ami de Valsain et à peu-près du même caractère, j'aurais une seconde fois immolé ma liberté.... Mais j'ai réfléchi fort à propos, et je me suis bien promis de rester fidelle au premier époux qui pendant six ans avait fait mon bonh

AIR : *du Doche.*

Nos deux cœurs formés l'un [illegible] l'autre
N'eurent jamais qu'un sentir[illegible]
Dans un siècle tel que le nôt[illegible]
Prodige vraiment est surprenant.
Non, non, je n'ose plus prétendre
A ces beaux jours trop tôt finis
Un bon époux est un phénix
Qui ne renaît pas de sa cendre.

FINETTE.

Ah! mon dieu! moi qui oubl[illegible]is de vous remettre cette lettre.

MAD. DE SOLANGE, *saisissant vivement la lettre.*

De Valsain?... Donnez donc? (*elle décachète la lettre*) Non... (*d'un ton piqué*) Il a très-bien fait de ne pas m'écrire... Il se doute bien que sa lettre serait mal reçue. Elle est de madame Dorville... Elle me propose une loge à l'Opéra pour ce soir? j'accepte. Elle demande réponse?... je vais la lui faire. Concert ce matin, spectacle le soir, bal de nuit! c'est charmant! c'est enchanteur! (*elle écrit*).

FINETTE.

Il est malheureux que l'isolement où le veuvage vous laisse, ne vous permette pas de vous livrer entièrement à tous les plaisirs de votre âge. Le monde est si méchant!... Au lieu qu'une jeune femme présentée par son mari peut chanter, rire, danser partout où bon lui semble, sans que personne puisse y trouver à redire.

AIR : *du Roi et le Pélerin* (de Dar[illegible]deau.)

Un époux est souvent un maître,
Mais il est toujours notre appui,
Sans nous, il peut tout se permettre
Et nous ne pouvons rien sans lui. (*bis*)
Fut-il vieux et d'humeur jalouse
N'y regardons pas de si près ;
Tel qu'il est d'abord on l'épouse
Et, s'il se peut, on l'aime après.

MAD. DE SOLANGE.

Porte vîte cette réponse à madame Dorville, et tu me rapporteras, en revenant, le chapeau que j'avais commandé.

FINETTE.

J'y cours, madame ; (*à part*) mais si pendant mon absence notre second locataire survenait... il n'est pas encore tems. (*haut*) Madame va donc rester seule?

MAD. DE SOLANGE.

Pourquoi pas?

FINETTE.

C'est que s'il vient quelqu'un....

MAD. DE SOLANGE.

Je recevrai D'[illegible]rs, qui puis-je attendre? tu sais que je ne connais encore [illegible]onne dans cette ville.

FINETTE, *à part.*

La connaissance serait bientôt faite.

MAD. DE SOLANGE.

Vas donc et reviens vîte.

FINETTE.

J'obéis. (*à part*) Ma fo[illegible]is-ons aller les choses..... Si on prévoyait tout, on ne ferait jamais rien. (*elle sort*).

SCENE V.

MAD. DE SOLANGE, *seule.*

Elle regrette Valsain... Mais au fond a-t-elle tort? Elle a souvent eu à se louer de sa générosité, et moi, je n'aurais jamais eu à me plaindre de sa conduite sans cet esprit de légèreté... Ah! Valsain, Valsain, que ne m'est-il permis de douter encore de votre inconstance.... mais ces lettres qu'on m'a remises à Brest et où vous adressiez à d'autres les mêmes sermens.... Voilà les hommes! Aussi plus j'y pense, plus je m'applaudis du parti que j'ai pris, et je suis bien décidée à ne plus retomber dans le piège auquel j'ai eu le bonheur d'échapper.

AIR : *Ah! que de chagrins dans la vie.*

Valsain, dans les champs de la guerre
Combattait toujours vaillamment;
Pourquoi le plus franc militaire
Etait-il si perfide amant?
Mais ma retraite a su venger la gloire
De mon sexe par lui trahi...
Car c'est pour nous remporter la victoire
Que de fuir devant l'ennemi.

SCENE VI

MAD. DE SOLANGE, DUTRECHT.

DUTRECHT.

J'ai bien l'honneur d'être le très humble serviteur de madame. Madame a-t-elle passé la nuit chez elle?

MAD. DE SOLANGE.

Oui, monsieur. Pourquoi cette demande?

DUTRECHT.

Madame a-t-elle bien dormi?

MAD. DE SOLANGE, *à part.*

Quel est cet original?

DUTRECHT.

Du sommeil le plus profond, je gage ? j'en étais sûr... (*à part*) edredon superfin... (*haut*) et le ciel, comment madame l'a-t-elle trouvé ?

MAD. DE SOLANGE.

Le ciel !

DUTRECHT.

Il est mon ouvrage, et comme c'est la première chose qu'on voit en s'éveillant, j'ai voulu que l'azur de son reflet venant flatter agréablement votre imagination...

MAD. DE SOLANGE.

De grace, monsieur, de quoi me parlez-vous, et où voulez vous en venir ?

DUTRECHT.

Et la toilette ? Et la glace roulante ne sont elles pas des chefs-d'œuvre de délicatesse et de goût.

MAD. DE SOLANGE.

Ah ! Monsieur serait-il ?...

DUTRECHT.

Précisément, Madame, Dutrecht tapissier de père depuis un siècle.

AIR : *De la sauteuse.*

Dans mon magasin
Surnommé le berceau des modes,
J'ai soir et matin
Presque tout le quartier d'Antin.
Chez moi lit, fauteuil,
Sofa, sécrétaires, commodes,
Soit dit sans orgueil
Séduisent du premier coup-d'œil.
La ville et la cour
Ne se mirent que dans mes glaces ;
Je tiens tour à tour
Tables de nuit, bonheurs du jour.
J'ai de plus rideaux,
Tables de bouillotte à deux faces,
Consoles, trumeaux
Et tapis en poils de chameaux.
La grace est surtout
La qualité dont je me pique
Et je suis partout
Vanté pour mon excellent goût.
De mon acajou
L'éclat est d'un effet magique,
Aussi ne sais-je où
L'on trouverait pareil bijou.
Têtes de griffons,
Cornes de chevres, cols de cygne,
Griffes de lion,
J'ai tout cela dans ma maison,
Et je ne vois point
Un seul confrère qui soit digne

D'être sur ce point,
Mon maître et même mon adjoint,
Je leur fais la loi,
Et sans médire
Je puis dire
Qu'aucun n'a ma foi,
Des pieds de biche comme moi.

MAD. DE SOLANGE.

Avez-vous fini, monsieur.

DUTRECHT.

Oui, madame.

MAD. DE SOLANGE.

Puis-je savoir maintenant, le motif qui me procure le plaisir de vous voir?

DUTRECHT.

Il est un peu intéressé puisqu'il faut vous le dire.

MAD. DE SOLANGE.

Comment donc n'avez vous pas été payé.

DUTRECHT.

Oui, madame....

MAD. DE SOLANGE.

A la bonne heure, et je vous crois trop honnête homme....

DUTRECHT.

A moitié, madame, à moitié.

MAD. DE SOLANGE.

Comment?

DUTRECHT.

Oui, madame votre femme de chambre a payé comptant tout ce qu'elle a pris chez moi; mais tout ce que j'ai fourni à monsieur votre mari....

MAD. DE SOLANGE, *riant.*

A mon mari, dites vous?

DUTRECHT.

Oui, madame, à lui même. Vous riez? C'est fort bien; mais j'espère que cela ne souffrira pas de difficultés?

MAD. DE SOLANGE.

Il en existe pourtant une petite?

DUTRECHT.

Et laquelle, s'il vous plait?

MAD. DE SOLANGE.

C'est que je ne me connais pas de mari.

DUTRECHT.

Ah! Madame n'est pas mariée? (*à part*) Je vois ce que c'est. Raison de plus pour me tenir sur mes gardes (*haut*) mariée ou non, madame, j'espère que vous reconnaîtrez la dette?

MAD. DE SOLANGE.

C'est ce qui vous trompe, monsieur... je ne la reconnais pas.

DUTRECHT.

Et mois, je reconnais mes meubles En voici la facture qui se monte à douze cents francs, et je ne sors pas d'ici que je ne sois payé.

MAD. DE SOLANGE.

Monsieur, savez-vous bien que ce ton là ?....

DUTRECHT.

Vous déplait ?... J'en suis très-fâché, mais certainement je ne suis pas d'humeur à souffrir des querelles qui ont pu survenir entre monsieur et madame, depuis l'époque où j'ai fourni mes meubles, ce qui est acheté est acheté.

MAD. DE SOLANGE.

Cet homme extravague... Finette?...

DUTRECHT.

Ah! vous pouvez appeler, je ne sortirai pas sans mon argent.

MAD. DE SOLANGE.

Finette? Madame Bertrand?

SCENE VII.

MAD. DE SOLANGE, DUTRECHT, GERMAIN.

GERMAIN.

Eh! bien, pourquoi donc ce bruit? (*à part*) Hai! hai! madame de Solange! dissimulons.

DUTRECHT.

Eh! tenez, madame, voici l'homme à qui j'ai livré ma marchandise.

MAD. DE SOLANGE.

Germain ici?

GERMAIN.

Enfin c'est madame de Solange que j'ai l'honneur de saluer!

MAD. DE SOLANGE, *à Germain.*

Monsieur Valsain serait-il à Paris?

GERMAIN.

Eh! madame, aurait-il pu vivre éloigné de vous?

DUTRECHT.

Non, sans doute, mais mon argent...

GERMAIN.

Avec quelle rigueur vous l'avez traité! est-ce ainsi que vous deviez payer son amour?

DUTRECHT.

Et vous, est-ce ainsi que vous payez mon mémoire.

GERMAIN, *bas à Dutrecht.*

Eh! mon dieu, monsieur Dutrecht, votre mémoire sera acquitté demain... Mais sortez ou vous allez tout gâter.

DUTRECHT.

Tout gâter!..

GERMAIN.

Eh! sans doute; ne voyez vous pas que c'est une surprise que mon maître veut ménager à sa femme.

DUTRECHT.

A sa femme! madame dit qu'elle n'est pas mariée.

GERMAIN, *embarrassé.*

Elle dit... (*riant*) Ah! monsieur Dutrecht pour un homme du monde, permettez-moi de vous dire... Elle n'est pas mariée? Vous ne voyez donc pas?

DUTRECHT.

Je ne vois pas... Je ne vois pas mon argent.

GERMAIN.

AIR : *Du pas redoublé.*

Eh! bien vous le verrez tantôt
Mais sortez et pour cause.

DUTRECHT.

Votre parole, il me la faut...

GERMAIN.

C'est bien la moindre chose.

DUTRECHT.

Oui, mais est-ce de bonne foi?

GERMAIN.

La meilleure du monde

DUTRECHT.

Que le ciel vous entende

GERMAIN, *le mettant à la porte.*

Et toi
Que l'enfer te confonde.

SCENE VII.

MAD. DE SOLANGE, GERMAIN.

GERMAIN.

Pardon, mille fois pardon, madame, de la scène désagréable qu'une méprise vient de vous occasionner. Mon maître n'ayant pu supporter l'idée de vivre séparé de vous, vous a suivie à Paris, et le sort, qui, sans doute, le favorisait, a voulu qu'il vint louer un appartement dans la maison même que vous habitez.

MAD. DE SOLANGE.

Comment! Valsain loge dans ma maison?

GERMAIN.

Sans doute, madame, de là le quiproquo de monsieur Dutrecht, notre tapissier commun; trompé par le rapport des

circonstances, il vous a de son autorité privée, mariée à mon maître qui donnerait tous les trésors du monde, pour qu'une aussi douce erreur eût un instant de réalité.

MAD. DE SOLANGE.

Valsain est à Paris? je reconnais bien là sa tête.

GERMAIN.

Dites son cœur. Mais le voici lui-même. Je viens de lui apprendre que vous étiez sa voisine et il accourt pour vous en témoigner son ravissement.

MAD. DE SOLANGE.

Il sera mal reçu. (*à part*) Quoiqu'il m'en coûte un peu, mais je dois punir son audace.

SCENE IX.

MAD. DE SOLANGE, GERMAIN, VALSAIN.

VALSAIN, *regardant l'appartement.*

C'est bien, très-bien.

GERMAIN.

Monsieur est content?

VALSAIN.

Oui, tu as fait preuve de goût.

GERMAIN, *à part.*

Et d'adresse!

VALSAIN.

Et tu es bien sûr que madame de Solange loge dans cette maison?

GERMAIN, *bas à Valsain.*

Si j'en suis sûr?... Mais regardez donc... La voilà.

VALSAIN, *bas à Germain.*

Chez moi? c'est charmant! (*haut*) Ah! madame, qu'il m'est doux de me revoir si près de vous, au moment où je craignais de vous avoir perdue pour toujours.

MAD. DE SOLANGE, *froidement.*

Je vous salue, monsieur.

GERMAIN, *à part.*

Les voilà lancés; gare l'explication!

VALSAIN.

Je suis désespéré de ne m'être pas trouvé chez moi à votre arrivée.

MAD. DE SOLANGE.

Qu'auriez-vous donc fait?

VALSAIN.

J'aurais volé au devant de vous. Germain, un fauteuil à madame.

MAD. DE SOLANGE.

Je suis très-bien (*à part.*) il fait les honneurs de ma maison.

VALSAIN.

J'aime à croire que vous ne m'avez pas attendu longtems.

MAD. DE SOLANGE.

Moi, monsieur, je ne vous attendais pas du tout.

GERMAIN, *bas à Valsain.*

Elle voulait donner un coup d'œil à votre logement... glissez là-dessus.

MAD. DE SOLANGE.

Je suis même très-surprise de la témérité que vous avez eue de me suivre à Paris. Mon départ de Brest aurait dû vous faire connaître mes sentimens à votre égard.

VALSAIN.

Il est vrai, mais ils n'ont rien changé aux miens, et le soin que j'ai eu de venir loger dans cette maison vous le prouve assez.

MAD DE SOLANGE.

Vous m'avouerez, monsieur, qu'il y a plus que de la hardiesse à venir habiter la maison même que j'occupe. C'est une tyrannie, et si vous ne discontinuez vos visites, vous me forcerez encore à quitter ce logement.

VALSAIN.

Mais, madame, de quoi vous plaignez-vous donc? je n'ai pas encore pris la liberté de me présenter chez vous, quoique nous ne soyons séparés peut-être que par un étage, car j'habite le second, et vous?

MAD. DE SOLANGE.

Le second aussi.

GERMAIN, *vivement.*

Oui, monsieur et madame logent sur le même carré.

VALSAIN.

Se pourrait-il?

MAD. DE SOLANGE.

Fort bien! jouez la surprise, monsieur.

VALSAIN.

Je vous jure que j'ignorais....

MAD. DE SOLANGE.

Dès demain je quitte cette maison.

VALSAIN.

J'en fais autant.

MAD. DE SOLANGE.

Je vais loger à l'extrémité de la ville.

VALSAIN.

Je vous y suivrai.

MAD. DE SOLANGE.

Quoi! monsieur, vous oseriez....

VALSAIN.

M'attacher à vos pas, jusqu'à ce que je sois parvenu, à force de soins, d'instances, de prières, à vous ramener au premier sentiment que j'eus le bonheur de vous inspirer.

AIR *nouveau du Docte.*

Je crois encore au sort flatteur
Qu'en vous tout semblait me promettre,
Si cette espoir est une erreur,
Daignez au moins me la permettre; (*bis*)
J'abjure enfin, pour être heureux,
Ces feux qui n'ont qu'une étincelle....,
Le plaisir dit : sois amoureux,
Mais le bonheur dit : sois fidèle.

MAD. DE SOLANGE.

Je connais la divinité
A qui votre cœur sacrifie,
Et je ne puis en vérité
Croire à tant de philosophie. (*bis*)
A votre sexe ambitieux
De conquérir la plus rébelle,
Le plaisir dit : sois amoureux,
La vanité : sois infidèle.

VALSAIN.

Quelques soient vos préventions contre moi, tant que votre main sera libre, rien ne pourra m'empêcher d'y prétendre.

MAD. DE SOLANGE.

Il serait plaisant que monsieur eût formé le projet de m'épouser malgré moi : l'on n'a pas d'exemple de cette importunité; laissez-moi, monsieur.

GERMAIN, *à part.*

Voilà l'instant que je redoutais.

MAD. DE SOLANGE.

J'attends quelqu'un ce matin.... J'ai à écrire.... il faut que je sorte à l'instant même....

VALSAIN, *lui offrant la main.*

Je ne prétends pas vous retenir; mais souffrez que je vous conduise.....

MAD. DE SOLANGE.

J'irai bien seule.

VALSAIN.

De grace....

MAD. DE SOLANGE.

C'est inutile vous dis-je.

VALSAIN.

Puisque vous l'exigez.... (*Il fait un profond salut à madame de Solange, qui le lui rend, et chacun d'eux reste à sa place, attendant que l'autre s'en aille.*)

TRIO.

AIR : *Adieu Marton*, (de l'Epreuve villageoise.)

MAD. DE SOLANGE.

Adieu monsieur.

GERMAIN, *à part.*

Hélas ! je tremble.

VALSAIN.

Adieu, madame.

Il faut nous séparer, et bannir tout espoir ;
Mais si pour vous j'éteins ma flamme,
Au moins, cruelle femme,
Daignez accorder à mon âme,
La liberté de vous revoir.

GERMAIN, *bas à mad. de Solange.*

Si vous restez (*bis* il va parler jusqu'à ce soir.

MAD. DE SOLANGE.

Chez moi je ne puis vous admettre,
Si vous ne voulez me promettre
De ne plus me parler d'amour.

VALSAIN.

A l'homme heureux qui chaque jour
Vous voit, vous entend tour-à-tour,
Quel entretien voulez-vous donc permettre ?

MAD DE SOLANGE.

Adieu, monsieur,

GERMAIN.

Nous y voilà.

VALSAIN.

Adieu, madame.

MAD. DE SOLANGE.

Il reste là !

GERMAIN, *à madame de Solange.*

A vous quitter sa vive flamme
Jamais ne se décidera.

MAD. DE SOLANGE.

Adieu, monsieur.

GERMAIN, *à part.*

Hélas ! je tremble !

VALSAIN.

Adieu, madame.

MAD. DE SOLANGE.

Il ne s'en ira pas ;

VALSAIN.

Qui donc retient ses pas ?

GERMAIN, *à part.*

Ils n'en finiront pas.

MAD. DE SOLANGE.

Adieu, monsieur...

VALSAIN.

Adieu, madame.

MAD. DE SOLANGE.

Toujours adieu, madame!

GERMAIN, *bas à madame de Solange.*

Sortez, sortez, c'est sur mon âme
De le chasser le seul moyen.

MAD. DE SOLANGE, *sortant.*

Adieu, monsieur.

VALSAIN.

Vous me quittez? (*bis*)

MAD. DE SOLANGE.

Il le faut bien.

VALSAIN.

Encore un mot (*bis*), encore un seul mot d'entretien?

MAD. DE SOLANGE.

Non, non, non, non, je n'entends rien.

GERMAIN, *à part.*

Fort bien,
Il ne soupçonne rien.

SCÈNE X.

VALSAIN, GERMAIN.

GERMAIN, *à part.*

Elle nous cède la place, je respire.

VALSAIN.

Ah! Germain, tu me vois au comble de la joie!

GERMAIN.

Tant mieux, monsieur, mais puis-je savoir le motif de ce transport soudain?

VALSAIN.

Tu me le demandes?

AIR: *Sans être belle, on est aimée.*

A l'extrémité de la ville
Elle veut chercher un azile,
Où l'aveu de ma vive ardeur
Ne troublera plus son bonheur.
Et voilà pour me fuir plus vîte,
Que ses pas s'attachent aux miens;
Elle accourt aux lieux que j'habite;
Ah! je la tiens,
Si c'est ainsi qu'elle me quitte,
Ah! je la tiens.

GERMAIN.

Eh! bien, monsieur, d'après nos conjectures, il ne qu'une marche à suivre.

VALSAIN.

Et quelle est elle?

GERMAIN.

C'est de forcer la belle dans ses derniers retranchemens, et de la réduire par un siége opiniâtre à une capitulation dont elle ne paraît pas très-éloignée, et qui mettra le comble à notre gloire.

VALSAIN.

C'est bien aussi mon intention, une seule chose m'embarrasse.

GERMAIN.

Le manque de munitions, n'est-il pas vrai? mais nous avons dans votre cher oncle une troupe auxiliaire qui peut nous être d'un grand secours dans cette expédition.

VALSAIN.

Si elle veut donner.

GERMAIN.

Elle donnera. Vos dépêches sont parvenues au quartier-général, et la réponse ne peut tarder d'arriver.

VALSAIN.

Il serait peut être plus décent que j'allasse la chercher moi-même.

GERMAIN.

Et plus sage. Les fonds qu'on va chercher, sont toujours plus sûrs que ceux qu'on attend; et votre tapissier veut son argent aujourd'hui.

VARSAIN.

Je cours chez mon oncle.

GERMAIN.

Courez, monsieur.

VALSAIN.

Il n'ignore pas l'amour dont j'ai brûlé à Brest pour madame de Solange; mes lettres lui en ont fait un portrait bien au-dessous encore de la réalité, et ma bouche va si bien lui confirmer l'idée favorable qu'il a dû en concevoir, que je ne doute pas...

GERMAIN.

Oui, monsieur? mais vous savez que sans argent le plus habile n'est qu'un sot, ainsi....

VALSAIN.

Je t'entends.

GERMAIN.

AIR : *de la Chasse.*

Partez, monsieur, sans plus de paroles,
Et songez bien qu'ici je vous attends;
Quand on ne peut compter deux pistoles
Il est permis de compter les instans.

VALSAIN.

Puissé-je enfin, du destin favorable,
Goûtant bientôt les effets bienfaisans,

Toucher le mur d'une femme adorable,
Et les écus du meilleur des parens.

GERMAIN.

Partez, monsieur, etc.

VALSAIN.

Allons, je pars sans plus de paroles,
Dans notre état c'est perdre trop de tems.
Quand on ne peut, etc.

SCENE XI.

GERMAIN, *seul.*

Enfin, le voilà parti! puisse-t-il au moins nous rapporter de quoi satisfaire notre avide tapissier, qui peut-être alors, nous délivrera de ses éternelles visites. Je frissonne encore de la peur qu'il m'a faite tantôt, et sans ma présence d'esprit, je voyais notre projet dans l'eau et notre mariage au diable. Ce qui m'inquiète encore, c'est le caquetage de notre bavarde de propriétaire; un seul mot suffirait pour renverser tout l'édifice de notre bonheur et m'ensevelir moi et Finette sous ses ruines... Belle conclusion! mais loin de nous un tel pressentiment.

AIR : *De Doche.*

Adroit Germain, c'est par des coups de maître,
Qu'on voit toujours tes pareils s'illustrer,
Quand pour nous les fonds vont renaître,
Sentirais-tu ton courage expirer,
Non, redoublons et de front et d'astuce,
Trompons, intriguons sans remords,
Et jusqu'au bout soyons fripons, ne fût-ce
Que pour l'honneur du corps.

J'entends le cher oncle, vivat! les fonds nous arrivent; vivat!.... non parbleu, si Finette ou sa maîtresse s'avisaient de rentrer; tâchons de le congédier bien vîte.

Nota. *Pendant toute cette scène, Germain doit témoigner par sa pantomime la crainte de voir entrer Mad. Solange, et le désir de voir partir M. Duclos.*

SCENE XII.

M. DUCLOS, GERMAIN.

M. DUCLOS.

Ah! te voilà, Germain; bonjour, bonjour, mon garçon.

GERMAIN.

Ah! monsieur, soyez le bien venu.

M. DUCLOS.

Où est ton maître?

GERMAIN.

Ne pouvant résister au désir, au besoin qu'il avoit de vous voir, il est allé chez vous.

M. DUCLOS.

Ah! diable, tant pis.

GERMAIN.

Et je crains qu'il ne vous y attende, tandis que vous l'attendez chez lui.

M. DUCLOS.

Ce ne serait pas le moyen de nous rencontrer, je retourne bien vîte....

GERMAIN, *à part.*

Bon, madame de Solange ne le verra pas.

M. DUCLOS, *vivement.*

Sais-tu l'usage qu'il veut faire de l'argent qu'il me demande?

GERMAIN.

L'usage! oui! monsieur, c'est une acquisition dont il vous fera part lui-même.

M. DUCLOS.

Quelque cheval, je gage.

GERMAIN.

Qu'est-ce que c'est, monsieur, qu'un cheval? nous sommes bien au-dessus de cela, ma foi.

M. DUCLOS.

Mon neveu n'aime donc plus les chevaux?

GERMAIN.

Lui, monsieur? il est changé du tout au tout. Mais songez que le tems passe.

M. DUCLOS.

Qu'aime-t-il donc maintenant?

GERMAIN.

Ce qu'il aime?

GERMAIN.

Eh! oui.

M. DUCLOS.

Ce qu'il aime?..., je ne vous le dirai pas, monsieur, je veux vous ménager le plaisir de la surprise, et je vous prédis qu'elle sera grande.

M. DUCLOS.

Tant mieux.

GERMAIN.

AIR: *Vaudeville de M. Guillaume.*

Si vous saviez tout le fruit qu'il recueille,
Des bons conseils d'un oncle qu'il chérit;

Si vous voyez son porte-feuille !
Quelle richesse et de style et d'esprit.

M. DUCLOS.

Quoi ! tout de bon ! quelle métamorphose !

GERMAIN.

Je n'ai point là de ses papiers...
Mais le fait est que sans cesse il compose

(à part.) Avec ses créanciers.

M. DUCLOS.

Voilà une réforme qui ne s'accorde guères avec ce que j'entends dire de tous les côtés.

GERMAIN.

Quel rapport désavantageux a-t-on pu vous faire sur notre compte ?

M. DUCLOS.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

On dit que Valsain des long-tems
Fait de très-mauvaises affaires.

GERMAIN.

Quoi ! monsieur, vous, à soixante ans,
Des envieux, des médisans,
Vous croyez les propos vulgaires ?

M. DUCLOS.

On lui reconnaît du bon ; mais
Des dettes par-dessus la tête.

GERMAIN.

Monsieur, vous ne pourriez jamais
Soupçonner (*bis.*) tout ce qu'on lui prête.

M. DUCLOS.

Dis-moi encore, Germain.

GERMAIN.

Peste soit des questions.

M. DUCLOS.

Qu'est devenue cette jeune veuve qu'il adorait à Brest, et dont il me faisait dans ses lettres un portrait si séduisant ?

GERMAIN.

Eh ! monsieur, comment voulez-vous que je me rappelle ?...

M. DUCLOS.

Tu crains de me répondre.

GERMAIN.

Non, monsieur ; mais vous me parlez de si loin !... ah ! j'y suis.... madame de Solange, chez qui, par parenthèse, il m'envoyait si souvent ?

M. DUCLOS.

Tu t'en souviens ?

GERMAIN.

Comme si j'y étais encore.

M. DUCLOS.

Eh! bien?

GERMAIN.

Eh! bien, monsieur, oubliée.

M. DUCLOS.

Entièrement?

GERMAIN.

Entièrement.

M. DUCLOS.

Tant pis; d'après le désir qu'il m'avait témoigné d'épouser cette jeune veuve, j'avais fais prendre des informations sur son compte.

GERMAIN.

Eh! bien, monsieur?...

M. DUCLOS.

Elles ont toutes été à son avantage.

GERMAIN.

Et vous auriez peut-être consenti.

M. DUCLOS.

Ma foi, oui.

(*à part.*) GERMAIN.

C'est un piège (*haut.*) Mais si vous saviez le désir que mon maître a de vous presser dans ses bras, vous seriez déjà...

M. DUCLOS.

Eh! parbleu! je fais une réflexion. Tu auras plutôt fait de courir chez moi, et de dire à mon neveu que je l'attends ici.

GERMAIN.

Moi, monsieur? vous laisser seul? vous ne le pensez pas.

M. DUCLOS.

Va, va, te dis-je, et surtout dépêche-toi.

(*Au moment où il va sortir, Finette entre.*)

SCENE XIII.

M. DUCLOS, FINETTE, GERMAIN, FINETTE; *arrive en fredonnant, un carton à la main.*

M. DUCLOS.

Quelle est cette fille?

GERMAIN.

Je ne sais. (*à part.*) peste soit du chapeau?

FINETTE, *jouant la surprise.*

Ah! mon dieu, pardon, messieurs je me trompe d'étage.

GERMAIN.

Puissiez-vous avoir souvent de pareilles distractions, mon enfant, (*à part*) que le diable t'emporte !

FINETTE, *faisant la révérence.*

Monsieur est bien honnête.

(*Elle entre furtivement dans le cabinet du fond, à droite.*)

GERMAIN, *à part.*

Je l'ai échappé belle.

MAD. BERTRAND, *derrière le théâtre.*

Par ici, mes amis, par ici

GERMAIN.

Ah! diable! le piano de notre veuve ! Tout conspire contre nous.

M. DUCLOS.

T'en iras-tu enfin ?

GERMAIN.

De tout mon cœur, (*il sort*)

SCENE XIV.

M. DUCLOS, MAD. BERTRAND, *deux hommes portant un piano.*

MAD. BERTRAND, *aux porteurs.*

Posez-le là.. bien... bien, mes enfans... une musicienne ! c'est charmant... ah! Excusez-moi, monsieur, je ne vous avais pas vu. Puis-je savoir qui vous demandez ? Pardon de l'indiscrétion ; mais comme propriétaire.

M. DUCLOS

J'attends monsieur Valsain, (*il s'assied et parcourt un livre.*)

MAD. BERTRAND.

Monsieur Valsain!... Monsieur a donc appris...

M. DUCLOS.

Qu'il est de retour, qu'il loge ici, et en qualité d'oncle, je viens le voir.

MAD. BERTRAND.

Vous êtes son oncle ?.. ah! monsieur, vous avez dû éprouver une bien grande révolution...

DUCLOS.

Quand donc cela ?

MAD. BERTRAND.

Plus bas, je vous prie, quand on vous a dit qu'il était mort.

M. DUCLOS.

Mort! qui?

MAD. BERTRAND.

Monsieur Valsain.

GERMAIN.

Non, mais ce soir sans doute...

DUTRECHT.

Toujours ce soir.

M. DUCLOS.

Allons, allons, ce n'est pas de sa faute. On ne fait que d'apporter à l'instant même...

DUTRECHT.

Bah! bah! j'ai beau lui parler, il n'a pas d'oreilles.

M. DUCLOS.

Je me reconnais là, il tient de famille.

GERMAIN.

Mais il ne vous demande qu'un peu de patience...

DUTRECHT.

Eh! voilà déjà huit jours que je lui chante sa gamme et il n'est jamais en mesure.

M. DUCLOS.

Je vous prierai pourtant de me dire franchement si vous croyez en venir à bout?

DUTRECHT.

A bout! je l'espère parbleu bien.

M. DUCLOS.

C'est qu'il ne faudrait pas lui voler son argent.

DUTRECHT.

Qu'appelez-vous, lui voler son argent! apprenez, monsieur, que la probité de Dutrecht égale au moins son talent et sa renommée.

M. DUCLOS.

Dutrecht!

DUTRECHT.

Regardez ces meubles.

M. DUCLOS.

Ces meubles!

GERMAIN, *bas à Dutrecht.*

Taisez-vous donc.

DUTRECHT.

C'est tout ce qu'il y a de plus beau en bois, en étoffes.

GERMAIN, *à part.*

Où me fourrer?

M. DUCLOS.

Mais, monsieur, vous n'êtes donc pas pianiste?

DUTRECHT.

Eh! non, monsieur, je suis ébéniste.

M. DUCLOS.

Ebéniste!

DUTRECHT.

Et si ce n'avait été par égard pour la réputation de madame Valsain...

M. DUCLOS.

Madame Valsain!

DUTRECHT.

Oui vraiment; qui pourtant dit n'être pas mariée, et que monsieur soutient l'être.

M. DUCLOS, *prenant Germain par l'oreille.*

Ah! fripon! Valsain est donc marié?

GERMAIN.

Non, monsieur.

DUTRECHT, *saisissant l'autre oreille de Germain.*

Comment! coquin, il n'est pas marié?

GERMAIN.

Si fait.

M. DUCLOS.

Non, si fait; lequel des deux?

GERMAIN.

Eh! bien, non, non.

M. DUCLOS.

Tu ments?

GERMAIN.

Ah! monsieur, est-ce vous que je voudrais tromper?

DUTRECHT.

C'est à dire que monsieur m'a donné la préférence.

GERMAIN.

Je ne dis pas cela.

DUTRECHT.

Pourquoi m'avez-vous soutenu ce matin, que la dame que je voyais, était la femme de votre maître.

GERMAIN.

Parceque je sais qu'un débiteur marié inspire plus de confiance qu'un débiteur garçon, et qu'une femme est une hypotèque...

M. DUCLOS.

Et pourquoi m'as-tu dit que monsieur était un maître de piano?

GERMAIN.

Parceque j'étais sûr, connaissant votre excellent cœur, qu'au seul nom d'un créancier de monsieur Valsain, votre bourse se serait ouverte en faveur de ce cher neveu, pour qui vous avez déjà trop fait, et que j'ai cru de mon devoir de prévenir par un stratagême innocent ce nouvel acte de faiblesse.

DUTRECHT.

Quoi! monsieur, vous seriez l'oncle de mon débiteur!

M. DUCLOS.

Oui, monsieur, j'ai ce malheur là.

DUTRECHT, *à part.*

Il a l'air d'un homme comme il faut. (*haut*) Ce malheur!... Pourquoi donc? un garçon charmant, plein de douceur, d'amabilité, un peu jeune, peut-être, mais qui avec le tems et l'exemple d'un parent tel que vous, ne peut manquer...

M. DUCLOS, *à part.*

Il va me demander de l'argent.

DUTRECHT.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Ah! comment voir sans transports
Un oncle dont la tendresse
D'une imprudente jeunesse
Daigne réparer les torts.
C'est un ami, c'est un père,
C'est un ange sur la terre,
Du soleil qui nous éclaire
Les feux sont moins bienfaisans
C'est d'un dieu la main suprême,
C'est la providence même....
Ce n'est que douze cents francs.

M. DUCLOS, *à part.*

Nous y voilà. (*haut*) Comme je ne suis ni un père, ni un ange, ni une providence, tout ce que je puis pour vous, c'est de faire à mon neveu un sermon ...

DUTRECHT.

Eh! monsieur, un sermon ne paiera pas la dette...

M. DUCLOS.

Non, mais il l'empêchera peut-être d'en faire d'autres.

DUTRECHT.

Ah! vous le prenez sur ce ton là.... c'est clair..., tel père, tel fils; tel oncle, tel neveu; mais qu'il ait à me payer ce matin, ou ce soir, signification par huissier, demain sommation correctionnelle, et après demain expropriation forcée.

M. DUCLOS.

M. Dutrecht, le bruit n'avance pas les affaires avec moi.

DUTRECHT.

Aussi ne m'en tiendrai-je pas là, et M. votre neveu saura ce qu'on gagne à jouer un honnête homme.

GERMAIN.

Un honnête homme?

SCENE XVI.

LES MÊMES, VALSAIN.

VALSAIN, *à part, et entrant dans un cabinet.*
Oui ! mon juif !

DUTRECHT.
Ciel, je le suis, et tout le monde n'en peut pas dire autant.

QUATUOR, (*du médecin malgré lui.*)

Ne pourriez-vous, monsieur Dutrecht,
Parler en termes plus honnêtes ?

GERMAIN.
Vous pourriez, mon cher, sauf respect,
Payer cher le bruit que vous faites.

DUTRECHT.
Je parle comme on parle avec....
Avec des gens tels que vous êtes.

M. DUCLOS.
Sortez, morbleu, sortez d'ici.

DUTRECHT.
Est-ce moi qu'on renvoye ainsi ?

VALSAIN, *à part.*
Comment finira tout ceci ?

VALSAIN, *à part.*
Il faut payer si je me montre.

DUTRECHT.
Non, non, morbleu, non, j'attendrai
Que votre neveu soit rentré.
Oui ; malgré vous je resterai ; (*il s'assied.*)

VALSAIN, M. DUCLOS, GERMAIN.
Il restera bon gré, malgré.

GERMAIN, *à part.*
Hélas ! tout est désespéré,
Si notre veuve le rencontre.

M. DUCLOS.
Le drôle se flatte, ma foi,
De pouvoir faire ici la loi.
Sans plus tarder retire toi.

GERMAIN.
Croyez-vous faire ici la loi !

DUTRECHT.
Bon ! en criant plus haut que moi
On ne me cause aucun effroi.

VALSAIN.
Je meurs d'effroi ! je meurs d'effroi.

DUTRECHT.
Je puis rester assis, je croi
Sur des fauteuils qui sont à moi.

M. DUCLOS ET GERMAIN.
Ah ! c'en est trop, choisis fripon ;
Ou de la porte ou du bâton.

VALSAIN.

Il va sortir de la maison,
Notre homme, enfin, entend raison.

DUTRECHT.

De cet affront j'aurai raison,
Demain l'argent ou la prison.

SCENE XVII.

M. DUCLOS, GERMAIN, *ensuite* VALSAIN.

GERMAIN.

A-t-on jamais vu un impertinent pareil? Insulter le plus respectable des hommes, le plus tendre des oncles, le plus....

M. DUCLOS.

Me direz-vous, monsieur Germain, comment il se fait qu'avec l'ordre, l'économie et la sagesse de votre maître, ce marchand ne soit pas encore payé ?

GERMAIN, *feignant de ne pas l'entendre.*

Que je te retrouve, fripon....

VALSAIN, *accourant.*

Ah! mon oncle, mon cher oncle!

DUCLOS.

Eh! arrive donc, (*à part*) cachons lui mes soupçons.

VALSAIN.

Qu'il me tardait de vous embrasser! et quel plaisir j'ai de vous voir si frais, si bien portant !

DUCLOS.

Oui, je me porte assez bien. N'as-tu pas rencontré sur l'escalier?...

VALSAIN.

Mon tapissier? oui mon oncle; il venait me demander une misère que je lui ai payée.

GERMAIN, *à part.*

Il l'a payé.

VALSAIN.

Vous me regardez? vous voyez que ma santé ne le cède en rien à la vôtre; effet du nouveau genre de vie que j'ai adopté.

GERMAIN.

Que vous avais-je dit, monsieur. (*à part*) Il l'a payé!..

M. DUCLOS.

Tu as donc véritablement renoncé....

VALSAIN.

Au tourbillon? oui, mon oncle. J'ai senti que les plaisirs n'étaient pas le bonheur, et las de voltiger sur les pas de toutes les femmes, je me suis enfin fixé.

M. DUCLOS.

Fixé !

GERMAIN.

A Paris, au centre des arts. (*à Valsain*) Si vous parlez de la veuve, adieu l'argent

VALSAIN, *de même.*

Ta as raison. (*haut*) belles lettres, peintures, musique, tout y est porté à la perfection, et l'étude de ces arts divins va seule désormais occuper tous mes instans.

M. DUCLOS.

Embrasse-moi encore, mon cher Valsain; ce que tu me dis-là me charme d'autant plus qu'on était venu me fatiguer les oreilles de mille propos....

VALSAIN.

De mille propos ?...

M. DUCLOS.

Qui ne tendaient qu'à te faire déshériter. Mais je connaissais mon neveu et quelque preuve qu'on ait voulu me donner de ton mariage....

VALSAIN.

De mon mariage ! qui a osé vous dire...

DUCLOS.

La propriétaire de cette maison.

GERMAIN, *à part.*

Je l'aurais parié...

DUCLOS.

C'est qu'elle prétendait avoir vu ta femme.

VALSAIN.

Ma femme ! qui a pu lui faire croire ?...

GERMAIN.

Ah ! monsieur, je vois ce que c'est. Madame Bertrand vous aura rencontré hier donnant la main sur l'escalier à notre jolie voisine.

VALSAIN.

Madame de Solange ?.... Je n'ai pas....

M. DUCLOS.

Madame de Solange ?

GERMAIN, *à part.*

Hai ! hai !

VALSAIN.

Oui, mon oncle.

M. DUCLOS.

Elle n'est donc pas à Brest ?

VALSAIN.

Elle est ici depuis huit jours ; Et plus épris d'elle que jamais je l'ai suivie dans cette ville. Je loge dans la maison qu'elle

habite, mais je jure sur l'honneur, que je suis entièrement libre, que j'occupe seul cet apartement, et que tous les meubles que vous voyez... un piano ici?

GERMAIN, *à part.*

En voilà bien d'une autre!

VALSAIN.

Germain, pourquoi cet instrument se trouve-t-il chez moi?

GERMAIN.

Allons, monsieur, il n'est plus tems de dissimuler, monsieur votre oncle sait tout.

VALSAIN.

Comment?

GERMAIN.

Je lui ai tout dit.

M. DUCLOS.

Oui, mon ami, et je te sais gré de la surprise que tu voulais me ménager. Allons donne moi un échantillon de ton nouveau talent.

GERMAIN.

Oui, monsieur, un petit échantillon? votre oncle aura de l'indulgence, il sait qu'au bout de trois ou quatre mois de leçon....

VALSAIN.

Comment, coquin, tu soutiendras?... Je vous jure, mon oncle, que jamais...

M. DUCLOS.

Je ne veux pas te contraindre... Tu n'est pas marié?

VALSAIN.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

M. DUCLOS.

Voilà tout ce qu'il me faut.

MAD. DE SOLANGE, *derrière le théâtre.*

Finette?

GERMAIN, *à part, appercevant mad. de Solange.*

Notre veuve! il n'y a plus à reculer, il faut que la bombe éclate. (*Il sort.*)

SCENE XVIII.

M. DUCLOS, VALSAIN, MAD. DE SOLANGE, *entrant, Mad. de Solange jette son schal sur un fauteuil.*

MAD. DE SOLANGE (*apellant.*)

Finette?... Finette?

M. DUCLOS, *bas à Valsain.*

Quelle est cette dame qui entre si librement chez toi?

VALSAIN, *à part à son oncle.*

C'est elle, ma charmante voisine, madame de Solange (*à part.*) elle revient! bon! je suis aimé!

M. DUCLOS.

Venir seule chez un jeune homme? la démarche est au moins inconséquente.

MAD. DE SOLANGE.

Finette?... elle ne viendra pas! il suffit qu'on soit pressé... (*apercevant Valsain.*) Ah! c'est vous, monsieur? (*à part.*) Allons, il reçoit ses amis chez moi.

VALSAIN.

Il paraît, madame, qu'une affaire importante vous occupe?

MAD. DE SOLANGE.

Très-importante. On m'offre une loge à l'Opéra.... il est tard et ma toilette n'est pas commencée.

VALSAIN.

Il vous faut si peu de chose pour être parée!

M. DUCLOS, *à part.*

Viendrait-elle s'habiller chez lui?

VALSAIN.

Permettez-moi de vous présenter M. Duclos, cet oncle respectable dont je vous ai si souvent parlé.

MAD. DE SOLANGE.

Ah! monsieur, je rougis du négligé où vous me voyez. Mon arrivée toute récente à Paris, le désordre d'un emménagement ne m'ont pas permis... Finette?

M. DUCLOS.

Vous êtes très-bien, madame. Le portrait que mon neveu m'avait fait de vos charmes n'était nullement exagéré, et je ne m'étonne plus que la crainte de vous perdre, l'ait fait voler à Paris sur vos traces.

MAD. DE SOLANGE, *ouvrant le secrétaire.*

Je vois que monsieur vous a déjà instruit de sa folie.

M. DUCLOS, *bas à Valsain.*

Eh! bien, elle ouvre ton secrétaire.

VALSAIN.

Que cherchez-vous donc là, madame ?

MAD. DE SOLANGE.

Peut-on pousser plus loin l'indiscrétion ? il ne me sera pas permis de prendre de l'argent dans ce secrétaire ?

M. DUCLOS, *à Valsain.*

De l'argent ?

VALSAIN.

Je vous jure que j'ignore...

MAD. DE SOLANGE.

Sept heures !... ah ! mon dieu ! et madame Dorville qui m'attend ! pardon, messieurs.

VALSAIN, *voulant la retenir.*

De grâce, encore un mot.

M. DUCLOS, *le ramenant, tandis que madame de Solange entre dans le cabinet à droite.*

Doucement, Valsain ; par quel hasard faites vous bourse commune ?

VALSAIN.

Madame,... elle est partie ! C'est votre faute, mon oncle ; mais elle va à l'Opéra... vite, à ma toilette. (*il appelle*) Germain !.... Germain !.... Trois heures auprès d'elle ! ce sera charmant. (*Il entre dans le cabinet à gauche.*

SCENE XVIX.

M. DUCLOS, *seul.*

Eh ! bien, mon neveu dans ce cabinet ?.... Madame de Solange dans celui-ci ?... le chapeau de l'un sur ce fauteuil, le schal de l'autre sur cette chaise...

AIR : *De l'Opéra-Comique.*

Qui pourra me donner le fil
De cette énime vraiment neuve ?
Dans ce logis Valsain est-il
L'amant ou l'époux de la veuve ?
D'un côté pour qu'il soit amant
Elle accueille trop mal sa flamme,
Et de l'autre il est trop ardent,
Pour qu'elle soit sa femme.

SCENE XX.

GERMAIN, FINETTE.

GERMAIN, *paraissant mystérieusement par l'une des portes latérales.*

Finette ?

FINETTE, *de même à l'autre porte latérale.*

Germain ?

GERMAIN.

Où sont-ils ?

FINETTE.

Je n'en sais rien, mais je sais bien où je voudrais être.

GERMAIN.

Où donc ?

FINETTE.

A mille lieues d'ici.

GERMAIN.

De la crainte ! fi donc, nous sommes en trop beau chemin pour battre en retraite.

FINETTE.

Ou plutôt en assez mauvais pour être battus. Mais enfin, dis-moi ?

AIR : *Au soin que je prends de ma gloire.*

De leur prétendu mariage,
As-tu bien répandu le bruit

GERMAIN.

D premier au dernier étage
Tout cet hôtel en est instruit,
Suis-tu des langues féminines
Si le caquet nous servira

FINETTE.

Je ne l'ai dit qu'à trois voisines,
Tout le quartier le sait déjà

GERMAIN.

Bravo ! permets que... (*Il veut l'embrasser, on entend appeler.*).

MAD. DE SOLANGE, *dans le cabinet.*

Finette ?

VALSAIN, *de même à hauche.*

Germain ?

GERMAIN ET FINETTE.

Ils étaient là !

MAD. DE SOLANGE, *paraissant.*

M'entendez-vous, mademoiselle ?

VALSAIN, *de même.*

Voyez si le drôle viendra !

VALSAIN.

Conduisez nos jeunes gens Français
Dans les champs poudreux de Bellonne,
Armez leurs bras et placez les
Sous le feu de l'airain qui tonne.
Là, faites briller à leurs yeux
L'espoir d'un trépas plein de gloire
Entre l'honneur et la victoire
Ils sont chez eux.

MAD. DE SOLANGE, *au Public.*

Il est décidé qu'en ces lieux
Nous fixons tous deux notre asile,
Mais soyez toujours à nos yeux
Les maîtres de ce domicile,
Et si quelque voisin fâcheux
Voulait troubler vos locataires,
Prouvez en bons propriétaires
Qu'il sont chez eux.

FIN.

De l'Imprimerie de FROULLÉ, rue Montmartre n°. 133.

Scribe, Augustin Eugène

LES DERVIS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 2 SEPTEMBRE 1811.

Prix 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez M.me MASSON, Libraire, Editeur de pièces de Théâtre et de musique, rue de l'Echelle, N.° 10, au coin de celle St.-Honoré.

De l'Imprimerie de FROULLÉ, rue Montmartre n.° 133.

1811.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
TAHER, cadi ;	M. *Chapelle.*
LÉLIO, dervis ;	M. *Seveste.*
ARLEQUIN, son domestique ;	M. *Laporte.*
ISABELLE, esclave de Taher ;	M.lle *Rivière.*
ALI, esclave de Taher ;	M. *Hypolite.*
CARLE, esclave français ;	M. *Carle.*
Esclaves français.	

La Scène se passe à Scutari, près Constantinople.

LES DERVIS,

VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente une grotte ; il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LELIO, CARLE, ESCLAVES FRANÇAIS.

(*Lelio est en Dervis, les autres en habit turc.*)

LÉLIO.

ALLONS, mes amis, encore une rasade.

AIR : *C'est du Volnais le plus exquis.*

Je suis exilé de Paris,
J'ai perdu ma richesse,
Et le corsaire qui m'a pris
M'a ravi ma maîtresse ;
Mais je bois avec mes amis,
Et je sable
Un vin délectable ;
Quand on boit avec ses amis,
On ne peut regretter Paris.

CHŒUR.

Quand on boit avec ses amis
Et qu'on sable, etc.

CARLE.

Je suis l'esclave du Mufhti,
Ma place est des plus belles.
Nous l'aidons à boire chez lui
Tout le vin des fidèles.

CHŒUR.

Quand on boit avec ses amis, etc.

CARLE.

C'est fort bien, mais explique nous au moins tes projets ; qui aurait pu te reconnaître sous cet habit ?

LÉLIO.

Eh ! bien, mes amis, dites encore que l'habit ne fait pas le moine !

CARLE.

Trève de plaisanteries ! songes que d'après tes avis, nous nous sommes échappés de chez nos patrons, et qu'à leur retour, ils pourraient bien....

LÉLIO.

Vos patrons !... vous ne les verrez plus.

CARLE.

Que veux-tu dire ?

LÉLIO, *gaiment.*

Je vous délivre.

CARLE.

Toi ! et comment ?

LÉLIO.

Je vais vous en instruire. (*ils se levent.*) Moi et Arlequin, mon domestique, nous nous échappons, comme vous le savez, de chez Taher notre maître, et pour nous dérober aux poursuites, nous prenons des habits de Dervis. Nous étions sans argent, sans espoir, mais nous nous sommes dit....

AIR : *Atmons, chantons, etc.*

Quand on a ni bien ni crédit,
On ne peut trouver de ressource,
Mais nous possédons un habit
Qui vaut cent fois mieux qu'une bourse.
De tous les faux biens détachés,
Du ciel soyons donc les apôtres,
Mourant de faim par nos péchés ;
Il faut vivre de ceux des autres.

Alors, prenant bravement notre résolution.

AIR : *La bonne aventure.*

Pour temple nous choisissons
Cette grotte obscure,
Et des Dervis nous prenons
L'enseigne et l'allure.
Pourvu qu'on nous paye bien,
A tous nous disons pour tien
La bonne-aventure
O gué !
La bonne-aventure.

CARLE.

Eh bien !

LÉLIO.

On accourt en foule ; bientôt notre réputation de sainteté se répand dans la ville ; les plus grands seigneurs viennent me

consulter. Je mentais hardiment ; l'on me crut un prophète ; je donnais peu, recevais beaucoup, et je passai pour un saint homme ; nous avions une somme suffisante ; Arlequin, par mon ordre, achète un petit bâtiment, qui, cette nuit, nous attend à l'entrée du port ; il recherche ensuite tous mes compagnons d'esclavage, il vous trouve, vous rassemble, vous amène et vous voilà.

CARLE.

Mon ami, que de reconnaissance ! partons, rien ne nous arrête.

LÉLIO.

Un moment... Service pour service, et je puis, je crois, compter sur les vôtres.

CARLE.

Parle, nous te sommes tous dévoués.

LÉLIO.

En quittant la France, j'étais amoureux et par conséquent désolé de m'éloigner ; vous fûtes témoin de mes extravagances, vous étiez sur le même vaisseau que moi : eh bien ! celle que j'aime, qui a reçu ma foi ; je l'ai retrouvée, elle est chez Taher, et comme nous elle gémit dans l'esclavage, le hasard me l'a fait entrevoir à la mosquée.

CARLE.

Et quelle espèce d'homme est ce Taher ?

LÉLIO.

La laideur, la sotise, la dureté, la fraude, avec quelques phrases de morale, voilà Taher, le cadi de village, mon ancien maître, et celui de ma chère Isabelle.

CARLE.

Il fallait parler à Isabelle.

LÉLIO.

Impossible.

CARLE.

La voir.

LÉLIO.

Impossible... cependant il faut partir avant que le jour paraisse... n'importe, je la délivre et je pars avec elle.

CARLE.

Et par quels moyens ?

LÉLIO.

Les circonstances les feront naître... Mais on vient !.. ne craignez rien, c'est Arlequin.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN ; *avec une besace très-garnie.*

ARLEQUIN.

AIR : *Voyage, voyage, etc.*

Lorsque je m'en vais à la quête
J'entre chez tous les musulmans,
A nom de notre Saint-Prophète
J'accepte leurs nombreux présens ;
La prière est puissante
Quand la bourse est pesante.
Si le don n'est pas lourd
Le ciel est sourd.
Dans le canton chacun me vante
Et c'est à qui m'enrichira.
Me carressera,
M'interrogera, } *bis.*
Me consultera,
C'est moi,
C'est moi,
C'est moi,
C'est moi.

Un moment donnez tous ensemble ; mais, parlez l'un après l'autre — mon père, comment suis-je avec le prophète : très-bien vos fruits étaient délicieux — Mon père avez-vous songé à prier pour moi ? — On verra ; vos gâteaux d'amandes ne sont jamais assez cuits ; mais donnez toujours, donnez c'est de l'argent bien placé...

(*Reprise de l'air :*)

Mes frères (*bis*) le ciel vous le rendra.

LÉLIO.

Eh bien ! quelles nouvelles ?

ARLEQUIN.

Ah ! monsieur les braves gens que ces musulmans (*il ouvre sa besace et en tire du vin etc.*) ! quelles provisions ! C'est vraiment dommage de quitter un si beau pays... et ce vin.. Je gagerais à sa physionomie que c'est du vin de France.

« A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère ! »

LÉLIO.

Hé laisse-là cette bouteille, et réponds-moi.

ARLEQUIN.

Non pas, monsieur, non pas.

AIR : *Qu'il est mince ce journal.*

Le vin est mon meilleur ami.
Je lui dois le bonheur suprême
Sans être ingrat puis-je aujourd'hui,
Méconnaître celui que j'aime :
Non, rien ne pourrait m'engager
A cacher ma reconnaissance,
En retrouvant chez l'étranger
Une vieille connaissance.

Car il est vieux, monsieur.

LÉLIO.

Ah! ça parleras tu? qu'as-tu appris sur Isabelle?

ARLEQUIN.

Attendez... attendez... ce que j'ai appris... rien... on ne peut pénétrer dans la maison de Taher, et partout règne le plus profond silence. Ah! je viens de rencontrer Aboulhassan, un soldat de la marine... Nous devons louer le ciel qui vous a fait choisir cette nuit pour notre évasion, demain il ne serait plus tems; aucun bâtiment ne pourra sortir du port, sans un ordre de l'Aga de la mer.

LÉLIO,

Je le savais et voilà pourquoi j'ai hâté les préparatifs; mais quel parti prendre?... comment parvenir à Isabelle? Arlequin, que faut-il faire?

ARLEQUIN.

Ce qu'il faut faire?... il faut... il faut boire; le vin porte conseil.

LÉLIO.

Il a raison, messieurs, c'est du champagne, du bourgogne, ne l'épargnez pas.

ARLEQUIN.

Silence! j'entends du bruit!!! c'est quelque pénitent.

ALI, *en dehors.*

AIR : *Hermite, bon Hermite.*

Ecoutez ma prière
Dans votre humble réduit,
Vous qui jeûnez, mon père
Et priez jour et nuit.
Au près du saint-prophète,
Donnez-moi votre appui,
Soyez mon interprête;
Je suis mal avec lui.
Hermite, bon Hermite!
Et quoi dormir ainsi :
Hermite, bon Hermite!
Ouvrez bien vîte,
Mon offrande est ici.

ARLEQUIN.

Sans doute, sans doute... mais vous savez cela.

LÉLIO.

Il est vrai, j'oubliais, mais il me semblait qu'il ne devait venir que demain matin.

ALI.

Y pensez-vous ? en plein jour... un cadi ! et sa dignité, il ne viendra que déguisé, et sous un faux nom.

ARLEQUIN.

Sagement vû.

ALI.

Or, il ne manquera pas de vous interroger sur la conduite de ses esclaves ; il est si curieux... et...

AIR : *Si Dorilas.*

Je viens en leur nom, mon cher frère,
Vous prier pour eux et pour moi

LÉLIO.

J'entends... il faudra pour vous plaire..
Qu'on vanté votre bonne foi.

ARLEQUIN.

Oui, vos vertus sont exemplaires
Mais par modestie, en ce cas,
Il vaut mieux qu'on n'en parle guères } *bis.*
Il vaut mieux qu'on n'en parle pas. }

ALI.

Justement ; nous ne vous demandons que le silence..

ARLEQUIN.

Je ne sais que trop... car vos fautes sont d'une nature... vous surtout.

ALI.

Il est vrai ; mais la tentation était forte !... J'entre un matin dans la chambre de mon maître, je vois sur une table un flacon rempli d'une liqueur vermeille, je le prends, je le bois. Mais ! ô douloureux effets de cette liqueur !

AIR : *Quand le sultan Saladin.*

Autrefois soir et matin
Je ne mangeais que du pain
Arrosé d'un peu d'eau claire,
Et quand j'étais en prière
Je me meurtrissais le sein.

LÉLIO, ARLEQUIN.

C'est bien,
Fort bien,
Cela ne nous blesse en rien.

ALI.

Maintenant pourriez-vous le croire
J'aime mieux boire. (*bis.*).

Et depuis ce tems-là....

AIR : *Eh ! mais oui-da.*

De ce breuvage aimable
J'ai bu plus d'un flacon,

ARLEQUIN.

La faute est pardonnable
Si le vin était bon.
Alli ! Alla !
Comment peut-on trouver du mal à ça.

ALI.

Pour appaiser ma conscience, je jurai de fuir cette liqueur traîtresse, mais voyez mon malheur.

Même air.

Voila qu'une bouteille
Me tombe sous la main :
J'avais juré la veille,
Je bus le lendemain,

ARLEQUIN.

Le grand Alla
Ne peut encore trouver de mal à ça.

ALI.

Ce n'est pas tout : je n'avais pas fini cette maudite bouteille, que je rencontrai Zulmée ; vous savez que le vin rend babillard, et j'eus avec elle un entretien fort animé.

Même air.

Jusques à la nuit close
Dura notre entretien,

ARLEQUIN.

Jamais trop l'on ne cause
Lorsque l'on cause bien.
Alli, Alla.
On ne peut pas trouver de mal à ça.

ALI.

Vous croyez donc que le prophète est appaisé, et que...

ARLEQUIN.

Nous lui en parlerons.

ALI.

Au prophète, soit, mais n'en parlez pas à mon maître. (*à part en sortant*) Ah ? l'honnête homme de Dervis... comme sa morale est consolante pour l'humanité !... aussi je veux être gris toute ma vie si jamais je touche un verre de vin.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN, LÉLIO.

LÉLIO, *vivement.*

Taher va venir.

ARLEQUIN, *de même.*

Nous l'attrapons,

LÉLIO.

Il nous rend Isabelle.

ARLEQUIN.

Nous nous embarquons.

LÉLIO.

Et nous arrivons. Quel bonheur ! nous voilà en France, je vends mon petit bâtiment; ajoute à cela la fortune d'Isabelle, qui est immense, me voilà riche, très-riche; je revois mes amis, je les traite, je donne bal, repas, concert.

ARLEQUIN.

Mon cher maître, nous voilà encore ruinés...

LÉLIO.

Bah! bah!

AIR : *de Lantara.*

La vie est un banquet de fête.
Au genre humain il est donné,
Mais souvent la mort indiscrette
Arrive avant qu'on ait dîné.
Il faut alors au gré de son caprice
Que chacun lève le couvert.
Jouissons donc dès le premier service;
Qui peut compter sur le dessert.

ARLEQUIN.

Fort bien, mais je ne vois pas encore à quoi nous sert l'arrivée de Taher?... et l'enlèvement.

LÉLIO.

Tu parles toujours d'enlever... fi donc, dans un instant je veux qu'Isabelle soit ici, et que son jaloux lui-même nous l'amène.

ARLEQUIN.

Pour celui-là....

LÉLIO.

Pourquoi pas? Taher va venir, je suis instruit, et pour le reste....

ARLEQUIN.

Pour le reste, je m'en charge; il ne sera pas dit que je ne

vous aurai pas secondé ; j'ai aussi mon projet, et je vais en faire part à mes compagnons.... mais silence ; j'entends marcher ; les pas se dirigent de ce côté. C'est sans doute votre pénitent, adieu. (*Il sort.*)

SCENE V.

LÉLIO, TAHER.

LÉLIO.

AIR : *Alleluia.*

Entrez sans crainte dans ce lieu,

TAHER.

Honneur au ministre de dieu,
Au favori du grand Alla.

LÉLIO.

Alli,

TAHER.

Alla.

Je viens, mon frère, sur le bruit de votre sainteté...

LÉLIO.

J'ai lu dans votre pensée ; mais songez que tout mensonge est banni de ces lieux, et qu'avant tout il faut me promettre d'être sincère.

TAHER.

J'en fais le serment.

LÉLIO.

Parlez donc sans déguisement. D'abord, quel est votre nom.

TAHER.

Mon nom !... c'est... je me nomme Cogia-Ali.

LÉLIO, *sévèrement.*

Cogia-Ali, vous êtes un imposteur, votre vrai nom est Taher ; ignorez-vous la punition que vous avez méritée pour avoir menti après le serment.

TAHER.

Excusez-moi, je ne suis pas de ce pays, et je ne connais pas les lois.

LÉLIO.

Vous mentez encore, vous êtes de ce pays, car vous demeurez à Scutary. Vous connaissez les lois, car vous êtes le cadi.

TAHER.

Le cadi ! miséricorde ! (*à part*) quel diable d'homme ! impossible de lui rien cacher.

LÉLIO.

C'est vous qui devez rendre la justice, et qui la faites payer au poids de l'or.

TAHER.

Il dit vrai, c'est un saint homme.

LÉLIO.

C'est vous qui voulez passer pour charitable, et qui ne faites point d'aumones aux fidèles.

TAHER.

Ah! le saint homme.

LÉLIO.

C'est vous enfin qui défendez le vin, et qui le confisquez à votre profit.

TAHER.

Ah ! pour celui-la, mon frère...

LÉLIO.

Vous en buvez, le prophète me l'a révélé.

TAHER.

Je n'en eus jamais dans ma maison.

LÉLIO.

Non pas dans la maison; mais au bout du jardin à gauche sous l'escalier qui conduit au petit pavillon, est un caveau secret...

TAHER.

Ah! le saint homme! le saint homme ! oui je suis un misérable pêcheur, et je n'ose espérer que vous voudrez bien encore...

LÉLIO.

Votre repentir efface tout; parlons maintenant du sujet qui vous amène.

TAHER.

Le sujet qui m'engage à venir vous consulter.

LÉLIO.

Croyez-vous que je l'ignore... vous aimez une jeune esclave française; c'est tout simple; elle ne vous aime pas... c'est tout naturel ; et vous venez me consulter pour vous en faire aimer, rien de plus juste. Mais l'entreprise offre de grandes difficultés; car elle ne plaît pas au prophète, et c'est lui qui fait naître tous les obstacles qui s'opposent à votre bonheur.

TAHER.

En effet, mon frère, tout semble conjuré contre moi. Ne voilà-t-il pas que Nourredin, le pacha de cette province devient amoureux d'Isabelle, sur la réputation de sa beauté.

LÉLIO.

Oui, je sais qu'il voulait vous l'acheter et en échange.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Il offrait, dit-on,
Un jeune tendron

TAHER.

C'est Isabelle que j'aime,

LÉLIO.

Il offrait encor
Mille pièces d'or

TAHER.

Qu'il les garde pour lui-même.

LÉLIO.

Son amitié

TAHER.

J'ai refusé
De même.

LÉLIO.

Il s'est fâché.

TAHER.

J'ai refusé,
De même.

LÉLIO.

Et de plus
Il offrait, dit-on,
Cent coups de bâton.

TAHER.

Que j'ai refusé de même.

(*A part.*) Il sait toutes mes affaires aussi bien que moi. (*haut.*) Et voilà pourtant à quoi m'expose cette ingrate! mais....

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Un seul point me console
De sa sévérité;
Ce turc qui me désole
N'en est pas mieux traité;
Même sort est le nôtre;
On semble nous haïr
Presque autant l'un que l'autre;
Ça fait toujours plaisir.

LÉLIO, *d'un ton sentencieux.*

Cette indifférence m'étonne; car je la crois susceptible d'aimer, et j'oserais vous le promettre de la rendre sensible, si je l'avais seulement entretenue aussi long-tems qu'il y a que je vous parle.

TAHER, *transporté de joie.*

AIR : *A l'ombre d'un grand, etc.*

Demain j'amène Isabelle.

LÉLIO, *à part.*

Les momens sont précieux;
(*haut.*) Dès demain aucun fidèle
Ne pénètre dans ces lieux.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, TAHER, ISABELLE; *voilée. dans le fond.*

TAHER.

Entrez donc, madame.

DUO : d'Azémia.

ISABELLE.

Je tremble et je ne sais pourquoi,
Vainement j'en cherche la cause.

LÉLIO, ARLEQUIN.

Je / Il { Tremble et je ne sais pourquoi,
Le plaisir en est-il la cause?

TAHER.

Approchez donc

ISABELLE.

Moi?

TAHER.

Vous!

ISABELLE.

Qui moi?

TAHER.

Oui vous!

ISABELLE.

Je n'ose.
D'où vient donc ce secret effroi?

TAHER.

Mais n'êtes-vous pas avec moi?

ISABELLE.

Ah! que mon cœur est agité!

LÉLIO, ARLEQUIN, TAHER.

On respecte ici la beauté,
Entrez dans cette enceinte!
Entrez! entrez sans crainte.

TAHER.

Mahomet exauce mes vœux!
Fais que sa tendresse
Me rende heureux;
Touche le cœur d'une ingrate maîtresse;
Mahomet exauce mes vœux.

ISABELLE.

Ciel! O ciel! dans mon sort affreux,
A toi je m'adresse
Entends mes vœux;
Sous mon tyran gémirai-je sans cesse:
Ciel! O ciel! exauce mes vœux.

LÉLIO, ARLEQUIN.

Mahomet exauce mes / ses vœux!

Fais que sa tendresse ;
Me / Le rende heureux !

Rends à mon / son cœur une aimable maîtresse.

Mahomet exauce mes / ses vœux.

LÉLIO.

Rassurez-vous, madame, vous n'avez rien à craindre ; vous pouvez maintenant lever votre voile.

TACHER.

Mais, mon frère permettez donc...

ARLEQUIN.

Paix ! ainsi le veut le prophête.

ISABELLE, *levant son voile*

Où suis-je. Ah ! les vilaines figures !

LÉLIO.

Elle est encore embellie ! vous êtes, madame, avec les serviteurs du prophête.

ISABELLE, *regardant la grotte.*

Le prophête aurait pu donner à ses serviteurs un appartement moins lugubre (*avec volubilité*) mais, parlez donc, vénérable Cadi ? pourquoi m'amener en ces lieux ? que me voulez-vous ? qu'exigez-vous ? était-ce pour me montrer ces grandes barbes de Derviches ? quelles physionomies ! ! ! ils sont presque aussi laids que vous.

TACHER.

Vous l'entendez, mon frère ! voilà de ses douceurs ordinaires.

ISABELLE.

C'était bien la peine de venir interrompre nos plaisirs, une fête charmante ! que me donnaient vos esclaves. Apprenez seigneur Cadi, que rien n'est plus dangereux que de les contrarier ainsi... demain j'aurai une migraine.

TAHER.

Je vous prie mon frère de l'excuser, (*à Isabelle*) silence et plus de respect pour les ministres du prophète.

ISABELLE.

Silence !... que voilà qui est galant, ah ! pourquoi faut-il que je sois esclave ? m'empêcher de parler.

LÉLIO.

Vaudeville des Amans sans amour.

A l'esclavage condamnée,
Votre sort n'est point rigoureux ;
Car la beauté quoiqu'enchaînée
Peut encor régner dans ces lieux.

C'est en vain qu'un maître sauvage
Veut la soumettre à sa rigueur,
Elle sait dans son esclavage
Donner des fers à son vainqueur.

ISABELLE.

Mais il est galant pour un Dervis; il n'est pas si mal qu'il m'avait paru, sa voix surtout a quelque chose de...

LÉLIO.

Vous savez, seigneur Cadi, que les momens sont chers; il est tems de vous retirer, je dois rester seul avec madame.

TAHER.

Comment! me retirer : mais ce n'est pas du tout mon intention.

ISABELLE.

Seule!.. je n'y consentirai jamais. Je mourrais de frayeur.

ARLEQUIN.

Ainsi le veut le prophête.

TAHER.

Vous m'avouerez que le prophête a des volontés bien singulières, car enfin un tête à tête.

LÉLIO.

Vous oubliez que c'est pour vous, et non pour moi que j'agis... je pourrais m'offenser de votre défiance... mais si vous ne voulez pas absolument.

TAHER.

Je n'ai garde, mon frère.

LÉLIO.

Je ne vous cache point que c'est le seul moyen de la rendre sensible.

ISABELLE.

Ah! me rendre sensible! je suis curieuse de savoir comment il va s'y prendre.

TAHER.

Allons mon frère, j'y consens, mais abrégez le plus possible vous sentez qu'il est dur d'attendre.

LÉLIO.

Que dites-vous? n'avez vous pas des fautes à expier! vous allez suivre ce respectable frère dans ma cellule, vous y prierez pour la réussite de notre entreprise. Tenez voilà un petit livre de prières, tirées de l'alcoran... vous aurez soin de relire deux fois chapitre, et de vous flageller à chaque verset.

TAHER.

Mais permettez donc.

LÉLIO.

Ce saint homme vous aidera s'il le faut.

TAHER.

Mais, mon frère songez-donc.

ARLEQUIN.

Paix, ainsi le veut le prophête.

TAHER.

Voilà encore une volonté bien singulière.

ARLEQUIN.

Sans doute mon frère, plus vous frapperez et plus l'on vous aimera.

TAHER.

Allons je me résigne, (*à Lélio*) vous aurez besoin de patience, je vous en avertis, car elle se moque toujours de vous! si vous saviez que c'est une Française.

LÉLIO.

Je le sais.

AIR : *Je ne suis plus de ces vainqueurs*

Son cœur n'est jamais arrêté
Elle est vive, elle est infidelle,
Et pourant sa mobilité.
Sait encor vous fixer près d'elle,
Sans cesse agittant son flambeau;
L'amour voltige sur ses traces
Son esprit est toujours nouveau,
Et ses caprices sont des graces.

ISABELLE.

Voilà un madrigal turc, qui n'est pas du tout mal tourné... il semble que j'aurai moins peur avec lui.

TAHER.

Adieu; s'il ne s'agit que de frapper pour me faire aimer, soyez sûre que je n'irai pas de main morte. Oh! grand Alla! fais que ce saint homme réussisse dans le dessein qu'il médite!

ISABELLE.

A votre aise, ne vous gênez pas.

ARLEQUIN.

Comptez sur moi.

SCENE VIII.

LÉLIO, ISABELLE.

LÉLIO.

Amour, inspire moi et fais que je la retrouve fidèle.
(*moment de silence.*)

ISABELLE.

C'est donc vous, mon frère, qui devez me rendre sensible.

LÉLIO.

Madame je n'eus jamais cette prétention, et vous ignorez.

ISABELLE.

Ignorer! je sais tout... Taher vous a choisi pour le représenter; vous allez me faire l'amour par procuration, mais je doute qu'il ait à se louer du succès.

Vaudeville du séducteur en voyage.

Renonçant enfin au bonheur
De faire agréer sa tendresse,
Désormais par ambassadeur
Il fait la cour à sa maîtresse.
Il a pris un mauvais moyen,
Je tiens pour maxime suprême
Qu'en amour ainsi qu'en hymen,
Il faut tout faire par soi-même.

LÉLIO.

Madame, je n'agis point pour un autre, et vous en serez persuadée quand vous me connaîtrez mieux.

ISABELLE, *gaiement.*

Pourquoi mentir? ne l'ai-je pas entendu? n'avez-vous promis d'exiciter ma sensibilité? ah! ah! la promesse est délicieuse, vous m'avouerez cependant qu'elle est au moins hasardée.

LÉLIO.

Elle l'est moins que vous croyez, madame, je lis dans votre cœur mieux que vous même, et je vois que malgré cette insensibilité profonde dont vous faites gloire, vous avez déjà aimé.

ISABELLE, *souriant avec embarras.*

Qui, moi!

LÉLIO.

Oui, un Français... et en conscience je ne puis blâmer votre choix.

DUO: de Doche.

LÉLIO, *avec suffisance.*

Il était jeune et fort bien fait,

ISABELLE, *à part.*

C'est bien là, c'est bien son portrait.

LÉLIO.

Il était modeste et discret,

ISABELLE, *à part.*

O! ce n'est plus là son portrait.

LÉLIO.

Il sut faire agréer sa flamme,

ISABELLE, *haut.*

Non, jamais sur mon âme,
L'amour n'eût de pouvoir.

LÉLIO, *malignement.*

Et! cependant un certain soir

ISABELLE, *effrayée.*

O ciel! dans quel trouble il me jette,

LÉLIO.

Vous souvient-il, comme en cachette.

ISABELLE.

Hé! bien!

LÉLIO.

Il prit un certain baiser
Qu'on n'osa refuser.

ISABELLE ET LÉLIO.

Ah! que mon âme est émue
D'où vient que je tremble à sa vue?

LÉLIO, *tendrement.*

Ce tems n'a point changé son cœur,
C'est vous, c'est toujours vous qu'il aime.

ISABELLE. *à part.*

Dieu! par quel pouvoir enchanteur,
Me connaît-il mieux que moi-même!
(*Observant*) Eh! mais, ses sens sont agités,
Sa voix ne m'est pas inconnue.
Il tremble, il détourne la vue;
Quel soupçon!

LÉLIO, *gaiement.*

Mais si vous doutez
De mon art et de ma puissance;
Je puis même lire dans vos yeux,
Le nom de ce mortel heureux.

ISABELLE, *à part vivement.*

C'est lui! quel autre aurait cette assurance

LÉLIO.

Tournez vers moi cet œil vif et piquant,
Regardez-moi bien tendrement.
Plus tendrement encore,
(*Feignant de lire*) C'est Lé... c'est Lé-lio que votre cœur adore.

ISABELLE, *à part.*

Voyez, le fat! o! c'est bien lui,
Il mérite d'être puni.

LÉLIO, *à part.*

Comme sont trouble la trahit
L'on m'adore, l'on me chérit.

ISABELLE, *à part.*

Et l'ingrat au lieu de tomber à mes pieds cherchait à m'éprouver il me le payera.

LÉLIO, *gaiement.*

Eh bien! madame, ai-je dit vrai?

ISABELLE.

Je vois, seigneur, que les gens honorés de la communication familière avec le ciel, se trompent comme les autres hommes.

LÉLIO, *à part.*

Qu'est-ce à dire? (*haut*) en vain, madame, vous voudriez dissimuler; le trouble que vous venez de faire paraître, témoigne assez...

ISABELLE.

J'ignore par quel prodige ce nom peut vous être connu, mais quoiqu'il en soit, je vous l'avouerai; je n'ai pu l'entendre sans être émue, il me rappelle un homme que j'ai indignement trahi.

LÉLIO.

Au nom du ciel expliquez-vous.

ISABELLE.

Vous avez deviné, seigneur Dervis, j'aimais Lélio; il partit, je lui jurai un amour éternel, et cependant huit jours n'étaient pas écoulés.

LÉLIO.

Hé bien! madame, qu'arriva-t-il.

ISABELLE, *malignement.*

Vous, qui savez tout mon père, vous le devinez aisément.

LÉLIO.

Eh! non je ne devine pas (*à part*), je souffre le martire.

ISABELLE.

Huit jours n'étaient pas écoulés, que je l'avais déjà oublié.

LÉLIO.

La perfide!

ISABELLE.

Et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que sur le champ, j'en aimais un autre, (*en pleurant*) pour celui-là, je ne me le pardonnerai jamais.

LÉLIO, *à part.*

Et c'est moi qu'elle choisit pour son confident (*haut*), quoi, madame, après les sermens...

ISABELLE.

J'étais de bonne foi en les faisant, mais l'absence d'un amant, les assiduités d'un autre font de terribles métamorphoses dans le cœur d'une femme, et puis vous, l'avouerez, Lélio avait bien des défauts; vous à qui rien n'est caché convenez-en franchement.

LÉLIO.

Pour celui-là, je n'en conviendrai jamais.

ISABELLE.

Il était fat. Suffisant! en contait à tous les femmes.

LÉLIO.

Je trouve admirable que vous lui reprochiez l'infidélité.

ISABELLE.

Et puis quelle conduite mène-t-il maintenant? On m'a assuré qu'il ne pensait plus à moi.

LÉLIO.

On vous a trompé, je vous le jure, jamais amour n'égala le sien.

ISABELLE.

Je veux bien le croire, mais décemment pu un homme dont la tête est attaquée de folie?

LÉLIO.

Comment de folie?

ISABELLE.

On prétend qu'il a perdu la raison et qu'il s'est persuadé qu'il était Dervis.

LÉLIO.

Qu'entends-je.

ISABELLE.

Et je le sais de bonne part que dans ce moment cet ami si fidèle est tête à tête avec une femme.

LÉLIO.

Je suis reconnu.

ISABELLE.

Et une coquette encore, qui depuis un quart d'heure se moque de lui.

LÉLIO, *à genoux.*

Ma chère Isabelle.

ISABELLE.

Ingrat tu avais pu croire que ce déguisement te rendrait méconnaissable à mes yeux. Relevez-vous, seigneur Dervis, vous avez peu de communication avec le ciel, puisque vous savez si mal les affaires de la terre. Appelez votre bon génie à votre secours, et vous apprendrez de lui qu'Isabelle n'aimera jamais que son cher Lélio.

LÉLIO.

O mon amie! il ne manque plus rien à mon bonheur sinon de t'arracher à ce juif de Taher. Arlequin a selon lui, un projet immanquable.

TAHER, *en dehors.*

Par Mahomet j'entrerai, vous dis-je.

ISABELLE.

Faut-il déjà nous voir séparés.

et vous prendre sur le fait vous et vos complices. Je sais tout comme si j'y avais été.

AIR : *La faridondaine.*

Sous un air de dévotion
Vous abusez vos frères;
Vous buvez et chantez dit-on
Au lieu d'être en prières.
Vous en contez à maint tendron,
La faridondaine la faridondon,
Enfin vous n'êtes des Dervis
Biribi.
Qu'à la façon de barbarie
Mon ami.

Qu'on visite cette grotte, qu'on y saisisse tout ce qu'on trouvera. (*On entre à gauche dans la grotte où l'on a posé la table et où Isabelle est entrée*)

TAHER, *bas à Lélio vivement*).

Mais il vont trouver Isabelle.

LÉLIO, *froidement.*

C'est à croire.

TAHER, *de même.*

Ils s'en empareront.

LÉLIO, *de même.*

Ils en sont bien capables.

(*Un esclave sort avec un panier de vin et un autre dit à Isabelle qu'il amène*).

CARLE.

Allons, madame, pourquoi se faire prier?

ARLEQUIN.

Cela suffit. Des femmes, du vin chez des Dervis; voilà des preuves convaincantes.

TAHER.

Mais ces preuves ne prouvent rien (*bas à Lélio*), parlez donc, expliquez donc comment-il se fait... songez que je me trouve compromis.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous à répondre?

LÉLIO.

Rien (*d'un air contrit en montrant Taher*), nous sommes tous de grands coupables et nous avons mérité d'être punis.

TAHER.

Comment nous?... parlez pour vous seul, s'il vous plaît... Seigneur Pacha, cette esclave est à moi et je ne suis point complice de ce fripon de Dervis, demandez lui plutôt.

LÉLIO.

Hélas! mon frère pourquoi chercher à nous sauver par un mensonge? Alla nous entend.

TAHER.

Qu'est-ce à dire?

LÉLIO.

Vous avez partagé nos péchés pourquoi ne partagerez-vous pas notre pénitence? c'est une tribulation que le prophète nous envoie.

ARLEQUIN.

Puisque votre complice l'a avoué, qu'on les mène à l'instant chez le Cadi.

TAHER.

Miséricorde! ils vont me ramener chez moi comme un criminel; demain tout le quartier le saura.

CARLE, *au Pacha.*

Songez, seigneur, que la nuit est bien avancée, et que le Cadi...

ARLEQUIN.

N'importe, on le réveillera, on est bien sur de le trouver chez lui, celui-là. C'est un homme intègre, un homme de bonnes mœurs, qui ne passe jamais les nuits hors de chez lui; allons partons.

TAHER.

Un moment, un moment encore, seigneur pacha! (*à part*) Il faut bien me faire connaître (*haut*), cet homme dont vous parliez tout à l'heure. Cet homme de bonnes mœurs, qui ne passe jamais les nuits hors de chez lui... c'est moi-même, je suis ce malheureux Cadi.

ARLEQUIN.

Qu'entends-je? vous seriez... j'en suis faché pour vous, mais votre nom ne vous sauvera pas. Vous qui devriez donner le bon exemple... vous êtes le complice de ce faux religieux.

TAHER.

Mais, seigneur...

ARLEQUIN.

Vous discuterez votre cause en justice, et j'aime à croire que vous en serez quitte pour la bastonnade; Mais en attendant, les apparences étant contre vous, en prison.

TAHER.

Mais, songez donc, seigneur, un Cadi en prison! me voilà deshonoré! vilipendé! mes envieux en profiteront; innocent ou coupable, je perdrai ma charge; grace, grace, vous me voyez à vos genoux.

ARLEQUIN.

Il m'attendrit, car je suis bon naturellement. Je vous permets. De vous retirer, mais à une condition, c'est que vous me vendrez

LA FORÊT NOIRE,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. HENRI DUPIN ET THÉAULON;

Représentée, pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 19 Septembre 1811.

Prix, 1 *fr.* 25 *centimes.*

PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire, Editeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, n.° 10, au coin de celle S. Honoré.

IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU, RUE DE LA HARPE, n.° 11.

1811.

PERSONNAGES.

M. ROBINEAU, riche propriétaire.	M. *Fontenay.*
LUCILE, sa nièce.	M.lle *Desmares.*
FLORVILLE, jeune officier, neveu de M. Robineau.	M. *Armand.*
NARCISSE DURILLON, fat parisien.	M. *Seveste.*
VALENTIN, valet de Florville.	M. *Hippolyte.*

Plusieurs amis de Florville.
DOMESTIQUES.

La Scène est en Languedoc, dans le château de M. Robineau.

LA FORÊT NOIRE.

Le théâtre représente un parc très-épais. Dans le fond est une grotte, et sur le premier plan un arbre.

SCÈNE I.

M. ROBINEAU, LUCILE, FLORVILLE, *plusieurs amis de Florville. Ils sortent de dîner, et sont à prendre le café.*

M. ROBINEAU.

Ronde des Sabotiers Béarnais.

Le discours de chaque convive
Par ce breuvage est échauffé:
A table la saillie arrive
Quand on apporte le café.

Quant à moi ce moment me semble
Présenter le plus d'agrément.
Au café chacun parle ensemble,
Et personne au moins ne s'entend.

TOUS.

Le discours, etc.

LUCILE.

La mère à cet instant s'arrête,
Et cesse enfin de babiller.
A chanter sa fille s'apprête,
Et les assistans à bâiller.

TOUS.

Le discours, etc.

FLORVILLE.

D'y suivre ses goûts l'on se pique,
Et c'est là qu'on voit tour-à-tour
Les papas causer politique,
Les jeunes gens parler d'amour.

TOUS.

Le discours, etc.

M. ROBINEAU *tirant sa montre.*

Cinq heures et demie... La diligence arrive à Lunel à cinq heures, je vais au devant de mon futur neveu.

FLORVILLE *bas à Lucile.*

Il faut le retenir encore un moment.

LUCILE.

Est-ce qu'il arrive aujourd'hui, mon oncle?

M. ROBINEAU.

Au moins, la lettre du père me l'annonce; attends, je l'ai là. (*Lisant*).

« Monsieur et ancien ami,

Pour mettre fin à notre procès, par une alliance entre nos familles, je vous envoye mon fils, Narcisse. Il n'a jamais quitté Paris, et en a toutes les belles manières; c'est un garçon d'esprit, qui lit tous les romans anglais, siffle toutes les pièces nouvelles, et est abonné au Petites Affiches de la rue d'Argenteuil; il chante et danse comme Cicéron, et a presque autant d'érudition que son père. Je ne doute pas qu'il ne plaise à votre nièce, et qu'il ne fasse une vive sensation dans votre ville. Il sera rendu à votre château de Vieux-Bois le 24 courant. »

DURILLON.

J'espère, ma nièce, que le portrait que l'on fait de votre prétendu, doit vous flatter.

LUCILE.

Air : *Pour bien traiter ces Demoiselles.* (Des 6 Pantoufles).

Ce jeune homme qu'on vous dit sage;
Si j'en crois un avis certain,
A mille défauts en partage.

M. ROBINEAU,

N'accusons point notre prochain.

LUCILE.

Sans savoir s'ils sont estimables,
Pourquoi mon oncle à tous propos,
Prenez vous le parti des sots.

M. ROBINEAU.

Il faut défendre ses semblables.

Je sais la personne qui vous en dit du mal : un petit étourdi qui voudrait bien être à sa place. Votre cousin, en un mot,

FLORVILLE.

Moi, mon oncle.

M. ROBINEAU.

D'ailleurs, cela met fin à un procès qui, contre un procureur, peut avoir des suites très-dangereuses.

LUCILE.

Tenez, je vous le dis franchement, j'ai dans l'idée que je ne l'aimerai pas.

M. ROBINEAU.

Tu l'aimeras : mon Dieu, tu l'aimeras. Je me rappelle que j'adorais feue Madame Robineau; mais ça n'était pas venu tout de suite.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Je demeurai d'abord vingt ans
Près d'elle sans pouvoir me plaire,
Il me fallut aussi longtemps
Pour me faire à son caractère;
Je mis quinze ans après cela,
A bien apprécier ma femme;
Et mon amour se déclara,
Au moment qu'elle rendit l'ame.

FLORVILLE.

Il était temps.

M. ROBINEAU *aux amis de Florville.*

Messieurs, puisque le retour de mon neveu m'a procuré le plaisir de vous posséder à mon château, j'espère que ses instances et les miennes vous engageront à rester quelques jours de plus. J'attends un jeune homme de Paris, le mari de ma nièce, et j'ai compté sur vous pour lui faire trouver agréable ce séjour.

FLORVILLE.

Nous tâcherons de le divertir.

M. ROBINEAU.

Tu me feras plaisir, Florville, car on peut le regarder dès-à-présent comme de la famille.

LUCILE.

Il n'est pourtant pas encore mon mari.

M. ROBINEAU.

Air : *Vaudeville de rien de trop.*

De m'étourdir que l'on cesse,
A l'aimer préparez-vous.
Songez que demain ma nièce,
Je veux qu'il soit votre époux.

LUCILE.

Ne pressez pas cette affaire,
Mon oncle, dans pareil cas,
Un homme d'esprit diffère.

M. ROBINEAU.

Moi je ne diffère pas.

LUCILE.

Ne forcez pas votre nièce
A braver votre courroux,
Je ne puis de ma tendresse
Combler un pareil époux.

M. ROBINEAU.

De m'étourdir que l'on cesse, etc.

ENSEMBLE.

FLORVILLE.

Je saurai par mon adresse
Congédier cet époux;
Et l'amour et la tendresse
Apaiseront son courroux.

LES AMIS.

Nous vous donnons la promesse
De rester longtemps chez vous;
Votre aimable politesse
En rend le séjour bien doux.

(*M. Robineau sort*).

SCÈNE II.

FLORVILLE, LUCILE, *amis de Florville.*

FLORVILLE *regardant son oncle partir.*

Il arrivera trop tard.

UN AMI.

Pourquoi trop tard?

FLORVILLE.

Mes chers compagnons de folie, il s'agit à présent d'obliger votre camarade.

TOUS.

Nous sommes prêts.

FLORVILLE.

Je vais vous confier un secret. (*à Lucile qui va pour sortir*) Vous sortez, ma cousine.

LUCILE.

Je crains que ma présence...

FLORVILLE.

Restez, je vous en conjure; j'aurai aussi besoin de vous, restez.

LUCILE.

Air : *On dit que je suis sans malice.* (Du Bouffe et le Tailleur).

Ne me pressez pas davantage
A rester ici tout m'engage;
Je l'avoûrai même tout bas,
Je suis mal où vous n'êtes pas.
D'ailleurs, Florville, je suis femme,
Et je le dis du fond de l'ame,
Je m'en vais toujours à regret,
Lorsque l'on va dire un secret.

FLORVILLE.

Mes amis, vous savez qu'avant mon départ pour l'Italie, je ne vous parlais que de ma charmante cousine. Eh! bien, je reviens plus amoureux que

jamais; je la demande en mariage... Son oncle, pour certain intérêt, me la refuse : je dissimule; mais mon rival arrive, vous sentez qu'il faut l'éconduire.

TOUS.

Je m'en charge.

FLORVILLE.

Non, c'est mon affaire. J'ai conçu un projet dont la réussite est sûre, et dont l'exécution nous divertira. Valentin, mon valet, garçon adroit et rusé, est depuis deux heures à la ville à épier l'arrivée de M. Narcisse. Il doit le conduire dans ce parc, qui est très-épais, par un chemin de traverse, d'où il lui sera impossible de voir le château; cette grotte artificielle communique à l'orangerie, et par là...

SCÈNE III.

Les Précédens, VALENTIN.

VALENTIN.

Air : *Victoir', Victoir', Victoir'.*

Soyez sur le qui vive,
Messieurs notre homme arrive;
Il est là près de ce buisson,
A regarder un papillon.

Quoi vous n'êtes pas prêts?

FLORVILLE.

Nous le serons bientôt, et je t'en avertirai par deux sons de cor; tâche de le retenir un instant dans ces lieux.

Air : *Vaudeville de l'Intrigue impromptu.*

Mes amis, il faut
Berner un sot,
Et surtout rire;
Je vais en partant
Vous instruire
De tout mon plan.

A Paris montrant
Très-rarement
De l'indulgence,
On traite assez mal
Quelque fois un provincial.
Chacun à son tour;
Voici le jour
De la vengeance.
Appliquons-nous bien
A tromper un parisien.

VALENTIN.

Le voilà! le voilà!

TOUS *en se retirant.*

Mes amis, il faut
Berner un sot,
Et surtout rire.
Florville en partant
Va nous instruire
De son plan.

VALENTIN *seul.*

Cachons-nous derrière ces arbres, et avisons aux moyens de le retenir.

SCÈNE IV.

NARCISSE.

Je n'en puis plus; ces chemins sont horribles; en vérité, je ne conçois rien aux procédés de M. Robineau. Il ne sait pas son monde, cet homme-là; envoyer au devant de moi un simple valet, sans chevaux, sans voiture?... J'ai dans l'idée que je serai mal avec tous ces provinciaux! Je ne suis pas fait à ces manières-là, moi. Ah! ah! ah! je vois d'ici ma prétendue, une petite fille bien honnête, bien timide. Ah! Dieu... je sais d'avance ce qu'on va dire.

Air : *Tous les matins dans le jardin.* (Des 6 Pantoufles).

Je suis aimable autant qu'instruit;
Elle aura beaucoup d'innocence;

Chacun va citer mon esprit;
On parlera de sa décence.
Je gage que maint campagnard
Me voyant avec ma future,
Soudain va s'écrier : c'est l'art
Qui vient épouser la nature.

Une chose qui me console un peu, c'est que parmi tous ces imbécilles, on me citera. Je ne peux pas me dissimuler que je vais briller, qu'on va donner des fêtes pour me recevoir, tirer un feu d'artifice.

Rondeau de Doche.

Ici, je suis certain de plaire,
C'est moi qui vais donner le ton.
Quel charmant accueil vont me faire (*bis*).
Les jeunes gens de ce canton ! (*bis*).

Mon oncle, homme assez tranquille,
Sera stupéfait de me voir,
Et voudra dès le même soir
Me conduire dans la ville.
On tient ce jour-là par bonheur
Grand cercle chez le receveur.
Monsieur Robineau m'y présente,
J'arrive, mon aspect enchante;
Il s'élève un grand brouhaha;
J'entends dire : le voilà. (*bis*).
L'un admire ma tournure,
Puis un autre ma figure;
Et tout bas une belle dit,
Il faut juger de son esprit.

Elle s'approche de moi. Monsieur, vous venez de la Capitale; un aimable Parisien doit être au courant des nouvelles? — Madame, je ne sais rien digne de vous. — Mais enfin, que dit-on? — Je l'ignore, Madame; mais on y dirait de bien jolies choses si l'on répétait ce que vous dites. Ah! charmant!!!

Ici, je suis certain, etc.

Pour moi, jamais de cruelles,
Je serai comme à Paris,
La coqueluche des belles,
Et la terreur des maris.
Les beautés les plus rebelles,
Je les range sous mes lois,
Et soumets le premier mois

La femme du président, la sœur du préfet, la fille du notaire, la nièce de l'avoué, etc.

Ici, je suis certain, etc.

Mais où est donc mon conducteur? Holà! valet-Jockey! Je l'aperçois; quel air sinistre. Les gens ont de singulières figures, dans ce pays-ci.

SCÈNE V.

NARCISSE, VALENTIN.

VALENTIN *faisant semblant de ne pas voir Narcisse.*

Mon Dieu; qu'est devenu M. Narcisse?

NARCISSE.

Il ne me voit pas.

VALENTIN.

Quel accident fâcheux!

NARCISSE.

Que veut-il dire?

VALENTIN.

C'est la faute de M. Robineau. Aussi, ce jeune homme n'est point accoutumé à voyager à pied.

NARCISSE.

Il a raison.

VALENTIN.

Il est déja bien fatigué.

NARCISSE.

J'ai fait près d'un quart de lieue.

VALENTIN.

Il croit toucher au terme de son voyage.

NARCISSE.

Heureusement.

VALENTIN.

Que dira-t-il quand il apprendra que nous sommes égarés.

NARCISSE *le tirant par sa manche.*

Comment, égarés!

VALENTIN *se jetant à ses genoux.*

Ah! Monsieur, pardonnez-moi; j'ai pris, sans m'en apercevoir, une route opposée au château, et nous en sommes maintenant à deux lieues.

NARCISSE.

A deux lieues; mais on recule donc en avançant, dans ce pays.

VALENTIN.

Il y a je crois une route... Mais je crains de vous exposer.

NARCISSE.

Ne m'expose pas, mon ami, je t'en prie.

VALENTIN.

Si nous étions sûrs de ne rencontrer ni tigres, ni lions, ni ours...

NARCISSE.

Mais, où sommes-nous donc?

VALENTIN.

Est-ce que vous ne le savez pas.

NARCISSE.

Je ne m'en fais seulement pas une idée.

VALENTIN.

Air *de la Forêt noire.*

Avez-vous vu des bois épais,
Des forêts effrayantes?

NARCISSE.

Je ne connais d'autres forêts
Que le jardin des Plantes.

VALENTIN.

Pour moi, tout me manque à la fois,
Courage et voix.

NARCISSE.

Serions-nous donc dans quelque bois?

VALENTIN.

Apprenez donc, Monsieur, le pire de l'histoire,
Nous voici (*bis*) dans la Forêt noire.

NARCISSE.

Dans la Forêt noire! Allons tu veux rire. Je suis instruit, et très-fort sur la géographie : la Forêt noire n'est point en France.

VALENTIN.

Vous avez raison; mais nous sommes en Languedoc.

NARCISSE.

Nous sommes en Languedoc?

VALENTIN.

Oui, Monsieur, en Languedoc.

NARCISSE.

C'est vrai, je l'avais oublié. (*à part*) Ah! mon Dieu, c'est une forêt très-dangereuse : j'ai même entendu dire qu'il y avait des... (*haut*) Retournons sur nos pas, mon ami.

VALENTIN.

Vous êtes trop fatigué, Monsieur.

NARCISSE.

Non, non, je ne le suis plus; allons, passe devant.

VALENTIN *à part.*

Je n'entends pas le signal.

NARCISSE.

Passe devant, te dis-je?

VALENTIN *à part.*

Ils tardent bien; il va s'échapper?

NARCISSE.

Aurais-tu peur?

FLORVILLE.

Tu n'as que cela?..

NARCISSE.

Ah! mon Dieu, voilà tout.

FLORVILLE.

Garde-le, je t'en fais cadeau.

NARCISSE.

Vous êtes bien bon, de me donner ce qui m'appartient; je puis donc me retirer.

FLORVILLE.

Pars.

NARCISSE *à part.*

Je l'échappe belle. (*haut*) Je suis votre très-humble serviteur. (*Il va pour sortir*).

FLORVILLE.

Un moment; il me vient une idée. Bras de fer, regarde cette tournure, il m'a l'air brave.

NARCISSE.

Il n'est guères physionomiste.

UN AMI.

Quel est votre projet, Capitaine?

FLORVILLE.

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*
(De Voltaire chez Ninon).

Il a certain air d'assurance;
Il paraît jeune et bien portant;
Enfin sa noble résistance
Annonce un courage bouillant.
Mon sergent, malgré son audace,
Par un malheur inattendu,
Ce matin, vient d'être pendu,
Et je veux le mettre à la place.

NARCISSE.

Comment Diable, à sa place?

UN AMI.

Bonne idée, Capitaine.

FLORVILLE.

Oui, je l'admets dans ma compagnie. Qu'en pensez-vous, camarades?..

TOUS.

Vive notre Capitaine.

NARCISSE.

Me voilà brigand!..

SCÈNE VII.

Les Précédens, VALENTIN.

VALENTIN.

Air : *Vive un tambourin qui nous réveille.*

Amis célébrons
Sa bien-venue,
Car plus nous serons,
Plus nous rirons.

CHOEUR.

Amis, etc.

NARCISSE.

Feignons, de peur qu'on ne me tue,
Car il vaut mieux être encor
Brigand, que mort.

VALENTIN.

Ça, que chacun s'évertue;
Faisons-le, pour le fêter,
Un peu sauter.

CHOEUR.

Amis, etc.

(*Tous les brigands le font danser*).

FLORVILLE.

Cessez vos plaisirs.

NARCISSE.

Il appelle cela des plaisirs!..

Air : *Vaudeville du Jaloux malade.*

Sur mon mérite l'on s'abuse,
Messieurs, daignez me renvoyer;
A la façon dont on s'amuse,
Je vois comme il faut travailler.
C'est au dessus de mon courage,
Vous me verriez bientôt maigrir;
Comment résister à l'ouvrage,
Déjà je succombe au plaisir.

FLORVILLE.

Tu t'y feras; donnez-lui des armes.

NARCISSE.

Quelle profession! Le fils d'un procureur!

Air : *Lise épouse l'beau Germance.*

Elevé dans la coutume
A tenir toujours la plume,
Ma foi je ne suis pas fait
A porter un gros mousquet.

FLORVILLE.

Finis ce discours frivole,
Prends le sabre que voilà.

NARCISSE.

Un procureur, quand il vole,
N'connaît pas ces armes là.

FLORVILLE *bas à Valentin.*

Fais avertir Lucile. (*haut*) Camarades, rentrons dans le souterrain, et allons terminer nos préparatifs pour l'expédition de cette nuit; demain, avant l'aurore, nous attaquerons le château de M. Robineau.

NARCISSE.

Que dites-vous là, de M. Robineau?

FLORVILLE.

C'est un riche propriétaire qui demeure à deux lieues d'ici, et dont nous devons piller le château... Tu seras de l'expédition.

NARCISSE.

Eh bien! pour la première visite que je ferai à mon futur oncle, elle sera jolie.

FLORVILLE *à Narcisse.*

Tu vas rester en sentinelle près de la caverne. (*il lui donne un sifflet*) Voilà de quoi nous appeler si quelqu'un s'approche de ce séjour, hommes, femmes, enfans, n'importe, et tremble...

NARCISSE.

Je m'en acquitterai à merveille. (*à part*) Quand ils vont être rentrés, comme je vais m'échapper.

FLORVILLE *à Valentin.*

Brise-tout, je te charge de le surveiller; si tu le trouves à dix pas de la caverne, tu lui casseras la tête.

VALENTIN.

Avec plaisir.

FLORVILLE *aux autres.*

Suivez-moi. (*Ils sortent tous en défilant à la manière du mélodrame*).

SCÈNE VIII.

NARCISSE *seul.*

Suis-je bien éveillé?... Il me semble que oui. Quand je disais à mon père que j'étais trop jeune pour voyager, il n'a pas voulu me croire... Il me répondait : les voyages forment la jeunesse; et me voilà voleur de grand chemin! Il mériterait qu'on me pendît; oh, non, il ne mériterait pas ça. Mais qu'est-ce qu'ils m'ont donc donné là? un sifflet. Maudite forêt.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.* (Du petit Courrier).

Ah! voyageur je plains votre misère,
Ici, le sort vous prépare ses coups;
D'affreux brigands on y trouve un repaire,
Des tigres, des lions, des loups.
De tous côtés le danger peut atteindre;
Mais cependant il est de fait,
Que dans ces lieux ce qu'on doit le plus craindre,
C'est un coup de sifflet.

Mais, qu'est-ce que je vois donc venir là. C'est une femme, je ne me trompe pas; elle est parbleu très-jolie.

SCÈNE IX.

NARCISSE, LUCILE.

LUCILE.

Air : *Quel désespoir.*

Que devenir,
Au milieu de ce bois immense;
Que devenir,
Dans ces bois faudra-t-il périr?
Céleste Providence,
Daigne me protéger;
Défends mon innocence.

NARCISSE *à part.*

Elle est bien en danger.

LUCILE.

Que devenir, etc.

Si je ne puis découvrir un chemin, il faudra donc que je serve de pâture aux bêtes féroces. Ciel! (*elle aperçoit Narcisse, et jette un cri*).

NARCISSE.

Rassurez-vous, je ne suis point une bête féroce.

LUCILE.

Ah! Monsieur, puisque je parais vous intéresser, sauvez une infortunée; tirez-moi de cette forêt?

NARCISSE.

Si je pouvais m'en tirer moi-même!

LUCILE.

Rendez-moi à mon oncle, à mon mari.

NARCISSE.

Quoi, si jeune, vous êtes mariée?

LUCILE.

Non; mais c'est la même chose, je le serai demain.

NARCISSE.

Demain, quel soupçon! Et, connaissez-vous celui qu'on vous destine?

LUCILE.

Pas du tout; mais je l'épouse bien volontiers, car on dit que c'est un des jeunes gens les mieux tournés de Paris.

NARCISSE *à part.*

Il n'y a plus de doute, c'est ma prétendue. (*haut*) Comment vous nomme-t-on, Mademoiselle?

LUCILE.

Lucile Robineau.

NARCISSE.

Lucile Robineau. Mais par quel hasard vous trouvez-vous ici?

LUCILE.

Nous allions au devant de mon futur, quand au détour de ce bois nous avons rencontré un tigre furieux; la peur m'a saisie, je me suis mise à courir, et je vous l'avouerai.

Air *de M. Doche.*

S'il me fallait mourir ce soir,
Vraiment je serais bien chagrine;
Monsieur, je ne pourrais pas voir
Le jeune homme qu'on me destine.
Perdre un époux aussi parfait,
Sans le connaître, quel dommage;
Hélas! passe encor si c'était
Le lendemain (*bis*) du mariage.

NARCISSE.

Quel enchaînement d'aventures. Mademoiselle, ce jeune homme au devant duquel vous alliez, ce jeune homme le mieux tourné de Paris, c'est moi. Vous ne vous en doutiez pas?

LUCILE.

Quel bonheur; vous allez m'aider à regagner le château; mon oncle doit être dans l'inquiétude...

SCÈNE X.

Les Précédens, VALENTIN.

VALENTIN *bas à Narcisse.*

Eh! bien, vous n'appelez pas les camarades?

NARCISSE.

A l'autre, à présent.

LUCILE.

Qui peut vous retenir en ces lieux; venez tarir les larmes d'une famille désolée.

VALENTIN.

Appelez donc.

NARCISSE.

Me voilà dans une jolie position.

LUCILE.

Venez.

VALENTIN.

Appelez.

NARCISSE.

Chut, chut, c'est une jeune personne avec laquelle je veux causer; prenez ma bourse et ma montre, et laissez-nous tranquilles, je vous en prie.

VALENTIN.

Je prends la bourse et la montre; mais appelez, ou j'appelle.

NARCISSE.

Eh! bien, coquin, appelle; au bout du compte, qu'en résultera-t-il?

VALENTIN.

Désobéissance à un supérieur! Ce qui peut t'arriver de plus heureux, c'est de recevoir cinquante coups de plat de sabre.

NARCISSE.

Cinquante coups de plat de sabre!!! (*il siffle de toutes ses forces*).

SCÈNE XI.

Les Précédens, FLORVILLE *et tous ses Amis.*

FLORVILLE.

Air : *Ah! quel plaisir.* (Des deux petits Savoyards).

Mes chers amis, soyez joyeux,
Montrez de la galanterie.
Une femme jolie
Est vraiment un présent des Dieux.

TOUS.

Mes chers amis, soyons joyeux, etc.

NARCISSE.

Jamais à telle fête
Prétendu,
Sûrement ne s'est vu.

FLORVILLE.

Notre obscure retraite
Va s'embellir
Par le plaisir.

NARCISSE.

Respectez son innocence.

TOUS.

Silence.

NARCISSE.

Calmez un peu son effroi.

TOUS.

Tais-toi.

NARCISSE *à Lucile.*

Armez-vous de courage, et moi
Je m'armerai (*mouvement des brigands*) de patience.

TOUS.

Mes chers amis, soyons joyeux, etc.

FLORVILLE.

Je te remercie d'avoir fait tomber ce jolie gibier dans nos filets; et, pour t'en récompenser... je l'épouse.

TOUS.

Un moment.

FLORVILLE.

Air : *Savez-vous l'astrologie.*

Demain j'en ferai ma femme.

TOUS.

Non, c'est moi, c'est moi, c'est moi.

FLORVILLE.

Je veux régner sur son ame.

TOUS.

Non, c'est moi, c'est moi, c'est moi,
Qui doit recevoir sa foi.

(*Ils lèvent tous leurs sabres*).

VALENTIN *se mettant au milieu d'eux.*

Air *du Roi et le Pélerin.*

J'applaudis à votre courage,
Mais calmez de pareils transports;
Pour votre amour, quel avantage,
Quand vous serez blessés ou morts.
A présent ces fanfaronnades
Près des belles n'avancent à rien;
Elles plaignent les gens malades,
Aiment ceux qui se portent bien.

FLORVILLE.

Il a raison.

NARCISSE.

Que le Diable l'emporte, avec sa réflexion; ils allaient s'assommer.

VALENTIN.

Ecoutez-moi. Vous voulez tous épouser Mademoiselle?

LES AMIS.

Tous.

VALENTIN.

Et cependant, elle ne peut être que la femme d'un seul.

TOUS.

Il est vrai.

VALENTIN.

Je ne vois qu'un moyen de nous mettre d'accord.

FLORVILLE.

Quel est ce moyen?

VALENTIN *montrant Narcisse.*

Le camarade est nouvellement admis dans la troupe; il ne favorisera pas plus l'un que l'autre; qu'il décide à qui elle doit appartenir.

NARCISSE.

Moi!

TOUS.

Adopté.

NARCISSE.

Allons, vous verrez qu'ils me feront choisir un mari à ma femme.

FLORVILLE.

Nous promettons de nous en rapporter à ta décision.

Air *nouveau de Doche.*

Vous êtes tous jolis garçons;
Point de mérite égal au vôtre;
Et je ne vois pas de raisons
Pour choisir l'un plutôt que l'autre.
Mais si pourtant chacun de vous
En m'en priant bien me l'ordonne,
S'il faut lui choisir un époux,
Je lui donnerai (*bis*) ma personne.

FLORVILLE.

Trève de plaisanterie, et décide promptement.

NARCISSE *à part.*

Gagnons du temps. (*haut*) Messieurs, je suis fort embarrassé pour choisir à Mademoiselle un mari digne d'elle... Je veux dire que je suis dans l'embarras du

choix, et je crois qu'il serait prudent, dans une pareille circonstance, de me laisser seul réfléchir...

FLORVILLE.

Eh bien soit, nous te donnons cinq minutes. Adieu. (*bas à Narcisse*) Si tu aimes la vie, songe que je la veux pour femme.

VALENTIN *levant son sabre sur sa tête.*

Je ne te dis que trois mots : je-la-veux.

PREMIER AMI, *lui mettant un pistolet sous le nez.*

Pense à Cœur-de-roc.

DEUXIÈME AMI *de même.*

Souviens-toi de Brise-tout.

TROISIÈME AMI *de même.*

N'oublie pas Bras-de-fer.

(*Ils rentrent dans la grotte*).

SCÈNE XII.

M. ROBINEAU, NARCISSE.

M. ROBINEAU.

Quoi qu'en dise Georges, cet étranger, que le garde-chasse a vu passer avec Valentin, ne peut être que mon futur neveu.

NARCISSE.

Ah! le pauvre homme! ah! le pauvre homme! où vient-il se fourrer. Faisons semblant de ne le pas voir.

M. ROBINEAU.

Mais, ne serait-ce pas lui que j'aperçois?.. Oui sans doute, en habit de chasse.

NARCISSE.

Il avance... Il est perdu.

M. ROBINEAU.

N'est-ce pas à M. Narcisse Durillon que j'ai l'honneur de parler.

NARCISSE.

(*Bas*). D'où peut-il me connaître?.. (*haut*) Mon ami, je n'ai pas l'honneur d'être ce Monsieur-là.

M. ROBINEAU.

Pardon. (*Il va pour sortir*).

NARCISSE.

Bon vieillard, n'approchez point de cette caverne.

M. ROBINEAU.

De cette caverne!

NARCISSE.

Brave homme, si vous m'en croyez, passez votre chemin.

M. ROBINEAU.

Eh! pourquoi cela, s'il vous plaît?

NARCISSE.

Le plus grand danger vous menace... Passez votre chemin.... Il me vient une idée; attendez, vous pouvez me sauver la vie. Un moment... (*Il tire un petit porte-feuille, et écrit*).

M. ROBINEAU *à part.*

Voilà un homme singulier.

Air : *Vaudeville de Haine aux Femmes.*

Il a certain air altéré.
C'est un musicien je gage,
Ou quelque danseur qui voyage,
Car il a l'esprit égaré.
Avec assurance il ordonne;
Serait-ce quelque potentat?
A tort à travers il raisonne;
Il pourrait bien être avocat.

M. ROBINEAU *prenant la lettre et la décachetant.*

Voyons ce qu'il peut m'écrire?

NARCISSE.

Vous êtes curieux, l'ami.

M. ROBINEAU.

Point de bruit chez moi, Monsieur.

NARCISSE *à part.*

Est-ce qu'il serait de la bande.

M. ROBINEAU *lisant.*

« Monsieur,

« Votre nièce est entre les mains des brigands de « la Forêt Noire... » C'est quelque fou échappé de Lunel. « Le jeune homme que vous attendez est « aussi tombé entre leurs mains; ne tardez donc pas « à le venir délivrer, ainsi que votre nièce, qui est « en ce moment dans la caverne de ces brigands. » J'en ai compassion...

NARCISSE.

Eh! bien, vous ne parlez pas? (*à part*). Il est donc insensé, cet homme-là.

M. ROBINEAU.

Mon ami, vous me faites pitié.

NARCISSE.

En voilà bien d'un autre, à présent.

M. ROBINEAU.

Votre famille devrait vous faire enfermer avec plus de soin.

NARCISSE.

Me faire enfermer... et pourquoi?

M. ROBINEAU.

L'infortuné, il me le demande? Parce que vous êtes fou.

NARCISSE.

Vieux sorcier! Je vais faire mon apprentissage. (*il lève sur lui le sabre*) La bourse ou la vie. Je la veux.

M. ROBINEAU.

Au secours, au voleur.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, FLORVILLE, LUCILE, DOMESTIQUES.

M. ROBINEAU.

Arrêtez-moi ce brigand-là.

NARCISSE.

Un moment, Messieurs, je ne suis point un brigand, je suis le fils d'un procureur.

M. ROBINEAU.

Raison de plus.

NARCISSE.

De M. Durillon.

M. ROBINEAU.

C'est un coquin.

NARCISSE.

Voilà mes papiers, c'est un imposteur.

LUCILE.

Non mon oncle, c'est bien l'époux que vous me destiniez, M. Narcisse Durillon.

NARCISSE.

M. Robineau! homme estimable; pardonnez un moment d'erreur. Oui, je suis coupable; mais c'est par un enchaînement de circonstances malheureuses que je me trouve parmi une troupe de voleurs, je ne suis point leur complice...

M. ROBINEAU.

Il me paraît un peu bête.

NARCISSE.

En voulez-vous une preuve, je vais les trahir, et les faire tomber entre vos mains; êtes-vous en force.

FLORVILLE.

Oui, oui.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, *les Amis de Florville, vêtus comme à la première scène.*

NARCISSE.

Arrêtez-les, ils ont changé d'habits; mais c'est égal; ce sont des brigands.

M. ROBINEAU.

Qu'est-ce que vous dites donc là ; ce sont les jeunes gens de Lunel que mon neveu et moi avons engagé à rester au château, pour vous procurer quelques plaisirs.

NARCISSE.

Des plaisirs dans la Forêt Noire.

M. ROBINEAU.

Mais que Diable me parlez-vous toujours de la Forêt Noire; vous êtes dans le parc de mon château; qui donc vous a pu faire croire...

FLORVILLE.

C'est moi, mon oncle.

LUCILE.

Et l'amour doit être son excuse.

M. ROBINEAU.

Ah! je vous comprends!... (*à Narcisse*) Et vous avez donné là dedans. Ah! ah! ah!

NARCISSE.

Qu'est-ce que c'est que ah! ah! ah!

FLORVILLE.

J'espère, mon oncle, que vous ne sacrifierez pas ma cousine, en la mariant à M. Durillon.

VALENTIN.

Monsieur, voilà votre montre et votre bourse; quant à la récompense que mérite mon attachement pour vous, je ne la fixerai pas, je m'en rapporte entièrement à votre générosité.

NARCISSE.

Coquin! Ah ça, vous m'avez donc fait venir ici pour vos menus plaisirs.

Air *de Chasse du Méléagre.*

Quoi! me traiter comme un imbécille,
Pour me tromper rassembler vos amis.
Je veux plaider contre cette ville;
Pour commencer, je retourne à Paris.

FLORVILLE *le retenant.*

Dans ce pays racontez votre gloire;
Mais cachez bien par quel moyen nouveau,
Vous avez su trouver la Forêt Noire,
En Languedoc, dans le parc d'un château.

CHŒUR.

Sans différer montez en voiture;
Pour votre honneur, mon ami, croyez-nous,
Ne parlez pas de cette aventure,
Car les rieurs ne seraient pas pour vous.

VAUDEVILLE.

Air *de M. Doche.*

M. ROBINEAU.

De nos filles, pour nous défaire,
Il faut les doter à présent;
Poliment le gendre au beau père
Fait une demande d'argent.
Mais avant l'hymen qu'il envie,
M. Narcisse Durillon,
Au futur oncle sans façon,
Demande la bourse ou la vie.

VALENTIN.

Chez le petit Dieu de Cythère,
Chercher de la fidélité;
Du valet d'un homme d'affaire,
Exiger la sincérité.
Vouloir que sans friponnerie
Fasse fortune un intendant;
C'est à tous ces gens-là vraiment,
Demander la bourse ou la vie.

FLORVILLE.

D'être auteur, ayant la folie,
Aux Français, le banquier Mondor,
Fait jouer une comédie
Qu'on applaudit avec transport.
On vante partout son génie;
Mais à tous ses brillans écrits
Otez la bourse, mes amis,
Et vous lui ôterez la vie.

LUCILE *au Public.*

Dans une feuille assez légère,
S'il voit son enfant déchiré;
Je cours chez ce juge sévère,
Dit l'auteur, et je le tuerai.
Nous n'avons pas cette manie;
Que la critique chaque soir,
Vienne avec sa bourse nous voir,
Et nous lui laisserons la vie.

FIN.

Moreau, Charles François Jean Baptiste.

L'EXIL DE ROCHESTER,

OU

LA TAVERNE,

COMÉDIE-ANECDOTIQUE

EN UN ACTE, EN PROSE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. MOREAU ET DUMOLARD;

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le samedi 5 octobre 1811.

Prix 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, libraire, rue du Coq, nos 13 et 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1811.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ROCHESTER (*sous le nom de Williams.*)	M. HENRI.
DORSET (*sous le nom de Nelson.*)	M. ISAMBERT.
LE PRINCE ROYAL.	M. ARMAND.
MATTHIEU PRIOR (*).	M. GUÉNÉE.
JACKSON, valet-de-chambre du prince.	M. FICHET.
JENNY, servante de la taverne et cousine de Prior.	Mme HERVEY.
Un Constable.	M. EDOUARD.
Suite du Constable.	

(*) Ce rôle peut être joué par une Femme.

La scène est à Londres, dans une Taverne de la cité.

L'EXIL DE ROCHESTER,

OU

LA TAVERNE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une des salles de la Taverne. Dans le fond, à gauche, un petit escalier conduisant à un appartement au-dessus; une croisée à droite et une table de chaque côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACKSON, JENNY, *arrivant un peu après lui.*

JACKSON, *seul.*

CETTE taverne est dans un quartier peu fréquenté. On dit qu'elle a changé de maître, et ce sera bien le diable si son altesse le Prince royal, régent de la Grande-Bretagne, y est encore reconnu. Puisque les différentes aventures qui nous sont arrivées ne l'ont pas, grace au ciel, fait renoncer à son goût pour les déguisemens nocturnes, intendant des plaisirs de son altesse, je dois redoubler de soins pour qu'ils ne soient plus troublés. (*A Jenny.*) Miss, n'êtes-vous pas la fille de la maison?

JENNY.

Oui, monsieur.

JACKSON.

Avez-vous ici des appartemens un peu agréables?

JENNY.

Belle demande! Jugez-en par celui-ci.

JACKSON.

En ce cas, je vous retiens pour ce soir le plus commode et le plus beau.

JENNY.

Le plus beau ! C'est donc pour quelque lord ?

JACKSON, *à part.*

Donnons le change à la curiosité par une fausse confidence. (*Haut, avec mystère.*) Mon maître, qui est le plus riche banquier des trois royaumes, y viendra souper avec quelques personnes qui ont des ménagemens à garder..... Et lui-même.....

JENNY.

J'entends à demi-mot. La société passera par la petite porte qui donne sur la Tamise.

JACKSON.

C'est cela..... Voici pour vos arrhes (*Il lui donne une guinée.*), et si nous sommes contens, vous serez bien payée.

JENNY.

Une guinée !

JACKSON.

Oh ! mon maître n'y regarde pas de si près.

JENNY.

Il est donc bien généreux ?

JACKSON.

L'argent ne lui coûte rien. Ah çà ! vous nous ferez servir le souper fin, et le meilleur bordeaux ; nous l'aimons beaucoup, je vous en avertis.

JENNY.

On n'y manquera pas.

JACKSON.

Voilà qui est bien ; et si vous voulez, pendant que les maîtres causeront de leur côté, nous causerons du nôtre, nous.

JENNY.

Votre servante, monsieur; je ne suis pas grande dame; moi.

JACKSON.

Avec de pareils yeux, il ne tiendrait qu'à vous de le devenir. Mais je retourne auprès de mon maître. De la discrétion sur-tout. Sans adieu, aimable Miss.

(*Il sort.*)

SCENE II.

JENNY, *seule.*

Quel dommage que mon parrain ait cédé sa taverne à MM. Williams et Nelson, il aurait eu cette bonne aubaine-là. (*On entend dans la salle des cris de buveurs.*) Encore le tapage qui recommence dans la grande salle! Cela dure pourtant comme çà depuis six heures du matin. Il faut en convenir, les habitans de la cité de Londres ont de singuliers plaisirs. Abandonner leurs femmes pour venir s'enivrer à la taverne!

AIR : *Frère Jean à la cuisine.*

A quoi sert d'être jolie
Avec ces tristes Anglais!
Un mot de galanterie
Ne leur échappe jamais.
Nous aimer,
Nous charmer,
Ce n'est pas ce qui les touche;
Ces messieurs n'ouvrent la bouche
Que pour boire ou pour fumer.

Mais, mon cousin Matthieu n'arrive pas; les vacances de l'université sont pourtant commencées d'hier. Il est vrai, qu'il y a plus de trente milles d'Oxford à Londres, et çà ne se fait pas en un jour. Il sera bien étonné d'apprendre la folie que son oncle a faite. (*Elle regarde à la croisée.*) Oh! mon Dieu!..... je l'apperçois!..... Ce pauvre Matthieu!..... N'allons pas trop lui dire que depuis son départ je n'ai fait que désirer son retour.

SCENE III.

JENNY, PRIOR. (*Il porte un petit paquet, qu'il dépose en entrant sur une table : des livres, des couronnes, comme un écolier qui vient de remporter des prix.*)

PRIOR.

Ma chère cousine ! Enfin me voilà près de vous ! J'ai cru que je n'arriverais jamais.

JENNY.

Comment avez-vous donc fait la route en si peu de temps ? Vous aurez voyagé comme un fou.

PRIOR.

Dites plutôt comme un sage.

AIR *de la Fille en loterie.*

A pied j'ai fait tout le chemin ;
Mais, pour abréger le voyage,
J'avais mon Horace à la main,
Dans le cœur j'avais votre image ;
A fuir des pédans ennuyeux
Mon empressement se devine ;
Chaque pas qui m'éloignait d'eux
Me rapprochait de ma cousine.

Mais mon oncle, où est-il donc ? que je courre l'embrasser. (*Il va pour monter à la petite chambre.*)

JENNY.

Vous ne le trouverez pas là-haut.

PRIOR.

Il est sans doute allé, comme à son ordinaire, fumer sa pipe aux bords de la Tamise. Mais à propos, vous avez changé d'enseigne ; la Taverne des Muses ! Ce titre me rappelle les succès que je dois aux bontés de mon oncle.

JENNY.

Auriez-vous encore été couronné cette fois-ci ?

PRIOR.

Oui, ma cousine.

AIR : *Doxilas, contre moi des femmes.*

Dans cette fête aux écoliers si chère,
Où chacun de la gloire épris
A tout moment, tremble, désire, espère,
J'ai su gagner un premier prix.

JENNY.

Un premier prix, la belle récompense !
Quel honneur pour les taverniers !!
De voir l'un d'eux déguiser sa naissance,
En la cachant sous des lauriers.

PRIOR.

Je vois que c'est vous qui avez conseillé à mon oncle cette jolie attention.

JENNY.

Mon Dieu non. (*A part.*) Il faut pourtant bien lui dire la vérité. (*Haut.*) Notre enseigne ne convenait pas aux nouveaux maîtres de la maison.

PRIOR.

Aux nouveaux maîtres, dites-vous? Mon oncle aurait-il éprouvé quelques revers ?

JENNY.

Vous savez qu'il passait pour un des plus forts buveurs du pays.

PRIOR.

Et ce n'est pas peu dire. Eh bien ?

JENNY.

Eh ! bien, mon cousin, pas plus tard que dimanche dernier, deux enragés que nous n'avions jamais vus, sont venus le provoquer à qui boirait le mieux : il était trop brave pour refuser. Quoique j'aie vu souvent de pareils combats, je frémissais à chaque coup, et il faut convenir que M. Peters leur a long-temps tenu tête ; mais après deux heures de lutte, je vis la raison de mon pauvre parrain s'affaiblir. Mes deux intrigans profitant de leur avantage, lui persuadèrent qu'après sa défaite il n'était

plus digne de tenir la Taverne des Indépendans ; s'offrirent de la tenir à sa place, et de la lui payer deux fois sa valeur. Affaibli par l'ivresse et séduit par l'argent de ces diables d'hommes, votre oncle a signé le marché.

PRIOR.

Il aurait vendu sa taverne ; il a donc oublié l'espoir qu'il nous avait donné ?

JENNY.

Il en a pleuré le lendemain ; mais vous le connaissez.

AIR : *Voulant, par ses œuvres complètes.*

De ne plus boire de sa vie
Cent fois il forma le projet,
Et si dans l'ivresse il oublie
Ce serment qu'à jeun il a fait,
Se piquant de délicatesse,
Par un procédé peu commun,
Il ne manque jamais à jeun
Aux sermens qu'il fit dans l'ivresse.

Il est parti ce matin pour chercher aux environs de Bath une autre taverne, et m'a chargée de garder la maison jusqu'à son retour.

PRIOR.

Vous laisser ainsi seule avec des étrangers ! des libertins, peut-être !

JENNY.

Ah ! je ne suis pas seule ; ma vieille tante Fanny, le chef de cuisine, ils ont conservé tout le monde. Quant à moi, je n'avais garde de les quitter : ne fallait-il pas que quelqu'un vous attendît ici ?

PRIOR.

Quelques mauvais sujets.....

JENNY.

Ils ont un certain air distingué, des manières nobles ; ils n'entendent rien du tout à notre état, et vraiment, à

leurs discours, on les prendrait plutôt pour des lords que pour des gens comme nous.

PRIOR.

Sans doute : ces intrigans-là tranchent toujours du grand seigneur ; mais ne vous-y fiez pas.

AIR *de la ronde de Gesner.*

Sous un maintien plus affable,
Déguisant sa dignité,
L'homme vraiment estimable
N'a jamais d'air affecté.
Par un ton de suffisance
Un sot croit nous étonner,
Et moins on a d'importance,
Plus on cherche à s'en donner.

JENNY.

Eh bien, mon cousin, restez avec moi près d'eux. Avant que d'aller à l'université, vous étiez le premier garçon de cette taverne, quelquefois même encore dans les vacances.....

PRIOR.

Je servais mon oncle et mon bienfaiteur ; mais Matthieu Prior, élève lauréat de l'université d'Oxford, n'aura pas la bassesse de servir des aventuriers.

JENNY.

Ah ! nous ne savons pas encore ce qu'ils sont.

PRIOR.

Quels qu'ils soient, je vais leur montrer ce que c'est que l'état qu'ils ont embrassé.

(*Il s'assied auprès d'une table.*)

JENNY.

Je les entends qui descendent..... Si vous m'aimez, de la prudence.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DORSET, *sous le nom de Nelson.*

DORSET, *à part.*

Un étranger! N'allons pas oublier le rôle que ce fou de Rochester me fait jouer ici.

PRIOR.

Arrivez-donc, monsieur l'hôte, et faites-moi servir.

DORSET.

Dans l'instant, mon petit ami.

PRIOR.

Un peu moins de familiarité, s'il vous plaît, et un peu plus de diligence.

DORSET.

Allons, Jenny, servez monsieur.

PRIOR.

Pourquoi la déranger? ne pouvez-vous aller chercher votre meilleur porter pendant qu'elle mettra le couvert?

JENNY, *bas à Prior.*

Mon cousin! je vous en prie.....

PRIOR, *bas à Jenny.*

Ne me faites pas connaître. (*A Dorset.*) Eh! bien, m'avez-vous entendu?

DORSET.

Un peu de patience.

PRIOR.

Je n'aime pas qu'on me fasse attendre, je vous en avertis. Qu'on se dépêche, ou sinon.....

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROCHESTER, *sous le nom de Williams.*

ROCHESTER.

Eh bien! qu'est-ce? On se dispute ici?

DORSET.

C'est ce petit monsieur qui fait le mutin.

ROCHESTER.

Ne peux-tu le mettre à la raison?

PRIOR, *à Rochester.*

Monsieur l'hôte, mesurez un peu mieux vos termes.

ROCHESTER.

Insolent! (*A part.*) Dieu me damne, j'allais me trahir.

JENNY.

C'est un jeune homme, messieurs, il ne faut pas faire attention..... (*Bas à Prior.*) Voulez-vous bien vous taire?

PRIOR.

Il y a deux heures qu'on me fait attendre; si c'est ainsi que vous croyez contenter vos pratiques?.....

DORSET.

Que vous importe! Nous n'aimons que les gens polis.

PRIOR.

Pourquoi donc prenez-vous une taverne?

ROCHESTER.

C'est juste; (*A Dorset, avec ironie.*) et vous avez grand tort, monsieur mon associé, de manquer de respect à un si grave personnage.

PRIOR, *à part.*

Allons, ils se moquent de moi, à présent.

JENNY, *à Prior.*

Quand je vous ai dit qu'ils parlaient comme des grands seigneurs.

ROCHESTER, *à Prior.*

Commandez, monsieur. Jenny, et vous, monsieur Nelson.... Que tout le monde soit aux ordres de M. l'étudiant.

JENNY (*bas à Prior.*)

Ah! j'espère que vous êtes content?

PRIOR, *à Jenny.*

Je n'aime pas les railleurs, moi.

JENNY.

Là, voyez le petit taquin!

ROCHESTER, *à Prior.*

Que vous servira-t-on, mon gentleman?

PRIOR, *se levant de table.*

AIR : *de la Monaco.*

Lassé d'attendre,
Je ne prends rien;
Mais je saurai bien
Vous apprendre
Qu'il vous faut prendre
Un autre ton
Pour achalander la maison.

ROCHESTER, *à Dorset.*

Ne ris-tu pas de l'aventure?

PRIOR, *à Jenny.*

Vraiment, d'un bien mauvais sujet
Cet homme a toute la tournure,

DORSET, *à Rochester.*

On dirait qu'il te reconnait.

PRIOR.

Lassé d'attendre, etc.

ROCHESTER, *à Dorset, gaiement.*

Lassé d'attendre,
Il ne prend rien;
Vous voyez bien
Par cet esclandre,
Qu'il vous faut prendre
Un autre ton

ENSEMBLE. Pour achalander la maison.

DORSET.

Servir, entendre;
Sans dire rien,
Plus d'un vaurien
Qui vient s'y rendre,
Et savoir prendre
Leur air, leur ton;
C'est l'usage de la maison.

JENNY, *à part.*

Sans plus attendre,
Il n'entend rien,

Je le vois bien;
Pour moi plus tendre,
Il eût su prendre
Un autre ton,
Et demeurer dans la maison.

(*A Prior.*)

Pourquoi courir ainsi la ville,
Quand on voulait vous retenir.

PRIOR.

Je saurai bien rendre inutile
Un marché qui ne peut tenir.

ENSEMBLE.

PRIOR.
Lassé d'attendre, etc.
ROCHESTER, *à Dorset.*
Lassé d'attendre, etc.
DORSET.
Servir, entendre, etc.
JENNY.
Sans plus attendre, etc.

(*Prior sort.*)

SCÈNE VI.

JENNY, DORSET, ROCHESTER.

ROCHESTER, *riant.*

Eh! bien, mon ami, nous voilà tout-à-fait installés. Nous connaissons déja les agrémens et les contrariétés de notre nouvel état.

DORSET.

Ah! tu trouves cela plaisant? Mais ce jeune homme ne parlait-il pas de faire rompre notre marché?

JENNY.

Il a dit cela dans la colère; mais mon cousin est incapable.....

ROCHESTER.

Quoi, Jenny, ce jeune homme est votre cousin? Que ne le disait-il?

JENNY.

Vous l'avez si mal reçu..... Non, messieurs, ce n'était

pas en s'y prenant comme çà que mon parrain avait fait de si bonnes affaires.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Il se piquait de prévenance
Pour ses habitués nombreux ;
Ces messieurs, par reconnaissance,
L'invitaient à boire avec eux.
Et des bonnes gens, le compère
Gagnant l'argent et l'amitié,
Leur comptait la bouteille entière,
Quoiqu'il en eût bu la moitié.

ROCHESTER.

C'était tout profit. Mais nos pratiques n'ont pas à se plaindre, nous donnons tout à moitié prix, et j'espère que cette taverne n'a jamais été plus achalandée.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Fiers de notre accueil obligeant,
Tous les maris du voisinage,
Sûrs de dépenser peu d'argent
Avec leurs femmes bien souvent
Chez nous font un petit voyage ;
Ils y prennent de bons repas
Sans concevoir le moindre doute ;
(*A part, à Dorset.*)
Les braves gens ne peuvent pas
Deviner (*bis*) ce qu'il leur en coûte.

DORSET.

Tais-toi..... Mais votre petit-cousin était d'une humeur....

JENNY.

Ecoutez-donc, on en aurait à moins. En sortant de l'université, il croit trouver un oncle qu'il aime, et ne trouve ici que des étrangers.

DORSET.

Ce jeune homme serait un élève de l'université ?

JENNY.

Oui, monsieur. Mais, à propos, j'oubliais de vous dire qu'un domestique est venu commander un bon souper et demander une chambre pour une société qui fera grande dépense. Il m'a remis des arrhes que voici.

ROCHESTER.

Eh bien ! c'est une occasion de signaler vos talens.

JENNY.

Soyez tranquille, tout sera prêt.

ROCHESTER.

Quant à votre cousin, il suffit que ce jeune homme vous intéresse pour que nous lui veuillons du bien : chargez-vous, miss, de faire notre paix avec lui.

JENNY.

Ah ! bien volontiers, messieurs. (*A part.*) Quoiqu'un peu fiers, ils ne sont pas si méchans que j'aurais cru.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

DORSET, ROCHESTER.

DORSET.

La petite cousine est piquante ; ... et si nous n'étions pas occupés d'affaires plus sérieuses.....

ROCHESTER.

Tu vas voir que ce sera moi, dont les écrits ont scandalisé la cour ; que ce sera Rochester qui aura besoin de te donner des leçons de sagesse.

DORSET.

Tu ferais mieux de les garder pour toi.

ROCHESTER.

Passons-nous-en plutôt tous les deux, mon cher Dorset, et ne mettons en communauté que nos folies.

DORSET.

Les plus courtes sont les meilleures ; et notre dernière est un peu trop forte pour durer long-temps.

ROCHESTER.

T'en lasserais-tu déjà ? Moi, je la trouve charmante.

DORSET.

Soit ; mais que dirait, je te prie, ton aïeul le lord

Clarendon, chancelier d'Angleterre, s'il voyait son petit-fils devenu tavernier?

ROCHESTER.

Il dirait que je n'ai pas voulu, comme lui, me faire exiler en affectant trop de purisme et de rigidité.

DORSET.

Ne dirait-il pas aussi que tu as su, par la licence et la causticité de tes écrits, irriter le plus débonnaire et le plus voluptueux des princes; et qu'au lieu d'obéir à l'ordre qui t'exile de Londres, tu y restes sous ses yeux et braves sa puissance à l'abri d'un déguisement qui ne saurait long-temps te cacher?

ROCHESTER.

Ne te souvient-il plus que l'an dernier, sous l'énorme perruque, le large habit de brocard et le long nez d'un marchand d'orviétan, je m'offris impunément dans la rue de la Tour de Londres, aux regards du roi et de toute sa cour, qui me croyaient gémissant dans les rigueurs de l'exil, et que je jouai si bien mon personnage, que Buckingham et toi-même vous y fûtes trompés?

DORSET.

Dis plutôt que l'amitié nous imposa silence à tous deux.

ROCHESTER.

Mais toi, qui me prêches, n'est-tu pas plus fou que Rochester? Le plus flegmatique des hommes, le comte Dorset, gentilhomme et pair d'Angleterre, est aujourd'hui l'humble serviteur des matelots de la Tamise. Nouveau Pilade, il partage le délire d'un ami malheureux; il compromet sa réputation et sa liberté..... Car enfin on t'a fait l'honneur de t'exiler avec moi.

DORSET.

On m'aura soupçonné d'avoir part à tes vers.

ROCHESTER.

Et ta vanité n'avait garde de dissiper ce soupçon.

DORSET.

Toujours modeste..... Conviens cependant que pour des gens habitués à vivre dans le palais de Saint-James, la société que nous recevons ici.....

ROCHESTER.

De quoi te plains-tu ?

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Chaque jour dans cet asyle,
Mon cher, ne peux-tu pas voir
Maint fat qui croit tout savoir,
Plus d'un intrigant habile,
Plus d'un flatteur bien rampant,
Maint inutile affectant
De prendre un ton important ;
Des beautés d'humeur traitable,
Des amis pour un moment,
Maint faiseur de faux serment,
Maint bavard impitoyable ?
Tu vois bien qu'en ce séjour
Nous vivons comme à la cour.

D'ailleurs, j'espère bien que d'ici nous pourrons nous venger.

DORSET.

Nous venger du prince ?

ROCHESTER.

Sans doute ; en le servant. Notre nouvel état ne nous met-il pas à même d'étudier l'esprit du peuple anglais ?

DORSET.

Pour quelques propos d'ivrognes.....

ROCHESTER.

C'est l'esprit national. Et n'ai-je pas encore mon valet James qui toutes les nuits parcourt, déguisé, les rues de Londres, et me raconte le lendemain mille aventures scandaleuses qui me réjouissent d'abord, et dont je fais ensuite mon profit ? Aussi, depuis huit jours que nous sommes ici, combien d'avis utiles n'ai-je pas déja fait passer au prince, sous le voile de l'anonyme. Je lui fais connaître l'imprudence de ses déguisemens, de ses courses nocturnes ; les murmures

du peuple sur son luxe et ses plaisirs, sur le peu de soin enfin qu'il prend de la gloire et de la sûreté d'un trône qu'il doit un jour occuper.

DORSET.

Pense-tu qu'il ait besoin de toi pour être instruit de tout cela ?

ROCHESTER.

Il en est d'un souverain comme d'un mari trompé ; il est toujours le dernier à savoir ce qui l'intéresse le plus.

DORSET.

Et tu crois éclairer le prince par des écrits anonymes?

ROCHESTER.

Pourquoi non ?

DORSET.

AIR *du vaudeville de la Robe et les Bottes.*

On sait que la vérité nue
Se montre courageusement,
Et que cette nymphe ingénue
N'admet aucun déguisement.
Pour cacher sa laideur, le crime
En a si souvent profité,
Que le voile de l'anonyme
Déshonore la vérité.

ROCHESTER.

Dans toute autre circonstance je ne l'emploieraispas, et je le sais comme toi.

AIR *du vaudeville des Vélocifères.*

La vérité perd ses attraits
En descendant jusqu'à la ruse ;
Mais si je voile un peu ses traits,
Mon motif sera mon excuse ;
Puisque dans le palais des rois,
Cette nymphe n'est point admise,
Pour y pénétrer quelquefois
Il faut bien qu'elle se déguise.

J'avais signalé des abus dans mes dernières satyres ; je les avais signées, et la cour a signé notre exil.

DORSET.

Mais enfin, qu'espère-tu sous ce déguisement ?

ROCHESTER.

Rendre assez de services au prince pour le forcer à pardonner au plus étourdi mais au plus fidèle de ses serviteurs.

DORSET.

Ainsi, nous ne sortirons plus de la taverne ?

ROCHESTER.

N'est-ce pas ce que nous faisions déja depuis long-temps? Et j'ai plus de motifs que jamais pour y rester encore.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Ailleurs si je fais un pas,
Vingt créanciers vont paraître ;
Ici sans me reconnaître,
Ces messieurs font leur repas.
Trop souvent réduit à feindre,
Du sort je dois peu me plaindre,
Car en ces lieux loin de craindre
Les recors et les huissiers,
Sous cet habit que j'honore,
Débiteur, je touche encore
L'argent de mes créanciers.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JENNY, PRIOR.

JENNY.

Le voilà, messieurs.

ROCHESTER.

Je le savais bien, moi ; qu'il ne s'éloignerait pas.

JENNY.

Il était passé dans la grande salle ; toutes nos pratiques l'ont reconnu ; c'était à qui le fêterait.

ROCHESTER.

C'est bien naturel, et nous voulons leur disputer ce plaisir.

DORSET.

Oui, mon jeune ami.

PRIOR.

Votre ami !

DORSET.

En nous connaissant mieux, vous nous accorderez vous-même ce titre.

PRIOR.

Il me faudra bien du tems pour cela.

DORSET, *à part.*

Il a du caractère. (*Haut.*) Peut-on savoir votre nom ?

PRIOR.

Matthieu Prior, monsieur.

DORSET.

Matthieu Prior ! Seriez-vous cet étudiant dont les gazettes nous ont appris les succès à l'université d'Oxford ?

JENNY.

C'est lui-même.

ROCHESTER.

Quoi ! c'est ce jeune homme qui fait de si jolis vers ?

JENNY.

Certainement. (*A Prior.*) Mais répondez-donc ?

ROCHESTER.

Et vous êtes neveu de M. Péters, le tavernier ?

PRIOR, *avec fierté.*

Oui, monsieur.

AIR : *Suzon sortait de son village* (de Marianne.)

Croyant m'humilier peut-être,
Par un caprice singulier,
La fortune m'avait fait naître
Dans l'atelier
D'un menuisier ;
Loin des honneurs,
Loin des grandeurs,
Il fallait bien chercher fortune ailleurs.

Docte Apollon
Sur l'Hélicon,
Tes lauriers seuls vont illustrer mon nom.
Grace à la moisson que j'ai faite,
Je suis plus noble que le roi;
Il n'a qu'une couronne, et moi,
J'en ai vingt sur la tête.

ROCHESTER.

Voilà de l'enthousiasme!

DORSET, *à part.*

Ce jeune homme montre les plus heureuses dispositions. (*Haut.*) M. Matthieu Prior, restez avec nous, et que le succès de la gageure qui nous met en possession de cette taverne ne vous afflige pas, vous n'en obtiendrez pas moins la main de votre cousine; j'en fais mon affaire.

PRIOR.

Ah! monsieur, vous êtes mon bienfaiteur!

ROCHESTER, *à part.*

L'oncle l'intéressait beaucoup moins que la cousine. Eh! bien, jeune homme, voulez-vous encore quitter cette maison?

PRIOR.

Moi, messieurs, je vous suis dévoué pour la vie.

JENNY, *à part.*

Je commence à revenir tout-à-fait sur le compte de ces gens-là.

ROCHESTER, *regardant à la croisée.*

Quelle est cette figure grotesque et sinistre?

JENNY.

Parlez avec plus de respect: c'est M. Sotmann, le constable du quartier.

DORSET, *vivement.*

Le constable du quartier! Qui peut l'amener ici?

JENNY.

Il a la surveillance de toutes les tavernes; et comme il

est toujours reçu le verre à la main, il les visite plutôt deux fois qu'une.

DORSET, *à Rochester.*

Comment nous tirer de là ?

ROCHESTER, *à Dorset.*

Avec de l'effronterie, on se tire de tout.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE CONSTABLE.

LE CONSTABLE, *à Jenny.*

Bonjour, bonjour, mon enfant.

JENNY.

Votre servante, monsieur le constable.

LE CONSTABLE, *à Prior, qui le salue.*

Bonjour, petit. (*A Jenny.*) Où est Péters ?

JENNY.

Il est parti ce matin pour les environs de Bath.

LE CONSTABLE.

Comment ! il abandonne ainsi sa maison ?

JENNY.

Ces messieurs sont là pour y veiller.

LE CONSTABLE.

Ces messieurs ! Qui sont-ils donc ?

DORSET, *montrant Rochester.*

Monsieur Williams.

ROCHESTER, *montrant Dorset.*

Et monsieur Nelson.

JENNY.

Les nouveaux maîtres de la taverne.

LE CONSTABLE, *à part.*

Ah !.... ah !.... Mais j'ai vu ces figures-là quelque part

DORSET, *à Rochester.*

Nous sommes pris.

ROCHESTER, *à Dorset.*

Pas encore. (*Haut.*) Monsieur Sotmann.....

AIR *du vaudeville des Petits Savoyards.*

Nous aurions dû, je le confesse,
Chez vous nous présenter déja.

LE CONSTABLE, *les examinant.*

De votre part cet oubli là
N'annonce pas de politesse.

ROCHESTER.

Afin de nous connaître mieux,
Daignez accepter quelques verres
D'un certain punch vraiment délicieux.

LE CONSTABLE, *à part.*

Ils ont d'assez bonnes manières.

ROCHESTER, *à Jenny.*

Que l'on nous serve un bol délicieux.

LE CONSTABLE, *à part.*

Ils ont de fort bonnes manières.

(*Jenny sort pour aller chercher un bol de punch, qu'elle rapporte un instant après.*)

LE CONSTABLE.

Volontiers, messieurs, volontiers : aussi bien cela ne m'empêchera pas de remplir mes fonctions. J'ai à vous communiquer des ordres de la cour, relatifs à deux mauvais sujets.

(*Il s'assied.*)

ROCHESTER, *à Dorset.*

Ceci nous regarde.

LE CONSTABLE.

Sans doute, cela vous regarde.....

(*Mouvement de frayeur de Rochester et de Dorset.*)

N'est-il pas de votre devoir d'obéir aux volontés du prince ?

DORSET, *à Rochester.*

Nous sommes reconnus.

ROCHESTER, *à Dorset*.

Silence. (*Haut et gaiement.*) Deux mauvais sujets, cela n'est pas difficile à trouver dans Londres.

LE CONSTABLE.

Ah ! ceux-là sont bien adroits ! Vous en avez sans doute entendu parler ?

ROCHESTER, *à Dorset*.

Il ne sait rien.

LE CONSTABLE.

L'un est le comte Rochester, et l'autre son ami Dorset.

PRIOR.

Le poète Rochester et son ami Dorset !

LE CONSTABLE.

Rien que cela !

PRIOR.

Ce sont de très-aimables gens.

(*Jenny et Prior sortent pendant le cours de cette scène.*)

LE CONSTABLE.

Ce sont les plus grands vauriens des trois royaumes. (*A part, après avoir bu.*) Ils font très-bien le punch. (*A Dorset et à Rochester.*) Mais je fais une réflexion : si vous avez appris votre état dans les tavernes de Londres, vous devez les y avoir vus, car ils n'en sortaient pas.

ROCHESTER.

Si nous les y avons vus? Comme vous nous voyez.

LE CONSTABLE.

Je gagerais qu'ils les fréquentent encore.

ROCHESTER.

Vous pourriez bien gagner.

LE CONSTABLE.

C'est pour cela que nous sommes chargés de porter leur signalement chez tous les taverniers de la cité.

DORSET.

Leur signalement, dites-vous ?

LE CONSTABLE.

En voici la copie, que je vais vous lire et vous laisser.

(*Il va pour fouiller à sa poche.*)

ROCHESTER, *l'arrêtant.*

Ne prenez pas cette peine.

LE CONSTABLE, *insistant.*

Pourquoi donc?

ROCHESTER.

C'est inutile, nous les connaissons mieux que vous.

DORSET.

On assurait qu'ils étaient exilés.

LE CONSTABLE.

Certainement. Mais nous sommes informés qu'ils sont encore dans la ville.

ROCHESTER, *gaiement.*

Ils sont d'une témérité.....!

DORSET, *regardant Rochester.*

Tout ceci devrait pourtant leur faire faire des réflexions.

LE CONSTABLE.

Ils ne sauraient nous échapper, grace aux mesures que je prends; et si je suis assez heureux pour qu'ils me tombent sous la main..... Ce Rochester sur-tout, je lui garde rancune : il me prend pour un sot.

ROCHESTER.

Il vous connaît donc?

LE CONSTABLE.

Sans doute. Il se fait exiler sans cesse, et n'obéit jamais. L'année dernière on m'avait mis à sa poursuite, et de par S. Georges, il peut se flatter de m'avoir fait promener.

ROCHESTER.

Il est homme à vous promener encore.

LE CONSTABLE.

Oh! c'est ce que nous verrons.

AIR *du Lendemain.*

Son adresse, je l'avoue,
A mis la mienne en défaut;
Mais si Rochester me joue,
Je m'en vengerai bientôt.

Cette fois-ci, je vous jure ;
Je le reconnaitrai mieux ;
J'ai maintenant sa figure
Devant les yeux.

(*Il regarde Rochester.*)

ROCHESTER.

On prétend qu'il sait la changer.

DORSET.

Il ferait mieux de changer de conduite.

ROCHESTER.

Pourquoi donc ? Ne faut-il pas des gens comme lui pour illustrer l'adresse de ces messieurs.

AIR *du vaudeville du Petit Courrier.*

L'exercice fait les talens,
Les combats font les militaires,
Et nos débats parlementaires
Font les orateurs éloquens.
Ce sont les maux presque incurables
Qui font les médecins parfaits,
Et pour faire de bons constables,

(*Frappant sur l'épaule du Constable.*)

Il faut bien des mauvais sujets.

LE CONSTABLE.

C'est juste. (*A part.*) Ce garçon-là n'est pas une bête. (*Haut.*) Ah ! si le prince pouvait être témoin de la finesse et de l'activité que je mets à découvrir ce damné Rochester !

ROCHESTER.

Que ne tient-il à moi de vous en faire payer comme vous le méritez ! vous n'attendriez pas long-temps.

LE CONSTABLE.

J'en suis persuadé. Ah ! mon petit monsieur Rochester, parce que vous êtes poète, vous croyez pouvoir impunément vous moquer, non-seulement du prince, mais encore de ses constables.

ROCHESTER, *riant.*

C'est un homme qui ne doute de rien.

LE CONSTABLE.

Mais patience, patience, il ne rira pas long-temps.

ROCHESTER.

Vous êtes donc bien sûr de le prendre ?

LE CONSTABLE, *lui prenant le bras et le conduisant sur le devant de la scène.*

Je le tiens, vous dis-je, je le tiens. Comme il y a plusieurs tavernes dans cette rue, mes gens ne la quitteront ni jour ni nuit, et personne ne peut entrer ni sortir sans que j'en sois averti. Hem ! qu'en dites-vous ?

ROCHESTER.

Voilà des précautions.

DORSET.

Ces messieurs joueront de bonheur s'ils peuvent se sauver.

LE CONSTABLE.

Le prince ne saurait manquer de reconnaître le zèle des gens adroits qui lui livreront ces deux rebelles..... Il est d'une colère contre eux....! Quelle bonne aubaine pour moi ! pour vous aussi, messieurs, si vous me secondez !

DORSET.

Je vous réponds que nous ne resterons pas tranquilles que cette affaire ne soit terminée.

LE CONSTABLE.

Sans adieu, mes amis. Votre punch est excellent. Nous nous reverrons. (*A part.*) Ces gens-là méritaient toute ma confiance.

AIR : *Mon avis est le vôtre* (de Bancelin.)

De cette circonstance
Je saurai profiter,
Et sur la récompense
Je crois pouvoir compter.

Aujourd'hui ces bons apôtres
Se verront saisir,
Et je ne veux pas à d'autres
Laisser ce plaisir.
S'ils échappent par la ruse
A mes perquisitions,

Je ne suis qu'une buse...

ROCHESTER et DORSET.

Nous vous croyons.

LE CONSTABLE.

De cette circonstance, etc.

ENSEMBLE.

ROCHESTER et DORSET.

Pour votre intelligence
Il faudra vous citer,
Et l'on peut par avance
Vous en féliciter.

(*Le Constable sort.*)

SCENE X.

ROCHESTER, DORSET.

ROCHESTER.

Cemonsieur Sotmann est bien digne de son nom !

DORSET.

Oui, je te conseille de rire; nous voilà dans une belle situation. La maison cernée, notre signalement donné partout..... Si nous sortons, nous sommes pris, et si nous restons dans la foule des gens qui viennent ici, ne peut-il pas se trouver un homme plus clairvoyant que ce constable?

ROCHESTER.

Cela n'est pas difficile. Mais tu t'effraies de tout.

DORSET.

C'est que tu ne t'effraies de rien. Et si l'on nous envoie à la Tour?..... Tu ne riras plus, peut-être.....

ROCHESTER.

Raison de plus pour rire tant que nous n'y serons pas.

AIR *du vaudeville de Catinat.*

D'habiter ce séjour charmant,
Quand il ne peut pas se défendre,
Sais-tu ce qu'un homme prudent
Doit faire avant que de s'y rendre ?
Il se munit de souvenirs,
Et dans ce lieu triste et sauvage,
Ne pouvant porter les plaisirs,
Il y porte au moins leur image.

SCENE XI

LES MÊMES, JENNY.

JENNY.

Monsieur Sotmann n'est plus ici ? ah ! tant mieux.

ROCHESTER.

Pourquoi donc ?

JENNY.

Pourquoi ! C'est que la présence de ces messieurs effarouche toujours les pratiques. La société que nous attendions est venue, elle est là-haut : je l'ai fait entrer par la petite porte.

ROCHESTER.

Une partie fine ! Ah ! mon ami, puisque nous n'en pouvons plus être que spectateurs, jouissons au moins de ce plaisir. (*Il monte le petit escalier, et va regarder à la porte, par le trou de la serrure.*)

JENNY.

Ah ! ce sont de bien honnêtes gens ; ils font une dépense, un tapage.

DORSET, *tirant Rochester par son habit.*

Eh ! bien, que fais-tu donc ?

ROCHESTER.

Ne dois-je pas connaître les gens que je reçois ?

JENNY.

Notre nouveau maître est aussi curieux que mon parrain.

ROCHESTER, *toujours à la porte et à part.*

Me trompé-je ! Non parbleu, c'est le Prince lui-même. (*Haut.*) Vous avez raison, Jenny, ce sont des gens très comme il faut.

JENNY.

Ah ! j'ai bien vu çà tout de suite.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère* (Fanchon.)

Lorsque chez nous, par aventure,
Il arrive quelque étranger,
Le deviner à sa tournure
C'est à quoi nous devons songer;
Car nous réglons, c'est la coutume,
Observateurs intelligens,
Notre accueil selon le costume,
Et la carte selon les gens.

Et tenez, je gagerais que celui que les autres traitent avec tant de politesse est pour le moins membre du parlement.

ROCHESTER.

Oui, sans doute; il est plus qu'il ne voudrait paraître. Redoublez de soins, Jenny; c'est un homme que nous avons intérêt à ménager; et je veux qu'il reconnaisse ici notre zèle à le servir.

JENNY.

Soyez tranquille, j'y ai pourvu. Mon cousin me seconde, et je vais préparer leur dessert. (*Elle sort.*)

SCENE XII.

ROCHESTER, DORSET.

ROCHESTER.

En voici bien d'un autre. Sais-tu qui nous avons l'honneur de recevoir ?

DORSET.

Non; mais que m'importe ?

ROCHESTER.

Ah ! sans doute, un philosophe n'est pas ébloui par l'éclat des grandeurs, et quand ce serait le Prince royal lui-même.....

DORSET.

Le Prince ! Allons donc, quelle folie !

ROCHESTER.

Ce n'est pas la première fois qu'il en fait de pareilles. Et tiens, si tu es curieux de voir son altesse en assez bonne compagnie, je puis te procurer ce plaisir. (*Il le conduit vers la porte, et Dorset regarde par le trou de la serrure.*)

DORSET.

C'est lui-même. Ah! mon ami, comment échapper à son courroux? S'il était déja furieux de notre désobéissance, que dira-t-il en nous voyant cachés dans le fond d'une taverne?

ROCHESTER.

Ne sommes-nous pas ici chez nous? D'ailleurs

AIR : *Le soir, après pénible ouvrage.*

Penses-tu qu'il nous désapprouve,
Quand son exemple nous soutient?
Au cabaret s'il nous retrouve,
C'est une preuve qu'il y vient.
Va, si celui qui nous gouverne
Fait tout trembler dans son palais,
Lui-même tremble à la taverne,
Et c'est-là que je l'attendais.

Je savais bien qu'il n'était pas homme à me faire attendre long-temps.

DORSET.

Tout cela est fort beau, sans doute; mais si tu m'en crois, nous fuirons.

ROCHESTER.

Oui, pour tomber dans les mains du Constable. J'aimerais encore mieux me jeter aux pieds du prince.

DORSET.

Ciel! on sort de cette chambre. (*Ils se retirent précipitamment dans un coin du théâtre. Jackson parait sur l'escalier.*)

SCENE XIII.

DORSET, ROCHESTER, JACKSON.

ROCHESTER.

Rassure-toi, ce n'est que Jackson, qui, pour être le dernier de ses valets-de-chambre, n'est pas le moins intelligent.

DORSET.

Evitons ses regards.

ROCHESTER.

Impossible, il nous a vus.

JACKSON, *descendant le petit escalier.*

Son altesse m'a ordonné d'examiner si elle pourrait être tranquille ici; elle a, je crois, en tête quelques-unes de ces chansons qui lui échappent en pareilles circonstances, et qu'en bons courtisans, les compagnons de ses plaisirs trouvent toujours charmantes. Débarrassons-le de ces importuns.

DORSET, *à Rochester.*

Tâchons de le tromper.

ROCHESTER.

Le gagner sera plus facile; je le connais. (*Haut.*) Que désire monsieur Jackson?

JACKSON, *à part.*

Comment diable! ces faquins ont l'honneur de me connaître. (*Haut.*) Mais je ne me trompe pas. Quoi! monsieur le comte!

ROCHESTER.

Je m'appelle Williams.

JACKSON.

Williams! Je ne suis pas Jackson, ou c'est milord comte de Rochester.

DORSET, *à Jackson.*

Imprudent !

JACKSON, *le reconnaissant.*

Et vous aussi, milord ?.....

ROCHESTER.

C'est Nelson, mon associé.

JACKSON.

J'y vois clair peut-être ; et vos seigneuries .....

ROCHESTER.

Je vous le répète, nous ne sommes que Williams et Nelson, maîtres de cette taverne ; et quelques questions que l'on vous fasse, songez bien à ce que vous aurez à dire.

AIR : *Monseigneur, vous ne voyez rien.*

Du roi, Rochester tôt ou tard,
Parvient à fléchir la vengeance,
Vous le savez, et de sa part
Williams vous offre ici d'avance
Son courroux, s'il est reconnu,
Sa bourse pour n'avoir rien vu.

JACKSON *met la bourse dans sa poche.*

Qu'elle est, qu'elle est bien !
(*A Rochester.*)
Monseigneur, je ne vois plus rien.

ROCHESTER.

C'est ce qu'il nous faut.

JACKSON.

Mais son altesse pourrait bien ne pas envisager les choses du même œil que moi, et si vous m'en croyez, vous ne continuerez pas long-temps ce commerce.

ROCHESTER.

Nous ne cherchons qu'à nous en retirer.

DORSET.

Pour ma part, je voudrais bien en être dehors.

JACKSON.

Je ne vous trahirai pas; mais en restant ici, vous vous trahiriez vous-mêmes, car le prince va descendre.

DORSET.

Suis-moi, mon ami.

ROCHESTER, *à Jackson.*

Monsieur Jackson, cette salle est voisine de celle où s'assemblent les matelots; ne quittez pas votre maître.

JACKSON.

Je n'ai garde; mais retirez-vous, je l'entends.

ROCHESTER, *à part.*

Je ne puis en conscience faire encore cette chanson pour le Prince..... Il va s'impatienter, et s'il nous trouve dans un pareil moment..... Envoyons-lui le jeune Prior. Il est bon d'ailleurs de ne pas laisser à monsieur Jackson le temps d'être indiscret. (*Haut, en s'éloignant à l'approche du Prince.*) Oui, mon gentleman, nous aurons soin que vous ne soyez pas troublés. (*Rochester et Dorset sortent. Le prince parait.*)

SCÈNE XIV.

LE PRINCE, JACKSON.

LE PRINCE, *un crayon et des tablettes à la main.*

Bien, Jackson; je vois que tu as recommandé qu'on me laissât tranquille.

JACKSON.

Oui, mon Prince; et je réponds que les gens que je viens de faire sortir n'auront garde de vous interrompre.

LE PRINCE.

Il faut en convenir, il n'y a rien de tel que des vauriens pour égayer un repas; nous avons fait un souper charmant. Je reviendrai dans cette taverne. (*A Jackson.*) Comment l'appelle-t-on?

JACKSON.

La taverne des Muses.

LE PRINCE.

La taverne des Muses ! C'est donc pour cela que je me sens inspiré. Ecrivons mes vers. (*Il écrit sur ses tablettes.*)

JACKSON, *à part.*

Il est de bonne humeur. Si j'osais hasarder un mot en faveur de ces messieurs.

LE PRINCE, *après avoir écrit.*

Ils ne valent pas grand chose, franchement; mais ils seront toujours très-bons pour mes chers courtisans.

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

Les coquins s'abandonnent
A maint écart bruyant,
Tandis qu'ils déraisonnent,
J'en puis bien faire autant.
S'ils m'ont rompu la tête
De discours à l'envers,
J'ai m'a vengeance prête.....
Ils entendront mes vers.

Il n'y a pas ici de Rochester pour oser les trouver mauvais. (*A part.*) Il est vrai qu'il m'aidait quelquefois à les faire meilleurs.

JACKSON.

Votre altesse est donc toujours bien irritée contre lui?

LE PRINCE.

Sans doute, et je dois à jamais l'éloigner de ma cour.

JACKSON.

Il est si doux de faire grace.

LE PRINCE.

C'est un plaisir dont je suis obligé de me priver souvent.

JACKSON.

J'avais pensé que les bontés de votre altesse pour le comte Rochester.....

LE PRINCE.

Tais-toi, je te l'ordonne.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Ici je fais un autre emploi
D'un temps, dont je suis économe;
Permets que l'héritier du roi
Puisse un moment n'être qu'un homme.
Si le poids de mille embarras
M'apprend ailleurs que je gouverne,
C'est bien le moins, tu l'avoueras,
Que je l'oublie à la taverne.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, PRIOR.

LE PRINCE.

Quel est ce jeune homme ?

JACKSON, *à Prior.*

Que voulez-vous, mon ami ?

PRIOR.

Monsieur Williams m'a dit qu'il y avait ici un monsieur qui fait des vers, et comme j'en suis amateur, je viens lui demander la permission de les entendre.

JACKSON, *à part.*

Le comte aura fait quelque imprudence !

LE PRINCE.

Entendre mes vers ! (*A Jackson.*) Qui leur a dit que j'en faisais ?

JACKSON.

Il m'est peut-être échappé quelques mots sur ce genre d'amusement (*Plus bas au Prince.*) qui ne déguise que mieux votre altesse.

LE PRINCE.

Il suffit. (*A Prior.*) Et qui êtes-vous, monsieur ?

PRIOR.

Je suis le neveu de l'ancien maître de cette taverne.

LE PRINCE.

Et vous vous connaissez en vers ?

PRIOR.

J'en ai fait quelquefois, que mes professeurs ont trouvé bien.

LE PRINCE.

Ah ! vous avez donc fait vos études?

PRIOR.

Oui, monsieur.

LE PRINCE, *à part.*

Parbleu, voilà une belle occasion de consulter un juge impartial, et je veux en profiter. (*Haut.*)

AIR *du vaudeville de Figaro.*

Vous sentiriez-vous capable
De me parler franchement?

PRIOR.

Jamais un homme estimable
Ne doit parler autrement.

LE PRINCE, *à part.*

L'aventure est impayable,
Pour moi quelle rareté!
J'entendrai la vérité.

(*Il donne ses tablettes à Prior.*)

Vous pouvez lire ces vers.

(*Le Constable et Jenny paraissent au fond du théâtre.*)

PRIOR.

Avec plaisir, monsieur.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE CONSTABLE, SUITE DU CONSTABLE, JENNY.

LE CONSTABLE, *à Jenny, dans le fond.*

Lire ses vers ! Plus de doute, c'est Rochester ! Mes gens qui l'ont vu entrer, ne s'étaient point trompés.

LE PRINCE, *à Prior.*

Eh ! bien, qu'en pensez-vous ?

PRIOR, *embarrassé.*

Puisque vous exigez de la franchise.....

LE CONSTABLE, *s'avançant un peu pour examiner le Prince et Jackson, et tirant de sa poche les signalemens.*

Nous les tenons enfin; (*A Jenny.*) et vous allez voir sur quel ton je vais leur parler.

JENNY.

Voilà une aventure qui va déshonorer notre taverne! (*Au Constable.*) Je vous dis, moi, que nous n'avons ici personne de suspect.

LE PRINCE, *se retournant.*

Je voudrais bien savoir pourquoi l'on ose ainsi.....?

JACKSON, *à Jenny.*

Miss, faites sortir ces gens, et qu'on nous laisse en repos.

JENNY.

C'est ce que je me tue de dire à monsieur (*Montrant le Constable*); mais il ne veut rien entendre (*Au Prince.*) N'est-ce pas, milord, que vous êtes d'honnêtes gens?

LE PRINCE, *souriant.*

Mais je le crois.

LE CONSTABLE.

Je n'en doute pas, milord; mais votre seigneurie me permettra-t-elle de lui faire humblement observer que ce n'est point ici sa place, et que le prince.....

LE PRINCE.

Insolent!

LE CONSTABLE.

Oui, milord; l'intention du prince.....

LE PRINCE.

Que signifie ce discours, et quel est cet homme?

PRIOR.

C'est monsieur Sotmann, le constable du quartier.

LE PRINCE, *à part.*

Un constable! (*Haut.*) Que vient-il faire ici?

LE CONSTABLE, *tirant son petit bâton.*)

Son devoir, milord; et ce n'est pas ma faute si son altesse est furieuse contre vous.

LE PRINCE.

Son altesse! Et pour qui me prend-on, je vous prie?

LE CONSTABLE.

Monsieur le comte de Rochester aime toujours à plaisanter.

LE PRINCE.

Moi, le comte Rochester!

PRIOR.

Le comte Rochester!

JACKSON, *à part.*

Ah! la bonne méprise!

JENNY, *à part.*

Ah! mon Dieu! C'est ce mauvais sujet, qui a l'air d'un si honnête homme!

LE CONSTABLE.

Il n'est plus temps de feindre; milord, vous êtes reconnu. Votre figure est trop présente à mon esprit. Je n'ai pas oublié le jour où j'ai eu l'honneur d'accompagner son altesse.

AIR *du vaudeville de monsieur Guillaume.*

Auprès du prince, à travers les portières,
Je vous ai vu comme aujourd'hui;
A l'aisance de vos manières,
Bien des gens vous prenaient pour lui.
En vain, milord, dans cette conjoncture,
Vous vous cachez sous le manteau,
Malgré vos soins, cette noble tournure
Trahit l'incognito.

PRIOR.

Vous vous trompez, monsieur Sotmann; le poète Ro-

chester fait de meilleurs vers que ceux là. (*Il les rend au Prince.*)

LE PRINCE, *à part.*

Singuliere façon de me défendre.

JACKSON.

Vous extravaguez, monsieur le constable.

LE CONSTABLE, *à Jackson, qu'il prend pour Dorset.*)

Je prie milord comte Dorset.....

JACKSON, *riant.*

En voici bien d'une autre, à présent !

LE CONSTABLE, *continuant.*

De considérer que je suis ici en fonction, et que j'ai l'honneur de représenter son altesse.

LE PRINCE, *à Jackson.*

Il a raison, tais-toi. Respect aux dépositaires de l'autorité du Prince.

LE CONSTABLE, *au Prince.*

Milord est raisonnable ; il n'opposera point, je le vois, une résistance inutile, et qui m'obligerait d'employer la force pour l'exécution d'un ordre qui ne peut souffrir de retard.

LE PRINCE, *à part.*

Imprudent ! où me suis-je fourré ! (*Haut.*) Vous me reconnaissez donc pour Rochester ? (*Pendant la fin de cette scène Rochester parait à la porte du fond*).

LE CONSTABLE.

Je vous défierais bien, monsieur le comte, de me prouver que vous êtes un autre que lui.

LE PRINCE.

Je pourrais cependant vous instruire de certaine circonstance.....

JACKSON, *vivement.*

Sans doute, nous n'aurions qu'un mot à dire.....

LE PRINCE, *à Jackson.*

Silence. (*A part.*) Cet homme est un sot, mais il ne fait, après tout, qu'exécuter mes ordres. C'est à moi d'obéir

ou de lui faire connaître sa méprise..... Irai-je compromettre ma dignité devant mes magistrats?..... Parbleu ce maudit Rochester rirait bien s'il pouvait être témoin de l'embarras où il me met.

LE CONSTABLE, *à Jenny.*

Il se consulte.

JENNY, *à Prior.*

Il est bien tourmenté.

PRIOR.

On le serait à moins.

LE PRINCE, *toujours à part, et souriant.*

Mais..... de par S. Georges, puisque j'ai donné l'ordre, ne puis-je le révoquer?..... Sans doute..... Un mot, et je suis libre. Les coupables n'en seront pas moins arrêtés, cet écrit ne sortira point de mes mains. L'idée est bouffone..... (*Haut.*) Puisqu'il faut absolument vous le dire, monsieur le Constable, je suis Rochester.

LE CONSTABLE.

Ah! ce n'est pas moi que l'on trompe!

LE PRINCE.

Mais avant de sortir d'ici, je veux vous communiquer un écrit qui me mettra peut-être à l'abri de vos poursuites. Permettez-moi de l'aller chercher dans cette chambre où j'ai laissé mes papiers.

LE CONSTABLE, *à part.*

Les fenêtres de cet appartement et la petite porte sur la Tamise sont gardées par mes gens, ainsi point de moyen d'évasion. (*Haut.*) Je n'ai rien à refuser à votre seigneurie.

LE PRINCE.

Je suis à vous dans l'instant.

JACKSON, *à part.*

Que va-t-il faire?

(*Le Prince rentre dans l'appartement.*)

SCÈNE XVII.

JACKSON, LE CONSTABLE, PRIOR, JENNY. ROCHESTER et DORSET, *accourant.*

LE CONSTABLE.

Arrivez donc, vous autres ! ils sont découverts ; l'un de ces messieurs est là-dedans, et voici l'autre. (*Montrant Jackson.*)

ROCHESTER et DORSET.

AIR : *Tu n'auras pas, petit polisson.*

Monsieur Sotmann, qu'avez-vous fait ?
Quelle méprise
Avez-vous donc commise ?
Chacun de nous en répondrait :
Ce ne sont point Rochester et Dorset.

LE CONSTABLE.

A d'autres, vraiment
Mon discernement
Me met à l'abri d'une telle sottise.
Je les reconnais,
Et j'en douterais
Quand je viens, morbleu,
D'avoir leur propre aveu.
Je sais fort bien ce que j'ai fait.
Nulle méprise
Ici ne s'est commise,
Pour moi quel bon coup de filet !
J'ai sous la main Rochester et Dorset.

ENSEMBLE.

ROCHESTER, DORSET, PRIOR, JENNY.
Monsieur Sotmann, qu'avez-vous fait ?
Quelle, etc.

JACKSON, *à part.*
Du roi j'ignore le projet ;
Mais la méprise
A rire m'autorise.
N'est-il pas plaisant en effet,
De voir un roi passer pour son sujet ?

PRIOR, *au Constable.*

Monsieur Williams connaît le poète Rochester, et puisqu'il vous dit que ce n'est point lui.

JENNY.

Certainement. Quel intérêt ces messieurs auraient-ils à vous tromper?

DORSET.

Tromper monsieur! Nous venons au contraire le détromper.

LE CONSTABLE, *à Rochester.*

Comment, vous me soutiendrez que ce n'est point le comte Rochester que je viens de voir!

ROCHESTER.

Lui, Rochester! il ne l'est pas plus que moi, je vous en réponds.

LE CONSTABLE.

Quand je vous dis que j'ai son propre aveu.

ROCHESTER.

Il avait peut-être de bonnes raisons pour parler ainsi.

JACKSON.

Sans doute. (*A Rochester.*) Et plutôt que de se faire connaître, le Prince est capable de se laisser conduire en prison, comme il a déja fait en pareille circonstance.

ROCHESTER, *à Jackson.*

Et nous, plutôt que de l'exposer à un tel affront, nous sommes résolus de nous livrer à tout son courroux.

LE CONSTABLE.

Voici monsieur le comte. Silence.

DORSET, *à Rochester.*

Voyons ce qu'il va faire.

(*Ils se retirent tous deux au fond du théâtre.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE CONSTABLE, *au Prince, tenant un papier à la main.*

J'espère, milord, que vous rendrez témoignage de ma complaisance.

LE PRINCE.

Et sur-tout de votre tact et de votre sagacité.

LE CONSTABLE.

Monsieur le comte veut me flatter.

LE PRINCE.

Ce n'est pas mon habitude. Mais j'oublie que vos momens sont précieux.

LE CONSTABLE.

Si vos seigneuries le permettent, je vais faire avancer la voiture.

LE PRINCE.

Monsieur le Constable, vous connaissez sans doute la signature du Prince ?

LE CONSTABLE.

Si je la connais !

LE PRINCE, *lui remettant un papier.*

Lisez.

LE CONSTABLE, *après avoir lu.*

Que vois-je ! Son altesse fait grace aux comtes de Rochester et Dorset !

ROCHESTER et DORSET.

Qu'entends-je !

JENNY, *sautant de joie.*

Que je suis donc contente !

LE CONSTABLE, *au Prince et à Jackson.*

Ah ! milords ! combien je suis confus !.....

LE PRINCE.

Remettez-moi cet écrit?

ROCHESTER, *approchant entre eux, et prenant l'écrit des mains du Constable.*

Vive le prince royal! Rochester a sa grace. Laissez-moi lire un ordre qui me comble de joie. (*Au Prince.*) Permettez-vous, milord?

LE PRINCE, *reconnaissant Rochester.*

Que vois-je! suis-je bien éveillé?

ROCHESTER, *au Constable.*

Il n'y a rien à dire à cela, mon cher monsieur Sotmann; (*Regardant le Prince.*) ce qui est écrit est écrit.

LE PRINCE, *à part.*

Ah! le coquin! je ne puis le nommer sans me nommer moi-même!

LE CONSTABLE, *à part.*

Je n'en reviens pas. (*Au Prince et à Jackson.*) Daignez, milords, agréer mes excuses; je ne faisais qu'obéir à des ordres supérieurs, et je ne pouvais pas prévoir.....

LE PRINCE, *vivement.*

Il suffit, retirez-vous.

LE CONSTABLE, *à part en sortant.*

En vérité, je ne conçois pas l'indulgence du Prince. (*Il sort.*)

SCÈNE XIX *et dernière.*

LES MÊMES, excepté LE CONSTABLE et sa suite.

LE PRINCE, *à Rochester sitôt après la sortie du Constable.*

Ah! c'est donc toi, traître, qui viens encore me braver. As-tu cru que ce déguisement te cacherait à mes yeux?

[redacted]

retenue à Bedlamm; mais vous, comte Dorset, que je croyais raisonnable.....

DORSET.

Rien n'est contagieux comme le mauvais exemple.

LE PRINCE.

Je ne le sais que trop; et moi-même, en fait de folies, ne suis-je pas l'élève de Rochester?

ROCHESTER, *lui faisant une grande salutation.*

Votre altesse me fait honneur.

LE PRINCE, *souriant.*

Il est incorrigible; mais ce n'est pas le lieu de me montrer sévère. Je veux bien tout oublier. Tâchons pourtant, à l'avenir, d'être tous les trois plus sages.

ROCHESTER et DORSET.

Ah! mon Prince!

LE PRINCE, *les prenant par la main.*

Je ne suis ici que votre ami.

JENNY.

Messieurs, si vous suivez son altesse, continuerai-je de tenir la taverne pour vous?

ROCHESTER.

Non, ma chère Jenny; vous la tiendrez pour votre oncle; à qui nous la rendons; et le prix qu'il en a reçu sera votre dot.

JENNY.

Que de bontés!

DORSET.

Prince, avant de quitter ces lieux, je dois recommander à votre altesse ce jeune lauréat, dont l'esprit et les talens promettent à l'Angleterre.....

LE PRINCE, *souriant.*

Ah! ah! ce jeune homme qui se connaît si bien en vers?

PRIOR.

Si j'avais su qu'ils fussent de votre altesse.....

LE PRINCE.

Vous les eussiez trouvé bons, n'est-ce pas?

(*A Rochester et à Dorset.*)

Il est digne d'être courtisan, nous pouvons l'emmener avec nous.

PRIOR.

Mon oncle reprend sa taverne, et Jenny m'est promise, je n'ai plus rien à desirer.

LE PRINCE.

Dorset, vous me ferez souvenir de ce jeune homme?

JENNY.

Ah! prince, nous nous souviendrons toujours du bonheur que nous avons eu de recevoir votre grace.

LE PRINCE, *à Rochester et Dorset*

Quant à vous, messieurs, n'oubliez plus que ce n'est point assez de servir son Prince, il faut encore le respecter.

ROCHESTER.

Notre respect, désormais, égalera notre attachement.

LE PRINCE, *gaiement.*

Mais je vous félicite, messieurs; votre taverne m'a paru des mieux achalandée.

ROCHESTER.

Prince, c'est que nous faisions notre métier en conscience.

JENNY, *à Prior.*

J'ai toujours dit que ces gens-là n'étaient pas faits pour être taverniers.

VAUDEVILLE.

ROCHESTER.

AIR : *Lise épouse l'beau Germance.*

Ce bas monde, où tout varie,
Me semble une loterie
Où les plus audacieux
Sont toujours les plus heureux.
Puisque la roue, ô Fortune !
Peut nous traiter mal ou bien,
A cette chance commune
Qui ne risque rien n'a rien.

LE PRINCE.

Tandis que dans sa retraite
Un poltron obscur végète,
Un brave, dans vingt combats,
Court affronter le trépas.
Du roi qui le récompense,
Bientôt ce noble soutien
Obtient tout par sa vaillance.
Qui ne risque rien n'a rien.

DORSET.

Voulant être quelque chose,
A son seigneur Luc propose
Un déjeûner d'amitié
Chez sa piquante moitié.
Luc s'absente en homme sage.
Un quart d'heure d'entretien
De lui fait un.... personnage.
Qui ne risque rien n'a rien.

PRIOR.

Si j'en crois le bon Horace,
Sur le sommet du Parnasse
Il est des lauriers nombreux
Promis aux rimeurs fameux.
Quelquefois une culbute
Vient nous arrêter..... Eh ! bien,
On remonte après la chute.
Qui ne risque rien n'a rien.

JACKSON.

Aux plaisirs livrant la guerre,
Digne rival de Cerbère;
Jamais l'huissier Tenantbon
N'a fui devant un bâton;
Mais il èst riche, et le drôle,
Fier de calculer son bien,
Dit, en se frottant l'épaule :
Qui ne risque rien n'a rien.

JENNY, *au publie.*

Quand le public le maltraite,
Rougissant de sa défaite,
Un auteur déconcerté
Maudit sa témérité;
Mais quand vous daignez sourire,
Il prend un autre maintien,
Et gaiement on l'entend dire :
Qui ne risque rien n'a rien.

Dieulafoy, Joseph Marie Armand Michel

LA TASSE DE CHOCOLAT,

OU

TROP PARLER NUIT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DIEU LA FOI ET GERSIN.

Représentée, pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 9 Novembre 1811.

Prix, 1 *franc*, 25 *cent.*

PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire, Editeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, n.° 10, au coin de celle S. Honoré.

IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU, RUE DE LA HARPE, n.° 11.

1811.

PERSONNAGES.

M. GERMON.	M. *Vertpré.*
M.me GERMON, sa femme.	M.me *Hervey.*
M. le Comte D'ARMANCOURT.	M. *Saint-Léger.*
M. le Marquis de FLORBEL.	M. *Henri.*
FANCHETTE, suivante de M.me Germon.	M.lle *Rivière.*
Un ARTIFICIER.	M. *Joly.*

Plusieurs MUSICIENS, personnages muets.

Un DOMESTIQUE.

La Scène se passe à Passy, dans le jardin en avant de la maison de M. Germon.

LA TASSE DE CHOCOLAT,

OU

TROP PARLER NUIT.

SCÈNE I.

GERMON, FANCHETTE.

GERMON *en entrant.*

CHUT.

FANCHETTE.

Oui, Monsieur.

GERMON.

Chut.

FANCHETTE.

Mais il n'y a personne.

GERMON.

Eh bien! chut. Je ne veux pas qu'on se doute ici le moins du monde que je prépare une fête à ma femme.

FANCHETTE.

Bah! est-ce que ça se peut?

GERMON.

Comment, si ça se peut?

Air : *Vaudeville de la Fille en loterie.*

Ici ne peux-tu pas tout voir
Et tout entendre sans rien dire?

FANCHETTE.

Monsieur, je connais mon devoir,
Mais ne point parler, quel martyre!

GERMON.

Mais, si je l'ordonne?

FANCHETTE.

En ce cas,
C'est vouloir déplaire à Madame :
La fête où l'on ne parle pas,
N'est pas la fête d'une femme.

GERMON.

C'est égal; si à son lever Madame te demande où je suis, tu lui répondras vaguement ..

FANCHETTE.

Oui, que...

GERMON.

Mais, paix donc. — Je crois que Monsieur est allé à la chasse.

FANCHETTE.

Vous y allez donc?

GERMON.

Bavarde! Sous ce costume de chasseur, qui déguise mes démarches, je vais finement au devant des personnes que j'ai mandées pour la fête : l'artificier, les musiciens.

FANCHETTE.

Ah! mon Dieu, comme nous allons rire!

GERMON.

Mais, paix donc. Mets-toi dans l'esprit, mon enfant, qu'il n'y a point de plaisir sans mystère, et surtout point de fêtes sans surprises. C'est le dernier genre.

Air *de l'Asthénie.*

Dans nos salons, vois par quel jeu
Une fete aujourd'hui commence :
On va, l'on vient, l'on parle peu,
On affecte l'indifférence.
Plus l'instant est près, plus on doit,
L'un vers l'autre, avoir un air bete.

FANCHETTE.

Partez donc; car, si l'on nous voit,
On va deviner notre fête.

GERMON.

Il n'y a pas de risque; j'ai pris mes précautions. — Si M. d'Armancourt arrive pendant mon absence...

FANCHETTE.

Qui donc, M. d'Armancourt?

GERMON.

Qui, qui? Le tuteur de ma femme.

FANCHETTE.

Ah! ce gros Monsieur qui rit de si bon cœur, et qui me donne toujours de petits soufflets quand je lui demande quelque chose?

GERMON.

C'est cela. Tu le feras passer dans ma bibliothéque; la vieille Baronne et le grand Président au billard, et le Chevalier de Forlignac à l'office.

FANCHETTE *avec humeur.*

Tiens, tout ce monde-là en sera donc aussi? ça n'amusera pas trop Madame.

GERMON.

Bah! bah! De quoi te mêles-tu! Vas-tu me dire, comme elle, que je ne suis qu'un bourgeois? Quand on a le bonheur d'être riche, ne faut-il pas se former? Ma femme, qui a un esprit du Diable, à ce que l'on dit, n'aime pas ce genre de société, moi j'en raffole.

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Les gens de qualité, ma chère,
Sont nos maitres en fait de goût.
Art de parler, talent de plaire,
A leur école on apprend tout.
Va, quoi qu'on dise ou quoi qu'on glose,
Quand de tels amis on fait choix,
Près d'eux la tête d'un bourgeois
Finit par gagner quelque chose.

FANCHETTE.

Oh! oui, plus ou moins.

GERMON.

Ainsi, ma fille, pendant mon absence, tu disposeras tout dans le jardin comme je te l'ai commandé.

FANCHETTE.

Oui, Monsieur.

GERMON.

Mais pour Dieu, ne t'amuse pas à jaser, comme tu le fais toujours, avec le fils du jardinier.

FANCHETTE.

Chut.

GERMON.

Ni avec le précepteur de mon fils.

FANCHETTE.

Chut.

GERMON.

C'est que tu es d'une coquetterie...

FANCHETTE.

Mais, paix donc.

GERMON.

Pourquoi cela?

FANCHETTE.

Vous m'avez dit, tout-à-l'heure, qu'il n'y a point de plaisir sans mystère.

GERMON.

C'est vrai, c'est vrai; et, pour ne pas rencontrer ma femme, je sors à pas de loup...

SCÈNE II.

FANCHETTE, M.me GERMON, GERMON.

M.me GERMON *se trouvant devant lui.*

Ah! vous voilà, mon ami?

GERMON *embarrassée.*

Ah! oui, c'est moi... J'allais, je venais.

FANCHETTE.

Oui, Madame, Monsieur est allé à la chasse:

GERMON.

Imbécille! — Allez là bas, dans le jardin, vous mêler de votre ouvrage.

SCÈNE III.

M.me GERMON, GERMON.

M.me GERMON.

Vous venez de la chasse, dit-elle?

GERMON.

Bah! elle ne sait ce qu'elle dit : je vais faire un tour au grand bois.

M.me GERMON.

Et vous serez revenu sans doute pour déjeûner?

GERMON.

Mais, je ne crois pas. Il est possible que je pousse jusqu'au parc du vieux Comte qui m'a fait l'honneur de crever avant hier trois de mes chiens.

M.me GERMON.

C'est juste; vous ne manquez jamais de prétexte pour vous mêler dans un monde qui, en vérité, ne vous convient pas.

GERMON.

Allons, je le disais tout-à-l'heure : voilà tes plaintes éternelles.

M.me GERMON.

Mais, mon ami, c'est que j'ai raison. Je ne suis pas plus sévère qu'une autre. J'honore et j'estime les véritables grands comme je le dois ; mais sied-il à un homme prudent et sage de courir sans cesse, comme vous le faites, après des gens si fort au dessus de vous? de les suivre dans leurs jeux, dans leurs fêtes, et de les attirer jusques dans votre maison?

GERMON.

Diantre, je ne me crois pas déplacé parmi eux.

M.me GERMON.

Ah! mon ami, quelle erreur!

Air : *Vaudeville de la robe et les bottes.*

Qu'un roi, qu'un prince qu'on révère,
Un moment oubliant son rang,
Se mêle à la foule vulgaire,
Il y paraît encor plus grand.
Mais que dans la foule brillante
De ces grands dont il suit les pas,
Un mince bourgeois se présente,
Il y paraît encor plus bas.

GERMON.

Ta-ra-ta-ta. Tout cela donne du relief au bourgeois ; et toi-même, qui parles, n'es-tu pas remplie d'estime, d'égards, de vénération pour le Comte d'Armancourt, ton tuteur?

M.me. GERMON.

Oui, sans doute, je le suis. Ses excellentes qualités, et la reconnaissance que je lui dois, ont cimenté mon éternelle amitié pour lui. Chargé, en Amérique, des derniers vœux et de la fortune de mon père, c'est lui qui m'a unie à vous ; mais c'est lui aussi qui, riant des travers de quelques-uns de ses pareils, a été le premier à fronder le goût trop

vif qui vous entraîne dans leur société. Ah! mon ami, plût au Ciel que vos Forlignac, vos vieilles Baronnes et vos grands Présidents ressemblassent à l'homme gai, franc, généreux que le Ciel nous a donné pour ami.

GERMON.

Oui, ça se peut; mais, j'espère, Madame, que vous rendrez la même justice à son neveu, le marquis de Florbel?

M.me GERMON.

Au marquis de Florbel? Dieu m'en préserve.

GERMON.

Comment, le jeune homme le plus brillant, le plus distingué du siécle.

M.me GERMON.

Oui, par sa fatuité, sa hauteur, son orgueil.

GERMON.

Oh! par exemple, ma chère amie, c'est aller trop loin.

Air: *Tenez, moi je suis un bonhomme.*

Lui, de l'orgueil! quel tort extrême!
Pressé d'argent le mois dernier,
Ici, ne vint-il pas lui-même,
Sans faste, à moi se confier?
Chez mon notaire pour conclure
Tu vis avec quelle amitié
Il me mena dans sa voiture.

M.me GERMON.

Je vous vis revenir à pied.

GERMON.

Dam, il faut être juste, ce jeune homme n'avoit plus besoin de moi.

M.me GERMON.

Tenez, mon ami, ne me forcez pas de vous dire tout ce que je pense de lui. Demandez plutôt à son oncle, quelle opinion il a lui-même de cet étourdi

qui, par ses jactances et ses folies, a compromis plus de vingt femmes?

GERMON.

Bah! bah! l'oncle est devenu presque aussi bourgeois que moi; mais brisons là dessus.

M.me GERMON.

Oui, mon ami, ne nous fâchons pas aujourd'hui; c'est un jour où le cœur...

GERMON *à part.*

Ouais, se douterait-elle de quelque chose? Faisons l'indifférent. (*haut*) Oui, la journée est magnifique, et je vais...

M.me GERMON.

Décidément, vous allez à la chasse?

GERMON.

Sans doute.

M.me GERMON.

Je vous aurais cru aujourd'hui d'autres projets.

GERMON.

Qui, moi, des projets? pas du tout (*il chante*) Ta, la, la, la, etc.; je t'aime, je t'adore, je suis ton mari, je ne fais rien, je ne pense à rien, et je te souhaite le bonjour.

(*Il l'embrasse et sort*).

SCÈNE IV.

M.me GERMON.

Excellent homme! Il n'a qu'un ridicule. C'est très-louable pour un mari. Dieu veuille cependant qu'il n'en soit pas la dupe, et que son Marquis de Florbel, dont il ne soupçonne pas comme moi toutes les intentions, ne lui emprunte jamais que son argent. Mais, ces petits Messieurs ne s'en tiennent pas là.

Air : *Voilà comme dansait maîtresse.*

D'abord, c'est le mari qui prête
A ces emprunteurs si communs.
Et puis, chez Madame, en cachette,
Ils vont essayer leurs emprunts.
Je sais bien que ces bonnes ames
Rendent l'argent sans hésiter;
Mais qui rendra ce que ces Dames
Ont la bonté de leur prêter.

SCÈNE V.

M.me GERMON, FANCHETTE.

FANCHETTE *accourant.*

Madame, Madame?

M.me GERMON.

Qu'est-ce?

FANCHETTE.

Mon Dieu, Madame, j'en suis encore toute je ne sais comment.

M.me GERMON.

De quoi?

FANCHETTE.

J'étais là, tout contre la petite porte du jardin, comme pour attendre si on cognerait : on a cogné, Madame, et jugez comme j'ai été attrapée, ce n'était pas le fils du jardinier.

M.me GERMON.

Qui donc?

FANCHETTE.

C'est ce petit Monsieur si gentil, qui a toujours son fouet et son chapeau à la main.

M.me GERMON.

Qui? M. de Florbel?

FANCHETTE.

C'est ça, Madame.

M.me GERMON.

Et que vous a-t-il dit?

FANCHETTE.

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Vers moi v'la qu'il s'empresse,
Et m' dit, en me lorgnant,
Chez ta belle maîtresse
Est-il jour, mon enfant?
Moi, des mieux avisées,
J' l'i dis : vantez-vous-en.
Madame a six croisées
En son appartement.

M.me GERMON.

Comment, vous lui avez dit que j'étais chez moi?

FANCHETTE.

Oh! mon Dieu non, Madame; je lui ai dit seulement que vous étiez dans le jardin.

M.me GERMON.

Maladroite!

FANCHETTE.

Eh! bien, Madame, si vous voulez, je vais lui dire que vous n'êtes nulle part.

M.me GERMON.

Eh! non. Ce n'est sans doute qu'une visite de politesse. Si je le refuse, mon mari est homme à s'en formaliser. — Où avez-vous laissé ce Monsieur?

FANCHETTE.

Ah! Madame, il est à examiner vos Tuyas, vos Quias, là, tous ces beaux arbres que vous avez fait mettre dans des pots.

M.me GERMON.

Eh! bien, faites-le venir; mais, mon enfant, tâche, pour m'en débarrasser le plus tôt possible, de trouver un prétexte honnête.

FANCHETTE.

Oh! en fait d'honnêteté, vous pouvez vous fier à moi. — Mais, Madame?

M.me GERMON.

Va donc.

FANCHETTE.

Mille pardons de mon ignorance. Vous savez comme je suis simple et timide, faut il que je rende à ce Monsieur cette petite pièce d'or qu'il a glissée dans ma main?

M.me GERMON.

Vous avez reçu de l'argent?

FANCHETTE.

Hélas, Madame, j'étais si troublée...

Air : *Vaudeville de l'Avare.*

Un petit Marquis sans malice
Vient me présenter un louis.
Il réclame un petit service.
Que craindre d'un petit Marquis?
Contre un grand Seigneur, dans mon trouble,
J'eusse agi bien différemment.

M.me GERMON.

Qu'aurais-tu donc fait, mon enfant?

FANCHETTE.

Je l'aurais fait payer le double.

M.me GERMON.

Oh! dans ce cas, je défends...

FANCHETTE.

Monsieur, Monsieur, voilà Madame qui vous attend.

M.me GERMON.

Etes-vous folle?

SCÈNE VI.

FANCHETTE, le Marquis DE FLORBEL, M.me GERMON.

LE MARQUIS.

Eh! quoi, belle Dame, vous avez la bonté de m'attendre?

M.me GERMON.

M. le Marquis, j'ai l'honneur de vous saluer.

LE MARQUIS.

En vérité, je suis enchanté de votre petit jardin! Je n'y ai pas trouvé une rose, pas un œillet, pas une tulipe, c'est charmant : des principes; le goût moderne; des arbres qui viennent de je ne sais où, des plantes qui ressemblent à je ne sais quoi. C'est un jardin tout-à-fait de qualité.

Air : *Vaudeville du Jaloux malade.*

Plus de ces corbeilles vulgaires,
Ni de ces parfums d'autrefois;
Ni de ces roses roturières,
Le fardeau des jardins bourgeois.
Chez vous la nouvelle culture
A bien saisi, sur mon honneur,
Tous les secrets de la nature :
On n'y connaît pas une fleur.

M.me GERMON.

Il faut bien faire quelques sacrifices à la mode. Mais, je vous en supplie, trêve de complimens.

LE MARQUIS.

Allons, allons, je n'en fais plus. — Savez-vous, Madame, que vous êtes d'une fraîcheur désespérante, d'un éclat tout-à-fait meurtrier.

M.me GERMON.

Encore!

LE MARQUIS.

Non vraiment. C'est que vous désolez toutes nos jolies femmes Et tenez, la Comtesse de Lurcay qui, dans toutes ses peines, à la bonté d'accueillir mes consolations avec une docilité toute particulière. Eh! bien, elle ne veut pas entendre raison là-dessus.

M.me GERMON *à part.*

Le fat!

FANCHETTE *bas.*

Madame, est-il temps de vous interrompre?

M.me GERMON *bas.*

Oh! mon Dieu, oui.

FANCHETTE *idem.*

J'ai trouvé le prétexte honnête.

M.me GERMON *à Fanchette.*

Eh! bien, qu'est-ce? qu'avez vous à me dire?

FANCHETTE.

Madame, c'est, je crois, votre maître de chant qui vient d'entrer par la petite grille.

M.me GERMON.

Ah! Marquis, mille pardons!

LE MARQUIS.

Pourquoi donc? J'aurai le plaisir de vous conduire dans votre appartement, et d'assister à votre leçon.

M.me GERMON.

Ah! dispensez-vous en; vous n'entendriez rien de bien aimable C'est une romance de je ne sais quel héros d'opéra qu'on me fait psalmodier depuis quelques jours.

LE MARQUIS.

Un héros d'opéra! Il est certain que ces Messieurs sont très-prodigués aujourd'hui.

Air : *Vers le temple de l'Hymen.*

Nos auteurs ne revent plus
Que héros ou leurs maîtresses,
Ou bien d'illustres princesses,
Ou bien d'illustres vertus.
De verdure et de fleurettes
Ils pomponnent leurs bluettes;
Mais, malgré leurs chansonettes,
Mainte pièce nous apprend :
Que pour conserver son lustre,
Plus d'un personnage illustre,
A bien fait de l'être avant.

N'importe, j'adore le chant triste, allons entendre votre opéra comique.

M.me GERMON.

Ah! mon Dieu, j'oublie que j'ai un rhume affreux depuis ce matin. (*à Fanchette*) Je ne prendrai pas de leçon.

FANCHETTE.

Et moi, Madame, j'oubliais de vous dire que le maître d'école de Passy vient encore d'envoyer demander...

M.me GERMON.

Quoi donc?

FANCHETTE.

Si Madame veut assister, comme elle l'a promis, à la distribution de ses prix de sagesse? — (*bas*) Est-il bon, celui-là?

LE MARQUIS.

Ah! ah! ah! ah! Des prix de sagesse à Passy!

FANCHETTE.

Tiens! il n'a tenu qu'à moi d'en avoir trois, si j'avais voulu...

LE MARQUIS.

Comment, une jolie femme aurait la générosité de s'occuper de pareils détails!

M.me GERMON.

Mais, pourquoi non?

LE MARQUIS.

En effet, c'est charmant, et je vous accompagne.

M.me GERMON.

Réflexion faite, je n'irai pas aujourd'hui.

FANCHETTE.

En ce cas, Madame, votre déjeûner vous attend.

LE MARQUIS.

Parbleu, j'en suis enchanté; je meurs de faim, j'espère que vous ne me refuserez pas l'honneur...

M.me GERMON.

Monsieur! — Fanchette, faites apporter ici mon chocolat.

LE MARQUIS.

Quoi, en plein air!

M.me GERMON.

Le printemps, la fraîcheur du matin, le chant du rossignol... Nous serons beaucoup mieux.

LE MARQUIS *à part.*

Allons, allons, tant de précautions prouvent que je ne lui suis pas indifférent. (*haut*) Il est certain, Madame, que la campagne a été merveilleusement inventée pour les cœurs sensibles.

M.me GERMON.

Et les déjeûners paisibles.

LE MARQUIS.

Quant à moi, je n'ai jamais su résister à la séduction des champs; pas même à cette innocence que l'amour lui-même est forcé d'y ressentir.

M.me GERMON.

Vous, Marquis!

LE MARQUIS.

Pourquoi non?

Air *nouveau de Doche.*

L'Amour aux champs règne sans imposture,
C'est le berceau que donna la nature
Au plus aimable des enfans.
Pour épurer les feux dont il pénètre,
Le Ciel exprès fit naître
L'Amour aux champs.

M.me GERMON.

Fort bien, mais.

Même air.

L'Amour aux champs placé par la nature
De nos cités a connu l'imposture :
Voyez-le en vos cercles brillants.
Que par un fat la beauté soit séduite,
Il renvoye aussi vite
L'Amour aux champs.

FANCHETTE.

Madame est servie.

M.me GERMON *au domestique qui a apporté le chocolat.*

Lapierre, demeurez.

(*Madame Germon et le Marquis se mettent à table*).

LE MARQUIS.

En vérité, je ne me croyais pas destiné aujourd'hui à tant de bonheur.

M.me GERMON.

Marquis, vous êtes modeste.

LE MARQUIS.

Moi, pas du tout. C'est que ce charmant déjeûner me rappelle un tête-à-tête délicieux que j'eus hier avec la plus aimable petite personne.

M.me GERMON *se levant.*

Oh! Ciel, je crois entendre ma tante. Fanchette, voyez donc si ce n'est pas ma tante qui arrive.

FANCHETTE *regardant par la grille.*

Ah! mon Dieu oui, c'est elle-même : je l'entends déjà qui gronde, et je vois sa robe à grand ramage. (*à part*) Oh! je n'ai pas deviné celui-là!

M.me GERMON.

Ah! Marquis, je suis vraiment désespérée de ce contre-temps.

LE MARQUIS.

Mais, ne puis-je avoir l'honneur de saluer Madame votre tante?

M.me GERMON.

Impossible. C'est une femme d'une sévérité. — Les chevaux de M. le Marquis?

LE MARQUIS.

Mais, Madame, il me semble...

M.me GERMON.

C'est que vous ne vous faites pas une idée de ses bizarreries. — En vérité, je suis désolée que vous ayez choisi un si mauvais moment. J'espère que je serai plus heureuse une autre fois.

LE MARQUIS.

Vous daignez donc permettre?..

M.me GERMON.

Voici vos gens.

LE MARQUIS.

Coquins, qui vous a priés?..

M.me GERMON *le poussant dehors.*

Adieu, adieu, mon cher Marquis; pardons, mille pardons si je vous laisse aller.

SCÈNE VII.

M.me GERMON, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Ah! ah! ah! ah! Comme vous les menez!

M.me GERMON.

Qui? de pareils hommes! beau mérite!

Air : *En amour c'est au village.*

Il faut un peu de malice
Contre un homme délicat;
Mais l'esprit le plus novice
Aisément surprend un fat.
Sans grands frais on fait la guerre
A ces héros de salons.
Un enfant suffit, ma chère,
Pour chasser des papillons.

Mais, mon époux ne doit pas tarder à revenir; je sais qu'on doit s'occuper ici pour ma fête de certains détails que l'on veut que j'ignore, ainsi je rentre pour ne gêner personne.

FANCHETTE.

Ah! Madame, c'est bien honnête de votre part.

SCÈNE VIII.

FANCHETTE.

Mais en effet, j'entends une voiture entrer dans la cour. (*elle regarde en dehors*) Voici nos musiciens, nos marchands, tout notre monde : et l'artificier qui se rend au jardin avec tous ses ouvriers — Tiens! et Monsieur qui revient aussi avec le Marquis! ah! ah!

SCÈNE IX.

GERMON, FANCHETTE, LE MARQUIS.

GERMON.

Non, parbleu, vous ne me quitterez pas; vous serez des nôtres, mon cher Marquis.

LE MARQUIS.

En vérité, Monsieur, je ne demanderais pas mieux, mais.

GERMON.

Comment, mais? Le jour de la fête de ma femme vous refuseriez de joindre vos hommages aux nôtres? Vous, le plus galant de nos chevaliers! non, Monsieur, je ne le souffrirai pas. — Je n'avais pas osé prendre la liberté de vous inviter moi-même. Votre oncle s'était seulement chargé..

LE MARQUIS.

Qui? mon oncle! Ne m'en parlez pas. Je l'aime, je l'adore, mais je ne le vois plus. C'est un homme perdu dans la roture : il dîne à deux heures, ne fait point de dettes, et me garde tout son bien. C'est détestable.

GERMON.

Allez, Fanchette, avertissez Madame que je suis arrivé.

FANCHETTE.

J'y vais, Monsieur.

SCÈNE X.

GERMON, LE MARQUIS.

GERMON.

Contez-moi donc par quel heureux hasard on vous rencontre si matin dans notre voisinage.

LE MARQUIS.

Je m'étais engagé à chasser aujourd'hui avec le petit Duc; il est dans ces cantons.

GERMON.

Ah! fripon, ce n'est pas le petit Duc qui vous a éveillé de si bonne heure.

LE MARQUIS.

Vous croyez?

GERMON.

Libertin! à la veille de contracter un mariage des plus brillants, ne laisserez-vous pas en repos ces pauvres maris?

LE MARQUIS.

Que voulez-vous, mon cher? Tout près de la pénitence, il semble que le péché soit plus doux. D'ailleurs, c'est sans malice de ma part. Vous me connaissez, je suis le meilleur des êtres.

GERMON.

C'est vrai.

LE MARQUIS.

Mais, par malheur, les jolies femmes sont là. On a des talens à produire, des grâces à placer, et il faut bien remplir sa destinée.

Air : *Vaudeville de la Partie carrée.*

Un homme aimable est lancé dans le monde
Comme un enfant dans un brillant jardin.
Chaque fleur lui plaît à la ronde,
Partout il veut porter la main.
Malgré les dards, les épines cruelles,
Tout cède à ses désirs vainqueurs.
Est-ce ma faute à Paris si les belles
Ont la vertu des fleurs.

GERMON.

Ma foi, Messieurs les hommes du jour, vous êtes heureux. Quand je me mêlais de coquetterie, je trouvais plus de résistance.

LE MARQUIS.

De quel règne parlez-vous là?

GERMON.

Et l'on me mettait fort joliment à la porte, quand on ne se souciait pas de moi.

LE MARQUIS.

Eh! bien, qu'est-ce que cela prouve?

GERMON.

Mais, je crois que cela veut dire : allez-vous en.

LE MARQUIS.

Bah! vous ne connaissez pas, mon ami, la valeur des termes. Nous avons éclairci tout cela.

GERMON.

Bon!

LE MARQUIS.

Air : *En deux moitiés, dit-on, l'Amour.*

Dans le langage des amours
Le dépit a mis en usage
Certaines phrases, certains tours,
Qui sont bien loin d'être un outrage.
Monstre, veut dire : homme charmant,
Cruelle : femme toute bonne ;
Et fuis ingrat, fuis traître amant ;
Veut dire : reste, on te pardonne.

GERMON.

A la bonne heure. — Mais, confiez-moi donc quel est le nouvel objet qui vous met aujourd'hui en campagne?

LE MARQUIS.

Oh! cela ne vous regarde pas.

GERMON.

Parbleu, je le crois bien. Quoique vous soyez bien gentils, Messieurs, j'ai le bonheur d'être assuré que les principes de Madame Germon sont fort au dessus de toutes vos gentillesses.

LE MARQUIS.

J'en suis persuadé comme vous.

GERMON.

Ainsi, c'est la Présidente?

LE MARQUIS.

Savez-vous bien, M. Germon, que vous êtes un vrai tyran?

GERMON.

Hein? C'est elle?

LE MARQUIS.

Pas du tout. C'est une petite bourgeoise que vous ne connaissez pas. Caractère piquant, exalté, impérieuse. Ne s'est-elle pas avisée d'exiger que je vinsse aujourd'hui, à huit heures du matin prendre avec elle, tête-à-tête, une Tasse de Chocolat!

GERMON.

Pauvre petit! du chocolat! Et vous n'avez eu garde d'y manquer?

LE MARQUIS.

Le moyen! Un homme de qualité se doit tant de choses!

GERMON.

Oui dà! Et sans doute l'homme de qualité qui se doit tant de choses, n'a pas oublié en ce moment...

LE MARQUIS.

Monsieur, en fait d'égards, jamais je ne m'arrête, et vous devez juger...

GERMON.

Oui, fripon, je vous devine.

Air : *Ne sont pas toujours des pensées.*

Je vois le nectar le plus doux
Versé par une main charmante;
Je vois écarter les jaloux,
J'entends la saillie agaçante.
Par le regard, le demi-mot;
Je vois la raison entraînée,
Et si Monsieur n'est pas un sot...

LE MARQUIS.

J'ai beaucoup d'esprit cette année.

GERMON.

Monsieur, je vous en fais mon compliment.

SCENE XI.

FANCHETTE, Mme. GERMON, GERMON, LE MARQUIS.

FANCHETTE.

Voici Madame.

GERMON.

Ah! ma chère amie, que je t'embrasse. — Permets-moi de te présenter M. le Marquis de Florbel.

M.me GERMON.

J'ai déja eu le plaisir de voir Monsieur ce matin. Nous avons pris ensemble une Tasse de Chocolat.

GERMON *à part.*

Hein! de Chocolat!

LE MARQUIS.

C'est vrai : j'en prends partout, c'est ma folie.

M.me GERMON.

Et ce n'est pas la seule.

GERMON *à part.*

Se pourroit-il?

LE MARQUIS.

J'avais oublié, mon cher, de vous parler du déjeûner que j'ai fait ici.

M.me GERMON.

Oh! Marquis, cela n'est pas bien. Je croyais que le déjeûner que j'ai eu le plaisir de vous offrir, était de nature à n'être jamais oublié.

GERMON.

Duo du Prisonnier.

O Ciel! ô Ciel! quel aveu! quel tourment!
M.me GERMON.
Qu'avez-vous donc?
GERMON.
Moi? rien, Madame.
LE MARQUIS.
Qui donc, Germon? il est charmant,
Et j'en raffole sur mon ame.
GERMON *à part.*
Ciel, quel soupçon et quel tourment!
Mais comment croire que ma femme
Me sacrifie à cet amant?
M.me GERMON *à part.*
Qu'est-ce donc qui trouble son ame?
Mon mari souffre assurément.

LE MARQUIS *à part.*

Contre l'amour la chère Dame
Lutte, je crois, bien vainement.
(haut). Pour tout le jour Germon m'enchaîne.

M.me GERMON.

C'est un bonheur très-grand pour lui.

LE MARQUIS *à part.*

Tout le bonheur n'est pas pour lui.

FANCHETTE *à part.*

Ah! pour Madame, quel ennui!

GERMON *à part.*

N'en doutons pas, je suis trahi.

LE MARQUIS.

Mais pour que rien ne me retienne,
Je cours rompre ailleurs mes liens,
Je pars, je vole et je reviens.

Ensemble.

GERMON *à part.*

Leurs yeux, leurs voix, tout décèle
Le nœud fatal qui les unit.
Oui, oui, ma femme est infidèle,
En vérité, j'en perds l'esprit.

LE MARQUIS *à part.*

Oui, je vaincrai la rebelle,
Ses yeux, sa voix, tout me le dit.
Une femme échappe-t-elle
A ma grâce, à mon esprit.

M.me GERMON *à part.*

Ah! voilà bien le vrai modèle
Du fat parfait, de son esprit;
On le chasse, on le rappelle,
Et de tout, le fat s'applaudit.

FANCHETTE *à part.*

Ma foi, qu'un autre ici démêle
Qui de tous a le plus d'esprit.
A mon rôle je suis fidèle,
Et je m'en tiens à mon profit.

LE MARQUIS.

Je cours d'un temps de galop chez le Duc : je m'excuse et je me rends à vos désirs. A quelle heure dînez-vous?

GERMON.

Oh! ne vous dérangez pas.

LE MARQUIS.

Comment donc? Je ne me pardonnerais pas de désobliger des amis tels que vous. (*il baise la main de Madame Germon*) Adieu, belle Dame, adieu.

SCÈNE XII.

M.me GERMON, GERMON, FANCHETTE.

GERMON *à part.*

Ah! c'est trop évident.

M.me GERMON.

Mais dites-moi donc, mon ami, ce que vous avez. Je vous trouve tout changé, depuis une minute, — N'est-ce pas, Fanchette?

FANCHETTE.

C'est vrai, Madame.

M.me GERMON *à Fanchette.*

Ah! je vois ce que c'est. Je gêne ses préparatifs de fête! Il craint que je ne sois instruite. (*à Germon*) Mon bon ami, sois tranquille.

Air : *Vaudeville de Haine aux Femmes.*

Je sais qu'a grands frais ton amour
Ce soir à me fêter s'apprête.
Je gronderais un autre jour;
Mais je respecte un jour de fête.
Ton vœu ne sera pas déçu;
Plus que jamais sensible et bonne,
Dès le matin j'ai résolu
De ne désobliger personne.

Suis-moi, Fanchette.

SCÈNE XIII.

GERMON.

Ah! Qu'est-ce que j'entends? — Suis-je trompé, ou ne le suis-je pas? Ma femme me parle avec une

tranquillité, un air d'innocence.... Oui, mais ce Diable d'aveu qui lui est échappé si naïvement! Comment concilier? — Oh! voyons, si cela peut être ou non.

Air *nouveau de Doche.*

Paisible, modeste et bien née,
Ma femme en tous lieux est prônée,
Pour ses vertus, pour ses appas :
Cela n'est pas : cela n'est pas.
Oui, mais la mode est un grand maître;
Elle a des charmes si puissants!
Mon épouse n'a que vingt ans :
Cela doit être : cela doit être.

Cependant, époux débonnaire,
Autant que je peux pour lui plaire,
J'épuise les soins délicats :
Cela n'est pas : cela n'est pas.
Oui, mais pour plaire un petit maître
Réunit bien plus de talents;
Rien n'interrompt ses soins brillants :
Cela doit etre : cela doit être.

Mais, que répondre? que faire? Un éclat, qui va me rendre encore plus bête devant tous ces amis que j'ai invités? Et justement, M. D'Armancourt; voilà le plus à craindre.

SCÈNE XIV.

GERMON, D'ARMANCOURT.

D'ARMANCOURT.

Eh! bon jour, notre ami. Comment vont les plaisirs, la gaieté, la santé, ta femme et ton vin?

GERMON.

Je ne suis pas mécontent de mon vin.

D'ARMANCOURT.

Ma foi, ni moi. Mais je ne sais, je te trouve un air triste. Quelque duc, quelque comte, quelque baron, t'aurait-il manqué de parole?

GERMON.

Eh ! non : c'est que votre raillerie, votre gaieté...

D'ARMANCOURT.

Je ne m'en défends pas.

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Toujours content, toujours fidèle,
A la gaîté, comme à mon roi ;
Des vieux Francs, je suis le modèle,
Rire de tout, voilà ma loi.
Mais, de ma joyeuse foiblesse,
Mes amis n'ont pas à souffrir ;
Si mon esprit par fois les blesse,
Mon cœur est là pour les guérir.

Eh ! bien, où en sommes-nous de cette fête ? Si j'en juge par tout ce que j'ai déja vu, ceci sera brillant !

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Tudieu, comme on arrange
Tes jardins, tes bosquets ;
J'aime fort ce mélange
De fleurs et de quinquets.
Il faut en convenir,
Tes formes sont nouvelles ;
Tu fais les choses à ravir.

GERMON.

Oui, mais d'autres sans m'avertir,
En font de bien plus belles.

D'ARMANCOURT.

Ta femme, n'est-ce pas ? ça doit être. Tu lui fais un cadeau, elle t'en fait un autre. Que t'a-t-elle donné, aujourd'hui ? Mets-moi dans la confidence.

GERMON.

Ce qu'elle m'a donné ? (*à part*) Que j'ai de peine à me contraindre !

D'ARMANCOURT.

Mais, pour Dieu, quitte donc cet air sombre Un jour comme aujourd'hui, cela n'est pas pardonnable. Oh ! je vois ce que c'est. Tu m'en veux de ne t'avoir pas amené mon neveu, le Marquis de Forbel ?

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, FANCHETTE. *Elle est vêtue en blanc avec un voile, et tient une couronne.*

FANCHETTE.

Monsieur, Monsieur, arrivez donc, toutes nos jeunes filles sont là. Il y a un quart-d'heure que je leur fais faire silence, elles n'y tiennent plus, ni moi.

GERMON.

Que signifie cet ajustement?

FANCHETTE.

Dame, Monsieur, vous le savez bien.

Air *de la Boulangère.*

Vous avez prescrit sagement
Qu'à la fête présente,
Chaque fille eut l'air innocent.
Moi, fille obéissante,
J'ai choisi cet ajustement,
Pour faire l'innocente,
Un moment,
Pour faire l'innocente.

Et en cette qualité, j'ai l'honneur de vous présenter la couronne que vous désirez placer vous-même sur la tête de votre épouse.

GERMON.

(*Il prend la couronne et la brise*). Va-t-en au Diable avec ta couronne.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Musique nouvelle de Doche.

C'est décidé, plus de mystère,
Partez, partez, je n'y tiens plus.
Je cède à ma juste colère,
Tous ces apprêts sont superflus.
Partez, partez.

CHŒUR.

Quelle colère!
Qu'avons-nous dit, qu'avons-nous fait?

GERMON.

Partez, j'ai changé de projet.

M.me GERMON.

Retirez-vous, je vous en prie,
Surtout ne dites pas un mot.
La fête a commencé trop tôt.

GERMON.

Partez, partez.

M.me GERMON.

Retirez-vous, je vous en prie, etc.

SCÈNE XVIII.

M.me GERMON, D'ARMANCOURT, GERMON.

GERMON.

Enfin, nous voilà seuls. Je puis vous parler, Madame.

D'ARMANCOURT.

Il faut sans doute que je vous quitte aussi?

M.me GERMON.

Non, restez, je vous en prie. Je ne crains aucun genre d'explication devant un ami tel que vous. — Parlez, Monsieur; quel caprice vous égare?

GERMON.

Vous me le demandez? Vous, Madame, qui avez osé m'outrager aujourd'hui de la manière la plus hardie.

D'ARMANCOURT.

Ah! ah! des disputes, des querelles de ménage! Allons, allons, je vois qu'il faut que je me mêle de ceci.

GERMON.

Vous, Monsieur?

D'ARMANCOURT.

Pourquoi non?

Air : *Un bien triste et bourgeois.*

Marié dès mon printemps,
Mon épouse fortunée,
Aux douceurs de l'hyménée,
Me forma dans peu de temps.
Fille tant soit peu criarde,
D'une mère un peu bavarde,
De plus majeure et picarde;

Outre ce ma femme était :
Jalouse, dévote et sage.
Aux querelles, au tapage,
Jugez donc si j'y suis fait.

Mais, comme il ne faut pas que ces disputes soient trop directes, ma chère amie, éloigne-toi un peu. — Et toi, mon ami, conte-moi ton malheur le plus gaiement possible.

GERMON.

Gaiement?

D'ARMANCOURT.

Eh bien, tristement : comme tu voudras.

GERMON.

Apprenez ce que m'a confié le Marquis de Florbel.

D'ARMANCOURT.

Qui, mon neveu? (*à part*) Allons, allons, tout ceci n'est rien.

GERMON.

Une femme, qui lui a ce matin donné à déjeûner, a comblé tous ses vœux.

D'ARMANCOURT.

Diable! Et dit-on que la femme soit jolie?

GERMON.

C'est la mienne.

D'ARMANCOURT.

La tienne!

GERMON.

C'est l'aveu qui lui est échappé à elle-même en m'abordant.

D'ARMANCOURT.

Oui dà! Ta femme t'a avoué de plain-pied une gentillesse de cette espèce?

GERMON.

L'aveu a été d'autant plus frappant, qu'il était involontaire.

D'ARMANCOURT.

Oh! en ce cas, je vais lui demander ce qu'elle a voulu dire. Reste là. (*Il va vers Madame Germon*).

M.me GERMON.

Eh! bien, mon ami, de quoi est-il question?

D'ARMANCOURT.

Il est fou.

M.me GERMON.

Mais encore?

D'ARMANCOURT.

Tu as déjeûné ce matin avec le Marquis de Florbel.

M.me GERMON.

Ah! j'en étais sûre, qu'il y avoit du Marquis de Florbel dans cette affaire. — Et qu'a-t-il osé dire?

D'ARMANCOURT.

Eh! c'est assez difficile à expliquer : mais essayons...

Air *de Colalto.*

Lorsque Hébé verse le matin
Le nectar au Dieu du tonnerre,
On prétend que l'heureux Jupin
A ses pressants désirs la trouve peu contraire.
Le Marquis n'est pas orgueilleux,
Mais il se vante que naguère,
Rencontrant Hébé sur la terre,
Il s'est cru le maître des Dieux.

M.me GERMON.

Et mon mari m'estime assez pour croire...

GERMON *à D'Armancourt.*

Eh bien, Monsieur?

D'ARMANCOURT.

Attends donc...

GERMON.

Que dit Madame?

D'ARMANCOURT.

Hélas! mon ami, je croyais pouvoir rire de tout ceci... mais...

GERMON.

Mais...

D'ARMANCOURT.

Je vois que nul être n'est parfait ici bas.

GERMON.

Elle convient donc?

D'ARMANCOURT.

Oui, mon ami : elle convient que tu es le plus extravagant de tous les hommes.

GERMON.

Eh! morbleu, Monsieur, ce n'est pas par des plaisanteries qu'on répond à un mari outragé.

M.me GERMON.

Vous avez tort, Monsieur. Un reproche aussi déraisonnable que le vôtre, ne mérite pas d'autre réponse.

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Madame, Madame, voilà encore ce petit Monsieur : mais il ne m'a rien donné, faut-il le laisser entrer?

D'ARMANCOURT.

Un moment; je vais donner à mon neveu une leçon dont il se souviendra.

GERMON *le retenant.*

Eh! non, Monsieur, je vais lui en donner une qui sera bien plus sûre.

M.me GERMON.

Demeurez, Monsieur; la mienne sera la plus aimable.

Air *nouveau de Doche.*

Gardez, croyez-moi, vos leçons,
Toutes deux je les blâme;
On endort avec des sermons,
On tue avec sa lame.
Pour corriger sans endormir,
Et surtout sans faire mourir,
Laissez faire une femme.

(*A Fanchette*). Faites entrer.

GERMON.

Eh! quoi, Madame, vous oserez revoir cet audacieux?

M.me GERMON.

Oui, Monsieur. Car il n'y a que cet audacieux qui puisse me justifier comme je l'entends. — Ce n'est pas qu'il ne me fût possible, si je voulais, de vous dissuader d'une manière plus solennelle. Ma réputation, le témoignage de mes gens... Mais tout cela serait grave, et comme j'ai mis dans mes projets de rire toute la journée, vous voudrez bien vous prêter à ma fantaisie. — Faites-moi le plaisir de vous retirer tous les deux derrière cette charmille.

D'ARMANCOURT *à Germon.*

Allons, mon ami, allons rire aussi.

M.me GERMON.

Que vos yeux restent attachés sur les miens. Surtout, quoi que je dise, gardez de m'interrompre.

GERMON.

Mais, Madame...

M.me GERMON.

Passez, vous dis-je. M. de Florbel a fort bien joué son rôle de fat; vous avez joué à merveille celui de jaloux: je vais tâcher de jouer mon rôle de femme le mieux que je pourrai.

D'ARMANCOURT.

Ah! friponne! tu es bien sûre d'être applaudie. — (*à Germon*) Marche donc: il ne peut t'en arriver davantage. (*Germon et D'Armancourt se retirent derrière une petite charmille*).

M.me GERMON.

Ah! mon petit Marquis, c'est moi qui suis votre Hébé! — Eh bien, commençons par nous donner l'air d'une divinité offensée. — Le voici! à mon rôle.

SCÈNE XX.

Les Mêmes, le Marquis DE FLORBEL,

M.me GERMON. *Elle est assise dans un coin, et donne des signes du plus grand désespoir.*

Ah! ah! ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

Que vois-je? C'est vous, Madame?

M.me GERMON.

Ah! ah! ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc? Quelle est la cause d'un chagrin aussi vif?

M.me GERMON.

Ah! infortunée.

LE MARQUIS.

Allons, c'est sa tante à grand ramage qui nous aura vus ce matin. — Madame Germon?

M.me GERMON *se levant.*

Quoi, Monsieur, vous ici? — Ah! permettez que je me retire.

LE MARQUIS.

Un moment, je vous prie.

M.me GERMON.

Ah! Monsieur, par pitié, laissez-moi vous fuir.

LE MARQUIS.

Dans l'état où vous êtes! ce seroit une horreur. Vous connoissez mes sentimens; confiez-moi vos peines. Vous ne pouvez les déposer dans un cœur qui vous soit plus dévoué.

M.me GERMON.

C'est vrai, Monsieur, vous m'aimez. Oui, oui, vous m'aimez, je n'en saurais douter. Mais, pourquoi tous les hommes sont-ils des monstres?

LE MARQUIS.

Je vous proteste, Madame...

M.me GERMON.

Je ne parle pas de vous, Monsieur; je sais tout ce que vous valez : vous avez l'ame la plus noble, la plus délicate; mais je parle de ces maris cruels, jaloux, que nous connoissons toujours trop tard. — Victime depuis six ans de la plus effroyable jalousie, je n'ai pas goûté un seul moment de repos, et pour l'innocent déjeûner que j'ai eu le bonheur de vous offrir ce matin, je viens d'éprouver la scène la plus terrible qui puisse affliger une honnête femme.

LE MARQUIS.

Ah! mon Dieu!

M.me GERMON.

Mais, c'en est trop : je me suis contrainte assez longtemps. Je ne prends plus conseil que de mon désespoir.

LE MARQUIS.

Ma foi, Madame, si mon zèle, les soins les plus respectueux...

M.me GERMON.

J'accepte tout, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ah! Madame, quel bonheur!

M.me GERMON.

Oui; votre nom, votre famille, vos protections, auront bientôt rompu les liens qui m'attachent à un tyran.

LE MARQUIS.

Hein?

M.me GERMON.

Et nous renouerons ensemble une chaîne fleurie, sanctifiée par tout ce que l'Amour et l'Hymen ont de plus pur, de plus respecté.

LE MARQUIS.

Mais, que dites-vous donc?

M.me GERMON.

Que rien ne me coûtera pour m'unir à vous.

Air *de la nature.*

Je ne possède pas ces biens
Qu'offre la fortune inconstante,
Mais j'ai pour appui, pour soutiens,
Deux enfans, un oncle, une tante.
Vous jouirez de leurs transports,
C'est ma richesse la plus pure;
Je vous offre en eux mes trésors,
Et j'en rends grâce à la nature.

LE MARQUIS *à part.*

Diantre! quel cadeau? — (*haut*) En effet, Madame, c'est bien généreux, bien touchant de votre part; mais il ne faut pas perdre la tête : voyons, examinons...

M.me GERMON.

Eh! quoi? vous hésitez?

LE MARQUIS.

Oh! mon Dieu, non... mais...

M.me GERMON.

Après les preuves immenses d'amour que je vous ai données?

LE MARQUIS.

Des preuves, à moi?

(*Germon et D'Armancourt sortent un peu du bosquet, et semblent écouter avec plus d'attention*).

M.me GERMON.

A qui donc?

LE MARQUIS.

Ma foi, Madame, s'il faut être franc...

M.me GERMON.

Eh! bien, Monsieur?

LE MARQUIS.

Ces preuves ont été si imperceptibles...

M.me GERMON.

Je suis donc destinée à ne rencontrer aujourd'hui que des ingrats. — Lorsque vos yeux ont eu la bonté de me distinguer pour la première fois...

LE MARQUIS.

Vous n'avez pas daigné y faire trop d'attention.

M.me GERMON.

Mais vous avez cherché mille occasions de me parler.

LE MARQUIS.

Vous les avez toutes évitées.

M.me GERMON.

J'ai cependant reçu de vous vingt lettres.

LE MARQUIS.

Que vous m'avez renvoyées sans les lire.

D'ARMANCOURT *bas à Germon.*

Entends-tu?

M.me GERMON.

Et ce matin, Monsieur, ne vous ai-je pas accueilli d'une manière...

LE MARQUIS.

Oh! par exemple, félicitez-moi de la manière dont vous m'avez accueilli ce matin?

D'ARMANCOURT *de même.*

Attention!

M.me GERMON.

Comment, Monsieur, vous trouvez cet accueil?

LE MARQUIS.

Charmant, en vérité! J'arrive, plein d'amour et d'espoir, une servante me jette dans un jardin. J'insiste, on me reçoit en plein air. Je cherche dix prétextes pour vous conduire en votre appartement, vous les éludez avec une dextérité admirable. Je vous demande à déjeûner, vous appelez tous vos gens pour me voir prendre une Tasse de Chocolat. Quelle tasse, encore? A peine y ai-je goûté, sous prétexte de je ne sais quel tante, qui n'arrive pas, on me l'enlève; et on ne me laisse pas même le temps de prendre l'indispensable verre d'eau qui suit partout une Tasse de Chocolat.

D'ARMANCOURT *bas.*

Ah! ah!

M.me GERMON.

Mais, Monsieur...

LE MARQUIS.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Je rends d'ailleurs, comme je dois,
Justice à votre politesse;
Vous avez loué tout en moi,
Mon esprit, mon tact, ma finesse.
Puis, donnant à mes airs charmans,
Le plus tendre adieu pour escorte,
De complimens en complimens,
De saluts en remercîmens,
Vous m'avez mis à la porte

Si c'est là de l'amour, je conviens, Madame, que je n'avais jamais été aimé de cette force là.

GERMON *bas à sa femme, et sans être vu.*

Bien, très-bien, continue : je vais revenir.

D'ARMANCOURT *de même.*

Et moi, lui servir un plat de ma façon.

(*Il sort avec Germon*).

SCÈNE XXI.

M.me GERMON, LE MARQUIS.

M.me GERMON.

Ah! qu'une femme a besoin de toute la force du sentiment qui la domine pour supporter sans colère des doutes aussi injurieux. — Vous parlez de regards? Faut-il, quand je suis dans un salon, que mes yeux vous poursuivent de place en place, et aient l'air de demander : M. de Florbel est-il là. — De vos lettres? Pourquoi votre amour propre semble-t-il affecter de me les faire remettre devant des femmes

qui connoissent votre écriture? — Vous parlez enfin de ce matin? Votre livrée laissée à ma porte! une servante honorée de vos premières confidences, et un mari jaloux, attendu à chaque instant, m'ont-ils permis de vous recevoir autrement? Ah! Monsieur, ce n'est pas ainsi qu'on juge une femme sensible, forcée, par les circonstances, de renfermer le plus tendre des sentimens!

LE MARQUIS *à part.*

C'est l'accent de la vérité! Cette femme m'aime, et il serait cruel à moi... (*haut*) Je vous demande mille pardons, Madame; mais, d'honneur, j'aurais parié ma tête que vous ne m'aimiez pas du tout.

M.me GERMON.

Hélas!

Air : *O Ciel! quel éclat radieux.*

Si le trouble secret du cœur,
Si l'effroi qu'éprouve une femme,
Ne décèle pas son ardeur,
Qui pourra convaincre votre ame?
Faut-il pour que vous deviniez
Des sentimens tels que les nôtres,
Que nous nous jetions à vos pieds.

LE MARQUIS.

C'est à moi de tomber aux vôtres.

M.me GERMON.

Ah! Monsieur, nous sommes perdus! Voilà mon mari.

LE MARQUIS *se relevant.*

Ne craignez rien.

SCÈNE XXII.

Les Mêmes, FANCHETTE, GERMON, *ensuite* D'ARMANCOURT.

GERMON.

Pourquoi vous déranger, Monsieur? Je n'ai plus rien à dire à Madame. Maîtresse désormais de toutes

ses volontés, (*bas*) et de mon cœur. (*haut*) Elle n'a plus à craindre que je m'inquiette de ses actions. — (*bas*) Que j'étais bête! — (*haut*) Mais, pour vous, Monsieur, c'est autre chose.

LE MARQUIS.

Monsieur, je suis prêt à vous entendre.

GERMON.

Vous êtes le Marquis de Florbel?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

GERMON.

Vous avez déjeûné ce matin avec Madame?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

GERMON *appelant.*

Hola!

(*D'Armancourt parait couvert d'un manteau, et ayant l'air de tenir quelque chose de caché dessous. Un grand chapeau lui couvre la figure*).

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire?

GERMON.

Vous êtes un homme d'honneur?

LE MARQUIS.

Je m'en flatte.

GERMON.

Vous persistez à convenir que vous avez pris ici une Tasse de Chocolat?

LE MARQUIS.

De Chocolat?

GERMON.

Et vous connoissez les suites d'une pareille action?

LE MARQUIS.

Je connais tout.

GERMON.

Eh! bien, Monsieur, voilà le verre d'eau qui d'après votre aveu a manqué à votre déjeûner.

(*Il ouvre le manteau de D'Armancourt*).

D'ARMANCOURT.

Et c'est votre oncle, Monsieur, qui a l'honneur de vous le presenter.

LE MARQUIS *riant.*

Ah! ah! quelle plaisanterie!

M.me GERMON.

Buvez donc, Marquis.

LE MARQUIS.

Ah! traîtresse! J'aime mieux avouer ma faute. — Mais convenez aussi, M. Germon, que sans votre curiosité...

GERMON.

C'est vrai. Mes questions indiscrètes ont provoqué vos folles confidences.

D'ARMANCOURT.

Et vous avez eu grand tort.

Air : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

La prudence est un grand devoir
Dans un état tel que le nôtre ;
Un époux ne doit pas savoir,
Comment on en abuse un autre.
D'un mari tel mari qui rit,
N'est pas assez sûr de sa gloire ;
La fable qui le divertit,
N'est que trop souvent son histoire.

M.me GERMON.

Allons, mes amis, que tout soit oublié, et revenons à notre fête.

FANCHETTE.

Eh, voilà mon innocence sauvée.

VAUDEVILLE.

GERMON.

Air *nouveau de Doche.*

Trop parler est une sottise :
Mon cher Marquis dans cette crise,
Nous nous perdions et vous et moi.
Pourquoi ?
Pauvre époux qui cesse de plaire,
Toi surtout, galant qu'on préfère,
Tais-toi.

LE MARQUIS.

Prude Cloé, partout tu vantes,
Ta vertu, tes mœurs innocentes,
Et jusques à ta bonne foi.
Pourquoi ?
Tout Paris chante le contraire ;
Cloé, veux-tu le faire taire ?
Tais-toi.

D'ARMANCOURT.

Avare ! quelle est ta simplesse,
Sans or tu crois plaire à Lucrèce,
Tu lui promets ton cœur, ta foi.
Pourquoi ?
Au son de l'or tout cède en France,
Si tu n'a pas cette éloquence,
Tais-toi.

FANCHETTE.

Jeune traitant qui nous ruines,
Le moindre mot sur tes rapines,
Te trouble et te glace d'effroi.
Pourquoi ?
De tes doyens prends l'assurance,
Comme eux dis à ta conscience,
Tais-toi.

M.me Gramon *au Public.*

En ce moment, bien loin de rire,
Notre auteur gémit et soupire,
Et vous savez tous, comme moi,
Pourquoi?
Délivrez-nous de son martyre,
D'un coup de main daignez lui dire
Tais-toi.

FIN.

LES AMAZONES

ET LES SCYTHES;

OU

SAUTER LE FOSSÉ,

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES

Pierre Yves,

R MM. BARRÉ, RADET ET DESFONTAINES.

PRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 19 DÉCEMBRE 1811.

PRIX : 1 FR. 25 C.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue de l'Echelle, nº. 10, au coin de celle St.-Honoré.

M. DCCC. XII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HIPPOGRAMBO, roi des Scythes, ...	M. *Chapelle.*
HIDRASCO, général des Scythes, ...	M. *Hippolite.*
FEROSCO, vieux Scythe, ...	M. *Edouard.*
NADIR, jeune Scythe, ...	M. *Isambert.*
ORPHAS, *idem.*	M. *Henry.*
AUTRE JEUNE SCYTHE, ...	M. *Carle.*
RADOTISCA, reine des Amazones, . . .	M. *Joli.*
MYTHILENE, générale des Amazones, .	Me. *Hervey.*
HIRZA, jeune Amazone, aide-de-camp de la générale, ...	Mlle. *Retzi.*
ZÉLISCA, *idem.*	Mlle. *Rivière.*
MARCA, vieille Amazone, ...	Me. *Bodin.*
LÉGÉRIA, petite Amazone, ...	Mlle. *Jenni.*
ZERBINE, ...	Me. *Deville.*
ZÉLINDE, ...	Me. *St.-Aulère.*
SCYTHES.	
AMAZONES.	

La Scène est dans une île de la Scythie.

LES AMAZONES

ET LES SCYTHES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Forêt étrangère et sauvage, où se trouve un poste avancé du camp des Amazones; des armes sont suspendues à des branches d'arbres.

SCENE PREMIERE.

ZERBINE, ZÉLINDE, *faisant sentinelles.*

ZERBINE, *allant et venant.*

AIR: *Le même cas advint jadis.* (Du Prix.)

DANS ce bois sombre, en faction,
Doublons de soin, d'attention.

ZÉLINDE, *marchant en sens contraire.*

Observons, examinons bien;
L'œil au guet, ne négligeons rien.

ZERBINE.

Sur tous les points, fidelles au devoir,
Sachons ici tout voir et tout prévoir.

ZÉLINDE.

Tout voir et tout prévoir. (*bis ensemble.*)

ZERBINE.

Oui, tout voir.

ZÉLINDE.

Tout prévoir.

ZERBINE.

On vient.

ZÉLINDE.

Qui vive !

UNE AMAZONE *paraissant.*

La générale !

SCENE II.

LES MÊMES, MYTHILÈNE ET SA SUITE.

MYTHILÈNE.

Tous les postes sont bien tenus, et je suis satisfaite de ma ronde. Vous, Zélinde, et vous, Zerbine, vous n'avez rien aperçu ? aucun Scythe ne s'est montré ?

ZÉLINDE.

Non, générale.

MYTHILÈNE.

C'est bien.... Notre souveraine, son conseil et moi, nous avons résolu de rétablir dans cette île l'empire des Amazones.

ZERBINE.

Chacune de nous brûle de vous seconder.

MYTHILÈNE.

Vaincues sur les bords du Thermodon, prisonnières et embarquées sur cinq vaisseaux, nous avons heureusement profité de la négligence de nos vainqueurs, que nous avons précipité dans la mer ; maîtresses de leurs navires, mais ne sachant nous servir ni de voiles, ni de rames, il a fallu nous abandonner au gré des vents, qui nous ont jetées sur ces parages. Ils sont habités par des Schythes, c'est-à-dire, par des hommes, nos éternels ennemis, tyrans et oppresseurs nés de tout notre sexe.

ZÉLINDE.

Nous le savons.

ZERBINE.

Nous ne l'oublierons jamais.

MYTHILÈNE.

AIR : *Mes chers amis, pourriez-vous m'enseigner.* (Nouveau.)

En tout pays, les femmes sont, dit-on,
Plus ou moins esclaves des hommes :
Ici, morbleu! fières de notre nom,
Soyons toujours ce que nous sommes.
Ces hommes dangereux
Sont forts et courageux ;
Mais tout cela n'a rien qui nous étonne :
Les dédaigner et, sans retour,
Etre insensible à leur amour,
C'est le devoir d'une Amazone.

TOUTES.

C'est le devoir d'une Amazone.

ZÉLINDE.

Nous le remplirons.

ZERBINE.

L'honneur nous le prescrit.

MYTHILÈNE.

AIR : *Vaudeville de la robe et les bottes.*

Ces guerriers qui, pour nous réduire,
Paraissent observer nos pas,
Pour tout vaincre, pour tout détruire,
Peut-être n'arment point leurs bras.
D'Ovide la tendre éloquence
Des Scythes a changé les mœurs,
Tant le génie a de puissance
Sur les esprits et sur les cœurs !

EN CHŒUR.

Tant le génie a de puissance
Sur les esprits et sur les cœurs !

ZERBINE.

Oui, nous savons qu'Ovide a été exilé chez les Scythes.

MYTHILÈNE.

Même air.

Pendant dix ans, pour se distraire
De son exil, de ses tourmens,
Ovide, sur leur hémisphère,
Fit entendre ses doux accens.

A tous, sous leurs sombres feuillages,
Il donna des leçons d'amour :
Craignons que ces jeunes sauvages
Ne nous en donnent à leur tour.

EN CHŒUR.

Craignons que ces jeunes sauvages
Ne nous en donnent à leur tour.

MYTHIÉNE.

D'un moment à l'autre, ils peuvent marcher contre nous; qu'au moindre bruit, au moindre mouvement de nos ennemis, le signal d'alarme soit donné de poste en poste.... Exactitude, vigilance et courage.... En avant, marche.

(*Elle s'en va avec sa suite, Zélinde et Zerbine restent.*)

SCENE III.

ZERBINE, ZÉLINDE.

ZERBINE.

C'est une maîtresse femme que notre générale.

ZÉLINDE.

Quelle activité! quelle ardeur!

ZERBINE.

Jour et nuit sur le qui vive.

ZÉLINDE.

C'est que les Scythes sont là.

ZERBINE.

En as-tu découvert quelques-uns?

ZÉLINDE.

Non, ma sœur, et toi?

ZERBINE.

Moi, j'en ai aperçu plusieurs là-bas, dans la plaine.

ZÉLINDE.

En vérité? et dis-moi?....

AIR *Ce jardin est une volière.* (L'Etourderie.)

Crois-tu donc qu'il faille tant craindre
Ces hommes dont on nous fait peur?

ZERBINE.

S'il faut ici parler sans feindre,
Je n'en crois rien du tout, ma sœur.

Ceux que de loin j'ai vu paraître,
N'ont rien d'effrayant dans leurs traits t
Cependant, pour les mieux connaître,
Je voudrais bien les voir de près.

ZÉLINDE.

J'entends du bruit de ce côté.

ZERBINE.

C'est Hirza et Zélisca.

ZÉLINDE.

Avec deux prisonniers.

ZERBINE.

Oui, vraiment.

SCENE IV.

LES MÊMES, HIRZA, ZÉLISCA, NADIR, ORPHAS, *conduits et enchaînés par les deux Amazones.*

HIRZA, *d'un ton brusque, et grossissant sa voix dans toute la Scène, ainsi que Zélisca.*

AIR : *Du pas redoublé.*

Vous voilà soumis à nos lois;
Respect, obéissance.

NADIR et ORPHAS.

Mais nous n'avons pas fait, je crois,
Beaucoup de résistance.

ZÉLISCA.

Morbleu! vous auriez vainement
Tenté de vous défendre.

HIRZA.

Et vous avez pris sagement
Le parti de vous rendre.

ORPHAS.

Ah! ça, mes belles demoiselles, nous nous sommes laissés prendre, vous nous avez garottés, c'est bien : mais actuellement, que comptez-vous faire de nous?

ZÉLISCA.

Notre souveraine en décidera.

NADIR.

Ah! vous avez une souveraine?

HIRZA.

Renommée par son esprit, sa prudence et sa sagesse.

ORPHAS.

Est-elle douce?

ZÉLISCA.

Elle est sévère.

NADIR.

Est-elle jolie?

HIRZA.

Elle est laide.

ORPHAS.

Est-elle jeune?

ZÉLISCA.

Elle est vieille.

NADIR.

Laide et vieille!... Elle a raison d'être sévère.

ZERBINE, *bas à Zélinde.*

Leur trouve-tu l'air méchant?

ZÉLINDE.

Non.

ZERBINE.

Ni moi.

ORPHAS.

Mais vous, qui êtes jeunes et jolies....

HIRZA.

Vous nous trouvez jolies!

ORPHAS.

Oh! très-jolies. Teint de lys et de roses, air séduisant, regard agaçant, taille élégante, démarche enchanteresse....

ZÉLISCA.

Insolens!..... Teint basanné, air imposant, regard dur, formes rudes, démarche fière et martiale, voilà ce que nous devons être.

HIRZA.

Et ce que nous sommes.

ORPHAS.

Eh bien! pas du tout.

HIRZA.

Pas du tout!

NADIR.

Allons, ne vous emportez pas.

AIR *nouveau.* (De Doche.)

Cette rudesse apparente
N'est pas naturelle en vous :
Certaine grâce attrayante
Vous donne l'air tendre et doux.
Cessez donc de vous contraindre,
En voulant nous opprimer :
Vous croyez vous faire craindre,
Et vous vous faites aimer.

HIRZA, *à part.*

Dis donc, Zélisca, ces jeunes Scythes ne sont pas très-sauvages.

ZÉLISCA, *idem.*

Non, ils sont aimables même.

HIRZA.

Prenons garde à nous.

ZÉLISCA.

Oui.... (*Aux jeunes gens.*) Vos noms ?

ORPHAS.

Moi, Orphas, et lui Nadir.

NADIR.

Et vous ?

HIRZA.

Hirza.

ZÉLISCA.

Zélisca.

ORPHAS.

Ces noms là nous plaisent.

NADIR.

Nous nous en souviendrons.

ZÉLISCA.

Nous vous avons pris, vous nous appartenez par droit de conquête. Ainsi, comme il est d'usage parmi nous, d'après l'autorisation de notre souveraine, vous, Nadir, vous serez mon esclave.

HIRZA.

Vous, Orphas, vous serez le mien.

ORPHAS.

Volontiers. Ami, nous aurons là deux charmantes maîtresses.

ZERBINE, *bas à Zélinde.*

Elles sont bien heureuses d'avoir fait des prisonniers.

ORPHAS.

Cela t'inquiète ?

NADIR.

Ma foi....

ORPHAS.

Tu sais bien que nos amis ne sont pas loin, et que dans le cas d'un danger réel, le signal convenu nous amènerait du secours.

NADIR.

Oh ! sans doute.

ORPHAS.

Nous pouvons donc attendre paisiblement le résultat de notre captivité.

UN JEUNE SCYTHE *se montrant à l'entrée de la forêt, sur le devant du théâtre, à la première coulisse.*

Soyez sans inquiétude, nous sommes là et en force.

ORPHAS.

Bien ; mais ne vous montrez pas. (*Le Scythe disparaît sans avoir été vu des sentinelles.*) Tu vois, mon ami ; que nous n'avons rien à craindre.

NADIR.

Soit.... Mesdemoiselles.... Rien !

ORPHAS.

Mesdames..... Pas le mot ! Sentinelles....

ZERBINE.

Qu'est-ce ?

NADIR.

AIR : *Quoi ! ma voisine est-tu fâchée.*

Vous faites donc la guerre aux hommes ?

ZÉLINDE.

Nous le devons.

ORPHAS.

Eh ! savez-vous bien qui nous sommes ?

ZERBINE.

Nous le savons.

NADIR.

Sur nous votre essaim va-t-il fondre ?

ZÉLINDE.

Ça se peut bien.

ORPHAS.

Nous avons de quoi vous répondre.

ZERBINE.

Je n'en sais rien.

NADIR.

Je voudrais bien savoir quel est le projet de ces Dames.

ORPHAS.

Si nous interrogions nos surveillantes ?

(*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

ORPHAS.

Quel bruit est-ce là ?

ZERBINE.

C'est l'arrivée de madame Radotisca, l'illustre amazone qui nous gouverne.

SCENE VI.

LES MÊMES, RADOTISCA, SUIVANTES.

CHŒUR DES SUIVANTES DE RADOTISCA.

AIR : *De chasse à la li.*

Place à l'auguste souveraine
Qui seule doit régner ici ;
La voici. (*bis.*)
Quelque chose qu'elle entreprenne,
Sa fermeté l'en tire avec honneur ;
C'est la plus étonnante reine,
Elle épouvante et rien ne lui fait peur.

NADIR, ORPHAS.

Quelle figure !

RADOTISCA.

Où sont-ils ces beaux prisonniers ? (*On les lui montre.*) Ah ! les voilà.... Fort bien, fort bien, (*A sa suite.*) Qu'on se tienne à l'écart. (*Sa suite fait cercle au fond.*) C'est donc vous, téméraires, qui vous avisez de rôder autour de notre camp. Vous en êtes récompensés, vous voilà pris.

NADIR, *à part.*

Elle est affreuse !

ORPHAS, *à part.*

Elle est horrible !

RADOTISCA, *à Nadir.*

Vous dites.... Hein ?.... Fort bien, fort bien. Vous connaissez le sort qui vous attend ?

NADIR.

Eh ! mais.....

RADOTISCA.

Vous prévoyez ce qu'on exigera de vous ?

ORPHAS.

A dire vrai....

RADOTISCA.

Sans doute, sans doute.

NADIR, *à part.*

Je n'ose la regarder.

ORPHAS, *à part.*

Je ne peux pas la voir.

RADOTISCA.

Plaît-il?..... Vous êtes inquiets, embarrassés,..... vous ne dites mot?.... Fort bien, fort bien?....

AIR : *Tout sera bientôt débité.*

A quoi pensez-vous donc tous deux?
Allons, qu'on me regarde en face.

NADIR, ORPHAS, *avec humeur.*

Que voulez-vous?

RADOTISCA.

Comment, j'apperçois dans vos yeux
De l'humeur, même de l'audace!
Messieurs du genre masculin,
Vous sentirez votre esclavage;
Oh! oh!
Ici, le sexe féminin,
Saura vous donner de l'ouvrage.

NADIR, ORPHAS.

Nous verrons.

RADOTISCA.

Sans doute, sans doute... Ainsi donc, vous serez employés à des travaux frivoles, indignes de nous, et au-dessus desquels nous avons su nous élever. Voyons un peu quels sont vos talens..... Savez-vous coudre?

NADIR, ORPHAS.

Non.

RADOTISCA.

Savez-vous filer?

NADIR, ORPHAS.

Non.

RADOTISCA.

Vous savez donc tricotter?

NADIR, ORPHAS.

Non.

RADOTISCA.

Vous savez faire la cuisine ?

NADIR, ORPHAS.

Non.

RADOTISCA.

Mais vous ne savez donc rien ?

NADIR, ORPHAS.

Rien du tout.

RADOTISCA.

Fort bien, fort bien..... Mes enfans, votre ignorance ne m'inquiète pas, vous me revenez fort, vous me plaisez infiniment.....

NADIR, *à part.*

Je tremble.

ORPHAS, *à part.*

Je frémis.

RADOTISCA.

Sans doute, sans doute... J'ai beaucoup vécu.... j'ai du savoir, une longue expérience; je me charge de votre éducation.

NADIR, ORPHAS, *avec effroi.*

Ah! mon Dieu!

RADOTISCA.

AIR : *La maîtresse nouvelle.*

Il faut dans son jeune âge
Cultiver son esprit;
Ensuite, en faire usage,
En recueillir le fruit :
Et puis, dans la vieillesse,
Employer son loisir
A former la jeunesse....
Ça fait toujours plaisir.

NADIR *à part.*

Je ne vois point Zélisca.

ORPHAS, *idem.*

Hirza m'abandonne.

(*On entend le prélude de l'air suivant.*)

RADOTISCA.

Ah! voici la générale avec ses aides de camp..... Fort bien, fort bien.

SCENE VII.

LES MÊMES, MYTHILÈNE, HIRZA, ZÉLISCA.

CHŒUR, *pendant lequel on relève les deux sentinelles, qu'on remplace par une petite et une vieille.*

AIR : *Bon voyage.*

Bonne affaire,
Plaisir sans prix !
Nous avons fait deux prisonniers de guerre :
Bonne affaire,
Plaisir sans prix !
Nous avons pris
Deux de nos ennemis.

MYTHILÈNE.

De nos succès ce jour est le présage,
En vain le Scythe ose armer contre nous;
Nous soumettrons cette horde sauvage,
Nous la verrons tomber à nos genoux.

CHŒUR.

Bonne affaire, etc.

MYTHILÈNE, *à Radotisca.*

Madame, dans la circonstance embarrassante où nous nous trouvons, vous sentez qu'il est à propos d'user de la plus grande sévérité contre ces deux captifs.

RADOTISCA.

Sans douce, sans doute. ... Nous avons nos lois...

MYTHILÈNE.

Elles sont insuffisantes à leur égard.

RADOTISCA.

Comment ?....

MYTHILÈNE.

AIR : *Moi, j'aime en fou.*

De la prudence ici soyez l'organe,
Et sans pitié prononcez sur leur sort.
C'est à la mort qu'il faut qu'on les condamne.

LES JEUNES AMAZONES, NADIR et ORPHAS.

Ciel ! à la mort !
C'est trop fort. (*bis.*)

RADOTISCA.

Oh ! oui, la mort,
C'est trop fort. (*bis.*)

MYTHILÈNE.

Non, Madame, c'est le seul moyen d'effrayer nos ennemis. Mes deux aides-de-camp les ont fait prisonniers; mais s'ils avaient fait prisonnières mes deux aides-de-camp, qui sait ce qui serait arrivé à ces braves Amazones !

ORPHAS.

Oh ! nous ne vous aurions pas tuées.

ZÉLISCA, *à Radotisca.*

Vous l'entendez, Madame.

RADOTISCA.

Sans doute, sans doute, et mon avis est qu'ils vivent et qu'ils restent en esclavage.

ZÉLISCA.

Je suis de l'avis de Madame.

NADIR, ORPHAS, HIRZA, *et les autres jeunes Amazones.*

Moi de méme.

RADOTISCA.

Fort bien, fort bien.

MYTHILÈNE.

Non, vous dis-je.

AIR : *Quoi ! douze francs, c'est une extravagance.*

Point de quartier, si vous voulez m'en croire,
Main basse sur tous ces guerriers :
Pour conserver notre honneur, notre gloire,
Ne gardons point de prisonniers. (*bis.*)
Moi, je le sens, de l'homme le plus brave
Je pourrais affronter les coups :
Mais une fois devenu mon esclave,
Je le craindrais à mes genoux. } *Bis.*

RADOTISCA.

Vous le craindriez ?

MYTHILÈNE.

Certainement, et je vous en parle par expérience. J'avais fait un prisonnier, il y a quelque temps; il était jeune, il était beau, il m'intéressa.

RADOTISCA.

Il vous intéressa ?

MYTHILÈNE, *soupirant.*

Beaucoup.

RADOTISCA.

Vous soupirez.... Fort bien, fort bien.

MYTHILÈNE.

AIR : *Dans cette maison à quinze ans.*

Ce captif, adroit séducteur,
Paraissant soumis et timide,
De m'enchaîner par sa douceur
Méditait le projet perfide :
Je me rappelle avec effroi
La crise où je me suis trouvée ;
J'allais succomber sous sa loi,
Et, j'en conviens, ce n'est pas moi,
C'est son respect qui m'a sauvée.

RADOTISCA.

Sans doute, sans doute ; mais la générale de mes armées ne devrait pas être susceptible de tant de faiblesse. Quant à moi, qui suis sûre de mon courage et de mes principes, je m'empare de ces deux Scythes.

ORPHAS, NADIR.

O ciel !

ZÉLISCA, HIRZA.

Vous, Madame ?

RADOTISCA.

Je les destine exclusivement à mon service particulier.

ZÉLISCA, HIRZA.

Mais l'usage s'y oppose.

ORPHAS, NADIR.

Oui, l'usage doit s'y opposer.

MYTHILÈNE.

Silence, esclaves.

ZÉLISCA.

AIR : *Un matin que Gros-René.*

Ces captifs sont en ce jour
Le fruit de nos prouesses.

HIRZA.

Ils sont à nous sans retour,
D'après nos lois expresses.

ORPHAS, NADIR.

Oui, nous leur appartenons,

Puisqu'en elles nous avons
Trouvé nos maîtresses.

MYTHILÈNE.

Madame, je suis forcée de vous dire que la réclamation de mes aides-de-camp est juste; l'usage est en leur faveur, si, contre mon opinion, on laisse vivre ces ennemis.

RADOTISCA.

Sans doute, sans doute..... Mais, générale, vous prétendiez tout à l'heure qu'il fallait prendre des mesures extraordinaires.

MYTHILÈNE.

C'est encore mon avis; au reste, comme il s'agit d'une innovation, je pense qu'elle ne peut être décidée que dans un conseil solemnel.

RADOTISCA.

Un conseil solemnel!....j'y consens.

MYTHILÈNE.

En attendant, les deux prisonniers resteront sous la garde d'Hirza et de Zélisca.

NADIR, ORPHAS, *à part.*

Nous sommes sauvés.

RADOTISCA.

Fort bien, fort bien.

AIR : *Des Commères, dans la Dansomanie.*

Rassemblons le conseil paisible
Des Dames qui forment ma cour,
Et prouvons qu'il nous est possible } (*bis en chœur.*)
De parler chacune à son tour.

MYTHILÈNE.

Craignons l'esclave dans sa chaine;
Je l'ai dit, on doit y songer.

RADOTISCA.

Eh! de quoi se met-on en peine,
Quand sur moi je prends le danger!

CHŒUR.

Rassemblons, etc.

ORPHAS.

Mais avant d'entamer l'affaire,
On devrait bien nous consulter.

MYTHILÈNE.

Votre devoir est de vous taire
Jusqu'à l'arrêt qu'on va porter.

ORPHAS, NADIR, etc.
Rassemblez le conseil paisible
Des matrones de votre cour ;
Pour nous, avec un cœur sensible,
Que chacune y parle à son tour.
RADOTISCA, CHŒUR.
Rassemblons, } etc.
Rassemblez, }
} ENSEMBLE.

(*Mythilène et Radotisca s'en vont avec leur suite.*)

SCENE VIII.

LES DEUX SENTINELLES, HIRZA, ZÉLISCA, NADIR, ORPHAS.

ZÉLISCA, *à Hirza.*

Eh bien! nous voilà bien chanceuses avec nos prises. Madame Radotisca va s'en emparer.

HIRZA.

Tu crois que le conseil sera de son avis ?

ZÉLISCA.

AIR : *Je crois encore au sort flatteur.*

Oh! la reine l'emportera,
Le conseil n'est que pour la forme :
Tous deux elle les obtiendra.

HIRZA.

Du pouvoir, quel abus énorme! (*bis.*)

ZÉLISCA.

Pour augmenter notre chagrin,
Et sans pouvoir nous en défendre,
Il faut lui garder le matin,
Ce que le soir elle veut prendre.

NADIR.

J'espère que vous ne souffrirez pas qu'elle nous prenne.

ORPHAS.

C'est à vous que nous nous sommes rendus, et nous ne voulons être qu'à vous.

LA PETITE AMAZONE.

Ils ont raison, et si c'était moi....

LA VIEILLE AMAZONE.

Taisez-vous, la petite.

LA PETITE AMAZONE.

Eh! pourquoi donc, la vieille?

ORPHAS.

Laissez-là s'expliquer.

LA PETITE AMAZONE.

Si jamais un Scythe me tombe sous la main....

ZÉLISCA, HIRZA.

Eh bien?

LA PETITE AMAZONE.

AIR *nouveau de Doche.*

J'en guette un petit de mon âge :
Puissai-je un jour le rencontrer!
Je trouverai, par mon courage,
Le moyen de m'en emparer;
Et si la reine me conteste
Ce captif qui sera le mien,
Je saurai m'y prendre si bien,
Que, certe, il faudra qu'il me reste.

LA VIEILLE AMAZONE.

Voilà bien raisonner comme un enfant.

ORPHAS.

Comme un enfant qui sait ce qu'il dit.

NADIR.

Certainement.

ZÉLISCA.

Comment empêcher aujourd'hui que le pouvoir ne l'emporte sur la justice?

ORPHAS.

Présentez-vous au conseil.

NADIR.

Allez-y défendre vos droits.

ZÉLISCA,

Nous sommes trop jeunes pour y être admises.

LA PETITE AMAZONE.

Il faut être de l'âge de madame Radotisca.

ORPHAS.

En ce cas, il ne vous reste qu'un moyen de nous empêcher d'être à elle. (*Bas.*) Rendez-nous la liberté.

ZÉLISCA.

La liberté!

NADIR.

Oui.

LA PETITE AMAZONE, *qui écoutait, bas à Zélisca.*

Ma foi, à votre place, j'aimerais mieux cela que de les voir à une autre.

HIRZA.

Qu'osez-vous proposer?

ORPHAS.

Un acte de justice : nous ne sommes pas venus autour de votre camp dans des intentions hostiles; la curiosité seule nous guidait ; nous voulions connaître vos mœurs, vos usages, et juger s'il n'était pas de l'intérêt commun de nous rapprocher.

HIRZA.

Quoi! c'était là votre dessein!

NADIR.

Nous n'en avions pas d'autre.

ORPHAS.

Si vous brisez nos liens, songez à l'honneur que cela peut vous faire.

NADIR.

La clémence est une si belle chose!

ZÉLISCA.

Mais le devoir....

LA VIEILLE AMAZONE.

Le devoir d'une amazone ost d'être inexorable.

ORPHAS.

Air nouveau de Doche.

Quand de nos fers nous serons quittes,
Dans nos foyers nous nous rendrons;
Avec ivresse, à tous nos Scythes,
En parlant de vous, nous dirons:
Elles ont le cœur d'un soldat;
Elles sont, pour comble de gloire,
Terribles durant le combat
Et douces après la victoire.

HIRZA, *à part.*

Cruelle alternative!

ZÉLISCA, *idem.*

Quel parti prendre?

NADIR, *bas à Orphas.*

Elles réfléchissent.

ORPHAS, *à part.*

C'est bon signe.

HIRZA, *à part.*

Que résoudre !

ZÉLISCA, *idem.*

Que faire ?

HIRZA.

Ils sont bien à plaindre.

ZÉLISCA.

Bien intéressans.

LA PETITE AMAZONE, *bas à Hirza.*

Vous ne les délivrez pas ?

HIRZA.

Zélisca. (*Elle lui fait signe de venir à elle.*)

ZÉLISCA.

Eh bien ? (*Elle va du côté d'Hirza.*)

HIRZA.

Air de Doche.

Ils m'attendrissent malgré moi.

ZÉLISCA.

Ils m'attendrissent comme toi ;
Mais résistons à leur prière.

ORPHAS, *bas à Nadir, tandis que Zélisca et Hirza se parlent bas.*

On se consulte....

NADIR.

On délibère.

LA PETITE AMAZONE, *s'approchant d'Orphas et de Nadir.*

Taisez-vous et laissez-moi faire.

NADIR.

Comment !

ORPHAS.

Que prétend
Cette aimable enfant ?

LA PETITE AMAZONE.

Vous renvoyer dans un moment.

ORPHAS, NADIR.

O ciel !

LA PETITE AMAZONE.

Chut ! (*Elle s'occupe à les délier.*)

ORPHAS, NADIR.

Doucement.

ZÉLISCA, *bas à Hirza.*

Si nous les délivrons, ma chère,
N'iront-ils pas, ces orgueilleux guerriers,
Raconter que sur nous ils ont eu la victoire ?

HIRZA.

On peut le craindre.

ZÉLISCA.

On peut le croire.

ORPHAS, NADIR.

Ma belle enfant, dans nos foyers,
Toujours, toujours votre mémoire
Sera chère à vos prisonniers.

ZÉLISCA, *à Hirza, par suite de conversation.*

Sauvons notre honneur, notre gloire,
Et conservons nos prisonniers.

LA PETITE AMAZONE, *arrivant de délier Orphas et Nadir.*

Sauvez votre honneur, votre gloire,
Moi, je sauve les prisonniers.

ORPHAS, NADIR, *embrassant la petite.*

Charmante ! (*Ils embrassent successivement Zélisca, Hirza et la vieille.*)

LA VIEILLE AMAZONE, *les voyant libres.*

Que vois-je !

HIRZA, ZÉLISCA, *idem.*

O ciel !

ZÉLISCA, LA VIEILLE.

Dans nos foyers,
Toujours, toujours votre mémoire,
Sera chère à vos prisonniers.

ENSEMBLE.

LA VIEILLE AMAZONE, *interdite.*

Ils sont gentils, les prisonniers.

HIRZA, ZÉLISCA, *idem*

Quoi! nous perdons nos prisonniers?

LA PETITE AMAZONE.

Moi, j'ai sauvé les prisonniers.

ORPHAS, NADIR, *en s'enfuyant.*

N'oubliez pas vos prisonniers.

LA VIEILLE AMAZONE, *ne voyant plus les Scythes.*

Eh bien ! où sont-ils donc ?

LA PETITE AMAZONE.

Ils sont déjà bien loin.

LA VIEILLE AMAZONE.

Ah! mon Dieu, quel événement!

ZÉLISCA.

Quand la reine le saura!

HIRZA.

Que lui répondre?

LA PETITE AMAZONE.

Je me charge de tout... Dites comme moi.... (*Elle crie*) : Alerte! alerte!

LA VIEILLE AMAZONE, HIRZA et ZÉLISCA, *par imitation.*

Alerte! alerte!

(*On entend un signal d'alarme, sur lequel toutes les Amazones accourent.*)

LA PETITE AMAZONE, *à part.*

Je vais être obligée de mentir; mais le mensonge qui rend service n'est pas un vilain mensonge.

LA VIEILLE, HIRZA, ZÉLISCA, LA PETITE.

Alerte! alerte!....

SCENE IX.

LES MEMES, RADOTISCA, MYTHILENE, AMAZONES DE TOUT AGE.

MYTHILÈNE.

AIR : *Pierrot, sur le bord d'un ruisseau.*

D'où vient ce bruit?

RADOTISCA.

Pourquoi ces cris?

LA VIEILLE AMAZONE, ZÉLISCA, HIRZA.

Des deux captifs on a rompu la chaîne.

LA PETITE AMAZONE.

Ces deux captifs qu'on avait pris,
Nos ennemis les ont repris.

RADOTISCA, MYTHILÈNE, *et leur suite.*

Repris!

LA PETITE AMAZONE.

Par-là, du côté de la plaine,
Tout doucement des Scythes sont venus,

Et, sans que nous les ayons vus,
Les deux captifs sont disparus.

RADOTISCA.

Disparus! malgré la surveillance qui vous était recommandée.

LA PETITE AMAZONE.

Ce n'est pas la faute de leurs gardiennes.

MYTHILÈNE.

Mais enfin, comment nos ennemis ont-ils pu délivrer leurs camarades?

ZÉLISCA.

Que répondre à cela?

LA PETITE AMAZONE.

Je vous répète, Madame, que cela s'est fait si promptement, qu'il est impossible de vous donner aucun détail.

RADOTISCA.

Fort bien, fort bien. (*A la vieille Amazone.*) Mais vous, Madame, dont l'âge et l'expérience devait vous mettre à l'abri d'une pareille surprise.....

LA VIEILLE AMAZONE.

Vous savez bien, Madame, que j'ai la vue basse et l'ouie un peu dure.

MYTHILÈNE, *à Radotisca.*

Madame, d'après ce qui vient d'arriver, il est clair que ces deux jeunes gens n'étaient que des espions envoyés pour connaître notre position et nos forces.

RADOTISCA.

Sans doute, sans doute.

MYTHILÈNE.

Ils ne vont pas manquer d'en rendre compte à leurs chefs, et nous devons nous attendre à une attaque générale.

RADOTISCA.

Fort bien, fort bien.... Nous la soutiendrons.

MYTHILÈNE.

Allons, Mesdames.

AIR *nouveau de M. Doche.*

La gloire nous appelle,
Ne lui résistons pas:
La victoire fidèle
Partout suivra nos pas.

MYTHILÈNE.

Montrons à l'envi que nous sommes
Faites pour triompher des hommes;
Trop fières pour capituler,
Il faut les attaquer en face,
Les fatiguer, les harceler,
Et leur faire demander grâce.

HIRZA, *à part.*

Contre Orphas diriger mes traits!

ZÉLISCA, *idem.*

Contre Nadir faire la guerre!

HIRZA, ZÉLISCA.

On nous en fait la loi sévère;
J'aurais bien mieux aimé la paix.

CHŒUR.

La gloire nous appelle,
Ne lui résistons pas:
La victoire fidèle
Partout suivra nos pas.

RADOTISCA, *aux jeunes Amazones.*

Allez, l'affaire vous regarde;
Nous, dans le camp nous resterons,
Ou nous ferons l'arrière-garde,
Et, s'il le faut, nous combattrons.
La gloire nous appelle,
Ne lui résistons pas;
La victoire fidèle
Partout suivra nos pas.

(*Elles s'en vont en défilant sur une marche guerrière, la reine et la générale à la tête.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente un site de l'île découvert, au fond une colline assez élevée; un fossé traverse diagonalement le Théâtre, vers le milieu; on voit sur la hauteur plusieurs tentes; une seule est ouverte, et l'on y voit deux Amazones endormies sur des peaux de tigres. Il n'est pas jour encore; des feux sont allumés.

SCENE PREMIERE.

HIRZA, ZÉLISCA, *couchées dans leur tente; Zélisca est endormie, Hirza est éveillée.*

HIRZA.

Je ne saurais m'endormir, et de la nuit je n'ai pu fermer l'œil. (*Se levant.*) Ce jeune Scythe est toujours présent à ma pensée. Hier, j'aurais été contente et glorieuse de le combattre : aujourd'hui, je frémis à l'idée de m'armer contre lui. Zélisca ne me ressemble pas..... Rien ne trouble son repos.

ZÉLISCA, *s'éveillant, appelle.*

Hirza..... Où es-tu donc?.... Ah! ah!.... déjà debout.

HIRZA.

Tu as bien dormi..... Je t'en félicite.

ZÉLISCA.

Est-ce que tu n'en as pas fait autant?

HIRZA.

Mon Dieu, non.

ZÉLISCA.

Orphas serait-il la cause de ton insomnie?

HIRZA.

Nadir n'a pas empêché ton sommeil à toi?

ZÉLISCA.

Non, mais j'en ai rêvé.

HIRZA.

Vraiment! Ah! ma bonne amie.....

AIR : *Ah! comme on est régénéré.*

Rappelons tout notre courage,
Ne songeons plus à les revoir :
Les repousser de ce rivage,
Voilà quel est notre devoir.

ZÉLISCA.

Ah! je connais le devoir qui me lie,
Et ce devoir sera rempli ;
Mais si mon bras demeure à ma patrie,
Mon cœur déserte à l'ennemi.

HIRZA.

Eh bien! ma chère, je croyais pouvoir te le cacher; mais je pense absolument comme toi....

Oui, je connais le devoir qui me lie,
Et ce devoir sera rempli....

ENSEMBLE.

Mais si mon bras demeure à ma patrie,
Mon cœur déserte à l'ennemi.

SCENE II.

LES MEMES, ORPHAS, NADIR.

NADIR *arrive en tâtonnant.*

Tu ne vois rien?

ORPHAS, *idem.*

Je crois apercevoir deux Amazones, là haut, sur la hauteur..... Si c'était Hirza.....

NADIR.

Et Zélisca.

ENSEMBLE.

AIR : *Belle au galant mystère.*

Amazones sévères,
Êtes-vous en ces lieux?
Trop aimables guerrières,
Montrez-vous à nos yeux.

ZÉLISCA.

On a parlé....

HIRZA.

Quelqu'un s'avance.

ZÉLISCA.

Oui, vraiment, de ce côté là.
Chut, écoutons, faisons silence.....

NADIR.

Où retrouver ma Zélisca!

ORPHAS.

Où te rencontrer, chère Hirza!

HIRZA.

N'est-ce pas la voix d'Orphas?

ZÉLISCA.

Ou celle de Nadir?

ENSEMBLE.

ZÉLISCA, HIRZA.

Si ces deux téméraires
Nous trouvaient en ces lieux,
Tâchons d'être sévères,
Armons-nous bien contre eux.

ORPHAS, NADIR.

(*Approchant petit à petit.*)
Amazones sévères, etc.

ORPHAS, NADIR.

C'est elle!

ZÉLISCA, HIRZA.

C'est lui!

ZÉLISCA, *à Hirza, qui s'avance sur le devant du fossé.*
N'avance pas, prends garde au fossé.

HIRZA.

Jeunes audacieux, quel sujet vous ramène?

ORPHAS.

Nous vous cherchions pour vous rendre compte de ce qui se passe en ce moment parmi nous, et du danger qui vous menace.

ZÉLISCA.

Parlez.

NADIR.

De retour parmi nos compatriotes, nous leur avons dit de vous tout le bien que nous devions en dire.

ORPHAS.

Nous leur avons peint votre valeur, votre générosité et l'avantage qu'il y aurait à réunir les deux partis.

HIRZA.

Eh bien ?

ZÉLISCA.

Achevez.

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

A ce récit, subitement
Chacun se regarde en silence ;
Bientôt, bientôt confusément,
On parle, on hésite, on balance,
Malgré nos vœux et nos projets,
Des vieillards demandent la guerre :
Mais bravant cet avis sévère,
Les jeunes gens sont pour la paix.

NADIR, HIRZA, ZÉLISCA, ORPHAS.

Les jeunes gens (*bis.*) sont pour la paix.

ORPHAS.

Même air.

Nous ignorons en ce moment
Quel est le parti qu'on va prendre :
Mais dans ce grand événement,
Tous deux nous saurons vous défendre ;
Ainsi, reposez-vous sur nous.
Bravant nos vieillards trop sévères,
Plus généreux, plus débonnaires,
Nos jeunes gens seront pour vous.

ENSEMBLE.

Nos / Vos } Jeunes gens (*bis.*) seront pour { vous. / nous.

ZÉLISCA.

Mais votre roi devrait.....

NADIR.

Oh ! notre roi est un si bon homme : c'est l'ami de tout le monde.

ORPHAS.

Il est toujours de l'avis du dernier qui parle.

ZÉLISCA.

C'est-à-dire que, chez vous, les avis sont partagés ; chez nous, il n'en est pas de même.

HIRZA.

Non : nous sommes toutes pour la guerre.

NADIR.

Comment, vous aussi?

ZÉLISCA.

Nous le devons.

ORPHAS.

Ah! vous le devez.

NADIR.

A la bonne heure : mais soyez sans inquiétude ; mon ami et moi.....

AIR : *Vaudeville de Berenger.*

Que l'on nous force de combattre,
Nous nous attachons à vos pas;
Si nous nous battons tous les quatre,
Je crois que nous n'en mourrons pas. (*bis.*)

ZÉLISCA.

Ah! je forme un triste présage;
Du combat je crains le signal.

HIRZA.

J'ai peur de manquer de courage.

ZÉLISCA.

J'ai peur de me défendre mal.

ORPHAS, NADIR.

Que l'on nous force de combattre, etc.

HIRZA, ZÉLISCA.

Que l'on nous force de combattre,
Attachez-vous bien à nos pas:
Si nous nous battons tous les quatre,
Je crois que nous n'en mourrons pas. (*bis.*)

ENSEMBLE.

(*On entend un bruit de cor sur la hauteur, et l'on voit des Amazones s'occuper à plier les tentes.*)

ORPHAS.

Quel bruit est-ce là?

ZÉLISCA.

C'est le signal de la levée du camp. Il faut nous séparer.

ORPHAS, NADIR.

Déjà?

ZÉLISCA, HIRZA.

Il le faut..... Adieu.

ORPHAS, NADIR.

Au revoir.

ENSEMBLE.

Que l'on nous force de combattre, etc.

(*Les femmes s'éloignent; les tentes sont enlevées, et le jour paraît entièrement un instant après.*)

SCENE

SCENE III.

ORPHAS, NADIR.

ORPHAS.

Ah! mon ami, qu'elles sont bien!

NADIR.

Elles sont charmantes.

ORPHAS.

Et nous leur ferions la guerre!

NADIR.

C'est impossible.

ORPHAS.

Et si nos chefs l'ont résolu?

NADIR.

Ah! s'il faut leur obéir.....

AIR : *Le vin est une bonne chose.*

A nos devoirs soyons fidèles;
Mais tâchons d'obtenir la paix.
Contre ces aimables rebelles,
Que l'amour seul lance ses traits.

ORPHAS.

Nos femmes, esclaves faciles,
N'ont rien pour nous d'intéressant.

NADIR.

Celles-ci, fières, indociles,
Ont un attrait bien plus puissant.

ENSEMBLE.

A nos devoirs soyons fidèles, etc.

ORPHAS.

Voici nos chefs.

SCENE IV.

LES MEMES, HYPPOGRAMBO, *roi*; HIDRASCO, *général*; FEROSCO; VIEUX GUERRIERS, SCYTHES DE TOUT AGE.

HIDRASCO.

AIR *des Sauvages* (d'Iphigénie en Tauride de Gluck.)

Calmez ce bouillant courroux,
Scythes, modérez-vous;
Avant de rien entreprendre,
Sagement délibérons,
Ensuite nous verrons
Ce que nous déciderons.

HYPPOGRAMBO.

Oui, nous devons,
Nous devons-nous entendre.

CHŒUR.

Calmons ce bouillant courroux,
Scythes, modérons-nous;
Avant de rien entreprendre,
Sagement délibérons,
Ensuite nous verrons
Le parti que nous prendrons.

HIDRASCO.

Compagnons, d'après ce que vous ont dit Orphas et Nadir, il est clair que les femmes nouvellement débarquées dans cette île, ne sont autres que des Amazones.

HYPPOGRAMBO.

Que des Amazones.

HIDRASCO.

Or, les Amazones furent de tous tems les ennemies jurées des hommes.

HYPPOGRAMBO.

Oui, les ennemies jurées des hommes; n'est-ce pas, Ferosco?

FEROSCO.

Oui, certes.

NADIR.

Nous croyons que celles-ci.....

FEROSCO.

Nadir, taisez-vous.

HYPPOGRAMBO.

Taisez-vous.

ORPHAS.

Mais enfin....

HIDRASCO.

AIR : *Vive le Roi, vive la France.*

Braves amis, écoutez-moi,
Soumettons des femmes rebelles,
Qui, de l'amour bravant la loi,
Prétendent ne vivre qu'entre elles.
Sans balancer, pour notre honneur,
Réduisons ces fières matrones;
Leur existence est une erreur :
Amis, jurons, plus d'Amazones.

LES CHEFS ET LES VIEILLARDS.

Nous le jurons, plus d'Amazones.

NADIR, ORPHAS.

Plus d'Amazones !

FEROSCO.

Détruisons jusqu'à la dernière. C'est l'avis du respectable et sage Hyppogrambo, notre souverain?

HYPPOGRAMBO.

Jusqu'à la dernière.

FEROSCO.

L'intrépide Hidrasco est notre chef, le succès du combat n'est pas incertain. Marchons.

HYPPOGRAMBO.

Marchez.

HIDRASCO.

Arrêtez.

HYPPOGRAMBO.

Arrêtez.

HIDRASCO.

Vous ne m'avez pas compris.

FERASCO.

Tu balances!.... Refuserais-tu le combat?

HIDRASCO.

Oui.

FEROSCO.

Lorsqu'il s'agit d'aller à la gloire.....

HIDRASCO.

AIR : *Mais un Français jamais ne se déguise.*

Que parlez-vous ici de gloire !
Quoi ! des femmes pour ennemis !
De cette insipide victoire,
A mes yeux quel serait le prix !

FER'OSCO.

Il nous refuse.....

HIDRASCO.

C'est vrai, je répugne à me battre :
Mais ouvrez-moi le champ d'honneur,
Mais donnez-moi des hommes à combattre,
J'aurai bientôt retrouvé ma valeur.

HYPPOGRAMBO.

Il retrouvera sa valeur.

FEROSCO.

Mais, tout à l'heure, tu disais qu'il fallait les soumettre, les réduire.

HIDRASCO.

Et je le dis encore..... voici donc ce que je propose.

HYPPOGRAMBO.

Voyons ce qu'il propose.

HIDRASCO.

C'est que, sous la conduite d'Orphas et de Nadir, tous nos jeunes gens aillent à la rencontre des Amazones.

ORPHAS, NADIR.

Nous sommes prêts à marcher

HIDRASCO.

Vous observerez toutes leurs démarches, tous leurs mouvemens.

ORPHAS, NADIR.

Oui.

HIDRASCO.

Et comme notre but est de surprendre ces héroïnes et de nous en emparer....

HYPPOGRAMBO.

Oui, c'est notre but.

HYDRASCO.

Jeunes gens, écoutez-moi bien.

TOUS LES JEUNES GENS.

Nous écoutons.

HIDRASCO.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Quand elles s'éloigneront,
Mettez-vous à leur poursuite ;
Mais soudain prenez la fuite
Dès qu'elles avanceront.
Ainsi donc, pour les atteindre,
Adroitement il faut feindre
Et d'attaquer et de craindre,
Au piège elles se prendront.
Sachons attirer ces belles,
Et, sans nous battre contre elles,
Par des moyens plus humains,
Tâchons d'en venir aux mains. } (*bis en chœur.*)

HYPPOGRAMBO.

Oui, tâchons d'en venir aux mains

ORPHAS.

Hidrasco a raison.

NADIR.

Nous exécuterons ses ordres.

TOUS LES JEUNES SCYTHES.

Oui, oui.

FEROSCO.

Vous le voulez? soit; mais c'est contre mon sentiment.

HYPPOGRAMBO.

C'est contre son sentiment.

HIDRASCO, *rassemblant les jeunes gens.*

AIR : *Eh! Seigneur, avec prudence.* (D'Aucassin.)

Allez, vaillante jeunesse,
Le succès vous intéresse ;
C'est à vous de l'obtenir. (*bis.*)

ORPHAS, NADIR, *aux autres jeunes gens.*

Agissons avec prudence,

Agissons d'intelligence,
Et nous les verrons venir.

CHŒUR.

Marchons, faisons } diligence, etc.
Marchez, faites }

(Les jeunes gens gravissent la colline et disparaissent.)

SCÈNE V.

HYPPOGRAMBO, HIDRASCO, FEROSCO, Scythes, Vieillards.

FEROSCO.

Je le répète, vous prenez un fort mauvais moyen.

HIDRASCO.

Il est sûr.... oui, les Amazones finiront par se rendre.

AIR *nouveau de Doche.*

Des femmes à grands sentimens,
Fières de leur indépendance,
Des hommes, pendant quelque temps,
Peuvent éviter la présence:
Mais des femmes toujours sachant braver les traits
D'amour qui toujours les épie,
C'est ce qu'on n'a vu de la vie,
Et ce qu'on ne verra jamais.

HYPPOGRAMBO.

Il connaît bien les femmes.

FEROSCO.

Je les connais mieux que lui.

HYPPOGRAMBO.

C'est possible.

FEROSCO.

Elles ont toujours mené les hommes; elles les mèneront toujours.

HYPPOGRAMBO.

On me l'a dit..... Or donc, mes chers sujets, voici un sur-

croît de femmes dans mes Etats qui va nécessairement me donner un surcroît de besogne.

HYDRASCO.

Vous y suffirez, prince.

HYPHOGRAMBO.

Oui, j'y suffirai : mais....

AIR *de l'ancien vaudeville des Amans sans amour.*

Pour la gloire de mon empire,
De vos secours j'aurai besoin;
Ces femmes qu'ici l'on attire,
Vont me donner beaucoup de soin;
D'avance mes regards discernent
Qu'elles voudront me dominer.
Ne souffrez pas que des femmes gouvernent
L'homme qui doit vous gouverner.

HIDRASCO.

Prince, avec un génie tel que le vôtre, on voit tout, on sait tout, on est maître de tout.

HYPPOGRAMBO.

Oui, on est maître de tout.

SCENE VI.

LES MÊMES, HIRZA, NADIR, ORPHAS, JEUNES SCYTHES, *descendant la colline.*

ORPHAS, NADIR, JEUNES SCYTHES.

Les voici, les voici.

HIDRASCO.

Vous les avez vues ?

ORPHAS.

AIR : *Ayant perdu ma peine.*

Là-haut, sur la colline,
Nous suivions à la sourdine
Leur troupe qui chemine,
En longeant la forêt :
Soudain, avec audace,
En nous voyant sur leur trace

Elles font volte-face ;
La troupe est en arrêt.

NADIR.

Dans un profond silence,
D'abord elle balance ;
Puis, avec assurance,
Vers nous elle s'avance.
Nous, d'après vos leçons,
Prudemment nous fuyons,
Et par obéissance
Nous les attendons.

HIDRASCO.

Bien. (*Aux vieux Scythes.*) Retirons-nous, mes amis, et laissons ces jeunes gens achever leur ouvrage.

(*Les vieillards, le Roi et les chefs se retirent.*)

ORPHAS, *regardant sur la colline.*

Les voilà.... tenons-nous à l'écart.

(*Les jeunes gens se cachent.*)

SCENE VII.

ORPHAS, NADIR et les JEUNES SCYTHES *cachés*; MYTHILÈNE, ZÉLISCA, HIRZA, TROUPE D'AMAZONES *marchant en ordre de bataille et paraissant sur le haut de la colline.*

MYTHILÈNE.

Alte-là. (*Toutes les Amazones s'arrêtent.*) Eh bien! où sont-ils donc? (*Elle regarde de tous côtés.*)

AIR : *Trouverons-nous un parlement?*

Ces hommes ne paraissent plus.
Les lâches font bien de nous craindre!
Mais leurs efforts sont superflus;
Bientôt nous saurons les atteindre.
Nous saurons nous en emparer.....
Peut-être aurons-nous tort, Mesdames;
Car, que pouvons nous espérer
D'hommes fuyant devant des femmes?

TOUTES.

Oui, que pouvons-nous espérer
D'hommes fuyant devant des femmes?

MYTHIÈNE.

Prenez ici quelques heures de repos; moi, je vais inspecter le reste de l'armée, ensuite nous nous remettrons en route. (*Elle retourne sur ses pas et disparaît.*)

ZÉLINDE.

C'est un diable que cette femme là.

ZERBINE.

Si les Scythes nous surprennent, ce ne sera pas sa faute.

ZÉLISCA, *bas à Hirza.*

Orphas et Nadir nous évitent!

HIRZA.

Ah! ne désirons pas les rencontrer.

ZERBINE.

Les voici.

ZERBINE, *et les autres Amazones.*

Attaquons.

ZÉLISCA.

Arrêtez; attendons les ordres de la générale.

LÉGÉRIA, *bas à Zélisca, montrant Orphas et Nadir.*

Reconnaissez-vous vos prisonniers?

ZÉLISCA.

Chut.

ORPHAS.

AIR *d'un nocturne de Blangini.*

Calmez-vous, femmes charmantes,
Amazones séduisantes;
Ah! par vos seuls attraits
Soyez triomphantes.

NADIR.

Que le myrthe vous couronne,
Pour Cypris quittez Bellone;
Dans vos mains plus de traits;
L'Amour vous l'ordonne.

ZÉLISCA, HIRZA.

Quels accens
Ravissans!

TOUTES LES AMAZONES.

Quels accens
Ravissans !

ZÉLISCA, HIRZA.

Comment nous en défendre !

ORPHAS, NADIR.

Craindriez-vous de nous entendre?
Nous croyez-vous méchans ?

ZÉLISCA, HIRZA.

Que leurs accens
Sont ravissans !

TOUTES LES AMAZONES.

Que leurs accens
Sont ravissans !

ORPHAS, NADIR.

La paix a tant de douceur !
C'est la source du bonheur.

LES SCYTHES ET LES AMAZONES.

La paix a tant de douceur !
C'est la source du bonheur.

NADIR, ORPHAS.

Renoncez aux combats ;
Mettez les armes bas.

TOUS LES SCYTHES.

Renoncez aux combats ;
Mettez les armes bas.

ZÉLISCA, *bas à Hirza.*

Je l'avais bien prévu ; le courage me manque.

HIRZA.

Moi de même.

LÉGÉRIA, *à part.*

C'est singulier, les hommes ne me font pas peur.

NADIR.

Voyez.... Il n'y a que ce fossé qui nous sépare.

ZÉLISCA.

C'est vrai.

ORPHAS.

Allons.....

(*On entend un bruit de trompettes.*)

ORPHAS.

Leur souveraine! Elle vient bien mal à propos.

NADIR.

Sans elle nous les décidions.

SCENE VIII.

LES MÊMES, RADOTISCA, MARCA, SUITE DE VIEILLES AMAZONES.

RADOTISCA.

Ah! ah! je vous trouve en présence de l'ennemi; fort bien, fort bien..... Que vois-je! un fossé!..... un fossé entre vous et les Scythes!.... Voilà mon rêve accompli.

ZÉLISCA.

Votre rêve!

RADOTISCA.

Sans doute, sans doute.

MARCA.

Ecoutez ce qu'a rêvé la souveraine.

ZERBINE, *à part.*

Elle rêve souvent.

ZÉLINDE, *à part.*

Et sans dormir.

RADOTISCA.

Mes enfans.... Cette nuit, ou plutôt ce matin... je dormais... Le dieu Mars m'est apparu, et voici ses paroles suprêmes:

AIR *nouveau.*

« Par l'ennemi, contre vous courroucé,
» Il est douteux que vous soyez vaincues;
» Mais si jamais vous sautez le fossé,
» Vous êtes des femmes perdues. »

LÉGÉRIA.

Moi, je ne crois pas du tout aux songes.

ZÉLISCA.

Je n'y crois guère non plus; cependant.....

ORPHAS.

AIR *nouveau.* (De Canne.)

Plus d'effroi, plus de courroux,
Ayez des sentimens plus doux.

ORPHAS, NADIR.

Plus d'effroi, plus de courroux,
Ayez des sentimens plus doux.

NADIR.

Venez habiter avec nous.

ORPHAS, NADIR.

Venez habiter avec nous. (*bis.*)
Décidez-vous. (*trois fois.*)

ENSEMBLE.

LES VIEILLES AMAZONES.

Conservez votre courroux,
Craignez un langage si doux;
La perfidie est là-dessous.

LES JEUNES AMAZONES.

Nous sommes toujours en courroux;
Pourtant d'un langage si doux,
Mes sœurs, méfions-nous.

LES SCYTHES.

Ecoutez, vos craintes sont vaines.

LES JEUNES AMAZONES.

Quoi! nos craintes seraient vaines.

LES SCYTHES.

Vous serez nos souveraines.

LES JEUNES AMAZONES.

Nous serions leurs souveraines!

LES SCYTHES.

Vous serez nos souveraines.

ENSEMBLE.

LES VIEILLES AMAZONES.

Conservez votre courroux, etc.

LES JEUNES AMAZONES.

Nous n'avons plus de courroux, etc.

ORPHAS, NADIR.

Quoi! toujours on nous résiste!

LES JEUNES AMAZONES.

Il le faut ; mais c'est bien triste.

LES SCYTHES.

Quoi ! toujours on nous résiste !

ZÉLISCA, HIRZA.

Je me rends si l'on insiste,
Je le sens,
Oui, je me rends.

RADOTISCA, *aux jeunes Amazones.*

Eh quoi ! vous manquez de courage !

ZÉLISCA, HIRZA.

J'ai bien peur de sauter le pas.

RADOTISCA.

Ah ! pour vous quel affreux présage !

ZÉLISCA, HIRZA ET LES JEUNES AMAZONES.

Ma foi, je vais sauter le pas.

LES VIEILLES AMAZONES.

Ne sautez pas.

ZÉLISCA, HIRZA, JEUNES AMAZONES, *sautant le fossé.*

Sautons le pas.

(*Elles arrivent sur le devant de la scène.*)

RADOTISCA.

Elles ont sauté !

LES VIEILLES AMAZONES.

Ah ! grands dieux !

RADOTISCA.

Fort bien, fort bien.

SCENE IX.

LES MÊMES, HYPPOGRAMBO, FEROSCO ET TOUS LES AUTRES SCYTHES ; *ensuite* MYTHILÈNE ; CHŒUR.

ENSEMBLE.

CHŒUR DE SCYTHES, *aux Amazones.*

AIR : *Pour Saint-Cyr, ah ! quelle gloire !*

Nous remportons la victoire ;
Vous vous rendez et sans retour.
Jour heureux et jour de gloire,
C'est le triomphe de l'amour.

LES JEUNES AMAZONES.

Vous remportez la victoire,
Nous nous rendons, etc.

MARCA.

Pour des femmes raisonnables,
Quel affreux événement !
Tant de vertus respectables
Détruites dans un moment !

RADOTISCA ET LES VIEILLES.

Pour des femmes raisonnables,
Quel affreux événement !

ENSEMBLE.

CHŒUR DE SCYTHES.
Nous remportons la victoire, etc.
CHŒUR DE JEUNES AMAZONES.
Vous remportez la victoire, etc.

MYTHILÈNE, *arrivant.*

Le triomphe de l'amour !

RADOTISCA.

Vous le voyez, générale.

HIDRASCO.

La générale, ça me regarde. (*Il monte sur la colline.*)

HYPPOGRAMBO.

Ça le regarde.

RADOTISCA.

Malgré mes conseils et vos ordres, la jeunesse a sauté.

MYTHILÈNE.

Est-il possible !

HIDRASCO, *près du fossé, s'adressant à Mythilène.*

Madame, vous commandez les Amazones, je commande les Scythes, nous sommes faits l'un pour l'autre : vous me plaisez, je vous attends, venez.

HYPPOGRAMBO.

Oui, venez.

MYTHILÈNE.

Moi ! jamais.

HIDRASCO.

Prenez-y garde ; vous ne me connaissez pas.

HYPPOGRAMBO.

Non, vous ne le connaissez pas.

HIDRASCO.

Quand on cède, je suis soumis; mais si l'on résiste, j'enlève.

(*Hidrasco saute le fossé, poursuit la générale sur la montagne; un Scythe a suivi Hidrasco et se trouve sur le passage de la générale, qui, pour l'éviter, saute le fossé.*)

MYTHILÈNE, *sautant.*

A moi! au secours!

HIDRASCO.

Madame, vous avez sauté le fossé, vous êtes à moi.

(*Une musique bruyante des Scythes lui coupe la parole.*)

RADOTISCA, *restée sur la hauteur avec quelques vieilles.*

AIR: *Il y a cinquante ans et plus.* (De la Caverne.)

Quoi! les Scythes aujourd'hui
M'enlèvent ma générale!
L'attentat est inouï
Et ma fureur (*bis.*) sans égale.
Ah! quelle crise fatale
Que celle où je suis ici!
Enlever ma générale! (*bis.*)
Qu'au moins on m'enlève aussi. (*ter.*)

HYPPOGRAMBO.

Oui, qu'on l'enlève aussi.

LES JEUNES AMAZONES ET LES CHEFS DES SCYTHES.

AIR: *Mariez, mariez, mariez moi.*

Enlevez, enlevez, enlevez-la,
La fête
Sera complète;
Enlevez, enlevez, enlevez-la,
Vite amenez-nous la
Là.

LES VIEILLES.

Suivons, suivons, suivons-la,
La fête
Sera complète;
Suivons, suivons, suivons-la,
Avec elle arrivons là.

(*Pendant ce chant, les Scythes ont enlevé la reine, et toutes les vieilles ont suivi.*)

HIDRASCO.

(*Aux Amazones.*) Mesdames, notre roi épouse votre reine, je me marie avec votre générale.

MYTHILÈNE.

Et moi?

HIDRASCO.

Si vous le permettez.... Orphas a fait choix d'Hirza, Na... de Zélisca, nos autres jeunes gens vont faire le leur dans le reste des Amazones; n'est-ce pas votre avis, sire?

HYPPOGRAMBO.

C'est mon avis.

RADOTISCA.

Sans doute, sans doute.

FEROSCO.

Moi, je me charge de la plus difficile à vivre pour la rendre docile? Où est-elle?..... Elle ne se présente pas?... Je la trouverai.

RADOTISCA.

Fort bien, fort bien.

HIDRASCO.

Allons, camarade.

AIR: *Verre en main*, ou *Vaudeville de Bancelin.*

Deux à deux
Qu'on se rassemble
Afin de bien vivre ensemble:
C'est ensemble,
Et deux à deux,
Que l'on doit être heureux.

MYTHILÈNE.

J'avais de l'humeur;
Mais en voyant le téméraire,
Je sens que mon cœur
Pardonne au ravisseur.

HYPPOGRAMBO, *à Radotisca.*

Nous allons nous plaire;
D'un hymen prospère
Formons le lien.

BADOTISCA.

Fort bien, fort bien, fort bien.

CHŒUR.

Deux à deux
Qu'on se rassemble
Afin de bien vivre ensemble :
C'est ensemble
Et deux à deux
Que l'on doit être heureux.

VAUDEVILLE.

Air nouveau de Doche.

RADOTISCA.

Contre ces hommes qu'on redoute,
A lutter on ne gagne rien ;
Ah! dans l'avenir quelle route
Ouvre votre saut et le mien!
Non, jamais de notre aventure
Le souvenir ne peut être effacé ;
Aussi, dans la race future,
Combien de gens sauteront le fossé.

MYTHILÈNE.

Dans l'âge heureux de la jeunesse,
Avec assurance on fera
Serment d'honneur et de sagesse ;
Mais l'instant critique viendra :
En vain le fossé du scrupule,
Par la vertu se trouvera placé :
Croyant leur crainte ridicule,
Petits et grands sauteront le fossé.

FEROSCO.

Agnès voudra, comme sa mère,
Etre un vrai dragon de vertu ;
Contre l'amant cherchant à plaire,
Elle aura long-temps combattu ;
Mais arrivée au précipice
Où par l'amour quelque piége est dressé,
Agnès, imprudente et novice,
Sans le vouloir sautera le fossé.

ORPHAS.

La jeune Alix, veuve charmante,
Se verra forcée à plaider :
Elle ira, tendre et suppliante,
Près de son juge intercéder ;
Et, quelqu'obstacle qui s'oppose
Au bon succès du procès commencé,
Pour lui faire gagner sa cause,
Le juge ému sautera le fossé.

NADIR.

Le bon Candor, dans la finance,
Comme exemple sera cité ;
Mainte petite circonstance
Etablira sa probité ;
Mais de faire un coup d'importance,
Par l'intérêt, pressé, poussé, forcé,
Candor, avec sa conscience,
Un beau matin sautera le fossé.

ZÉLISCA.

Araminte, sauteuse alerte,
Chaque jour se dira tout bas :
Comment donc ma commère Berthe
Est jolie et ne saute pas ?
Elle ira prêcher la commère....
« Vous restez là!.... Scrupule déplacé :
» Allons, du cœur, venez ma chère,
« Que je vous aide à sauter le fossé.

HYDRASCO.

Je prévois un empire immense,
Une nation de guerriers,
Qui, tous conduits par la vaillance,
Partout cueilleront des lauriers :
Vainement entr'eux et la gloire,
Plus d'un fossé se trouvera placé :
Pour arriver à la victoire,
Tous à l'envi sauteront le fossé.

RADOTISCA, *au Public.*

Messieurs,

Voici le moment, la minute,
Ou du plaisir, ou du chagrin.
Au bout du fossé la culbute,
Serait un fort triste refrain.
Mais si l'on disait au parterre :
Fort bien, fort bien, la crainte aurait cessé;
Sans doute, sans doute, pour vous plaire,
C'est un plaisir de sauter le fossé.

PORTHMANN, IMP. ORD^re. DE S. A. I. ET R. MADAME,
ET DE S. A. I. MADAME LA PRINCESSE PAULINE,
Rue des Moulins, n°. 21.